

A person stands on a narrow wooden plank bridge that spans a gap between two dark, jagged rock formations. The bridge is positioned over a body of water, and the person's reflection is visible in the calm surface below. The sky is filled with soft, orange and pink clouds, suggesting a sunset or sunrise. The overall mood is contemplative and serene.

**Gail
Godwin**
Villa
Chagrin

**JOELLE
LOSFELD
EDITIONS**

Gail Godwin

Villa Chagrin

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Hélène Dumas

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

OceanofPDF.com

À mes trois neveux, Trey Millender, Cam Millender et Justin Cole.

Et à mon petit-neveu Matthew Millender.

OceanofPDF.com

Tout le monde ne devient pas adulte. Il faut d'abord survivre à son enfance, puis y grandir, ce qui est une tâche difficile.

OceanofPDF.com

1

Il était une fois un garçon qui perdit sa mère. Il avait onze ans, cinq mois, quatre jours – et il ne saurait jamais combien d’heures et de minutes. Les agents étaient venus à l’appartement vers minuit, mais l’accident s’était déroulé plus tôt. Une part de lui croyait que si, au moment exact où c’était arrivé, il avait su que sa voiture avait glissé sur une plaque de verglas et fait des tonneaux jusqu’au quai, il aurait pu lui envoyer la force de tenir. S’il te plaît, Maman, tu es tout ce que j’ai. Et elle l’aurait entendu et elle aurait tenu. Elle était sortie leur acheter une pizza. Ils allaient regarder un de leurs vieux films préférés à la télé, celui où Alec Guinness et sa bande de voleurs se font passer pour des musiciens. Ils louent une chambre chez une vieille dame charmante, ferment la porte, mettent un quatuor à cordes sur le gramophone et elle ne se rend compte de rien. Avant la fin du film, elle les aide à transporter leur butin et ne se rend toujours compte de rien. L’acteur principal représentait quelque chose de spécial pour la femme et son fils car ils avaient lu quelque part que, sa mère ayant refusé de le lui dire, Alec Guinness n’avait jamais su qui était son père, ce qui ne l’avait pas empêché de devenir célèbre.

Tante Charlotte était la tante de ma mère, ce qui en faisait ma grand-tante. Avant d’aller vivre sur son île je ne connaissais d’elle que les histoires qu’on racontait. Et ce n’était pas grand-chose. Elle avait quitté tôt la maison de ses parents, s’était mariée plusieurs fois et était ensuite allée vivre seule sur une île. Puis elle s’était mise à peindre et elle était devenue une artiste locale renommée. Elle n’était pas une grande épistolière, mais chaque fois que

Maman lui écrivait, elle répondait avec une carte postale d'un de ses tableaux. Elle n'oubliait jamais d'y mentionner mon nom. Maman aimait les cartes à la porte du réfrigérateur, nuages d'orage planant au-dessus des vagues, lumière orangée qui éclairait la houle, ruine lugubre d'une vieille maison de bord de mer. Elles avaient des titres, « La tempête s'approche », « Tranquillité du crépuscule », « Villa abandonnée ». Feu ma grand-mère l'appelait « Charlotte la folle » ou « Ma petite sœur bohème ». Elle signait ses toiles Charlotte Lee. « C'est peut-être le nom d'un de ses maris, disait Maman, à moins qu'elle ne l'ait tout simplement choisi. »

Je ne suis arrivé sur l'île de Tante Charlotte qu'à la fin du printemps. Les rouages administratifs ont d'abord dû être actionnés. La première nuit, une femme des services sociaux est restée avec moi et m'a aidé à faire mes valises. Elle m'a demandé qui était mon parent le plus proche et je lui ai montré l'assurance-vie de Maman. Elle a dit : « Il faut qu'on te trouve vite un tuteur ad litem. C'est quelqu'un qui parlera en ton nom devant le juge. » Je lui ai demandé quel juge : « Celui qui décidera qui deviendra ton tuteur définitif et comment ton argent sera géré. » Je lui ai demandé quel argent : « Celui de cette assurance-vie. » Tout ce qui restait dans l'appartement a été stocké et on m'a envoyé dans une famille d'accueil chez qui j'ai terminé ma cinquième. J'avais sauté la sixième, et j'avais un an d'avance. Le garçon avec qui je partageais ma chambre dans la famille d'accueil avait eu le côté gauche du visage écrabouillé par son beau-père pendant que sa mère était au travail. Quand on ne voyait que son profil droit, tout avait l'air normal, mais de face ou du côté gauche, son autre joue semblait avoir fondu. Plusieurs opérations de chirurgie esthétique allaient être nécessaires. La nuit, je l'entendais se branler sous les draps.

J'aimais bien mon tuteur ad litem, William. C'est lui qui m'a emmené voir Maman à la morgue de l'hôpital et qui m'a aidé pour l'enterrement. William était si grand qu'il devait se baisser pour passer sous les portes et il avait une barbe noire bien fournie. Malgré son crâne chauve et luisant, il aurait pu être la doublure d'Abe Lincoln. Il avait grandi dans les montagnes, à l'ouest de la Caroline du Nord, et il avait un accent nasillard si prononcé qu'il donnait l'impression de se moquer de lui-même.

Les parents d'accueil nous faisaient étudier la Bible tous les soirs. Ils appelaient ça « Réunion parabole » et mettaient les enfants en compétition. Même les plus petits pouvaient citer des chapitres et des versets de l'Évangile et je suis vite devenu un as en la matière. J'apprenais vite et j'aimais le défi intellectuel. Maman et moi lisions tour à tour la Bible du roi Jacques à haute voix car elle voulait que je devienne familier de sa langue et de ce qu'elle racontait. Nous nous en servions parfois comme augure en l'ouvrant au hasard pour décider de ce que nous devions faire à propos de tel ou tel problème. Mais son contenu ne l'emportait pas sur tout le reste de la vie comme chez les parents d'accueil.

Puis un jour on m'a dit de faire mes valises. Mon sort avait été légalement décidé et j'allais prendre l'avion pour la première fois et me rendre chez ma grand-tante, dans sa maison du bord de la mer en Caroline du Sud. « Tu es un veinard, Marcus », a dit la maman d'accueil. William est resté avec moi jusqu'à ce qu'on m'accroche une étiquette sous plastique autour du cou et qu'un steward m'emmène à bord. « Longue vie et prospérité », tels furent les derniers mots que William m'adressa, et nous échangeâmes le salut vulcain de *Star Trek*.

Tante Charlotte attendait derrière la barrière de sécurité, une dame très mince, en pantalon blanc, large chemise blanche, sandales marron éraflées. Elle avait des traits sévères et anguleux, une coupe de cheveux masculine et austère. Je trouvai qu'elle paraissait plus que ses cinquante-sept ans. Bien qu'elle eût six ans de moins que ma grand-mère, une dame coiffée à la mode à qui Maman et moi avions rendu visite plusieurs fois, elle semblait appartenir à la génération précédente. Le steward qui m'avait accompagné vérifia ses papiers. Puis il me confia à elle et nous souhaita bonne chance. Je m'étais préparé à une effusion théâtrale comme celles de la mère de la famille d'accueil ou à un étalage de sentimentalisme avunculaire, mais elle se contenta de me serrer fermement la main en disant « Eh bien Marcus, nous y voilà ».

Pendant que nous attendions mes valises devant le tapis roulant, elle m'annonça que mes « cartons » étaient arrivés et avaient été stockés dans son garage, où je pourrais les vider dès que je me sentirais prêt. Il m'a fallu un

moment pour comprendre qu'elle parlait des affaires que nous avions dans l'appartement.

Nous sommes sortis dans la chaleur suffocante et elle m'a laissé charger mes bagages dans le coffre de sa vieille Mercedes. Les sièges en cuir étaient brûlants, mais elle a dit qu'ils allaient vite se rafraîchir. Elle n'était pas bavarde. « Tu as faim ? Tu aimes les crevettes ? On va aller dans un endroit où ils t'en servent à volonté. »

C'étaient de toutes petites crevettes entourées de pâte à frire et j'en ai repris deux fois. Il y avait aussi de ces beignets sucrés qu'on appelle *hush puppies*. Tante Charlotte a picoré sa salade et bu deux verres de vin rouge. La serveuse n'arrêtait pas de m'encourager à retourner remplir mon assiette. Elle s'appelait Donna, son nom était cousu sur son uniforme, et elle souriait souvent. Elle parlait sur un ton taquin et affectueux qui me rappelait un peu Maman et si je me suis servi une troisième fois c'était surtout pour qu'elle sourie encore. Tante Charlotte n'avait pas souri une seule fois. En repensant à cette première rencontre, je comprends maintenant qu'elle devait avoir autant d'appréhension que moi. Je ne pense pas non plus avoir souri ce jour-là.

Quand j'ai vomi dans la voiture de ma tante, elle s'est arrêtée sur le bord de la route. « Aucun problème, les sièges sont en cuir et presque tout est par terre, sur le tapis de caoutchouc. » Elle m'a tendu une petite bouteille d'eau pétillante, un rouleau de sopalin et un bidon de trois litres et demi de liquide lave-glace qu'elle a sorti de son coffre. Il pleuvait beaucoup en cette saison, a-t-elle expliqué, et elle avait toujours des réserves de lave-glace avec elle. « Si j'étais toi je me servais de l'eau pour ma chemise et du lave-glace pour le reste. » Puis elle s'est éloignée sur l'herbe et a semblé étudier la circulation. L'air chaud qui montait de l'asphalte créait des ondulations autour de sa fine silhouette blanche. L'avantage de la chaleur c'est que ma chemise a été sèche avant que j'aie fini de nettoyer le sol. Quand nous avons repris la route, je me suis excusé pour l'odeur. « Je ne sens que celle du lave-glace », a-t-elle dit.

Après avoir passé le pont qui menait à l'île, elle s'est garée près d'un supermarché station-service et nous avons acheté de quoi dîner. L'homme qui était à la caisse lui a dit que les crevettes pêchées ce jour-là venaient de lui être

livrées, et elle a répondu : « Mon neveu a déjà eu sa dose de crevettes pour aujourd'hui. »

OceanofPDF.com

2

Chaque fois que j'essaye de me glisser dans la peau de ce garçon qui a soudain envahi la précieuse solitude de Tante Charlotte, garçon qui n'était ni un charmant enfant ni un jeune homme prometteur, je m'étonne qu'après avoir si longtemps préféré vivre seule elle ait pu tolérer ma présence comme elle l'a fait. À sa façon de parler, elle donnait l'impression de ne pas avoir l'habitude de la conversation. Elle disait ce qu'elle avait besoin de faire savoir et elle s'arrêtait là. (« Tu as faim ? Mets de la crème solaire même si le ciel est couvert. En cas d'urgence, Marcus, tu peux toujours frapper à la porte de mon atelier. »)

Maman avait raison à propos de son nom d'artiste : Tante Charlotte l'avait choisi. (« Prendre celui de leur sacro-saint général confédéré Robert E. Lee m'a semblé évident. Dans cette région, les gens se réfèrent encore à la guerre civile américaine comme à “la grande déception” ou à “l'agression nordiste”. Si j'étais une Lee, j'avais plus de chances d'être acceptée. »)

Tante Charlotte et Maman avaient grandi en Virginie-Occidentale, qualifiée par les gens du Sud d'« État qui a retourné sa veste » parce que pendant la guerre de Sécession ses habitants avaient opté pour l'Union. Elles n'avaient ni l'une ni l'autre d'autre accent que celui de l'anglais *mid-atlantic*, à mi-chemin entre britannique et américain, s'il existe vraiment. Comparée au registre sensible de celle de ma mère, la voix de Tante Charlotte était plate, éternellement neutre. Selon la situation, Maman pouvait séduire, taquiner ou apaiser alors que Tante Charlotte, même si elle était exceptionnellement de

bonne humeur ou se moquait de quelqu'un, gardait un ton monocorde, brusque et détaché.

Une fois établie une routine qui consistait avant tout à définir soigneusement des chemins nous permettant à chacun de respecter l'intimité de l'autre, elle a voulu aborder sérieusement la question de l'argent et de mon « compte en fiducie ». Elle m'a alors invité dans son atelier. A enlevé les livres et les papiers qui traînaient sur une chaise et m'a demandé de m'asseoir. Il régnait une odeur de térébenthine et de peinture à l'huile qui aujourd'hui encore éveille en moi l'image plaisante de quelqu'un en train de faire quelque chose seul. Par les vitres, qui donnaient au nord, passait une lumière laiteuse et homogène, moins jaune et moins chaude que celle des autres pièces de la maison. Elle dormait là, derrière un rideau.

J'ai mis plus longtemps que je ne l'aurais dû à comprendre qu'elle m'avait donné sa chambre.

« J'ai toujours gagné ma vie, a-t-elle commencé. Depuis que je suis partie de chez moi, à seize ans, j'ai travaillé. Quand je me suis mariée, j'ai entretenu le premier de mes bons à rien d'époux puis j'ai trimé deux fois plus que les deux fainéants qui ont suivi. Je ne serai jamais riche, mais j'ai la chance de m'être découvert un talent qui me met pour l'instant à l'abri du besoin. Les gens aiment les tableaux de bord de mer. Mon style tend vers le primitif et ça aussi c'est un atout, ne me demande pas pourquoi. J'ai maintenant passé une grande partie de ma vie toute seule et vécu de ma peinture, ce qui m'allait très bien. » Elle était perchée sur un tabouret haut devant un gigantesque chevalet à roues éclaboussé de taches de couleur. La grande toile qui y était posée était recouverte d'un tissu. Elle me regardait mais ne semblait pas me voir tant elle était concentrée sur le choix de ses mots. « Quand ils m'ont contactée au mois de février à propos de ta mère, ils ont dit que j'étais ta seule parente encore en vie. J'ai demandé ce qu'il en était du côté de ton père, mais sur la police d'assurance il n'y avait que mon nom. Tu savais qu'elle avait pris une assurance-vie ?

— C'était au cas où il lui arriverait quelque chose. » Maman et moi avions pensé à quelque terrible maladie qui l'emporterait et me laisserait sans elle. Nous n'avions jamais imaginé qu'une chose aussi banale qu'aller chercher une

pizza à quelques kilomètres de chez nous puisse avoir une conséquence semblable.

« Je n'ai rencontré ta mère qu'une fois. Elle était jeune, encore au lycée. Ta grand-mère est venue me voir ici avec elle. Elle m'a plu, et j'ai eu l'impression que c'était réciproque. Mais leur visite ne s'est pas bien passée. Est-ce qu'elle te l'a raconté ?

— Elle m'a parlé de ta maison au bord de l'eau, elle trouvait délicieux d'être couchée et d'entendre l'océan tout près. Elle a dit qu'un jour nous reviendrions peut-être te voir. Mais on aurait dormi à l'hôtel.

— Vous auriez été les bienvenus ici. C'est ma sœur Brenda qui a gâché leur séjour. Elle a toujours rabaissé les autres. Elle ne supportait pas ma façon de vivre. Je crois que c'est pour ça qu'elle a amené ta mère ici. C'était un avertissement. Mais je n'oublie pas que Brenda était ta grand-mère et que tu devais l'aimer. C'est drôle qu'une même personne puisse se montrer totalement différente selon les gens avec qui elle est. Où as-tu envie d'aller en classe ? Il y a un collège public de l'autre côté du pont, et quelques établissements privés. Tu peux aussi être pensionnaire. Il y a assez d'argent pour ça. Tu le sais, non ?

— Ça devait me permettre d'aller au bout d'études supérieures, j'ai dit.

— Eh bien nous y veillerons. En attendant, ça couvrira tes dépenses, jusqu'à ce que tu aies l'âge de vivre seul. Et en tant que tutrice, je touche une jolie allocation mensuelle. Tu comprends pourquoi, non ? Je veux que tout soit clair entre nous. »

J'ai dit que je comprenais. Mais qu'elle tienne ainsi à se montrer honnête, ce qui se révélerait être une de ses précieuses qualités, eut un effet désastreux sur moi ce jour-là. *Ainsi c'est pour l'argent*, ai-je pensé, elle ne m'avait pris chez elle que pour l'argent. Sans cette jolie allocation elle n'aurait jamais renoncé à la vie solitaire qui lui convenait si bien. Ensuite elle m'a parlé du compte en fiducie, qui était entre les mains d'un cabinet juridique de Charleston spécialisé dans ce genre d'affaires. Il y aurait des relevés mensuels des investissements et de ce qu'ils rapportaient. Apparemment, quand on avait une certaine somme de côté on devait s'attendre à ce qu'elle rapporte. « Et tu pourras consulter ces relevés quand tu voudras, Marcus.

— Je vais peut-être te laisser t'en occuper pour l'instant », ai-je dit.

C'était tout ce que je pouvais répondre en attendant de clarifier les informations issues de cette conversation. La révélation de la « jolie allocation » avait détruit toute belle illusion, ce n'était pas simplement parce que j'étais qui j'étais qu'elle avait voulu de moi. D'un autre côté, qu'elle en sache si peu à propos de mon passé avait des avantages. Elle avait dit : « J'ai demandé ce qu'il en était du côté de ton père, mais sur la police d'assurance il n'y avait que mon nom. » Elle supposait donc que mon père était l'homme dont je portais le nom — Harshaw —, alors que Maman et lui étaient séparés depuis déjà deux ans quand je suis né. Si elle avait une idée aussi vague de mes antécédents, j'aurais moins besoin de m'inquiéter des choses gênantes qu'elle pourrait découvrir à mon sujet. « Regarde la situation sous cet angle, Marcus, avait dit Maman quand j'avais presque tué le petit-fils de son employeur, qu'elle avait dû renoncer au bon boulot qu'elle avait à l'usine de meubles Forster dans les plaines de Caroline du Nord et que nous avions déménagé à la montagne. Dans un nouvel endroit, nous pourrions raconter aux gens ce que nous voulons qu'ils sachent et c'est ça qui sera notre passé. »

Afin de camoufler les réajustements auxquels je procédais intérieurement, j'ai demandé à Tante Charlotte ce qu'elle était en train de peindre. Elle s'est excusée du caractère « alimentaire » de ce travail puis elle a enlevé le tissu qui couvrait la grande toile. Elle n'avait pour l'instant que tracé en bleu foncé le contour d'une grande villa et de quelques palmiers. Elle expliqua qu'elle procédait à partir d'une photo fournie par les propriétaires. « Je ne peins plus sur le motif. C'est trop compliqué. Le sable se mélange aux couleurs et les curieux s'attroupent autour de toi et font des remarques idiotes. Si tu as envie de voir la maison en question, va à l'extrémité sud de la plage, là où on construit ces baraques tape-à-l'œil qu'on appelle communément des McMansion. Pour l'instant elle est la seule à avoir deux étages. Et un faux belvédère. Quand je cherche ce que j'ai vraiment envie d'exprimer, je vais au nord de l'île. Parce qu'on y trouve les maisons anciennes, celles que les gens construisaient derrière les dunes. Il y en a une qui m'a servi une bonne cinquantaine de fois. Et on continue de me la demander. Depuis que je vends

sur internet, je n'arrive pas à honorer ces commandes. Elle aussi je la peins d'après photos, mais ce sont des photos que j'ai prises moi-même.

— Qu'est-ce qu'un faux belvédère ?

— Un belvédère est une tour d'où tu peux contempler la vue. Mais cette tour n'a été construite que pour la frime, il n'y a pas moyen d'y accéder.

— Pourquoi les gens veulent-ils des tableaux de l'autre maison ?

— Elle est très ancienne, enfin, ce qu'il en reste. Une ruine qui a quelque chose d'envoûtant, qualité que j'essaye encore de faire ressortir dans mes tableaux. Va jusque là-bas, tu comprendras. C'est le dernier bâtiment à la pointe nord de l'île. Elle est à moitié détruite mais il y règne une atmosphère puissante. Les gens d'ici l'appellent Villa Chagrin. Les membres du conseil municipal meurent d'envie de la raser mais la Société pour la préservation du patrimoine s'y oppose car elle a été construite en 1804. Il faut que j'y retourne et que je prenne d'autres photos, au cas où ils perdraient la bataille.

— Pourquoi est-ce qu'on l'appelle Villa Chagrin ?

— Toute une famille y a disparu dans l'ouragan Hazel. Le père, la mère et le fils. Les parents affolés sont partis à la recherche de leur enfant alors qu'il était peut-être encore à l'intérieur. En tout cas, aucun d'entre eux n'a jamais réapparu. Certaines personnes pensent que le jeune garçon s'était caché quelque part dans la maison pour fumer. Que c'est comme ça qu'a commencé l'incendie qui a brûlé la partie sud de la villa, mais on n'a jamais retrouvé de corps. D'autres croient que quand il a compris que ses parents étaient allés le chercher il s'est précipité dehors et a été emporté par une vague. Mais son corps n'a pas non plus été rejeté sur la plage.

— Ça pourrait encore arriver, non ?

— Je ne crois pas. C'était il y a cinquante ans. Je peux te montrer le dernier "Villa Chagrin" que j'ai peint – enfin, sur mon ordinateur. Dès que j'ai fini cette commande, je te fais visiter ma galerie en ligne. Mais pour l'instant je dois gagner mon pain quotidien tant que la lumière du nord est encore assez forte. »

3

« Va jusque là-bas, tu comprendras », avait dit Tante Charlotte, et j'avais le reste de l'après-midi devant moi pour le faire. Je me suis tartiné de crème solaire, je suis parti sur la passerelle de bois branlante qui reliait la maison à la plage au-dessus des dunes, j'ai descendu ses marches et avant de me diriger vers le nord je me suis arrêté pour l'inspection rituelle de « notre » site d'incubation délimité par des cordes et marqué d'un grand panneau rouge en forme de losange. ZONE D'INCUBATION DE TORTUE CAOUANNE. ŒUFS, PETITS, ADULTES ET CARCASSES SONT PROTÉGÉS PAR LES LOIS FÉDÉRALES ET NATIONALES.

Les œufs enterrés dans notre dune avaient déjà survécu à leur première catastrophe. À la mi-mai, juste avant mon arrivée, les gens qui louaient la maison voisine avaient, après avoir joué au badminton, oublié d'aplanir le sable et cette nuit-là une mère tortue avait pris une bosse pour une dune, avait pondu et s'en était allée. Les patrouilleurs avaient dû tout déterrer, une « couvée » de cent dix œufs qu'ils avaient tendrement transférés dans des seaux remplis de sable humide et enterrés à nouveau dans un endroit approprié. Ils savaient comment vivait Tante Charlotte, ils pouvaient avoir confiance, les limites ne seraient pas dépassées.

J'ai gardé mes baskets, mes marches sur la plage m'avaient appris qu'on avance mieux sur le sable avec des semelles en caoutchouc. Tante Charlotte n'avait pas précisé à quelle distance se trouvait l'extrémité nord de l'île, mais

elle n'aurait probablement pas dit que je pouvais y aller si elle avait trouvé que c'était trop loin.

Avant de vivre avec elle je n'avais jamais vu la mer. Maman et moi avions d'abord vécu dans les plaines de Caroline du Nord, loin de la côte. Puis, quand elle avait dû arrêter de travailler à l'usine de meubles, nous étions partis vers l'ouest, dans les montagnes, encore plus loin à l'intérieur des terres. J'étais assez bon nageur en piscine, mais l'océan me mettait mal à l'aise. Après avoir été emporté une vingtaine de fois par les rouleaux, eu de l'eau dans le nez et du sable dans les yeux, j'ai remis à plus tard l'envie de maîtriser les vagues et préféré me promener le long de la plage. J'avais quelque chose de nouveau à découvrir chaque jour, des comparaisons à établir, des conclusions à tirer. Tout ce que je rencontrais semblait m'envoyer un message ou un autre. Bon ou moins bon. Les motifs tracés par l'eau quand elle se retirait se redessinaient encore et encore, différents chaque fois, et continueraient de le faire quand je serais mort. Les pélicans majestueux volaient en ligne vers leur destination, tandis que les mouettes folâtraient dans un sens et dans l'autre, s'appelaient de leurs cris aigus puis se détournaient. Quand la marée descendait, comme elle commençait à le faire alors, elle laissait derrière elle des créatures aux coquilles minuscules qui essayaient désespérément de s'enfoncer dans le sable avant que les oiseaux ne les attrapent. Certaines y arrivaient, d'autres non. Et comme si cela ne suffisait pas, tous les oiseaux que je voyais et tous les crabes qui sortaient la nuit étaient programmés pour engloutir les bébés tortues caouannes sans défense quand, à la mi-juillet, une fois leurs œufs éclos, ils couraient vers la mer aussi vite que possible.

Je savais pourquoi la marée monte et descend, ça faisait partie du programme de sciences de cinquième. Je savais aussi que nous sommes composés de soixante-dix-huit pour cent d'eau à la naissance, bien que ce ne soit plus que soixante pour cent lorsque nous vieillissons. Nos cerveaux, cependant, comprennent toujours quatre-vingts pour cent d'eau, et leur partie la plus ancienne se souvient que lorsque nous avons été formés, il y a de nombreux millénaires, nous avons nagé avant de ramper ou de marcher. Même encore aujourd'hui, nous commençons par vivre immergés dans les eaux du ventre maternel.

Des enfants poussaient en jouant dans les petites vagues des cris de peur exagérés tandis que les mères veillaient non loin. Il y en avait une qui était assise près du bord sur une chaise basse. Elle portait un chapeau de paille et des lunettes de soleil démesurées. Son enfant, d'environ trois ans, apportait précautionneusement un seau pour lui arroser les pieds. Le temps qu'il arrive, la mer avait tout renversé et il a retourné un seau vide au-dessus des orteils aux ongles vernis de sa mère. Et je l'ai vue lever les sourcils vers lui derrière ses lunettes de soleil démesurées. Sa bouche brillante de gloss a souri à son fils, un sourire ironique très spécial, qui ne concernait qu'eux deux. Je te souhaite bonne chance pour la prochaine fois, semblait-elle dire. En attendant, je reste là. Il passait entre eux un courant rassurant qui m'a déchiré le cœur.

Des boîtes à ordures jaunes étaient placées à intervalles réguliers tout au long de la plage, là où les herbes et les dunes commençaient. Jusque-là, je n'avais pas encore dépassé la quatrième poubelle après la maison de Tante Charlotte. Elles s'alignaient devant moi, rendues de plus en plus petites par la perspective, vers l'extrémité nord de l'île, où je ne pouvais plus les compter.

Mais ce jour-là, avant même que j'atteigne la troisième poubelle, quelque chose d'horrible est arrivé. J'étais comme sens dessus dessous. Tout est devenu si terrifiant que ça m'a arrêté en chemin. Mon cœur battait à cent à l'heure et pire, je me suis rendu compte que je ne savais plus marcher. Je me suis retrouvé assis dans le sable – ça avait dû être brutal, car j'avais mal aux fesses. Un couple en maillot de bain est passé et l'homme m'a salué d'un signe de main viril. Après lui avoir répondu d'un geste, j'ai vite délacé une de mes baskets, fait semblant qu'il y avait une pierre dedans, comme si c'était pour ça que j'étais par terre. J'ai retourné ma chaussure et l'ai secouée ostensiblement. Puis je l'ai remise et quand il a fallu que je rattache les lacets, je ne me suis pas rappelé comment on faisait un nœud. Le garçon dont le beau-père avait écrabouillé la figure avait perdu la mémoire pendant des semaines. « Un bout de ma vie a été effacé », racontait-il à ceux qui voulaient l'entendre. Peut-être étais-je en train de devenir fou. Quand Maman était encore à l'usine de meubles, une femme qui travaillait au ponçage avait un jour « perdu la tête » et ne l'avait jamais retrouvée. Il avait fallu deux hommes pour la ramasser et l'emporter. Puis elle s'était retrouvée à l'hôpital psychiatrique. Ça arrive

parfois, disait Maman, soit parce qu'on ne peut plus supporter sa vie, soit parce que, sans qu'on n'y soit pour rien, il y a quelque chose qui se détraque dans le cerveau.

Je n'ai pas pensé que la première raison était la bonne car la vie chez Tante Charlotte était bien plus supportable que chez les parents d'accueil, où il n'y avait aucune intimité, où on n'était jamais seul. Chez Tante Charlotte, j'avais beaucoup de temps pour moi et je n'étais pas obligé d'écouter les platitudes expliquant que tout ce qui nous arrivait d'horrible faisait partie du projet que Dieu avait forgé pour nous. Je ne devais plus partager ma chambre avec un garçon qui faisait du bruit sous les draps. Chez Tante Charlotte, j'avais une chambre à moi et la nuit je pouvais écouter l'océan comme ma mère quand elle était venue ici.

Si c'était l'autre truc, si quelque chose s'était détraqué dans mon cerveau, qu'allait-il m'arriver ? Au pire, on me retrouverait fou sur la plage, incapable de me souvenir de quoi que ce soit ou d'attacher mes lacets, on me mettrait dans une ambulance et en route pour l'hôpital psychiatrique. Et que faire au cas où mon cerveau se répare tout seul ? Si je parlais de ce moment de panique à Tante Charlotte, elle téléphonerait à un autre psychologue, si j'avais le droit d'en voir encore un – ou bien repartait-on de zéro quand on changeait d'État ? –, et il faudrait que j'aille chez un thérapeute, et Tante Charlotte m'en voudrait de l'obliger à m'y conduire, et il y aurait moins d'argent sur le compte en fiducie.

Il a fallu que je m'arrose sérieusement la tête avant de me rappeler que si mon cerveau marchait assez bien pour que j'envisage les conséquences de ma folie, je n'étais probablement pas fou. Le temps s'était gâté, les gens fuyaient la plage ou s'abritaient sous des parapluies. La femme aux grandes lunettes noires et son petit garçon avaient disparu. J'ai regardé mes pieds et vu que les lacets de mes deux baskets étaient noués. Tout en marchant sous des trombes d'eau, j'ai décidé de ne rien raconter à Tante Charlotte.

« C'est le problème quand on va marcher après le déjeuner, a dit Tante Charlotte. En cette saison il peut toujours y avoir une averse. Désolée que ça ait gâché ton aventure, mais je suis heureuse de voir que tu t'es changé. Mon

après-midi a été productif. J'ai peint le ciel au-dessus de ma McMansion et demain j'attaque les arbustes. En réalité, ils n'y sont pas encore, mais je reproduirai ceux du dessin d'architecte.

— Demain dans la matinée, j'irai peut-être jusqu'à la vieille maison.

— C'est une sacrée balade, mais tu es jeune. Je ne l'ai pas faite depuis pas mal de temps. La dernière fois que j'ai voulu prendre des photos de la Villa Chagrin, j'ai pris la voiture, je me suis garée tout au bout de Seashore Road et je me suis frayé un chemin dans les dunes au milieu des herbes et des baïonnettes espagnoles.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de yuccas particulièrement piquants. On dirait des baïonnettes qui sortent de terre. Tu n'as pas intérêt à t'asseoir ou à tomber dessus. »

Le dîner était le seul repas que Tante Charlotte et moi prenions ensemble. Ça ne me posait aucun problème. J'aimais préparer mon petit déjeuner puis, vers midi, emporter un sandwich sur la véranda. Du fait de ses différents emplois et de ses horaires, Maman et moi ne mangions jamais ensemble. Tante Charlotte n'était pas bonne cuisinière et n'aspirait pas à le devenir. La maman d'accueil faisait tout un tintouin de ses talents aux fourneaux, mais on devait s'asseoir autour de la table trois fois par jour, prier à tour de rôle et raconter ensuite ce qu'on avait appris depuis la veille. Dès que j'ai été assez grand, Maman et moi avons partagé les tâches. Elle était passée maîtresse en matière de sauce pour les spaghettis (son secret résidait dans le clou de girofle en poudre) et elle concoctait de fabuleux potages en mélangeant les contenus de diverses boîtes de conserve. Je savais faire les hamburgers, les œufs brouillés et l'effilochée de porc à la cocotte. Pour le reste, nous nous approvisionnions chez le traiteur.

Ou achetions des pizzas.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Tante Charlotte soit si maigre. Elle grignotait toute la journée, bananes, crackers et yaourts, puis au dîner picorait dans son assiette, remplissait son verre et le remplissait encore. Elle commandait son vin et se le faisait livrer par caisses. Le supermarché de l'île avait un rayon traiteur, salades, viandes froides et poulet rôti à toute heure.

Jusque-là nous avions évité les crevettes et je ne voulais pas en reparler le premier.

Pendant les repas que nous partagions, elle s'efforçait vaillamment d'entretenir la conversation. Je la sentais hésitante à fouiller dans mon passé. Après avoir bu un peu, pourtant, elle se détendait. Comment avait-elle fait quand elle était toute seule ? Il y avait une vieille télé dans la cuisine, elle mangeait probablement en la regardant. Ou s'asseyait confortablement dans un fauteuil et prenait plaisir à sa solitude en sirotant son vin.

Elle a vu mes yeux tournés vers l'écran vide et m'a demandé si je voulais que nous nous abonnions au câble. « Je reçois les chaînes de vieux films et d'informations, mais peut-être que ta mère et toi aimiez regarder d'autres émissions. Tu veux que je m'en occupe ? Tous les voisins l'ont. Je suis la dernière à avoir résisté.

— Nous n'avons jamais eu le câble. Les parents d'accueil l'avaient, parce que l'État le leur payait. Et il y avait chez eux un enfant de deux ans qui était devant toute la journée, attaché dans sa petite chaise à bascule.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ? Oui ou non ?

— Seulement si toi tu en as envie. » Comme cette réponse ne me semblait pas très polie, j'ai ajouté : « C'est-à-dire que moi aussi je peux m'en passer. » Une dépense en moins sur le compte de fiducie.

« Écoute, Marcus, tout ceci est pour nous deux totalement nouveau. S'il y a quoi que ce soit qui te manque, quelque chose que tu aimerais avoir afin que l'été passe plus vite, il faut que tu me le dises. Autrement, je ne le saurai pas, je ne lis pas dans les pensées des autres. As-tu envie d'aller voir les cartons qui attendent dans le garage, ou est-ce encore trop tôt ?

— C'est peut-être encore un petit peu tôt.

— Eh bien, tu t'y mettras quand tu seras prêt. L'école commence fin août. Tu retrouveras des enfants de ton âge. Ce que nous vivons en ce moment ne durera pas toujours. Rien ne dure toujours, bien qu'on ait parfois du mal à s'en convaincre. »

4

La nuit, les vagues allaient et venaient. Un bruit dont je ne pensais jamais me lasser. C'était comme si la partie liquide du monde respirait régulièrement dans votre oreille. Fracas-frôlement, fracas-frôlement, incessant, accomplissant sa tâche sur le même rythme qu'il y a des millions d'années quand les petites tortues caouannes attendaient de sortir de l'œuf et d'entamer leur course vers la mer. (« C'est leur Débarquement, m'avait dit un vieux patrouilleur, mais à l'envers. »)

Ma mère avait dormi dans cette chambre avant d'être ma mère. Sa jeune tête, comme la mienne, n'avait été séparée des vagues millénaires que par un simple mur et quelques dunes. Où ma méprisante grand-mère (« Brenda ») avait-elle dormi ? Au moment même où je me posais la question, il m'apparut évident qu'elle avait dû partager ce lit avec ma mère et que Tante Charlotte s'était retrouvée dans l'atelier. Quand Maman m'avait raconté comme cela avait été agréable d'être allongée là et d'entendre la mer si proche, je l'avais toujours imaginée seule. Mais peut-être avait-elle, pour l'évoquer devant moi, adapté le souvenir qu'elle avait de cette nuit. En tant qu'enfant ayant dormi toute sa vie avec sa mère, je pouvais le comprendre. Chaque fois que je racontais à mon meilleur ami Shelby un rêve que j'avais fait, je lui donnais une autre vision de moi, celle que lui, qui dormait seul dans *son* lit, imaginait naturellement.

Jusqu'au jour malencontreux où il est venu dans notre appartement et a découvert la vérité.

Ce matin, mes lacets étaient noués, et comme les pélicans qui volaient droit devant eux j'avais un but : la Villa Chagrin. J'avais mis dans mon sac à dos mon déjeuner et une bouteille d'eau de source. Tante Charlotte estimait qu'il me faudrait quarante minutes pour y arriver, en marchant d'un bon pas.

« Quand je me suis installée ici, j'étais éperdue de liberté. Lors de ma première année sur l'île je touchais à peine terre. J'avais un peu plus de trente ans, ce qui te semble peut-être sénile, mais jamais je ne m'étais sentie si pleine d'énergie. Personne pour me dire comment je devais vivre ; personne pour me critiquer ou lever la main sur moi. J'ai investi toutes mes économies dans un cabanon de plage. Qui en plus s'appelait le Cabanon du lascar. Les jeunes hoirs s'y réunissaient quand ils voulaient se soûler. Il n'y avait même pas de toilettes quand je l'ai acheté.

— Qu'est-ce qu'un zoir ?

— Un hoir. Un héritier de famille aisée. Un mot ancien qui s'écrit avec un h. H-O-I-R. Les premiers temps, j'allais tous les jours au nord de l'île. Quarante minutes dans chaque sens. La marche parfaite, exactement la distance qu'il me fallait pour sortir de moi-même. Et au bout de ma route, cette maison dévastée qui s'écroulait sur ses secrets. Quel meilleur endroit pour faire le tri dans les décombres de mon histoire ?

— Si tu sortais de toi-même en allant vers le nord, que faisais-tu sur le chemin du retour ?

— Je profitais de mon vide intérieur. Ou parfois je me félicitais simplement de m'être échappée.

— De t'être échappée de quoi, si ce n'est pas indiscret ?

— Du genre de vie où je m'étais toujours sentie piégée. Mais c'est une autre histoire. Tu sais, Marcus, la Villa Chagrin est à l'origine de ma vocation de peintre. Un jour, quand j'y suis arrivée il y avait quelqu'un d'autre sur mon lieu de prédilection. Quelqu'un qui avait planté un chevalet dans le sable et peignait la maison. J'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait d'un homme, mais quand je me suis approchée, j'ai vu que c'était une femme, en pantalon et avec un chapeau. Une touriste souriante qui faisait un court séjour sur l'île, et je l'ai regardée préparer ses couleurs. Un travail fascinant. Son petit tableau était habile, je pouvais l'imaginer accroché à un mur et apprécié par les uns ou les

autres, mais à mon avis il ne rendait en rien l'atmosphère du lieu. Moi, je pourrais y arriver, me suis-je dit. J'ai acheté de la peinture, des cartons entoîlés et un livre intitulé *Peinture de paysage, guide du débutant*. Il m'a fallu pas mal de temps pour comprendre comment saisir l'ambiance à côté de laquelle cette femme était passée. Mais j'ai d'abord dû apprendre les bases les plus élémentaires. Ensuite, j'ai emprunté des ouvrages à la bibliothèque afin de voir comment les grands maîtres avaient créé leurs ciels. Constable passait des heures sur ses esquisses de nuages et de ciels. Il appelait ça ses "séances célestes".

— Constable ?

— John Constable. Anglais. Dix-huitième siècle, début du dix-neuvième. Regarde ses ciels de près – il adorait les orages en train de se former – et tu verras que ses nuages *n'ont pas de contour*. Il les travaille de l'intérieur. Ses nuages sont des coups de pinceau. Et Constable est le roi des nuages. »

Ce jour-là, la marée montante avait recouvert l'endroit où j'avais vu la veille la mère et le petit garçon. Dans l'après-midi, les eaux auraient reculé de nouveau et peut-être cet heureux duo reviendrait-il. Peut-être suivaient-ils une routine familiale dans l'une des maisons derrière les dunes. Y avait-il un père avec eux, ou était-il quelque part ailleurs, ou faisait-il partie de ces pères secrets dont personne ne sait rien ?

À cause de la marée, je marchais le long des dunes, et un camion blanc impeccable s'est arrêté à côté de moi. Un homme en short à la peau tannée en est sorti et a dignement retourné une des poubelles jaunes dans la benne du camion. « C'est répugnant ! m'a-t-il crié au-dessus du bruit des vagues. Inimaginable, ce que les gens mettent là-dedans ! » Sans attendre de réponse, il m'a demandé où j'allais. Et quand je le lui ai dit, il a regretté : « Je t'aurais bien emmené jusque là-bas, mais c'est contre le règlement. Tu comprends, je pourrais perdre mon boulot.

— Aucune importance. Je veux marcher.

— Eh bien mon pote, a-t-il dit en me regardant de haut en bas, si j'étais toi, jusqu'à ce que je sois en meilleure forme j'irais doucement. » Quand il a levé ses bras bronzés pour reposer la poubelle sur son socle en ciment, une âcre

odeur virile s'est dégagée de son tee-shirt tout trempé au niveau des aisselles. « Bonne journée », a-t-il lancé en se retournant, puis il a sauté dans son camion et repris sa route vers le nord et la poubelle suivante.

J'étais déjà fatigué, alors que je n'avais pas encore atteint l'endroit où la veille j'avais eu cette crise d'angoisse et fait demi-tour. Mais je devais continuer à marcher jusqu'à ce que l'homme ait fini sa tournée et me croise à son retour ou bien il verrait que je n'étais vraiment pas en bonne forme.

Quand Maman a quitté son emploi à l'usine de meubles et que nous nous sommes installés à Jewel, dans les montagnes, je suis entré en CM2. Puis, à la fin de l'année, la maîtresse a dit à Maman que si elle n'y voyait pas d'objection je pouvais sauter une année et entrer directement en cinquième. Maman n'y voyait pas d'objection, elle en était même fière car tout au long de ces premiers mois solitaires à Jewel elle m'avait aidé à faire mes devoirs et à apprendre mes leçons. Elle m'a demandé mon avis et j'ai répondu que ça m'allait. Mais les élèves de cinquième étaient plus mûrs que moi et ils ont dû me prendre pour une erreur de la nature. Qu'est-ce que c'était que ce gamin au corps d'enfant qui sortait toujours la bonne réponse quand le professeur l'interrogeait ? Au début ils m'appelaient Bébé Zélé. Puis, j'ai commencé à prendre du poids et je suis devenu le Potelé. (« Dis donc, l'allocation repas de cantine profite bien au Potelé, non ? »)

À Forsterville, où se trouvait l'usine de meubles, mon meilleur ami avait un surnom. Tout le monde l'appelait Siffleur, avec une certaine tendresse, à cause de son asthme. Mais pour Siffleur, dont le vrai nom était Shelby, je n'ai jamais été autre chose que Marcus.

Exactement la distance qu'il me fallait pour sortir de moi-même, avait dit Tante Charlotte. J'aurais aimé savoir de quoi elle voulait sortir, dans quels décombres de son histoire elle avait besoin de faire le tri. Si elle était arrivée sur l'île à un peu plus de trente ans, est-ce que ses décombres étaient trois fois plus volumineux que les miens ?

Un pied devant l'autre. Rappelle-toi, chaque fois que l'eau s'avance, tu te rapproches de ton but.

Est-ce un mirage, ce minuscule camion blanc qui cahote au loin ? Non, c'est lui, qui roule vers le sud. Son salut d'homme à la peau tannée. T'es pas arrivé,

mon pote. Les vagues viennent se briser plus près. L'honneur est sauf.

Oh non, ce ne pouvait pas être ça, la fameuse villa de Tante Charlotte, ce truc tout cassé et si laid qui se dressait devant moi. Mais si, forcément, car l'île s'arrêtait là. Les conseillers municipaux avaient raison de vouloir enlever cette horreur qui gâchait la vue qu'on avait sur la mer. Quand Tante Charlotte y était venue pour la première fois, ce ne devait pas être aussi moche. Après tout, une touriste souriante avait planté son chevalet devant elle. Puis Tante Charlotte avait appris à peindre et l'avait peinte encore et encore jusqu'à ce qu'elle devienne le genre de ruine pittoresque pour laquelle les gens étaient prêts à dépenser de l'argent.

Si une maison pouvait être zombie, cette triste coquille vide, gardée par les cactus baïonnettes méchamment pointus dont Tante Charlotte m'avait dit de me méfier et entourée de fil de fer pendouillant ponctué de panneaux SITE INTERDIT, DÉFENSE D'ENTRER, DANGER, répondait aux critères. Et plus de cinquante personnes avaient payé pour que Tante Charlotte peigne cette villa zombie et ensuite accroché son tableau à leur mur ! La véranda donnant au sud avait été arrachée et des planches étaient clouées à un mur de soutien. Était-ce là qu'il avait allumé une cigarette pendant que ses parents affolés le cherchaient dehors ?

Je me suis approché et j'ai pu observer de face le reste de la maison. Le soleil de midi tombait brûlant sur le toit affaissé, pénétrait impitoyablement par une embrasure sans porte et les trous béants des fenêtres qui l'entouraient. Peut-être le soir cet endroit pouvait-il passer pour une ruine pittoresque. Mais si l'on voulait donner envie à quelqu'un de l'accrocher à son mur, il faudrait que seuls de vagues contours en soient tracés.

J'avais chaud et très soif. À portée de vue, seule la maison zombie offrait de l'ombre, aussi me suis-je tortillé sous le fil de fer entre deux panneaux DÉFENSE D'ENTRER, accrochant au passage mon sac à dos et m'écorchant le bras. Prudemment, j'ai monté les marches pourries jusqu'à la véranda. Son sol était en pente mais au moins il faisait frais sous le toit affaissé, et je pourrais raconter à Tante Charlotte que j'étais « presque » entré.

Je me suis installé là. La pente se dirigeant vers la mer, c'était comme si quelqu'un s'était amusé à me pousser en avant et s'arrêtait juste avant que je

tombe par-dessus bord. Sur ma chemise, la sueur séchait, alors j'ai bu mon eau et j'ai mangé mes sandwiches lentement, tandis que les vagues, à marée haute, venaient se briser autour de moi. Je n'aurais pas eu honte que l'homme à la peau tannée me voie maintenant, bien que de par sa position officielle il soit probablement obligé de m'ordonner de sortir de ce site interdit. (« Tu vois, je pourrais perdre mon boulot. »)

J'ai plié les papiers vides de mon déjeuner et je les ai fourrés dans mon sac à dos que j'ai replié en oreiller. C'était celui avec lequel j'allais à l'école quand Maman vivait encore et je l'ai reniflé pour voir s'il y restait des traces de notre ancienne vie dans l'appartement. Un vague relent de pain s'en dégageait, qui venait sans doute des sandwiches d'aujourd'hui. En dessous, le sol avait son odeur particulière de sel, de vieux bois et de pourri. La mer était si proche que je sentais ses embruns. J'ai eu envie de dormir. Aucun problème, j'avais bien mérité une sieste. J'allais me reposer, puis je rentrerais chez Tante Charlotte. La journée n'était pour elle qu'à moitié écoulée et elle penserait qu'il en était de même pour moi.

Quand je me suis réveillé, j'étais en train de rêver que l'homme à la peau tannée se tenait dans l'embrasure sans porte. Légèrement penché contre un montant, il me regardait dormir. Je savais qu'il ne fallait pas que je me tourne vers lui sinon j'allais me réveiller complètement et je voulais continuer à sentir qu'il veillait sur moi. D'autant qu'un dialogue se déroulait entre nous, sans que ni l'un ni l'autre nous ne parlions à voix haute. Nous lisions dans nos pensées. Je lui ai demandé s'il était déjà entré à l'intérieur de la villa et il a dit que oui, que de temps en temps il vérifiait que son état n'empirait pas. Puis je lui ai demandé si cet état était grave et il a répondu que oui, suffisamment grave pour que tout s'écroule. Quand j'ai voulu entrer pour me faire une idée de la situation, il me l'a interdit en expliquant que c'était exactement pour ça qu'il était là, pour m'interdire d'entrer. « Mais pourquoi ? ai-je voulu savoir. — Parce que les gens qui entrent ici n'en ressortent pas toujours, Marcus. » Comment connaissait-il mon nom ? « Parce que j'avais besoin de le connaître », a-t-il dit.

La marée descendait, le bruit des vagues s'éloignait. Combien de temps étais-je resté lové sur la véranda, totalement réveillé ? Il me semblait qu'un bon moment s'était déjà écoulé depuis ces instants où l'homme à la peau tannée avait veillé sur moi.

Mais il y avait encore *quelque chose*. Des picotements le long du dos et une sérieuse réticence à bouger le moindre muscle m'avertissaient d'une présence. Puis la réticence vira à la peur paralysante. Pour rien au monde je n'aurais eu le courage de rouler sur moi-même et regarder ce qu'il y avait dans l'embrasure de la porte.

Ce qui était derrière moi, quoi que ce fût, ne veillait pas sur moi comme l'avait fait l'homme à la peau tannée. J'avais plutôt l'impression d'être *évalué*, de la même façon que j'aurais évalué une créature étrangère entrant dans mon champ de vision recroquevillée sur elle-même et dos tourné. Il n'y avait plus aucune protection fraternelle, rien qu'une intense curiosité presque outragée. Ce qui me regardait, quoi que ce fût, semblait attendre ce que j'allais faire ensuite.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi, tournant le dos à ce qui m'observait. Peut-être pas plus de deux minutes, mais il me sembla que l'horloge s'était arrêtée et que j'étais pris au piège d'une terreur intemporelle. Alors je me suis forcé à m'asseoir plus droit sur la véranda affaissée. Mon cœur battait violemment, plus bruyant que l'océan. Mon dos, toujours parcouru de picotements, restait rigide face à l'embrasure de la porte. Mes genoux tremblaient tellement que me lever a demandé un effort. J'ai attrapé mon sac et sauté d'un bond au-dessus des marches pourries.

Alors qu'après avoir rampé sous le fil de fer entre deux panneaux SITE INTERDIT DÉFENSE D'ENTRER je marchais vers le sud, mon cou restait soudé, droit entre mes deux épaules. Tourner la tête et risquer de voir si l'on me suivait toujours des yeux était au-delà de mes capacités, je le savais.

5

« La dernière fois que tu y es allée, est-ce qu'il y avait la clôture et ces panneaux SITE INTERDIT et DÉFENSE D'ENTRER ?

— Ils sont là depuis un moment, a dit Tante Charlotte. Sur mes photos on voit les fils de fer, mais je les ai transformés en barrière anti-érosion – celles en bois, plus pittoresques, reprises sur beaucoup de tableaux de bord de mer. Et la villa, comment t'a-t-elle semblé ?

— En très mauvais état. Sûrement bien pire que quand tu l'as vue. Une vraie maison zombie. Est-ce que quelqu'un a déjà envisagé qu'elle soit hantée ?

— Pas à ma connaissance. Pourquoi ?

— Tu as dit qu'on l'appelait Villa Chagrin. J'ai pensé que peut-être...

— Tu crois que les parents reviennent au cas où leur fils serait rentré ? Que leurs âmes ne peuvent pas trouver le repos, ce genre de choses ? Non, tout ce que j'ai entendu, c'est ce qu'on raconte sur leur disparition à tous les trois.

— Ou peut-être le garçon.

— Quoi, le garçon ?

— C'est peut-être son âme à lui qui ne peut pas trouver le repos.

— Je vérifierai. J'ai deux livres sur l'histoire de l'île. La Villa Chagrin est mentionnée dans l'un des deux, mais j'ai oublié lequel. Je n'ai jamais été capable de les lire jusqu'au bout. Chaque fois que j'essaye, ça me met en colère. Et toi, tu as senti des esprits, quand tu étais là-bas ?

— Je suis resté sur la véranda.

— C'est déjà trop. Mais quel garçon de ton âge pourrait résister ?

— Pourquoi est-ce qu'ils te mettent en colère ?

— Ces livres ? Par quoi commencer ? Par les œufs de tortue de mer, probablement. Mais il me faut revenir en arrière. Les femmes qui les ont rédigés appartiennent à des familles qui viennent sur l'île depuis des millions d'années. Je ne sais pas ce qui m'horripile le plus. La certitude confortable de leurs droits ou leur cruelle ignorance de tout ce qui ne les concerne pas directement, elles et leurs familles. Les tortues de mer en sont un bon exemple. Tu sais combien tout ce truc autour de leur ponte est maintenant sacro-saint. Il faut éteindre les lumières des vérandas pour que les mères puissent monter sur les dunes et y déposer tranquillement leurs œufs. Puis vient la période du compte à rebours – enfin, tu sais. Nous avons notre propre “cuvée”, la clôture rouge et le panneau ZONE D'INCUBATION. Donc un jour je feuillette un de ces livres – j'ai oublié lequel – et la dame raconte combien, au bon vieux temps, il était amusant d'aller le matin chercher des œufs de tortue enterrés dans le sable pour les manger au petit déjeuner. Tellement délicieux. De la taille d'une balle de ping-pong, et il y a mieux, le jaune ne durcit pas, même quand tu les fais bouillir, et tu peux l'aspirer. Un véritable régal pour quelques privilégiés.

— Elle racontait vraiment ça ?

— Oui, et d'autres choses. Ces ouvrages, bien sûr, ont été publiés dans les années soixante-dix, avant que les patrouilles ne soient organisées. Mais je te les passerai et tu pourras y chercher des histoires sur les gens qui ont disparu dans un ouragan. Quant aux fantômes, il y a cet homme en gris qui apparaît sur la plage avant chaque tempête. Certains disent qu'il porte l'uniforme des confédérés, d'autres que ce sont des vêtements gris ordinaires. S'il regarde droit vers ta maison, elle ne sera pas emportée. S'il détourne les yeux, mieux vaut évacuer les lieux.

— Des gens l'ont vraiment vu ?

— À toi d'en décider, Marcus. On voit ce qu'on veut voir. Ou on imagine qu'on a vu. Et certains prétendent qu'ils ont vu quelque chose pour jouer les médiums et se faire remarquer. Je ne suis pas très portée sur les fantômes. Il y a assez d'horreurs comme ça dans le monde. »

Ce soir-là, j'ai eu droit à la visite de sa galerie en ligne que Tante Charlotte m'avait promise. Nous nous sommes assis à la table de la cuisine, l'un à côté de l'autre devant son ordinateur, et elle a cliqué sur les tableaux afin de les afficher en plein écran. Surtout intéressé par la Villa Chagrin, j'ai reconnu celui de la carte postale « Villa abandonnée » que Maman et moi avions reçue.

C'était l'endroit où j'avais été ce matin-là, mais aussi autre chose. Accrochée à mon mur, chaque fois que je serais passé devant elle, cette toile m'aurait effrayé, et attristé. Mais justement parce qu'elle me faisait cet effet, je serais passé et repassé devant elle. Curieusement, malgré son atmosphère sombre, ce n'était pas une scène de crépuscule. Au-dessus de la maison délabrée, des nuages innocents flottaient dans un ciel bleu tendre. Les dunes, quoique envahies d'herbes et de baïonnettes espagnoles, étaient blanches et pures. Ce contraste marqué rendait l'image d'autant plus dérangement. C'était une vue de face de la Villa Chagrin, dont on comprenait qu'elle avait perdu sa partie sud. Derrière la façade et la véranda affaissée où j'avais dormi tout à l'heure la lumière du soleil pénétrait l'obscurité de la maison. On était à la mi-journée, avec à peu près le même éclairage que lorsque je m'étais endormi, mais la façon dont Tante Charlotte avait peint rappelait l'impermanence de tout ce qui existe et les trahisons qui nous attendent, même par une belle journée.

« Tu as vraiment su rendre son atmosphère, ai-je dit.

— Quelle sorte d'atmosphère ? »

J'ai cherché le mot juste. « Mélancolique, je crois.

— *Mélancolique*, je suis assez d'accord. Quel dommage que sur l'écran tu ne puisses pas voir les coups de pinceau. Ils intensifient ce sentiment. » Le plaisir adoucissait sa voix rude. « C'est un petit tableau, vingt sur vingt-cinq. Niché dans un cadre profond et éclairé correctement, il rend une impression encore plus forte. »

Le lendemain de mon excursion à la Villa Chagrin, la pluie s'est mise à tomber. « Je suis étonnée que ça n'ait pas commencé plus tôt, a déclaré Tante Charlotte à la fin du second jour. Juin est toujours le mois le plus humide. J'espère que tu sauras t'occuper, Marcus. »

Ces deux premières journées de déluge étaient une bénédiction. Je ne me sentais pas prêt à retourner à la Villa Chagrin. Et rester à l'intérieur où personne n'attendait de moi que j'agisse comme un garçon content d'être à la plage était un soulagement. Je devais seulement donner l'impression que je ne m'ennuyais pas. Facile. Je n'avais qu'à m'allonger dans le hamac de la véranda et regarder les vagues aller et venir. J'aimais que les jambes me fassent mal à cause de l'effort fourni la veille. Je croyais n'avoir jamais parcouru une telle distance à pied. La douleur me rappelait que j'y étais arrivé. Je repensais avec délectation à ce moment où l'homme à la peau tannée, cahotant vers le sud, avait tendu le bras pouce en l'air par la fenêtre de sa portière. Les jours suivants, j'ai aperçu le petit camion blanc longer la plage dans un sens et dans l'autre mais impossible de dire qui le conduisait. Quand il pleuvait, il y avait probablement moins de déchets dans les poubelles jaunes. Je me suis demandé s'il pensait à moi. Puis je me suis rappelé qu'il m'avait vu commencer à marcher vers le nord et, bien que pas très en forme, continuer, probablement plus loin qu'il ne m'en aurait cru capable, mais en dehors de ça il ne savait rien de moi, pas même où je vivais. Pour lui je n'étais qu'un touriste passant sac au dos une journée sur l'île.

J'avais les deux livres dont Tante Charlotte m'avait parlé. *Chroniques d'une île légendaire* et *Notre île, autrefois et aujourd'hui*. Je les gardais avec moi dans le hamac pour que Tante Charlotte me voie les feuilleter lors de ses épisodiques visites aux toilettes et à la cuisine, où elle sortait un yaourt du réfrigérateur ou bien ouvrait une bouteille de vin. Bien que dos aux fenêtres, je sentais que de l'autre côté de la vitre elle jetait toujours un coup d'œil vers moi. Exactement comme j'avais senti sur la véranda de la Villa Chagrin que quelque chose m'observait par derrière. Seule différence : dans un cas il s'agissait d'un geste quotidien, dans l'autre d'un fait invraisemblable, peut-être seulement imaginé par un garçon solitaire « pour jouer les médiums et se faire remarquer ».

J'ai d'abord feuilleté les livres des femmes de l'île à la recherche d'illustrations. Ils contenaient tous les deux beaucoup de cartes anciennes et de documents officiels rédigés d'une écriture d'autrefois et datant pour la plupart des années mille huit cent. Les transferts de propriété remontaient à 1791. Il y avait des plans rudimentaires de l'île avec les noms des propriétaires imprimés

sur de petits carrés numérotés représentant les lots où les premières maisons ont été construites. Les deux ouvrages avaient la même carte, et la même indication, *Avec l'aimable autorisation de la Société historique de Caroline du Sud*.

Le premier carré numéroté du nord de l'île, #1, avait appartenu à la famille Hassel. Dans *Autrefois et aujourd'hui*, quelques pages plus loin on trouvait un document plus récent. Les Hassel avaient vendu aux Wortham qui avaient ensuite vendu aux Barbour. Mais il y avait à côté de #1 une étoile qui renvoyait à une note en bas de page disant que, depuis l'ouragan Hazel, il ne restait sur cette propriété qu'une ruine « vouée à la démolition ». Publié dans les années soixante-dix, *Autrefois et aujourd'hui* précisait que la démolition avait déjà été annoncée. Tante Charlotte était arrivée sur l'île à la fin des années soixante-dix. Aucun de ces deux ouvrages ne contenait d'illustration représentant la Villa Chagrin alors que d'autres vieilles maisons apparaissaient souvent en fond de photos de famille, dames décortiquant des crevettes sur la véranda de « Villa Lever de soleil », messieurs en chapeau debout devant une Ford T, femmes et hommes partant à la plage en maillots de bain qui ressemblaient à des robes et à des caleçons longs. Le tout ponctué de clichés posés où une personne noire en tablier ou en salopette levait les yeux de son travail pour sourire à l'appareil.

Le nom Villa Chagrin n'apparaissait qu'à la fin du chapitre « Violentes tempêtes » de *l'Île légendaire*. Après des pages et des pages de minutieuses descriptions de maisons flottant vers le large, de familles entières et de leurs domestiques arrachés les uns après les autres aux arbres par les vagues déferlantes de 1822 et de 1893, seul un paragraphe était consacré à l'ouragan Hazel, « tempête la plus dévastatrice depuis 1893 », qui frappa avec une violence sans merci en 1954, « l'année précédant l'installation du téléphone sur l'île ». Mais grâce à l'efficacité d'un système permettant aux insulaires de se donner l'alarme de proche en proche, ils avaient pour la plupart eu le temps de se réfugier sur le continent. Seuls avaient disparu un garçon de quatorze ans et ses parents, une famille étrangère à la Caroline du Sud qui habitait alors la villa des Barbour. Leurs corps n'ayant jamais été retrouvés, personne ne savait de façon certaine ce qui leur était arrivé. C'était, disait le livre, la triste histoire

des gens qui, venus d'ailleurs, sous-estimaient les ouragans, une mère et un père sortis dans la tempête à la recherche de leur fils, et l'enfant probablement dehors lui aussi, parti les retrouver. Quant à la maison, la plus vieille de l'île et construite en toute sécurité derrière les dunes, elle avait résisté à la tempête, à l'exception de la véranda côté sud qui avait été détruite par le feu avant ou pendant l'ouragan. Depuis, elle était restée vide et on l'avait laissée tomber en ruine. Les insulaires l'appelaient « Villa Chagrin ».

J'étais content de pouvoir partager mes découvertes avec Tante Charlotte. « Ces gens n'étaient pas de Caroline du Sud, mais leur nom n'apparaît pas et rien n'est dit à propos d'une cigarette qui aurait mis le feu.

— J'ai dû entendre raconter ça ici. Est-ce que les deux livres parlent de cette famille ?

— Non, un seul. Celui où il y a aussi l'histoire des œufs de tortue.

— Je parie que le fantôme du soldat confédéré les a écrits tous les deux.

— En tout cas ils ont la même reproduction d'un tableau où on le voit qui marche sur la plage.

— Cette image est à elle seule une véritable industrie. Tu peux la commander dans diverses tailles, en estampe encadrée, en photo sur métal ou sur toile.

— Qu'est-ce qu'une photo sur métal ?

— Une photo imprimée sur une plaque d'aluminium très fine. Ce qui donne un brillant magnifique. Parfait pour un grand mur de bureau.

— Mais ce ne sont pas des originaux comme ceux que tu fais de la Villa Chagrin. L'artiste n'en produit plus.

— Il ne peut pas. Il est mort dans les années trente, peu après l'avoir peint. Et ses héritiers ramassent encore la monnaie. C'était un excellent peintre paysagiste. Je suis allée à une de ses rétrospectives. Ce tableau est le seul où il a représenté un être humain. Que se dirait-il, s'il savait qu'il était devenu célèbre grâce à ce personnage gris ?

— Tu penses parfois à la célébrité ?

— Je te le répète, Marcus, j'ai la chance d'avoir un peu de talent. C'est mon gagne-pain, et j'aime ce que je fais. Quand on est devant son chevalet, on ne

s'appesantit pas sur ses vieilles misères. Ça a à voir avec l'odeur de la peinture et la façon dont le temps perd son sens quand tu manies le pinceau. »

Comme il continuait à pleuvoir, je me suis rappelé les cartons empilés dans le garage. Je ne voulais pas paraître désœuvré. Si Tante Charlotte me voyait traîner, elle penserait peut-être qu'elle ne s'occupait pas assez de moi, se sentirait coupable et m'en voudrait de se sentir coupable. J'avais vu ma mère lutter contre cet engrenage après que nous avions quitté Forsterville pour les montagnes et étions restés trop longtemps confinés dans notre studio minable de Jewel, tandis que notre vie allait de mal en pis.

Maman et moi avons toujours partagé la même chambre et le même lit. Je n'y avais jamais réfléchi jusqu'au jour où, à Forsterville, j'ai amené Siffleur dans notre appartement. Ce dernier était bien plus confortable que celui que nous allions avoir à Jewel, mais il n'avait qu'une seule chambre. J'avais hésité à l'inviter – je préférerais de beaucoup aller chez lui, dans la grande maison où il avait sa propre chambre et où sa grand-mère, qui vivait avec eux, nous préparait toujours une friandise ou une autre. Son père voyageait dans tout l'État afin de vendre les meubles que fabriquait son usine, et sa mère – ils étaient depuis longtemps « séparés » – vivait à Palm Beach où elle organisait des tournois de golf. Siffleur m'avait confié avoir été « un accident ». Sa mère avait attendu avec impatience que Drew, son frère aîné, parte à l'université, « mais quand Drew a eu dix-huit ans, Papa et elle ont déconné et le résultat c'est moi », m'avait-il dit. Drew, qui travaillait à Charlotte pour une compagnie comptable, avait l'âge d'être son père. Il revenait souvent passer le week-end en famille, et en dehors des heures de repas se faisait bronzer dans le jardin quand il faisait beau ou s'enfermait dans sa chambre pour écouter du jazz ou bien du blues. Il nous traitait, Siffleur et moi, avec une patience déconcertée et bourrue.

Siffleur était fasciné par la relation que j'avais avec ma mère. Il était également curieux – peut-être trop – des différences « socio-économiques » qui existaient entre nous. Il aurait été préférable, pensais-je, qu'il continue à se faire de mon quotidien l'idée romantique d'une existence frugale mais noble comme celle des familles pauvres dans les romans de Dickens. Mais il persistait à s'enquérir de détails nous concernant, aussi lui ai-je proposé de venir un

samedi où elle ne travaillait pas à l'usine de meubles. Pour le déjeuner, elle irait nous chercher une pizza. (Ce devait être la première fois qu'aller acheter une pizza précéderait un désastre.) Elle a dit que c'était la moindre des choses, vu que je passais tellement de temps chez sa grand-mère. Notre vie aurait été bien différente si je n'avais pas invité Siffleur ce samedi-là.

« Attends une minute, a-t-il dit quand je lui ai montré notre chambre. Tu dors dans le même lit que ta mère ? — Et où veux-tu que je dorme ? ai-je rétorqué. Dans certaines familles pauvres, ils dorment à quatre dans le même lit. » Ce qui l'a fait taire, jusqu'à ce que je commette l'erreur fatale de lui montrer une photo que j'étais supposé ne jamais montrer à personne. Maman la gardait encadrée dans une boîte en étain au fond d'un tiroir et disait qu'elle m'en parlerait quand le temps serait venu. Mais après la remarque de Siffleur à propos de la façon dont nous dormions, je cherchais désespérément à occuper son esprit avec un autre mystère. Sans un mot, je me suis dirigé vers le bureau, j'ai ouvert le tiroir du bas puis la boîte en métal, pris la photo. « Mon véritable père, c'est lui, ai-je dit. Mais ne le répète à personne. Il est mort, et quand je serai plus grand, Maman m'expliquera tout. » Sa curiosité piquée, il m'a arraché le cadre des mains. Il l'a observé, retourné, secoué, examiné de plus près puis il me l'a rendu. « C'est une image découpée dans un livre, a-t-il lancé avec un regard hostile. Cet homme pourrait être n'importe qui. Ta mère et toi vous êtes tous les deux fous. Il faut que je sorte d'ici. » Ce sont les derniers mots qu'il m'a jamais adressés directement. Quand Maman est revenue avec la pizza, il était parti. J'ai prétendu qu'il avait senti venir une crise d'asthme et qu'il s'était dépêché de rentrer chez lui prendre son médicament.

Pendant la récréation, le lundi, il avait attendu que je puisse l'entendre pour annoncer aux autres : « Devinez quoi ? Marcus dort avec sa maman. C'est le petit mari de sa mère. »

Et là, je suis vraiment devenu fou. Je l'ai attrapé par ses magnifiques cheveux coupés chez le coiffeur, je lui ai cogné la tête contre le mur et le sang a coulé sur les pierres. L'enfant asthmatique a haleté, s'est étouffé et s'est arrêté de respirer. Tout le monde, y compris moi, a cru qu'il était mort. Mais j'ai continué à frapper ce joli petit visage soigné jusqu'à ce que les autres m'écartent de lui. Il a failli devenir borgne. Maman a démissionné et nous

avons déménagé dès que mes séances chez le psychiatre ont pris fin. J'ai été soulagé de savoir qu'il continuerait à y voir des deux yeux. Mais tout au fond de moi, j'étais impressionné par ma capacité à mobiliser tant de rage.

Quand le psychiatre m'a demandé ce que j'avais ressenti en attaquant Siffleur, j'ai répondu que l'instant s'était effacé de ma mémoire. Je mentais, car je savais très bien que taper Siffleur jusqu'au sang, lui écrabouiller la figure et l'empêcher de respirer avait été mon ultime fonction. Et voir cela s'accomplir m'avait rempli d'exaltation. J'avais l'impression de chasser tout ce qui n'allait pas dans ma vie à coups de pied et de poing. Mais j'ai eu la sagesse de ne pas raconter ça au psychiatre. Si je l'avais admis devant lui, il aurait jugé nécessaire de me faire interner. J'ai pourtant aussi pu lui dire en toute honnêteté que j'avais été consterné, atterré en apprenant la gravité des blessures dont souffrait mon ami. C'était comme si Siffleur avait eu un terrible accident et qu'on me l'annonçait.

Tante Charlotte n'avait plus parlé des cartons, mais comme la pluie ne se calmait pas je suis allé en chercher un dans le garage et je l'ai emporté dans ma chambre. Après un rapide coup d'œil sur son contenu, j'ai pris un sac-poubelle dans le cellier. Nous pouvions garder la cocotte, ça me permettrait d'impressionner Tante Charlotte avec mon effilochée de porc. Le reste – de l'aspirine, des cotons-tiges et même nos vieilles brosses à dents, ô Seigneur, ainsi que deux pauvres mugs ébréchés – était à jeter. Un travailleur social en formation avait dû emballer tout ça. « Cet enfant vient de perdre sa mère et part en famille d'accueil, avait probablement dit son chef. Ne laisse rien de côté, même ce qui n'a aucune valeur. Il faut toujours se méfier d'éventuelles poursuites. »

6

Pendant la période pluvieuse, j'ai rêvé que l'homme à la peau tannée m'emmenait en moto. Il m'a expliqué que le camion blanc était à l'atelier et que nous devions longer la plage dans un sens et dans l'autre afin de *vérifier le niveau* des poubelles jaunes. Être derrière lui était merveilleux. Je devais sauter à terre et regarder dans les boîtes à ordures. Il a ri si fort que j'ai senti son dos trembler quand je me suis exclamé en me penchant au-dessus de son épaule, tandis que nous roulions contre le vent : « C'est répugnant ! Inimaginable, ce que les gens mettent là-dedans ! » Finalement, nous sommes arrivés devant la Villa Chagrin et là j'ai dit : « Je pense qu'on n'a pas besoin d'inspecter celle-là.

— Pourquoi ?

— Parce que. Personne n'a vécu ici depuis l'ouragan Hazel.

— C'est ce que tu crois. Je vais aller voir quand même.

— Exactement ce que je pensais, a-t-il annoncé à son retour. Souviens-toi de ce que je t'ai dit, Marcus. N'entre pas dans cette maison.

— Mais qu'y avait-il dans la poubelle ?

— Je pourrais te répondre, seulement il faudrait ensuite que je te tue. » Et il a ri.

Le bruit de la pluie qui tambourinait sur le toit en tôle de la maison de Tante Charlotte couvrait celui de la mer. Au dîner, quelques jours avant, elle avait déclaré qu'elle aurait bientôt fini de peindre la McMansion qu'on lui avait commandée. Je lui ai dit que j'avais commencé à défaire les cartons. « Eh bien

le mauvais temps a servi à quelque chose », a-t-elle répondu. Dans la salle de bains, je rinçais toujours le lavabo après m'en être servi, puis je l'essuyais avec ma serviette. Maman m'avait appris à le faire quand, en plus de son autre emploi, elle avait dû travailler comme femme de ménage. C'était le genre de détails que les gens appréciaient, disait-elle. Des lavabos et des porte-savons secs, des robinets étincelants. Un cheveu, un seul, dans le bac de douche pouvait tout gâcher. Et je m'assurais que la lunette des toilettes soit toujours baissée. Il m'était un jour arrivé d'oublier et Tante Charlotte l'avait laissée retomber avec un commentaire acerbe sur le fait de partager des toilettes avec un homme.

J'ai ouvert un deuxième carton et au premier coup d'œil j'ai reculé. Celui-là contenait une collection différente de tristesses. Sous des livres d'enfant (*Bonsoir lune*, *Mrs. Ticklefeather*, *Winnie l'ourson* et *La maison de Winnie l'ourson*), il y avait le manteau d'hiver de ma mère, les pantalons de jogging et les hauts qu'elle portait à la maison, ses chaussures, chemises de nuit, sous-vêtements, bas de contention (qui arrêtaient le développement des varices dues à la position debout qu'exigeait son travail), son badge plastifié (chef de service) qu'elle avait fièrement arboré à l'usine de meubles Forster, son maquillage et ses crèmes hydratantes, un paquet à moitié vide de Tampax super plus. Le travailleur social en formation avait-il appelé son chef ? « Est-ce que je me permets de jeter certains articles très personnels, et sinon qu'est-ce que j'en fais ? Certes l'Armée du salut prendrait le manteau d'hiver, bien qu'il soit plutôt miteux, mais le reste ? » Et son chef avait dû lui ressortir le laïus sur les éventuelles poursuites.

Le contenu entier de ce carton (l'Armée du salut n'avait qu'à trouver ses manteaux miteux toute seule) est parti dans le sac-poubelle. Après avoir, plein de nostalgie, feuilleté *Bonsoir lune* et m'être senti triste, j'ai jeté les livres. Puis le remords m'a envahi et j'ai sauvé les *Winnie*. Maman les avait fièrement rapportés d'une vente de bibliothèque. (« Ils sont comme neufs, à l'exception de quelques pages de *La maison de Winnie*, où un enfant a crayonné. ») Il valait peut-être mieux que je garde des forces pour la suite. Et si les cartons étaient de pire en pire, de plus en plus difficiles à supporter ?

Retrouver les livres des femmes nanties et cruellement ignorantes de tout ce qui ne concernait pas leur propre histoire fut un véritable soulagement. Quand j'étais dans le hamac sur la véranda, les bruits de la mer noyaient le crépitement plus doux de la pluie. Je regardais la Patrouille des tortues en ciré venir régulièrement inspecter notre couvée. Et il y avait toujours une chance pour que j'aperçoive le petit camion blanc cahotant en direction du nord ou bien du sud.

J'ai repris le chapitre « Violentes tempêtes » de *Chroniques d'une île légendaire* en repensant à la façon dont j'avais si bien réussi mon dossier de recherche quand j'étais Bébé Zélé et le Potelé, celui qui avait sauté une classe. Notre professeure, qui m'aimait tellement que lorsqu'elle s'adressait à la classe tout entière c'était souvent moi qu'elle regardait (ce qui n'avait pas arrangé ma réputation d'erreur de la nature), nous avait dit de ne pas commencer trop vite à rédiger notre texte, qu'il fallait d'abord lire plusieurs fois notre documentation et la considérer comme un ensemble d'indices permettant d'éclaircir un mystère. Parce que plus vous lisez quelque chose, plus vous prenez conscience de certains éléments qui vous ont tout d'abord échappé. Quels indices pouvais-je extraire de l'unique paragraphe consacré à Hazel en fin de chapitre ?

Dans les pages précédentes, qui énuméraient les disparus des terribles ouragans de 1822 et 1893, les noms de tous les membres de chaque famille et de ses domestiques étaient cités. On y trouvait même ceux de leurs invités et des étrangers de passage, quoique parfois de façon incomplète. (« Ont aussi péri noyés lors de cette nuit terrifiante, il y a un siècle et demi, le neveu de Mr. Warren Botsford, Channing Botsford, le capitaine Wise, architecte venu en visite sur l'île, un certain Dr. Venn de Charlotte, N.C., une Miss Satterwhite et un Mr. de Vere... »)

Il n'y avait pourtant nulle part les noms des seules personnes qui n'ont jamais été retrouvées après le passage de Hazel, le 15 octobre 1954. Cette année-là le téléphone n'avait pas encore été installé sur l'île, mais « grâce à l'efficacité d'un système permettant aux insulaires de se donner l'alarme de proche en proche » la plupart d'entre eux avaient eu le temps de se réfugier sur le continent.

Trois disparus, un garçon de quatorze ans, sa mère et son père, une famille étrangère à la Caroline du Sud qui occupait la maison des Barbour alors que la saison d'été avait pris fin. C'était un enchaînement de circonstances malheureuses. N'ayant probablement pas l'habitude de telles tempêtes, ces gens venus d'ailleurs avaient dû sous-estimer la force de Hazel. Un insulaire en partance pour le continent, Mr. Art Honeywell, avait raconté que les parents désespérés qui marchaient dans le vent à la recherche de leur fils avaient arrêté son camion, mais l'enfant n'avait été vu nulle part. On présuma ensuite qu'il était parti dans une autre direction à la recherche de ses parents. Leurs corps n'ayant jamais été retrouvés, on suppose qu'ils ont tous les trois été emportés par la mer. La maison, la plus vieille de l'île, avait résisté à la tempête, à l'exception de la véranda côté sud mystérieusement détruite par le feu avant ou pendant l'ouragan. Elle avait ensuite été vendue mais jamais habitée et ses nouveaux propriétaires l'avaient laissée tomber en ruine. Ce triste destin lui valait le surnom de « Villa Chagrin ».

Qu'était exactement le fameux « système permettant aux insulaires de se donner l'alarme de proche en proche » ? Est-ce que chacun n'avertissait que ses proches ? Que se passait-il pour les nouveaux venus ? Pour ces étrangers n'ayant probablement pas l'habitude de telles tempêtes et qui devaient sous-estimer la force de Hazel ? Pourquoi Mr. Honeywell n'avait-il pas dit aux parents « Montez dans mon camion et allons chercher votre fils ensemble » ? Comment savait-on que ce garçon était âgé de quatorze ans ? Est-ce que son père ou sa mère avait dit à Mr. Honeywell « Nous cherchons notre fils, qui a quatorze ans... » ? Pourquoi n'était-il pas à l'école ? Quel genre de famille séjourne dans une villa de bord de mer en octobre, « après la saison d'été » ? Très probablement des gens qui ne pouvaient pas se permettre de payer le prix fort. Si Maman et moi étions un jour allés à la mer, nous aurions dû attendre que la saison prenne fin.

Je regrettais presque qu'il ne s'agisse pas d'un travail scolaire. Je savais exactement comment me débrouiller pour tirer le meilleur parti de la documentation fournie par le chapitre sur les tempêtes de cette dame nantie.

Bébé Zélé aurait brillamment réussi ce devoir et se serait attiré un peu plus de mépris de la part de ses congénères.

J'aurais appelé mon dossier « Et qui sont mes proches ? », d'après le passage de la Bible où un docteur de la Loi retors qui veut mettre Jésus en difficulté lui demande : « Et qui est mon prochain ? » Jésus lui rabat son caquet en lui racontant la parabole du Bon Samaritain. (« Luc, Dix, Vingt-neuf ! » se seraient frénétiquement exclamés les gamins de la famille d'accueil.)

L'année précédente, Maman avait commencé à envisager pour nous un nouvel avenir. Dans cet avenir, elle passerait l'examen d'équivalence de fin d'études secondaires et nous « commencerions la fac en même temps ». Plus elle s'enthousiasmait pour ce projet, plus mon désaccord grandissait. J'ai compté les années qui nous en séparaient : de la cinquième à la terminale. Je me suis vu devenir le « petit mari de sa mère », comme Siffleur m'avait appelé devant nos camarades de classe.

Maman disait souvent : « Je ne peux peut-être pas me permettre ce qu'il y a de mieux, mais je sais très bien ce qu'il y a de mieux. » Et en ce qui me concernait, elle visait ce qu'il y avait de mieux, excellent traitement dentaire dans une clinique gratuite pour les enfants mais à laquelle les adultes n'avaient pas accès (alors qu'elle négligeait malheureusement ses propres dents), formidable assurance-vie pour vingt-quatre dollars par mois (ce qui n'est pas évident quand vous gagnez moins de vingt-quatre mille dollars par an). J'espérais encore faire un rêve important à propos d'elle. Elle m'était apparue plusieurs fois, mais elle ne se ressemblait pas du tout ou bien se dépêchait de partir afin de m'éviter.

Chose étrange, je rêvais régulièrement de Siffleur, qui habitait toujours à Forsterville. Je l'appelais par son prénom, Shelby, et il était lui-même. Parfois, il portait un bandeau noir sur un œil (« Tu vois ce que tu as fait, petit monstre ? »). Il était borgne mais il m'avait pardonné. Plus proches que jamais, nous découvrions le monde et grandissions ensemble.

7

Quand je suis allé vivre avec elle, l'année de mes onze ans, on aurait pu qualifier Tante Charlotte d'ermite. Elle utilisait les technologies modernes mais vivait en solitaire. Et même après mon arrivée, elle gardait ses habitudes de recluse. Elle passait des commandes avec son téléphone fixe mais ne décrochait jamais quand on l'appelait. Une boîte vocale se mettait en route et on pouvait lui laisser un message – ou non. Et elle restait parfois plusieurs jours sans écouter son répondeur. Son ordinateur portable, la plupart du temps posé fermé, lisse et brillant sur le comptoir de la cuisine, lui servait à se renseigner sur les sujets qui l'intéressaient, à regarder la météo et à « savoir que le monde existait encore ». Ses ventes se déroulaient généralement par internet, entre son site web et ses clients. Elle était aussi connectée à des galeries d'art locales et en ligne qui jouaient les intermédiaires entre elle et des acheteurs potentiels et au passage prenaient une commission. Comme je n'y tenais pas, elle continuait de ne pas avoir le câble. Jusqu'alors je ne l'avais jamais vue allumer sa vieille télévision. Elle se retirait généralement dans ses quartiers de nuit installés derrière un rideau au fond de l'atelier dès que nous avions fini de dîner, emportait son verre de vin et la bouteille entamée.

Elle pouvait affronter la plupart des situations d'urgence, changer un fusible, remplacer le joint d'un robinet qui fuyait, arranger une chasse d'eau défectueuse, câbler les interrupteurs électriques qui ne marchaient plus, déboucher une gouttière, remplacer une planche pourrie. Au bord de la mer, les planches pourrissent tout le temps. Après avoir acheté son « cabanon de

plage » elle s'était adressée à des professionnels pour construire ce qui était maintenant son atelier, son ancienne chambre devenue la mienne et une salle d'eau, mais elle avait fait presque tous les travaux de finitions en se formant grâce à des livres comme elle s'était formée à l'art du paysage. Elle avait même appris les bases de la menuiserie, fabriqué des étagères et des tables à tréteaux où poser son matériel de peintre.

Elle n'avait pas de religion officielle et n'en appelait pas à Dieu ou à Jésus quand elle avait besoin de jurer ou de demander de l'aide. Je crois que son art était pour elle ce qui ressemblait le plus à une religion. Ma présence à ses côtés suffisait à prouver qu'elle pratiquait la charité. Bien sûr il y avait la « jolie allocation mensuelle » à propos de laquelle elle avait tellement tenu à être honnête avec moi, mais j'ai vite abandonné l'idée qu'elle ne m'avait pris chez elle que pour l'argent. Si Maman n'avait pas souscrit cette assurance-vie, je crois que Tante Charlotte, une fois consciente d'être ma seule parente, m'aurait de toute façon accueilli sous son toit de tôle.

La première fois que mes yeux se sont posés sur elle à l'aéroport, ses cheveux blancs et raides étaient taillés en brosse très courte. Mais en 2004 le look crâne rasé était à la mode pour beaucoup de femmes, soit par féminisme, soit à cause d'un cancer, soit parce qu'elles voulaient annoncer au monde qu'elles étaient lesbiennes ou simplement parce que ça leur donnait un air plus tragique. En ce qui concernait Tante Charlotte, cela mettait en valeur sa belle forme de tête et la faisait ressembler à un centurion romain. Elle se les coupait elle-même.

Elle ne montrait aucun intérêt pour l'amour, que ce soit d'un sexe ou de l'autre. Est-ce que ses bons à rien de maris successifs l'avaient dégoûtée de toute relation ou avait-elle eu des aventures lors de ses premières années sur l'île, alors qu'elle était continuellement en compagnie de menuisiers, de plombiers ou d'électriciens ? Elle n'avait après tout que trente ans. Ma mère en avait déjà vingt-huit quand je suis né et les prétendants défilèrent jusqu'à ce qu'elle meure, onze ans (cinq mois et quatre jours) plus tard. Elle n'acceptait d'invitations du même homme qu'un petit nombre de fois, mais commentait systématiquement ce qu'elle appelait ses « rendez-vous ». « Plus jamais », lui arrivait-il de dire. Ou bien : « Il est gentil. À mon âge, la gentillesse devient très attirante. » Cela ne durait jamais très longtemps car, disait-elle, elle savait

reconnaître le meilleur et elle avait aimé le meilleur. Le seul souvenir de mon père aurait éliminé les concurrents les plus vaillants. Il y avait une citation qui lui plaisait tout particulièrement : « Mieux vaut avoir perdu l'objet de son amour que n'avoir pas aimé. » C'était dans un long poème que Tennyson avait écrit après la mort d'un ami cher. Coucher sur le papier toutes les pensées, tous les sentiments que cette perte faisait naître en lui avait demandé dix-sept ans de réflexion.

Une fois les travaux finis, Tante Charlotte avait continué à travailler avec des hommes, comme réceptionniste, tout d'abord chez un vétérinaire de l'île puis sur le continent dans un garage spécialisé dans les voitures de fabrication étrangère. (« Je changeais aussi l'huile et exécutais des réparations peu féminines quand les clients n'étaient pas là. ») Puis elle s'était associée au garagiste, un vieil « héritier » local appelé Lachicotte Hayes (le « ch » de Lachicotte se prononçant « sh »), et ils avaient monté une compagnie de taxis. Ils allaient tour à tour chercher les gens dans des voitures de collection. (« Nous avons pendant un certain temps conduit une Rolls-Royce 1935, jusqu'à ce que Lash se voie proposer pour elle une offre qu'il ne pouvait pas refuser. ») Ils ont fini par vendre leur affaire en en tirant un bénéfice. (« Ma part m'a permis de vivre jusqu'à ce que ma peinture commence à rapporter. »)

Le jour où le ciel a été de nouveau clair, Tante Charlotte a terminé son grand tableau de la McMansion. « Excellent timing, a-t-elle dit. Je peux maintenant l'examiner à la lumière naturelle. Viens dans l'atelier, Marcus, je veux ton avis.

— Oh, ai-je fait en m'arrêtant devant le chevalet.

— Oh quoi ?

— C'est différent de ce que j'attendais.

— Et tu attendais quoi ?

— Tu parlais d'un travail alimentaire, une commande dans laquelle tu ne cherchais pas vraiment à t'exprimer. Je trouve au contraire que tu l'as fait. »

Elle était juste derrière moi, aussi ne pouvais-je pas voir son visage. Mais je l'ai entendue prendre sa respiration et j'ai senti l'odeur aigre du vin rouge qu'elle sirotait du matin au soir. J'ai compris qu'elle tenait à avoir mon opinion. Ce que j'avais dit était sincère, j'étais vraiment surpris. Cette toile avait les qualités de celles que je préférais sur son site web. En fait je la trouvais

merveilleuse, mais *merveilleuse* était un mot galvaudé. « C'est bien ton atmosphère, ai-je dit.

— Mon atmosphère ? a-t-elle demandé d'une voix enjôleuse.

— Dans le ciel. Et dans la maison aussi. Ce n'est pas seulement la représentation d'une McMansion. Ça dit comment est la vie. J'aimerais pouvoir mieux m'expliquer.

— Tu t'en sors très bien. Comment est la vie dans ce tableau ?

— Eh bien, par rapport à la façon dont tu as peint la Villa Chagrin, qui te fait immédiatement penser à la tristesse absolue de la vie, la tristesse de cette maison-là t'envahit furtivement. On a l'impression qu'elle pense : "Je suis toute neuve et trop grande et si je dégage quelque chose, c'est quelque chose de superficiel. Mais je ne peux pas changer ce que je suis." »

La main de ma tante a agrippé mon épaule, et l'a relâchée tout de suite. Elle vous touchait rarement.

« Eh bien, a-t-elle dit en se mettant dans mon champ de vision, j'espère que les Steckworth ne verront pas tout ça, mais je te suis reconnaissante, Marcus. C'est surtout le ciel que j'aime dans ce tableau. Il ressort comme je l'espérais. Je suis d'accord avec toi. La McMansion a sa tristesse particulière. Une pointe d'impermanence pour ceux qui veulent bien la voir.

— Est-ce qu'ils pourraient le refuser et ne pas le payer ?

— Ça ne m'est jamais arrivé, mais j'imagine que c'est possible. Je prends toujours un acompte sur les commandes. Non remboursable. Cette toile est très grande. La peinture nécessaire pour couvrir une telle surface coûte cher. Et j'ai un autre moyen de me protéger. Ça s'appelle "Savoir se faire désirer", ou "Et si elle disait non ?" ou encore "Liste d'attente". Je suis maintenant assez connue pour que les gens désirent avoir un Charlotte Lee et soient prêts à ce que cela prenne du temps. Oh zut, il faut que je nettoie la maison avant la venue des Steckworth. Les gens imaginent toujours que les artistes vivent dans un certain désordre, mais cette fois, je suis allée trop loin.

— Je vais t'aider. Je sais m'occuper de ces choses.

— Oui, j'ai remarqué que tu ne laisses jamais la salle de bains sale. Ta mère t'a bien élevé.

— Maman faisait des ménages. Enfin, c'était un des petits boulots qui lui permettaient de boucler nos fins de mois. Elle m'a appris quelques trucs qui plaisent.

— Eh bien j'espère que tu me les apprendras. »

« Ta mère devait être sacrément courageuse, c'est sûr, a dit Tante Charlotte le lendemain alors que nous étions en train de nettoyer la cuisine. Être une mère célibataire n'est pas facile. Je crois que je me serais bien entendue avec elle. On avait peut-être des points communs. Elle m'a plu quand, adolescente, elle est venue ici avec ta grand-mère. Dommage que nous n'ayons pas eu l'occasion de nous connaître mieux. Quoique Brenda aurait probablement tout gâché en la montant contre son hippie de tante. Non que je me sois jamais considérée comme une hippie. J'ai travaillé toute ma vie sans jamais m'arrêter et je continuerai jusqu'à ce que je m'écroule.

— Oui, vous aviez des points communs. Vous vous êtes toutes les deux enfuies de chez vous quand vous étiez jeunes. Maman est partie avant d'avoir fini le lycée.

— Tu vois, ça, je ne le savais pas. Pourquoi a-t-elle voulu quitter Brenda ?

— À cause du père de Brenda. Il devait habiter chez elles et Maman a dit qu'elle préférerait mourir que de vivre sous le même toit que lui.

— Son grand-père était mon père. À seize ans j'ai filé, pour ne pas être sous son toit. N'est-il pas bougrement incroyable que l'avilissement devienne une tradition familiale ? Pourquoi, bon sang, Brenda a-t-elle demandé à ce monstre de venir avec elles ?

— Après la mort de son mari elle a eu besoin qu'il l'aide à faire marcher la scierie. Quand Maman l'a appris, elle s'est sauvée avec le contremaître, qui était plus âgé qu'elle. Elle l'a persuadé de l'épouser. Ils se sont installés en Caroline du Nord et ils ont trouvé du travail dans une usine de meubles. Maman disait que c'était un homme bon, qui travaillait dur et avec qui elle se sentait en sécurité. Ne pas avoir son diplôme de fin d'études secondaires lui a brisé le cœur, mais elle devait échapper à bien pire.

— Sacrément vrai. » Tante Charlotte s'est agenouillée sur le carrelage.
« Entre deux maux il faut choisir le moindre, même si cela te prive

d'instruction et gâche ton avenir. Passe-moi cette brosse, Marcus.

— Mais je peux continuer.

— Passe-la-moi. Il faut que je frotte de toutes mes forces. C'est ça ou tuer quelqu'un. »

Elle m'a pris la brosse des mains et elle s'est mise à faire de grands cercles furieux de mousse de savon sur les carreaux. « Pourquoi ne vas-tu pas à la plage ?

— Mais...

— Vas-y, c'est tout ! Ne m'oblige pas à te le redemander, Marcus. »

J'aurais aimé traîner dans ma chambre ou dans le hamac jusqu'au dîner, mais Tante Charlotte m'avait donné l'ordre de sortir de la maison et comme il ne pleuvait plus, je suis allé sur la plage. Qu'avais-je fait pour qu'elle me chasse ? Tout allait si bien. Elle avait même refermé sa main sur mon épaule quand j'avais commenté son tableau. Puis je lui avais expliqué de quels produits d'entretien elle avait besoin, nous avons pris la voiture, roulé jusqu'au supermarché de l'île et je les avais trouvés pour elle sur les étagères. Nous avons épousseté, gratté, frotté ensemble, laissant en dernier le sol de la cuisine afin que, le lendemain, il étincelle pour les Steckworth.

Avais-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire ? Nous étions en train de parler de ma mère et de l'amitié que Tante Charlotte et elle auraient pu éprouver l'une pour l'autre. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un qualifier Maman de sacrement courageuse et ça m'avait rendu fier. Oui, tout allait si bien.

Je me suis arrêté pour inspecter la dune où se trouvaient les œufs de caouanne. Rien à signaler, le calme régnait. *Caretta caretta*, tel est leur nom latin. La plus grande des tortues de mer. Adultes elles mesurent entre un peu moins d'un mètre et deux mètres cinquante et pèsent entre cent trente-cinq et quatre cent cinquante kilos. Elles peuvent vivre jusqu'à cent ans mais n'atteignent pas la maturité sexuelle avant d'en avoir trente. « Ce qui, quand on y réfléchit, n'est pas une mauvaise idée », avait dit le vieux type qui comparait la ruée vers la mer des nouveau-nées au débarquement de

Normandie en sens inverse. Il s'appelait Ed Bolton et m'avait expliqué qu'elles faisaient ça depuis quarante millions d'années, alors que l'*Homo sapiens* moderne était entré en scène il y a seulement deux cent mille ans.

Je suis descendu au bord de l'eau et j'ai étudié les motifs que la marée descendante dessinait dans le sable. Mais les cris des enfants autour de moi ne faisaient qu'intensifier mon trouble. Il était trop tard pour chercher l'homme à la peau tannée. Le petit camion blanc disparaissait du littoral dès midi. Que faisait-il du reste de ses journées ? Avait-il d'autres parcours de poubelles sur l'île ou un second emploi ?

Qu'arriverait-il si la tolérance de Tante Charlotte envers une compagnie humaine s'épuisait ? (« Écoutez, j'ai essayé, mais je vis seule depuis trop longtemps. C'est un gentil garçon, pourtant voilà, je suis trop ancrée dans mes vieilles habitudes. ») M'enverrait-elle ailleurs ? (« Un bon gamin, toujours prêt à aider, et l'allocation que je touchais quand il était là n'était pas négligeable, et alors ? J'ai travaillé toute ma vie et je continuerai jusqu'à ce que je m'écroule. D'autant que j'ai mon art. Je suis assez connue pour que les gens désirent des Charlotte Lee et soient prêts à attendre. »)

J'allais marcher jusqu'à la quatrième boîte à ordures puis revenir lentement et m'asseoir sur les marches de notre passerelle. Je tiendrais un moment compagnie aux œufs de tortue. Chose étrange, je considérais généralement Tante Charlotte comme une vieille dame autonome, pourtant quand elle était tombée tout à l'heure à genoux sur le sol de la cuisine et s'était mise à récuser les carreaux avec un tel acharnement, j'avais entrevu une fille apeurée, et en colère.

C'était trop tard pour le camion blanc, mais je n'avais qu'à inventer en marchant vers le nord le dialogue que j'aurais pu avoir avec l'homme à la peau tannée.

Il aurait été surpris de me retrouver sur l'île.

« Toi ? Tu es encore là ?

— J'habite ici. Avec ma grand-tante.

— Dans quel coin ?

— Là derrière. La maison de bois gris aux bordures bleu foncé. Ce n'était qu'un cabanon quand elle l'a acheté, mais elle l'a agrandi. Elle est peintre.

— En bâtiment ou artiste peintre ?

— Artiste. Elle a une certaine réputation. Elle fait des tableaux du bord de mer et des maisons qu'on y trouve. Et elle expose dans les galeries de la région. Elle a aussi un site web. Il y a un tableau qu'on lui demande tout le temps. Elle doit l'avoir peint au moins cinquante fois. Tu connais cette vieille baraque à la pointe de l'île ? La maison zombie que l'on appelle Villa Chagrin ?

— Maison zombie est le meilleur nom qu'on puisse lui donner. Cet endroit n'attend qu'une chose, qu'un grave accident se déroule entre ses murs. Qu'on ne la rase pas reste un mystère pour moi.

— Elle est en assez mauvais état. J'ai déjeuné sur sa véranda. Mais je ne suis pas allé à l'intérieur.

— N'essaye même pas de retourner sur cette véranda. Toutes ses planches sont pourries.

— Un garçon et ses parents ont disparu de cette villa. Ils y habitaient après la saison et n'avaient pas l'habitude des ouragans, et Hazel est arrivé et les a tous emportés. Mais leurs corps n'ont jamais été retrouvés.

— C'était il y a longtemps, dit l'homme à la peau tannée. Longtemps avant que je sois né, et encore plus avant que tu le sois. Écoute, mon pote, t'intéresser à cette maison, pourquoi pas, mais tiens-toi loin d'elle. Parce que ceux qui y entrent n'en ressortent pas toujours. »

9

Je n'avais jamais rencontré personne comme les Steckworth. Ils sont arrivés avec une demi-heure de retard, ce qui a considérablement agacé Tante Charlotte.

« On va voir comment ils vont se justifier, a-t-elle dit en allant et venant sur le sol récuré et étincelant de la cuisine. On apprend beaucoup de choses sur les gens à partir des excuses qu'ils se trouvent.

— Comment ça ?

— Les plus sympathiques te demandent simplement pardon. Les autres, ceux qui veulent t'impressionner, te racontent comment quelque chose de vraiment très important est survenu. Pour te mettre à ta place.

— Vraiment très important comme quoi ?

— Oh, notre excellent ami le gouverneur est passé chez nous – ou bien mon oncle le sénateur. Ou encore les plombiers qui installent notre jacuzzi de vingt-sept mètres de long se sont présentés sans prévenir. Ce genre de trucs. »

Nous avons tous les deux eu du mal à garder notre sérieux quand à peine entrés les Steckworth ont annoncé que les employés de la jardinerie qui devaient planter autour de leur piscine olympique des palmiers de neuf mètres de haut étaient venus à l'improviste vérifier leurs mesures.

Les Steckworth – Ron et Rita – avaient un bronzage acajou et de lourdes chaînes en or autour du cou. Ils dépassèrent à peine la porte d'entrée, qui donnait sur la cuisine, et nous offrirent la chronique détaillée de la construction de leur McMansion – qu'ils n'appelaient évidemment pas comme

ça. Leur duo était parfaitement réglé, Ron vocalisait sur les chiffres, taille des pièces, des escaliers et des arbres, Rita se plaignait des architectes, entrepreneurs et paysagistes. « Sans parler des décorateurs », a-t-elle gémi.

Ma tante a saisi l'occasion et dit : « Allons donc dans l'atelier voir votre toile de cent sur cent cinquante. »

Sur le seuil, je les regardais, empli d'appréhension. Et s'ils ne jetaient qu'un coup d'œil et s'exclamaient en chœur « Oh ! ce n'est pas du tout ce que nous voulions ! » ? Tante Charlotte n'aurait gagné que l'acompte non remboursable. Ou si l'un d'eux posait une question idiote, s'exposant de la part de ma tante à une réponse acerbe qui les humilierait tous les deux et les ferait se sentir obligés de riposter – peut-être en discutant le prix convenu, ou en demandant des modifications dans le tableau ?

« Oh, regarde, Ronnie ! s'écria tout d'abord Rita Steckworth. Nos palmiers sont déjà là !

— Si seulement la vie pouvait être aussi simple, dit Ron Steckworth en lançant un clin d'œil à ma tante. En aviez-vous déjà peint un aussi grand, Mrs. Lee ?

— Non, je préfère généralement travailler sur une plus petite échelle.

— Mais encore ? a demandé Ron.

— Oh, quarante par quarante-cinq, trente par quarante. J'ai une tendresse particulière pour les dix par quinze, ce qui fait à peu près la taille de ma paume. » Elle a levé la main.

« Sur le manteau de notre cheminée un quarante par quarante-cinq serait totalement englouti.

— Raison pour laquelle nous sommes tombés d'accord sur cent par cent cinquante, a répondu ma tante.

— Attendez, qu'est-ce que cette trace *jaune* que je vois là-haut dans le ciel ? a demandé Rita, si près de la toile que son nez la touchait presque.

— Quel sens de l'observation ! a dit ma tante. C'est du jaune de cadmium. Si vous reculez un peu, vous le verrez disparaître. Quand on le regardera à la bonne distance, une fois que le tableau sera accroché chez vous, le ciel apparaîtra plus intense que si j'avais seulement utilisé du bleu.

— Plus *intense*, a fait écho Rita, en reculant, obéissante. Oui, c'est vrai.

— Il y avait beaucoup de jaune dans les ciels de Turner, a dit Tante Charlotte. Et dans ceux de Sisley aussi. C'est un truc que j'ai pris à Sisley.

— Sisley ? Et où peut-on... ?

— Nous le googlerons en rentrant », a coupé Ron. D'un pas lent il a fait le tour du grand chevalet à roulettes et examiné l'arrière de la toile. « Qu'allez-vous faire là derrière ? a-t-il demandé.

— Faire quelque chose derrière ? s'est enquis Tante Charlotte.

— Vous allez couvrir l'arrière ? Ou le laisser comme ça ?

— Les professionnels préfèrent généralement que cela reste ouvert. Une peinture à l'huile ne sèche jamais complètement. Si vous couvrez l'arrière, la toile ne respirera pas et la condensation s'installera... puis la moisissure.

— De la moisissure, berk ! s'est exclamée Rita.

— Votre encadreur voudra peut-être doubler l'arrière de papier brun poreux pour que l'air puisse circuler, a dit Tante Charlotte. Mais ce n'est qu'une question d'esthétique.

— Nous avons pensé à un cadre doré, a repris Rita, et vous, que proposeriez-vous ?

— J'opterais pour la simplicité. Il ne faut pas que le cadre prenne trop d'importance par rapport au tableau. Une baguette suffira. Pas plus de deux centimètres. Et plutôt chromée ou argentée que dorée.

— Peut-être une fine baguette dorée ? a supplié Rita.

— Bon, mais vraiment très fine », a accordé Tante Charlotte.

Ron Steckworth a rempli son chèque d'un geste ample, Tante Charlotte a donné ses instructions à l'employé râblé qui attendait de charger dans son van le McMansion de cent sur cent cinquante des Steckworth (« Non, surtout ne le couvrez pas, laissez-le respirer pendant ce court trajet. Et s'il vous plaît, faites attention aux zones d'empâtement où la peinture est très épaisse... »), et ensuite ma tante a dit en soupirant l'air contrarié qu'elle devait aller à la banque, sur le continent. « Je n'ai pas envie de garder chez moi un aussi gros chèque. Si je tombais raide morte cette nuit, Marcus, pour toi cela compliquerait tout. » Elle m'a demandé si je voulais l'accompagner et quand j'ai répondu d'un oui enthousiaste – je n'avais pas quitté l'île depuis mon arrivée – j'ai vu une ombre passer sur son visage. J'ai compris trop tard qu'elle aurait probablement aimé être seule.

Elle s'était cependant déridée avant que, dans un bruit de ferraille, nous passions le pont. C'était le début de l'après-midi et quelques hommes noirs se penchaient avec leur canne à pêche au-dessus de la rambarde. Tante Charlotte récitait un florilège de paroles steckworthiennes. (Telles que le « Regarde, Ronnie, nos palmiers sont déjà là ! » de Rita ou le « Qu'allez-vous faire *là derrière* ? » de Ron.)

Puis elle m'a annoncé que grâce à sa poule aux œufs d'or elle allait maintenant pouvoir m'acheter un super vélo de plage. Dérouté et frappé de mutisme, j'ai laissé passer l'instant où un garçon normal aurait exprimé sa joie et sa reconnaissance. De plus, je ne pouvais pas monter dans sa Mercedes sans

me rappeler le vomi de crevettes du premier jour. Une légère odeur ne persistait-elle pas ?

Une fois devant la banque, elle a lancé « Je reviens tout de suite » sans me demander si je voulais entrer avec elle. Qu'est-ce que cette histoire de tomber raide morte alors que le chèque était encore chez elle pouvait bien signifier ? Pourquoi est-ce que ça aurait tout compliqué pour moi ? Pourquoi surtout avait-elle dit un truc pareil ? C'était plutôt indélicat, quand la seule autre personne que j'avais au monde venait juste de mourir.

De retour sur l'île nous nous sommes arrêtés au supermarché et nous avons acheté un poulet cuit à la broche, diverses viandes froides et salades, et fait des provisions de bananes et de yaourts pour Tante Charlotte. « Je vais aller m'écrouler, a-t-elle déclaré dès que nous sommes rentrés à la maison. Si je ne me lève pas d'ici là, dîne sans moi, on se verra demain. » Et elle est partie dans son atelier chambre à coucher avec le tire-bouchon et une bouteille de vin rouge.

J'ai rangé les courses, mangé une banane et un sandwich au fromage, bu un verre de lait. Le poulet encore chaud me tentait mais j'ai imaginé Tante Charlotte se relevant plus tard et découvrant qu'il lui manquait une patte. (« Il aurait quand même pu m'attendre, non ? »)

Le jour le plus long approchait. J'avais quelques heures devant moi avant que la nuit tombe. Je pouvais laisser un mot, aller jusqu'à la pointe nord de l'île et revenir sans que le soleil soit couché. En me regardant dans la glace de la salle de bains, où je me voyais jusqu'au bas du cou, je me suis émerveillé de ce que Tante Charlotte puisse vivre sans miroir en pied. Même quand nos finances étaient au plus bas, Maman en a toujours eu un. Une femme doit savoir à quoi elle ressemble de derrière, disait-elle. Un ourlet pouvait être défait, un talon usé, quelque chose qui n'était pas supposé dépasser pouvait pendouiller ici ou là. Mais Tante Charlotte s'en sortait parfaitement sans avoir la moindre idée de tout ça. Elle se coupait les cheveux au-dessus du lavabo, ce qui devait être à peu près tout ce qu'elle faisait en ce qui concernait son apparence. Et comme elle était toujours en pantalon, chemise et sandales, elle n'avait pas besoin de s'inquiéter de ses talons, du bas de sa jupe ou de sa combinaison.

Ne pas me voir en entier me manquait. Il y aurait bientôt un semestre que je ne m'étais pas tenu devant un miroir en pied et observé de haut en bas habillé ou nu. J'avais conscience que des changements se produisaient dans la partie de moi-même invisible dans la glace de Tante Charlotte mais je ne pouvais pas juger de mon aspect général.

C'est dans un esprit de sacrifice que je suis parti sur la plage. Je ne cherchais ni le plaisir de marcher, ni celui d'apercevoir le petit camion blanc ou de découvrir dans la nature des schémas pleins de sens. Je me suis mis en mode automatique dans le seul but de rejoindre la pointe nord et d'en revenir pendant que Tante Charlotte dormirait, probablement jusqu'au lendemain matin, heureuse d'être seule. Je devais simplement poser un pied devant l'autre afin de ne pas me sentir encore plus mal. J'aurais aimé pouvoir me vider la tête, de la même façon que Tante Charlotte le faisait autrefois.

Depuis mon arrivée en mai, j'avais considéré comme évident que je vivrais avec ma tante jusqu'à mon entrée à l'université – bien qu'elle ait parlé d'internat, si j'en avais envie. Je me demandais maintenant s'il ne valait pas mieux relancer cette idée avant que ma présence ne lui devienne insupportable. Cependant je croyais qu'il me serait plus facile de rester sur l'île et d'aller à l'école publique avec les enfants des gens ordinaires qui y vivaient et y travaillaient toute l'année. En pension, je n'échapperais pas aux questions impudentes à propos de famille et de père. Ici, je m'en sortirais.

Je me sortirais de quoi ?

Là, j'ai essayé de ne pas penser la pensée qui me venait, pour éviter de me sentir atrocement mal. Mais avez-vous déjà tenté de ne pas penser la pensée qui vous vient ? C'était : *parce que j'habitais chez Tante Charlotte je serais respecté*. Les artistes pouvaient plus facilement vivre comme ils l'entendaient. Et Tante Charlotte était une femme solitaire par choix qui avait un site web et une liste d'attente. Maman avait été une mère célibataire qui travaillait au SMIC pour nous faire vivre tous les deux. Comme il était injuste qu'il y ait autant d'argent pour Tante Charlotte et moi grâce à l'excellente assurance-vie que ma mère avait choisie. J'avais gâché sa vie.

Et là, une pensée encore pire s'est formée en moi : alors que je l'aimais et regrettais qu'elle n'ait pas mieux profité de ce qu'elle gagnait, j'avais eu honte

d'elle comme je n'aurais jamais honte de Tante Charlotte.

Dans ma marche sacrificielle, je passais devant les poubelles jaunes à vive allure. J'avais à peine remarqué quoi que ce soit ou qui que ce soit en chemin, seulement que la marée descendait. Un projet morbide se dessinait : pour me punir j'allais monter directement sur la véranda de la Villa Chagrin, je me tiendrais face à la porte et j'affronterais ce qui m'avait effrayé. Qu'avais-je à perdre de si important ? Ma vie ? Et quel mal y aurait-il à débarrasser le monde de Marcus ? L'idée m'enthousiasmait. Dommage que ce ne soit pas la saison des ouragans, j'aurais eu plus de chances de disparaître. (« Marcus savait qu'il ne fallait pas sortir dans la tempête. Il avait lu des livres qui parlaient de gens emportés par les vagues. Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir laissé se glisser dehors. »)

Si j'étais tué, qu'arriverait-il à l'argent de l'assurance qui me revenait ? Est-ce que Tante Charlotte le toucherait ou le contrat prenait-il fin quand le bénéficiaire mourait ? S'il était non transmissible, elle serait furieuse mais s'en voudrait terriblement de penser à l'argent plutôt qu'à son chagrin.

Perdu dans mes chimères, je ne m'attendais pas du tout à ce que j'ai vu en arrivant devant la Villa Chagrin. La dernière fois elle était affreuse à regarder. Aujourd'hui la lumière éclatante de l'après-midi l'avait transformée. Avant qu'elle tombe en ruine, c'était ainsi qu'elle avait dû apparaître aux promeneurs venant du sud. Dans la brume dorée du soleil de cinq heures, elle chatoyait comme un mirage.

J'avais appris à l'école que la longueur d'onde de la lumière nous fait croire aux couleurs. Cela a un rapport avec les cellules photoréceptrices de la rétine. Elles activent une réaction chimique qui transmet le long des nerfs un signal électrique à notre cerveau. Et le cerveau décide comment appeler ce que nous voyons. (« Oh, ça c'est une poubelle *jaune*. Une lumière *dorée* a transformé comme par enchantement la maison zombie. ») En fait il n'existe rien de tel que le jaune ou le doré. Ce ne sont que des noms que nous donnons à certains phénomènes physiques. Tout d'abord le système physiologique œil-cerveau fait son travail, puis le processus de différenciation mentale entre en jeu.

M'en tenant à mon programme de marche forcée, je me suis faufilé sous la clôture plus adroitement que la dernière fois et j'ai monté à pas lourds l'escalier

branlant qui menait sur la véranda en pente. Je voulais absolument être entendu. Une fois en haut, je « me suis annoncé » avec un soupir rauque et bruyant, comme en ont les gens pour exprimer leur soulagement d'être enfin arrivés.

Cet après-midi, il n'y avait ni sac à dos, ni déjeuner, ni sieste, ni rêve de l'homme à la peau tannée veillant sur moi debout devant la porte. Je me suis assis au bord de la véranda affaissée, les pieds sur l'avant-dernière marche, sans faire face à la maison. En montant l'escalier, j'avais osé jeter un coup d'œil dans l'embrasure béante et vu que la brume dorée emplissait la pièce. J'ai décidé que si quelque chose me regardait de l'intérieur ce serait une bonne idée d'avoir le dos tourné afin que sa curiosité puisse se repaître.

Je ne sais pas au bout de combien de temps j'ai senti un changement dans l'air qui m'a fait me contracter. Un peu comme si j'avais eu peur, mais pas d'une peur habituelle. C'était une sensation totalement nouvelle. Plus je restais là sur mes gardes, plus cette sensation se renforçait, et à un moment donné j'ai eu l'impression que quelque chose s'approchait. Puis ce quelque chose m'a fait me lever, comme si j'avais été mis au défi de mieux me montrer. Toujours dos à la maison, je me suis hissé sur mes pieds en me retenant à la balustrade de bois et je me suis tenu debout sur l'avant-dernière marche. J'entendais mon cœur cogner contre ma poitrine. Mais alors ce qui était derrière moi en a voulu plus. A voulu que je monte sur la véranda afin de me voir en entier de haut en bas. J'ai obtempéré les genoux tremblants, le dos toujours tourné.

J'ai su alors que si je sentais ce quelque chose me toucher je m'évanouirais. Puisant dans le peu de courage qui me restait, je me suis obligé à me retourner et à fixer l'embrasure béante. Debout, offrant mon visage et mon corps tout entier au regard, je pouvais à peine respirer.

À ce moment-là j'ai brutalement pris conscience que quelqu'un se montrait aussi à moi. Pâle et émacié, un jeune garçon en chemise rouge délavé, jean et boots se tenait avachi contre le montant de la porte. Éclairé par-derrière, il avait le visage dans l'ombre. Mais j'arrivais à deviner son contour délicat, la bouche fine, sérieuse, les creux sombres et avides de ses yeux. Il semblait posté là dans une immobilité rigide, ayant peut-être fait lui aussi un effort épuisant pour affronter la créature qui se tenait face à lui.

J'ai repassé cette scène dans ma tête un nombre incalculable de fois en essayant d'imaginer ce qui aurait pu se passer ensuite si j'avais été capable de supporter un peu plus longtemps la tension qui existait entre nous.

Mais sans même y réfléchir, je me suis enfui à toute vitesse, m'écorchant les genoux et les coudes dans le sable, rampant sous la clôture, courant vers le sud aveuglé par le soleil couchant.

OceanofPDF.com

11

Tante Charlotte avait laissé une réponse à mon message lui disant que j'étais parti me promener. (« Ai repris du vin et suis retournée me coucher. Je m'effondre toujours quand je finis un tableau. Demain on va chercher le vélo. »)

Comme elle avait attaqué le poulet, j'ai arraché la patte qui restait, je l'ai posée sur des serviettes en papier pliées en carré, je me suis versé du lait et je me suis dirigé vers le hamac. J'avais besoin de la réalité du bruit de la mer et des cordes du hamac contre mon corps et il me fallait trouver dans mes projets une place pour ce qui venait de se passer à la Villa Chagrin.

En y repensant alors, abstraction faite de la peur il me sembla que nous avions été pris au piège tous les deux dans le même filet de lumière dorée et chargée d'énergie. Utilisant le savoir scientifique que j'avais, je me disais que s'il n'existait en fait rien de tel que la « lumière dorée », aucune couleur du tout, mais uniquement des influx nerveux qui nous faisaient donner des noms aux longueurs d'onde, alors peut-être la même théorie pouvait-elle s'appliquer aux fantômes. Un influx nerveux provoqué par quelque longueur d'onde inhabituelle provoquait une image dans le cerveau et à travers les siècles on avait appelé cette longueur d'onde « fantôme ».

À l'abri dans le hamac de Tante Charlotte (j'étais soulagé qu'elle ait décidé de rester au lit jusqu'au lendemain !) j'ai poursuivi ma rêverie. Je savais beaucoup de choses sur la façon dont la nature fonctionnait. Mais je faisais en

même temps partie des gens prêts à accepter que des phénomènes mystérieux puissent se révéler être des aspects du monde naturel.

Avant que la nuit tombe, la lune se leva au nord, dans la direction de la Villa Chagrin. Elle était pleine, grosse et tout d'abord d'une couleur caramel qui devint mandarine quand elle monta plus haut. Sa lumière devait maintenant directement tomber sur la maison en ruine.

J'envisageais d'aller chercher un oreiller et une couverture afin de passer la nuit dans le hamac près de la mer, sous la garde de la lune comme le fantôme du jeune garçon. J'étais rassuré par le bruit des vagues qui se brisaient puis se retiraient. D'autres que moi n'auraient pas forcément vu ce que j'avais vu, peut-être même étais-je le seul à le voir. Le fantôme était apparu parce que je m'y étais préparé, parce que j'avais senti sa présence avant qu'il ne se montre.

La lune changeait encore de couleur. Elle avait pris le jaune de cadmium de Tante Charlotte et maintenant énorme montait vers le sud jusqu'à être droit en face de moi, éclairant la véranda de Tante Charlotte et mon visage. Pour *lui*, le moment de pleine lumière devait avoir pris fin.

Même d'aussi loin, je sentais le courant qui passait entre nous – sa curiosité venant à la rencontre de la mienne, la mienne se dirigeant au nord, vers lui.

J'aurais aimé connaître son nom – d'après ce que je savais, peut-être Marcus. J'aurais aimé savoir s'il pouvait penser à moi quand je n'étais pas là-bas comme je pensais maintenant à lui. Je me demandais si les fantômes continuaient à suivre ce qui se passait dans le monde des vivants, s'ils imaginaient ce qui pouvait arriver ou avait des chances d'arriver en comparant une situation avec une autre plus antérieure. Ou étaient-ils comme les animaux, incapables de prévoir, d'imaginer l'avenir ?

Une idée me frappa soudain, il avait peut-être besoin de ma confiance en sa présence. Pendant tout ce temps, cinquante ans avait dit Tante Charlotte, il avait attendu que quelqu'un *se demande où il était* – le regrette après qu'il eut disparu.

Quand il a fait complètement noir, j'ai fini par aller chercher un oreiller et une couverture. Je me sentais plus en sécurité dehors ; à l'intérieur, il y avait plus de possibilités que je fasse ce qu'il ne fallait pas. Je me suis endormi dans

le hamac et mes rêves ont semblé tricoter ensemble des éléments opposés – j’assumais une mission importante accompagnée d’une peur quasi insupportable. Mais tous les détails ont disparu quand le bruit sourd d’un choc qui a secoué la maison m’a réveillé, suivi d’un bris de verre.

Une série d’obscénités haletantes a suivi, comme prononcées par quelqu’un qui s’exercerait à jurer. Ensuite un grognement, et « Quelle idiote ! Mais quelle idiote ! », puis un « Merde ! » net et précis.

J’ai trouvé Tante Charlotte allongée sur le sol de la cuisine, le corps recroquevillé autour d’un pied de table, la main droite dans une position inhabituelle, tenant encore par le goulot une bouteille de vin décapitée dont le contenu rouge foncé se répandait sur le carrelage.

Elle a gémi : « Je suis tombée.

— Tu es blessée ?

— Je ne sais pas. »

Maman avait un jour glissé sur la neige. Mais avant de me laisser la toucher, elle s’était méthodiquement tâchée de haut en bas. Puis elle avait dit, d’un ton qu’elle voulait léger : « Rien de cassé. Tu peux m’aider à me relever. »

« Tu crois que tu t’es cassé quelque chose ? ai-je demandé à Tante Charlotte.

— J’ai mal à la cheville. Et au poignet, oh zut, mon poignet ! Marcus, peux-tu très très doucement desserrer mes doigts de cette bouteille ? »

Je me suis agenouillé à côté d’elle, mais quand j’ai écarté ses doigts du goulot ébréché, elle a crié.

« Tu veux que j’appelle le 911 ?

— Non, plutôt la brigade de secours de l’île, ils arrivent plus vite. Leur numéro est au-dessus des horaires des marées sur le mur. Non, attends. Repose ce téléphone. Il faut d’abord que nous nettoyions tout ça.

— Tu ne crois pas qu’il vaudrait mieux...

— *Fais ce que je te dis, Marcus.* »

Ça ne semblait pas être ce par quoi il fallait commencer, pourtant j’ai pris la pelle, la serpillière et le seau, j’ai ramassé les morceaux de verre et lavé par terre pendant que Tante Charlotte restait recroquevillée autour du pied de table, alternant les « Quelle idiote ! Mais quelle idiote ! » et les gémissements de douleur.

« Ça sent encore ? » a-t-elle demandé quand j'ai eu tout rincé et rangé.

J'ai répondu que la seule odeur qui flottait était celle de Mr. Propre, alors elle m'a autorisé à composer le numéro. J'avais préparé ce que j'allais dire et j'ai expliqué à l'homme qui a décroché que ma tante était tombée et qu'elle s'était blessée. Il a voulu savoir si elle était consciente, si elle respirait normalement, si elle était âgée. J'ai dit oui à tout, soulagé qu'elle n'entende pas les questions. Il a noté l'adresse et m'a dit qu'elle devait rester calme et ne pas bouger du tout.

Lorsque je me suis assis par terre avec elle, elle s'est lancée dans un petit discours : « Les membres de la brigade de secours sont fiers de leur efficacité. Ils se vantent de pouvoir être n'importe où sur l'île en sept minutes. En même temps, l'île ne fait que cinq kilomètres de long sur trois cents mètres de large. C'est pour ça que je voulais que tu nettoies d'abord. Ici, tout le monde sait tout sur tout le monde. Je ne fréquente presque personne, pourtant les gens se souviennent de la date de mon arrivée, ils sont au courant du métier que je fais et le reste ils l'imaginent. Mais je n'ai pas l'intention de leur fournir matière aux élucubrations. »

Pendant que les hommes de la brigade mettaient le bras et la jambe de Tante Charlotte dans des gouttières d'immobilisation tout en la bombardant de questions je les ai regardés faire et me suis senti coupable d'être ravi à l'idée du trajet en ambulance qui nous attendait. Les deux secouristes me rappelaient l'homme à la peau tannée ; ils avaient à peu près son âge et parlaient avec le même accent traînant.

« Vous avez de la chance que ce ne soit pas la hanche, a dit l'un d'eux avec une certaine brusquerie.

— Mais je suis droitière ! Et je gagne ma vie en peignant des tableaux !

— Ce n'est peut-être pas si grave, l'a consolée l'autre. Une petite foulure. Comment vous êtes-vous débrouillée pour vous retrouver toute de travers comme ça ?

— Mon pied s'est pris derrière le pied de table et j'ai tendu la main pour amortir la chute.

— Vous seriez étonnée de savoir le nombre de gens qui font ça, a dit le bourru. Amortir la chute et se casser autre chose. Il faut plier les genoux et rouler sur le derrière. Ne jamais y mettre les mains.

— La prochaine fois que je tombe, j’essayerai de m’en souvenir, a dit Tante Charlotte.

— Faut-il fermer la maison ? ai-je demandé à ma tante.

— Tu restes là et tu fermes derrière nous.

— Je ne t’accompagne pas à l’hôpital ?

— Non, Marcus. Tu... tu t’ennuierais à mourir.

— Mais non !

— S’il te plaît, Marcus. Ne discute pas. C’est ainsi que je le veux. »

Ils l’ont soulevée, un devant un derrière, en s’étonnant qu’elle pèse si peu. (« J’parie, m’dame, que vous avez jamais eu besoin de faire un régime. »)

Le bras indemne de Tante Charlotte s’est soulevé dans un geste conciliant. « Sois sage, a-t-elle dit sur le ton qu’elle aurait pris pour parler à un enfant de six ans. Et n’oublie pas les verrous, les deux. Je te tiens au courant dès que je sais de quoi il retourne.

— Ne t’inquiète pas, bonhomme, nous prendrons bien soin d’elle », a dit le gentil.

J’ai fermé à clé la porte de devant mais volontairement désobéi en laissant celle de derrière ouverte.

C’est ainsi que je le veux – avait-elle lancé tandis qu’ils l’emmenaient sur une civière. Elle n’avait qu’une envie, aller quelque part sans moi – même en ambulance à l’hôpital. Exactement comme dans l’après-midi elle ne m’avait pas proposé d’entrer dans la banque avec elle. Et avant ça quand une ombre était passée sur son visage en m’entendant répondre oui lorsqu’elle m’avait demandé si je voulais l’accompagner sur le continent. Je savais ce qu’elle s’était empêchée de dire et avait changé en « Tu t’ennuierais à mourir ».

Tu gênerais. J’ai passé seule une grande partie de ma vie... ce qui m’allait très bien.

Déçu et furieux d’avoir été privé du trajet en ambulance, je suis retourné sur la véranda face à la mer. La lune avait baissé. Quand j’étais dans le hamac, elle n’éclairait plus mon visage. J’étais dans l’ombre, comme *lui* tout au nord de l’île. J’aurais aimé qu’il puisse venir ici avec moi, mais il ne pouvait probablement que rester là où il était. Une nouvelle idée se forma : si un mort

pouvait se faire connaître à un vivant, pourquoi l'inverse serait-il impensable ? N'était-il pas tout aussi possible que je le hante ?

Trop de choses étaient arrivées aujourd'hui. Les Steckworth et l'aller-retour sur le continent, la rencontre à la Villa Chagrin cet après-midi, et pour couronner le tout Tante Charlotte emportée en pleine nuit sur un brancard.

Bien qu'elle soit à cet instant en sécurité dans l'ambulance qui se dirigeait vers l'hôpital où ses blessures, qui n'engageaient pas le pronostic vital, seraient soignées, l'incident me ramena à ce soir d'hiver, il y avait moins de six mois, où j'avais attendu quelqu'un qui n'était jamais revenu. *Où est-elle ? Pourquoi met-elle si longtemps ?* J'avais d'abord pensé qu'elle avait été retardée, cela arrivait, par une route fermée, ou parce que la pizzeria était à court de pâte et qu'on avait envoyé un employé en chercher ailleurs. Comme elle n'arrivait toujours pas, j'avais envisagé ensuite une panne de voiture (notre Honda avait plus de deux cent mille kilomètres au compteur) – ou un *accident* – puis, affamé, j'avais mangé des céréales et ensuite je lui en avais voulu de traîner comme ça, m'obligeant à me couper l'appétit. Nous devions regarder ce film que nous aimions sur Turner Classics, et je l'avais regardé, tant pis pour elle, et j'avais laissé pendant de longs laps de temps son existence disparaître de ma conscience : *Tueurs de dames* – les escrocs qui se font passer pour des musiciens et louent une chambre chez une vieille femme crédule qui finit, toujours aussi crédule, par aller chercher pour eux à la gare une valise contenant soixante mille livres. J'avais ri et gloussé comme la dernière fois que nous l'avions vu ensemble. Nous adorions Alec Guinness. Il n'a jamais su qui était son père et cela ne l'a pas empêché de devenir célèbre.

S'il ne pouvait pas venir vers le sud et passer un moment ici, j'allais essayer d'envoyer une émanation de moi-même vers sa véranda. Marée montante au bout de la passerelle. Et moi seul, avec la lune et les œufs où les petites tortues se développaient aussi vite qu'elles pouvaient dans leur dune protectrice. Avant l'épreuve suivante : casser leurs coquilles et courir sur leurs petites pattes aussi vite qu'elles pourraient à travers une large bande de sable jusqu'à l'abri de l'eau. Certaines y arriveraient, d'autres pas.

Puisque j'envoyais une émanation de moi-même, je pouvais régler le temps et l'espace comme ça me plaisait. Je n'ai pas eu à attendre quarante minutes,

j'ai pu immédiatement être devant la clôture, ramper sous elle, grimper les marches de bois pourri jusqu'à la véranda – puis rester en face de l'embrasure.

Ensuite, le cœur cognant contre ma poitrine, je me suis approché de lui dans le noir, cette fois sans m'enfuir.

Tu es revenu, dit une voix, comme parlant sous l'eau. Malgré le ton creux, j'y entends du plaisir. Je vais à sa rencontre, bien qu'il fasse trop sombre pour que j'aperçoive sa silhouette. Je sais sans le voir qu'il est sur le seuil, non plus avachi contre le montant de la porte, mais droit et accueillant. Entre nous le courant passe encore. Je ne le vois pas mais je sens ses bras ouverts. Je m'avance en eux. Il n'y a pas de retour possible.

OceanofPDF.com

12

Des coups ininterrompus à la porte m'ont tiré d'un sommeil si profond que je ne me rappelais ni où j'étais ni qui j'étais. Le bruit des vagues m'a ramené sur l'île de Tante Charlotte, puis je me suis souvenu que Maman était morte et qu'un autre accident avait eu lieu plus récemment. C'était le matin et bien qu'il n'y ait dans ma mémoire aucune trace du moment où j'étais rentré dans ma chambre, de toute évidence j'avais abandonné le hamac, mis mon pyjama et je m'étais glissé dans le lit.

Je ne me suis souvenu de la chute de Tante Charlotte qu'en ouvrant à un étranger, un homme âgé, bâti comme un poids coq décati, aux cheveux blancs hirsutes et à la barbe naissante, blanche elle aussi, partout sur son visage. Mais ses vêtements étaient impeccables : chemise à manches courtes et petits carreaux rouges et blancs fraîchement repassée, pantalon de treillis à pli encore visible, chaussettes blanches et chaussures de bateau.

« Bonjour, Marcus, a-t-il dit, bien que je n'aie entendu qu'un vague *'jour Ma-a-kus*. Je suis Lachicotte Hayes, un ami de ta Tante Charlotte. Elle m'a demandé de venir voir si tout allait bien. Je peux entrer ? »

Je n'avais pas encore retrouvé ma voix, alors je me suis écarté pour lui montrer qu'il était le bienvenu.

« Commençons par le plus important, a-t-il dit (*impo'tan-ant*). Ta tante n'a rien de grave, elle va s'en sortir avec le bras dans une attelle mais elle est très contrariée de ne pas pouvoir peindre pendant un petit moment – son poignet

n'est pas cassé, elle n'a qu'une entorse. Ils la laisseront bientôt sortir et je la ramènerai ici.

— Et sa cheville ?

— Cassée. Fracture du péroné. Jambe dans le plâtre, ce qui pose un autre problème. Elle ne peut pas se servir de béquilles avec un seul bras et doit choisir entre le déambulateur et le fauteuil roulant. Je lui ai dit que moi, je choisirais le fauteuil, mais je sais qu'elle préférera sautiller sur un pied afin de garder un certain contrôle de la situation. Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Je viens de me lever.

— Et je t'ai réveillé. Puis-je me faire pardonner en te préparant à manger ? Je cuisine bien. Ma troisième femme disait qu'elle m'avait épousé pour ça. »

Ils ont tous les deux été mariés trois fois, ai-je alors pensé. Est-ce qu'ils avaient couché ensemble ? C'était difficile à imaginer, quand les gens étaient si vieux. Comme il me semblait poli de répondre quelque chose, je lui ai demandé s'il était encore marié à sa troisième femme, ce qui l'a fait rire, et découvrir deux rangées de petites dents brunâtres.

« Oh il y a longtemps qu'elle en a eu assez de moi. Désormais, je m'inspire plutôt de la vie de ta Tante Charlotte, quoique je sois un brin plus sociable qu'elle. Alors, de quoi as-tu envie ? »

Comme la porte d'entrée donnait directement sur la cuisine, il était déjà en route vers le réfrigérateur. « Hum, a-t-il dit après en avoir examiné le contenu. Pas d'œufs, pas de bacon, pas de beurre (*beu-eu-eur*). Qu'est-ce que vous mangez le matin ?

— Nous ne prenons pas le petit déjeuner ensemble. En général elle se contente d'une banane et se fait chauffer un café au micro-ondes au milieu de la matinée.

— Je vois que rien n'a changé ici, si ce n'est qu'avant, il n'y avait pas de micro-ondes. Et toi ?

— Un bol de céréales et un verre de lait. Ça m'ira très bien.

— Bon (en se grattant la tête)... Si ça te va. Je vais t'accompagner avec une tasse de thé. » Il a ouvert un placard au-dessus de l'évier. « Il y avait une boîte de bon thé ici, celui du couronnement de la reine Élisabeth...

— Rouge avec un lion et une licorne dessus ?

— Oui, c'est celle-là.

— Elle est dans l'atelier. Remplie de pinceaux.

— Oh, c'est tellement... » Il s'est arrêté au milieu de sa phrase, a tâtonné dans les étagères supérieures et saisi un récipient en plastique plein de sachets de thé. « Au moins elle a gardé mon Typhoo. »

Et ainsi je me suis assis en face de Lachicotte, comme il m'a demandé de l'appeler. C'était la première fois depuis mon arrivée ici que je prenais le petit déjeuner en compagnie de quelqu'un. Il a mis un peu de lait dans sa tasse et, après avoir vainement tenté de plonger une cuillère dans la substance dure comme de la pierre du sucrier de Tante Charlotte, il s'est rabattu sur les édulcorants.

« J'ai été chargé d'aller avec toi acheter un vélo, a-t-il dit. Je connais un endroit.

— Maintenant ?

— Bien sûr. Il n'est que neuf heures et demie. Nous ne pouvons pas aller la chercher avant midi, après la visite du médecin. Si tu ne tiens pas absolument à en avoir un neuf, ils ont dans cet endroit quelques magnifiques modèles de collection. En ce qui concerne les voitures, j'ai un faible pour les modèles anciens mais là, c'est à toi de décider.

— Est-ce que ce n'est pas un peu indélicat ?

— Tu peux répéter ?

— Je veux dire aller acheter un vélo le jour où elle rentre à la maison avec deux plâtres.

— C'est très gentil de ta part, Marcus, mais plus vite nous te trouverons un moyen de locomotion, mieux ce sera pour elle. Elle ne va pas pouvoir conduire avant un moment. Tu feras les courses, tu achèteras à manger. On va te trouver un grand panier que nous fixerons à l'arrière, et il te faudra un casque. Jusqu'à ce qu'elle m'appelle de l'hôpital hier soir, je ne savais pas que quelqu'un vivait avec elle. Je lui ai proposé de venir ici tout de suite, mais elle a dit que tu étais un garçon très mûr, que tu avais fermé tous les verrous et que tout irait bien. Nous ne gardons le contact que de façon irrégulière, ta tante et moi, mais elle sait qu'elle peut toujours compter sur moi. Et vice versa. »

Je n'avais jamais vu une voiture comme celle qui nous attendait devant la maison de Tante Charlotte. D'un blanc crémeux éblouissant, au toit descendant en longue pente vers l'arrière, et avec un majestueux capot avant couronné d'ailes argentées. Les garnitures étaient en cuir couleur chamois, le tableau de bord en bois brillant, et le volant du mauvais côté.

« Ça sent bon. » C'est tout ce que j'ai trouvé à dire en m'asseyant sur le siège passager.

« C'est le produit pour le cuir dont je me sers. Ils devraient en faire un after-shave. Cette Bentley Sports Saloon 1954 a été construite en Angleterre, voilà pourquoi son volant est à droite. Tu aurais dû la voir quand elle est arrivée au garage, on en aurait pleuré. Restaurer ces beautés est ma passion, comme la peinture pour ta Tante Charlotte. J'adore cette voiture. Prions Dieu que personne ne m'en fasse une offre que je ne pourrais pas refuser. Attache ta ceinture. Il a fallu que j'en installe pour pouvoir rouler. Quand j'avais ton âge, Marcus, personne ne rêvait de ceintures dans les autos. Pour nous, ça ne concernait que les avions. » Il a mis le contact et démarré. Le bruit du moteur était un murmure obéissant, discret.

Tandis que nous passions le pont, il a dit : « Je suis vraiment désolé pour ta mère (*mè-èr'*), Charlotte m'en a parlé. Mais ta tante est quelqu'un de bien. Tu peux avoir confiance en elle. Ce qui ne signifie pas qu'elle ne peut pas être parfois agaçante. Nous avons tous nos travers. Je l'énervais souvent moi aussi.

— Comment, si ce n'est pas indiscret ?

— Elle disait que je voulais réparer les gens comme je le fais avec les voitures. Et je la titillais à propos de... certaines de ses habitudes. Comme ne jamais décrocher le téléphone. Et d'autres choses. Tu as hâte de retrouver le collègue ?

— Oui et non.

— Oui en quoi ?

— Eh bien, j'aime vraiment étudier, apprendre. Me faire des amis est plus difficile. J'avais un meilleur ami dans mon ancienne école, mais Maman et moi avons dû déménager et ensuite je n'en ai jamais eu d'autre.

— En quelle classe entres-tu ?

— En quatrième. J'ai sauté une année.

— Tu vas aimer notre collègue. La fille de ma deuxième femme y est allée. Elle adorait. Les enfants sont accueillants. Ça a dû être dur de devoir t'éloigner de ton meilleur ami, mais à mon avis il y en a déjà un qui t'attend sans que tu le saches.

— Ce qui s'est passé, c'est que Maman travaillait dans une usine de meubles en Caroline du Nord. Puis nous sommes partis dans les montagnes et elle est entrée dans une petite entreprise qui fabriquait des meubles sur commande. Nous avions besoin de changer d'air. » C'était l'histoire que Maman et moi avions mise au point, et quand je l'ai racontée à Lachicotte Hayes, elle m'a semblé vraiment crédible.

« J'ai toujours eu un faible pour la montagne, a-t-il dit.

— Maman avait l'intention de reprendre ses études dès que j'aurais été assez grand pour me débrouiller seul, puis de passer un examen d'équivalence afin d'entrer à l'université. Elle voulait devenir quelqu'un. »

Lachicotte Hayes a pris le temps de réfléchir. « Je crois qu'elle était déjà quelqu'un pour t'avoir élevé aussi bien qu'elle l'a fait. »

13

Tante Charlotte n'était plus que l'ombre d'elle-même quand Lachicotte Hayes et moi l'avons aidée à s'installer dans la Bentley. Disparue, la femme péremptoire et inconditionnellement indépendante. C'était comme si elle avait loué les services d'une doublure, chargée, jusqu'à ce qu'elle puisse retrouver son autosuffisante solitude, de jouer le rôle de l'invalides acceptant avec une humble reconnaissance l'aide offerte par des gens dont la motricité n'était pas entravée.

Elle nous avait attendus stoïque dans le fauteuil de sa chambre d'hôpital, habillée de ses vêtements de la veille, la jambe et le bras insérés dans des plâtres impressionnants. Elle paraissait plus petite, et vaincue. Dans le lit d'à côté une dame regardait un jeu télévisé avec le son bien trop fort. Mais Tante Charlotte aurait aussi bien pu être sourde. *Je ne suis pas vraiment là*, disait son visage. Quand l'infirmière est arrivée avec le fauteuil roulant, ce qui était « la règle », elle s'est laissé porter dedans pliée en deux puis pousser dehors jusqu'à la voiture de Lachicotte. J'ai pris le déambulateur flambant neuf qu'on lui avait fourni et je l'ai rangé à côté de moi sur la banquette arrière. Avant que Lachicotte ait réussi à l'asseoir dans la Bentley, elle avait déjà murmuré plusieurs mercis à peine audibles sans sembler particulièrement contente de nous voir ni l'un ni l'autre, bien qu'ayant une fois ajouté ensuite mon prénom. Lachicotte n'a même pas eu droit à ça. Elle ne prononçait pas son prénom et je l'ai vue lever les yeux au ciel quand il a essayé de se montrer optimiste. Il lui a attaché sa ceinture, m'a dit d'attacher la mienne et nous sommes partis dans

un crissement de pneus. Un bruit qui, à l'arrière, donnait l'impression de rouler à l'intérieur du vent. Lachicotte a dit à Tante Charlotte qu'il m'avait trouvé un vélo et qu'il serait livré chez elle avec ses accessoires plus tard dans la journée. « Je te rembourserai », telle fut sa réponse, elle aussi à peine audible. Elle ne prononça plus un mot de tout le trajet.

Juste avant le pont, Lachicotte a annoncé qu'il allait prendre un « p'tit raccourci » pour passer devant le collège où je devais aller. Il a roulé lentement dans l'allée qui l'entourait tandis que le discret moteur de la Bentley ronronnait doucement, et m'a montré l'endroit où le car scolaire me déposerait. « Quand elle était petite, les jours où sa mère avait cours – elle étudiait la psychologie – je venais chercher la fille de ma deuxième femme ici et l'emmenais avec moi au garage. » C'était un bâtiment de plain-pied auquel on avait ajouté des extensions. Le terrain qui l'entourait était soigneusement entretenu et planté de buissons vivement fleuris. Lachicotte avait voulu bien faire, pourtant à la pensée des bus scolaires, des classes et des récréations, à l'idée que tout ça allait recommencer, je me suis senti mal.

« Parfois, si j'arrivais en avance, a continué Lachicotte, j'entrais et je me promenais dans les couloirs. Il y a une odeur d'école qui te ramène en arrière : plancher ciré, casiers métalliques, chewing-gum. Je garde un très bon souvenir de l'année que j'ai passée au collège.

— Tu n'y as passé qu'une seule année ?

— Puis mes parents m'ont envoyé en pension. C'était l'habitude. Ma sœur aussi a dû partir, le moment venu. Elle aimait beaucoup l'école où elle allait en Virginie. J'ai failli mourir de froid dans le New Hampshire. De fil en aiguille je suis passé par quatre internats différents, mais chaque fois plus au sud et j'avais moins froid, c'était toujours ça de gagné.

— Et ensuite tu es allé à la fac ?

— J'ai tenu un semestre à l'université de Charleston. Puis j'ai suivi ma véritable vocation de mécano. »

Tante Charlotte a poussé un *pff* plein de mépris.

Quand nous sommes arrivés à la maison, j'ai déplié le déambulateur et avec l'aide de Lachicotte elle a réussi à monter l'escalier et entrer dans la cuisine où elle s'est plantée sur une chaise en annonçant que tout allait parfaitement bien.

« Je ne suis quand même pas définitivement estropiée, a-t-elle dit, comme si nous avions laissé entendre qu'elle l'était.

— Tu as peut-être envie de prendre quelqu'un, a suggéré Lachicotte. Si tu veux, je peux te donner quelques noms vite fait.

— Marcus et moi allons nous débrouiller tout seuls, a-t-elle répondu fermement. Mais merci, Lash. » Au ton qu'elle a pris on avait l'impression qu'elle lui donnait congé et il a dû l'entendre ainsi car il est parti, en nous disant de l'appeler si on avait besoin de quelque chose.

« Écoute-moi, Marcus, a-t-elle commencé dès qu'il n'a plus été là. Je veux que tout continue comme avant. Tu devras supporter de me voir sauter à cloche-pied dans la maison, mais en dehors de ça rien ne sera différent – sauf que je ne peux pas peindre ! Il y a peut-être un problème de latéralisation, mais j'ai encore la jambe droite et le bras gauche qui fonctionnent. Je peux m'habiller et me déshabiller sans aide. Je peux aussi aller d'une pièce à l'autre et ouvrir et fermer la porte du frigidaire.

— Mais je tiens à t'aider. Tu as mal ?

— Les antidouleurs font encore de l'effet et il m'en reste. J'ai aussi une ordonnance de renouvellement, mais je crois que je vais la déchirer.

— Non, ne fais pas ça.

— Je ne veux pas devenir accro ou quoi que ce soit de ce genre. Évidemment que tu vas m'aider, Marcus, seulement je ne veux pas que tu te sentes piégé. » Puis elle a ri, ce qui m'a semblé prometteur. « Mais puisque tu es là, est-ce que tu peux m'apporter une bouteille de vin et un verre ? Il va falloir que tu en ouvres une. Je ne peux pas me servir d'un tire-bouchon. Et pendant que tu y es, ouvres-en une autre, ce sera aussi bien. Je crois que je vais dormir tout l'après-midi. Peut-être qu'en me réveillant je découvrirai que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. »

Jusqu'où remontait son « tout ça » ? À avant sa chute dans la cuisine ? Ou bien avant que j'arrive ?

Tout était silencieux dans son atelier chambre à coucher quand ils ont livré le vélo, un beach cruiser 1954, fait pour rouler dans le sable. En plus du casque, Lachicotte avait acheté un grand panier que je pouvais accrocher sur le garde-

boue arrière pour aller faire les courses au supermarché de l'île, et une petite sacoche qui s'attachait sous la selle.

J'aurais aimé inaugurer mon vélo sur la plage, mais la marée était trop haute. Alors je suis parti sur Seashore Road, qui était parallèle à la mer. Tante Charlotte prenait cette route pour aller à la Villa Chagrin quand elle avait trop de matériel, même si elle devait ensuite le porter à travers les dunes pleines de piquants. C'était aussi celle où Mr. Art Honeywell, fuyant l'ouragan Hazel dans son camion, avait rencontré les parents sans nom qui y marchaient *à pied*, cherchant désespérément leur enfant sans nom.

Il y avait eu un instant horrible sur le chemin derrière le magasin quand Lachicotte et le vendeur m'avaient regardé comme deux papas gâteau essayer le vélo que j'avais choisi. Et si j'avais oublié comment on faisait du vélo, et si je tombais ? Lachicotte aurait été terriblement gêné. Tous les garçons du monde savaient en faire, bien qu'il m'ait fallu du temps pour apprendre, avec la bicyclette du grand frère de Siffleur. « Ton problème, Marcus, c'est que tu penses que tu vas peut-être tomber, avait dit Siffleur. Arrête de penser et roule. »

J'aurais aimé qu'il me voie sur cette merveille. C'était étrange, mais je pensais à lui comme à un mort, alors qu'il vivait encore, à Forsterville, faisant ce qu'il faisait toujours, alors que le garçon sans nom était pour moi tellement vivant.

Quand Lachicotte et moi étions, afin de parer au plus urgent, allés acheter deux trois bricoles au supermarché en laissant Tante Charlotte dans la voiture, il m'avait donné sa carte de visite, avec son numéro de téléphone professionnel et celui de son portable. « Appelle-moi si tu as besoin de moi, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, a-t-il dit. Elle risque de déprimer. Elle ne pourra pas peindre pendant pas mal de temps et elle déteste être redevable à qui que ce soit. Il faut l'empêcher de *s'envenimer* elle-même. »

Une fois, Maman avait eu une très mauvaise grippe et je m'étais entièrement occupé d'elle. Je m'assurais qu'il y avait toujours à boire sur sa table de nuit et qu'elle prenait bien les médicaments qu'on lui avait prescrits. Je changeais ses draps et ses taies d'oreiller jusqu'à deux fois par jour et quand elle ne voulait pas manger je lui préparais des choses faciles à avaler (Jell-O, soupe de nouilles au poulet en sachet). Je dormais sur le canapé, je faisais le ménage et la lessive

et ensuite mes devoirs. Tante Charlotte n'était pas à proprement parler malade. Elle avait un « problème de latéralisation » et ne pouvait pas peindre, et nous devions l'empêcher de s'envenimer elle-même, quoique je ne fusse pas sûr de ce que Lachicotte avait voulu dire par là.

Mais il y avait une chose que je savais : jusqu'à mes dix-huit ans, elle était ma seule solution autre que la famille d'accueil.

Les pneus de mon vélo vrombissaient agréablement sur la route pavée. À ma gauche il y avait ce que les gens d'ici appelaient le « ruisseau », un bras de mer pourtant aussi large qu'un fleuve où ils pêchaient et attrapaient des crabes. Quel que fût son nom, il fallait un pont pour passer au-dessus de lui et rejoindre le continent. À ma droite s'élevaient de hautes dunes percées de chemins au bout desquels on entrevoyait parfois la mer. Ces chemins menaient aux maisons de plage, quelques-unes plutôt chics, avec des arroseurs automatiques et des arbustes en fleurs, tandis que l'état des autres allait du besoin d'entretien au délabrement total. La plupart avaient leur nom gravé sur le linteau ou inscrit sur un panneau. Villa Rossignol, On n'est pas des saints, Folie Pryor. Ma tante avait-elle refusé d'en donner un à la sienne, ou ne s'en était-elle tout simplement pas occupée ? La maison à gauche de la nôtre, qui faisait face à la plage, appartenait à une vieille dame qui s'appelait Mrs. Upchurch. Elle l'avait baptisée Château de la mer et avait fait graver ces mots sur un bois flotté. Vide presque toute l'année, car la vieille dame n'y venait avec sa gouvernante que de juillet à octobre, le Château de la mer était pourtant fidèlement entretenu par une agence locale. Mrs. Upchurch avait un fils d'âge mûr qui vivait à Washington et de temps en temps lui rendait une courte visite, avait dit Tante Charlotte. Sur la droite, toujours face à la mer, se trouvait une des villas de location les plus décaties de l'île, sans nom et à peine visible derrière les dunes et les herbes hautes, d'où s'échappaient souvent des éclats de rock'n'roll alternant avec le grondement des vagues. C'étaient des locataires de cette maison qui avaient oublié d'aplanir le sable après avoir joué au badminton et entraîné ainsi la mère tortue à confondre bosse et dune.

J'ai imaginé Tante Charlotte très vieille avec une gouvernante et moi, adulte, venant lui rendre visite. Mais je n'avais pas l'impression que cela arriverait un jour. Ce que je pouvais facilement imaginer, c'était une Tante Charlotte très

vieille, poussée sur la véranda dans un fauteuil roulant et disant à quelqu'un :
« Mon petit-neveu a vécu avec moi quelque temps. C'était un gentil garçon et j'appréciais sa présence. Il m'a beaucoup aidée quand je me suis blessée et que je suis restée immobilisée. Je me demande souvent, assise ici à écouter les vagues, le genre d'adulte qu'il serait devenu. »

La vitesse du vélo me donnait une sensation de puissance. À elle seule, elle créait du vent. Une odeur de poisson émanait du ruisseau. Il y avait dans le ciel des volutes nuageuses avec par endroits des touches de violet. Tante Charlotte et ses ciels. Comment allait-elle passer ses journées si elle ne peignait pas ? La visite des Steckworth datait d'hier seulement ! C'était hier seulement que j'avais vu le jeune garçon sur le pas de la porte. Puis il y avait eu le clair de lune dans le hamac et le bruit sourd et la bouteille cassée, et ensuite les ambulanciers et aujourd'hui le nouveau vélo et la voiture qui était passée devant le collège où tout allait recommencer.

Est-ce que Tante Charlotte dormait encore ? Elle commandait son vin par caisses à un magasin discount de Myrtle Beach et se le faisait livrer. (« Ils ont un bien meilleur choix que sur l'île, et personne ici n'a besoin de se mêler de ce qui me regarde. »)

« Je peux te montrer comment prendre soin de ton vélo », avait assez timidement proposé Lachicotte. Siffleur avait raison, pourquoi ne pas juste rouler et arrêter de penser ? Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. « Tu es un penseur, disait Maman. Tu as pris ça de lui. Je t'en parlerai quand tu seras un peu plus grand. Tout ce que tu dois savoir pour l'instant c'est que nous nous aimions, et qu'il t'aurait aimé, s'il avait vécu. Quand tu auras l'âge de comprendre, j'essayerai de répondre à toutes tes questions. »

A-t-il seulement su avant de mourir que tu m'attendais ?

J'avais dit à Siffleur qu'il était mort et je lui avais montré la photo que je ne devais pas montrer, celle de l'homme qu'elle gardait dans une boîte en fer dans le tiroir du bas. Une petite photo posée en noir et blanc, son visage morose.

« Je ne le connaissais pas encore, a dit Maman. Il était plus vieux que ça quand nous nous sommes rencontrés. Mais il n'en avait pas d'autre à me donner. Le jour où elle a été prise, il n'était pas dans un endroit où il avait envie d'être. Quand il décidait de sourire, il illuminait le monde. »

J'avais atteint le bout de la route, l'endroit où Tante Charlotte garait autrefois sa voiture quand elle apportait son matériel de peintre. La Villa Chagrin était cachée du regard par les hautes dunes où elle devait grimper, chargée, et se faufiler entre les baïonnettes espagnoles.

Ce que j'étais venu faire me sembla soudain totalement insensé. J'avais eu l'intention de lui montrer mon nouveau vélo. (« Ce modèle, qui date de 1954, est devenu un classique. Tu aurais pu avoir le même si l'ouragan Hazel n'était pas survenu. ») Mais il y avait deux aspects de la réalité que je négligeais complètement. Pourquoi aurait-il été content, même vivant, de voir un autre garçon sur un vélo que ses parents n'avaient probablement pas les moyens de lui acheter ? Et au-delà de ça, il y avait plus grave : pourquoi un jeune mort piégé dans cette villa en ruine depuis cinquante ans sans que personne ne se soucie de lui ni ne sache même son nom aurait-il voulu fêter mon nouveau vélo ?

Je devais garder chacune à leur place les différentes parties de ma vie intérieure ou je risquais de devenir fou, et Tante Charlotte aurait le droit de m'envoyer dans une institution.

La veille, à peu près exactement à la même heure de l'après-midi, je l'avais vu avachi contre le montant de la porte. Je l'avais vu avec ma vision de jour et bien que son visage ait été dans l'ombre, je savais qu'il m'avait regardé droit dans les yeux. Nous étions dans une sorte de faille temporelle. Dans le hamac éclairé par la lune, le soir, j'avais rêvé m'être propulsé vers le nord pour le retrouver à

la Villa Chagrin car il ne pouvait pas venir vers moi. Et bien que cela se soit produit dans mon imagination, quand je m'étais blotti dans ses bras j'avais éprouvé une extase physique qui avait laissé des traces sur mon corps et mes vêtements. Ce genre de conséquences n'avait rien de nouveau. Elles se produisaient depuis des années. Maman disait que c'était parfaitement normal pour un petit garçon. « Et pour une petite fille ? » lui avais-je demandé. « Cela leur arrive aussi, avait-elle dit, mais ça se passe à l'intérieur d'elles-mêmes, et il n'y a pas de preuves. »

Si je cachais mon vélo dans les herbes hautes, serait-il à l'abri des voleurs ou valait-il mieux le traîner avec moi sur les dunes ? Je me dirigeais toujours vers la Villa Chagrin, mais ce n'était plus pour exhiber ma nouvelle acquisition. J'allais le laisser devant les panneaux SITE INTERDIT et DÉFENSE D'ENTRER accrochés à la clôture, monter sur la véranda et juste me manifester. Il était important, pensais-je, de venir tous les jours afin qu'il ne croie pas que je l'oubliais.

Mais alors que le toit de la maison apparaissait au-dessus des dunes, j'ai entendu des voix que le bruit des vagues recouvrait par intermittence. Et effectivement, quand je suis arrivé en haut, il y avait deux hommes d'âge moyen debout devant les barbelés, un avec lunettes noires, treillis, polo et mêmes chaussures de bateau que celles de Lachicotte mais sans chaussettes, l'autre qui semblait avoir trop chaud et faisait tache avec son costume sombre et sa cravate. Un étrange véhicule à deux places, avec de grosses roues et sans toit, était garé non loin d'eux sur le sable. L'homme en costume écrivait quelque chose dans un carnet mais son compagnon a levé les yeux, m'a vu et a crié quelque chose. J'ai répondu que je n'entendais rien et je me suis laissé glisser jusqu'en bas en traînant mon vélo derrière moi.

« Je disais, j'espère que tu n'as pas l'intention d'entrer dans cet endroit.

— Oh non, monsieur, je...

— Parce que c'est sur le point de s'écrouler, et nous n'aimerions pas qu'il y ait quelqu'un dedans quand cela arrivera. » Il avait le même accent que Lachicotte.

Mais il y a quelqu'un à l'intérieur.

« Je dois prendre des photos de la maison, ma tante s'en inspire pour ses tableaux. Elle vient de se casser la cheville et je lui ai proposé de venir en faire à sa place.

— Eh bien mon garçon, tu ferais mieux de te dépêcher. Elle va bientôt être rasée.

— C'est pourtant la plus vieille de l'île.

— 1804, pour être précis. La Société pour la préservation du patrimoine ne rate jamais l'occasion de me répéter cette date.

— 1804 ? a demandé l'homme en costume, en continuant à écrire. Ils voudront peut-être mettre ça dans la brochure. La vieille... est-ce qu'elle a un nom ?

— Villa Chagrin, j'ai dit, ce qui m'a valu un regard sévère de l'insulaire.

— Vous devriez l'appeler l'ancienne maison Hassel, a-t-il corrigé. C'est la famille qui l'a fait construire. Des planteurs de riz qui passaient l'été ici pour fuir le choléra. À l'époque, le bois venait du continent. On gravait des numéros sur les différentes pièces à assembler, puis on les transportait sur l'île dans des charrettes tirées par des chevaux...

— Et pourquoi "Villa Chagrin" ? a demandé l'homme en costume.

— Oh, c'est un nom qui est apparu après le passage de l'ouragan Hazel, en 1954, a répondu l'homme sans chaussettes. Il y avait des gens qui la louaient et ils ont été emportés par la mer. Ils n'étaient même pas à l'intérieur. Aucun corps n'a jamais été retrouvé. S'ils étaient restés dedans, ils auraient probablement survécu. Parce qu'elles étaient bâties en hauteur sur de solides piliers en briques ces bonnes vieilles baraques résistaient aux tempêtes. Et les dunes les protégeaient. Celle-ci pourrait encore être habitable, si ses propriétaires successifs ne l'avaient pas laissée tomber en ruine.

— Pourquoi est-ce que personne n'a envie de savoir comment s'appelait cette famille ? » Il y avait de l'agressivité dans ma voix.

« Quelle famille, mon garçon ?

— Les gens qui sont morts dans l'ouragan. Ils habitaient la villa.

— J'imagine que quelqu'un doit connaître leur nom. Il a sûrement été indiqué dans le journal.

— Ma tante a deux livres sur l'histoire de l'île et aucun des deux ne dit comment ils s'appelaient. Seulement qu'ils ne venaient pas de Caroline du Sud et qu'ils étaient trois, le père, la mère et le fils. Ce sont pourtant les seuls qui aient disparu alors.

— Peut-être faudrait-il que quelqu'un étudie la question, a dit l'homme en costume. Cela pourrait faire un article intéressant pour la brochure – comme le fantôme dont vous m'avez parlé, celui de l'homme en gris qui erre sur la plage avant les tempêtes.

— Je vais m'en occuper », a répondu celui qui parlait avec le même accent que Lachicotte. Depuis que j'étais intervenu, il me regardait froidement. Il me considérait probablement comme une menace pour la transaction qu'il menait. « Si tu veux prendre des photos, mon garçon, tu ferais bien de t'y mettre tout de suite.

— Non, aujourd'hui je suis venu en repérage, ai-je dit. J'ai laissé mon appareil chez ma tante. En vérité, je voulais surtout essayer mon nouveau vélo.

— Il est beau. Un beach cruiser de collection, non ? Tu l'as trouvé ici ? »

J'ai donné le nom du magasin de cycles. « Lachicotte Hayes m'a aidé à le choisir. »

L'atmosphère s'est réchauffée. « Si Lash est dans le coup, tu peux être sûr que c'est le meilleur modèle qu'ils avaient. Je m'appelle Charlie Coggins. » Il s'est penché en avant et m'a tendu la main. « Et voici Mr. Sampson, de Chicago. »

Mr. Sampson a reconnu mon existence d'un hochement de tête puis il s'est remis à prendre des notes.

« Tu vois ça, là-bas ? » Charlie Coggins a montré du doigt l'étrange engin à gros pneus. « C'est un véhicule amphibie. Tu peux t'en servir sur l'eau comme dans les dunes – un truc idéal pour le boulot que je fais. Je croyais en savoir assez pour monter n'importe quoi, alors je l'ai commandé en kit. Quand le paquet est arrivé, comme je ne comprenais pas le premier mot des instructions, je l'ai fait porter chez Lash et il s'en est chargé. Lash pourrait monter une navette spatiale, s'il avait les pièces nécessaires. Bon, il faut qu'on se remette au travail, Mr. Sampson a un avion à attraper ce soir. Heureux de t'avoir rencontré. Salue Lachicotte de ma part. »

Il a sorti de sa poche un mètre métallique, s'est agenouillé et a pris des mesures, qu'il annonçait. L'homme de Chicago les notait. À un moment il a interrompu Charlie Coggins pour lui demander : « Tant que ça, vous êtes sûr ? »

— Absolument, a dit Charlie. N'oubliez pas que la propriété comprend deux lots. » Ils semblaient établir les plans d'une longue terrasse où les gens pourraient dîner dehors face à la mer. Comprenant qu'ils m'avaient donné congé, j'ai murmuré un au revoir, prêt à tirer mon vélo en haut des dunes.

Avant de me retourner pour partir, j'ai levé la tête vers l'entrée de la villa. Elle était éclairée comme la veille à la même heure, pourtant aucune silhouette ne se dessinait contre le chambranle. Il n'était plus là les yeux posés sur moi. À quoi est-ce que je m'attendais ? À ce qu'il se prélassse là-haut en observant deux hommes qui se préparaient à détruire sa maison ? Pourtant, au cas où il m'aurait vu depuis un autre endroit, j'ai lancé un regard intense chargé d'un message lui disant que je savais qu'il était là, et que je reviendrais, qu'en aucun cas je ne l'abandonnais.

Mais tout en pédalant sur le chemin du retour, j'ai pris conscience qu'avec mon nouveau casque il ne m'avait peut-être pas reconnu.

15

Quand je me penche sur la période que Tante Charlotte appelait sa « réclusion », je suis ému par la foi que j'avais en mes jeunes capacités. J'étais certain de réussir à affronter tous les problèmes qui se poseraient. Et qui peut dire que cette confiance en moi, même fondée sur l'héroïsme de l'inexpérience, n'a pas changé la donne ? En rentrant de ma première sortie à vélo à la Villa Chagrin, je réfléchissais déjà très sérieusement aux façons d'aider Tante Charlotte à supporter son immobilisation sans trop s'en vouloir de m'être *redevable*, pour reprendre le mot qu'avait utilisé Lachicotte. Je devais l'empêcher de *s'envenimer* – autre mot de Lachicotte.

Pour commencer, je savais qu'elle ne serait pas le même genre de patiente que ma mère. Maman avait un caractère totalement différent. Elle essayait toujours de s'adapter à la situation, prête à admettre qu'elle était en tort, et reconnaissante – trop, parfois – des attentions que l'on avait pour elle. Sa tactique fondamentale (bien qu'elle ne fût pas une grande tacticienne) était l'apaisement. Après avoir rangé mon vélo dans le garage, j'ai eu la surprise, et la légère déception, de trouver Tante Charlotte trônant très maîtresse d'elle-même à la table de la cuisine devant une banane et un verre de vin. Elle avait mis des vêtements propres et m'a annoncé qu'elle venait de prendre « une sorte de bain » perchée sur un coin de la baignoire. « J'ai tout trempé, mais en dehors de ça, c'est une réussite. Ce sera plus facile la prochaine fois.

— Je vais passer la serpillière.

— D'abord assieds-toi et raconte-moi ta promenade à vélo.

— J’ai suivi la route jusqu’à la Villa Chagrin – la marée était trop haute pour rouler sur la plage. Il y avait deux hommes qui parlaient de raser la maison.

— Qui étaient-ils ?

— Un agent immobilier qui s’appelle Charlie Coggins. Il connaît Lachicotte.

— C’est lui qui m’a vendu le cabanon. Enfin, son père. À l’époque, c’était la seule véritable agence de l’île. Et l’autre ?

— Il venait de Chicago, un certain Mr. Sampson. Je pense qu’il représentait un acheteur. Ils ont l’intention de profiter de ce que la propriété s’étend sur deux lots pour construire quelque chose de plus grand.

— Moi qui voulais tellement prendre d’autres photos, me voilà clouée ici.

— Je peux le faire. Je leur ai déjà dit que c’était mon intention. Il faut juste que tu me prêtes ton appareil et que tu me montres comme il marche.

— Tu es très attentionné, Marcus. Contrairement à la plupart des garçons de ton âge. Quoique je n’en connaisse pas d’autres.

— Maman devait travailler, alors je m’occupais de pas mal de choses. »

Son mouvement incertain, quand elle a porté le verre de vin à ses lèvres, montrait combien elle avait peu l’habitude de se servir de sa main gauche.

« Comment as-tu trouvé ta nouvelle école ?

— Bien. Lachicotte est vraiment très gentil.

— Oui, évidemment. Quoique parfois un petit peu agaçant.

— Comment ça, agaçant ?

— Il est trop critique. Ça part d’une bonne intention, c’est juste sa façon d’être. Il veut arranger les choses. Réparer, supprimer ce qui ne va pas, donner du brillant. Mais les gens ne sont pas des voitures. Et cette posture de mécano aux mains pleines de graisse est un peu dépassée. Sa famille est aussi vieille que Mathusalem, en tout cas dans la région, et il a jeté par les fenêtres plus de privilèges que la plupart des gens ne rêvent d’en avoir. Marcus, puisque tu es là, ça t’embêterait de me peler cette banane ? »

Les premiers jours de la réclusion de Tante Charlotte se sont déroulés sans problèmes. Nous avons établi notre routine. Parce qu’elle ne peignait pas, le matin elle dormait plus tard. Elle détestait clopiner derrière son déambulateur et bientôt s’en passa, préférant avancer par ses propres moyens en s’appuyant aux murs et aux meubles de la main gauche. Je me suis habitué à l’entendre

sauter à cloche-pied dans le couloir et s'enfermer dans la salle de bains, qui était juste à côté de ma chambre. Elle marmonnait toute seule, quand elle prenait ses « sortes de bains ». Je nettoyais ensuite à fond, changeais les serviettes et les gants, posais des rouleaux de papier à portée de main. Quand j'avais fini, je m'assurais que le carrelage était sec, qu'il n'y avait pas de cheveux dans le lavabo et que la lunette des toilettes était baissée. Désormais elle me demandait d'ouvrir les bouteilles de vin rouge quatre par quatre. Je devais en mettre deux, légèrement rebouchées, dans son atelier, et les deux autres sur une étagère de la cuisine facile à atteindre. Elle restait dans l'atelier toute la journée, la porte fermée. Je l'entendais se déplacer, murmurer, bouger des objets, puis il y avait de longs moments de silence. Notre seul repas commun continuait d'être le dîner.

Elle était encore dans ses quartiers quand je partais à vélo tôt le matin. De six à huit, la plage était merveilleuse. À ces heures-là, les chiens avaient le droit d'y courir librement et les gens qui y venaient n'étaient pas du tout les mêmes que pendant le reste de la journée. Il y avait les propriétaires des chiens, bien sûr, et les personnes très âgées, en chapeau et manches longues, qui devaient éviter le soleil brûlant. Les oiseaux étaient plus bruyants et plus audacieux que lorsque les enfants occupaient le bord de l'eau avec leurs cris et leurs jouets. Il y avait aussi des gens qui couraient, ou faisaient leur gymnastique, ou roulaient à vélo comme moi. L'un d'eux, un vieil homme, avait son caniche noir attaché derrière lui, ce qui m'attrista d'abord, mais je me rendis vite compte que le caniche était fier de trotter docilement avec lui. Je n'arrivais pas à croire la vitesse à laquelle je me déplaçais. De chez Tante Charlotte à la Villa Chagrin, je mettais moins d'un quart d'heure.

Je n'avais pas revu le garçon-fantôme, mais j'avais avec lui comme avec ma tante une espèce de routine. Je m'asseyais sur la dernière marche, tournant le dos à la porte, et je lui parlais. De façon détendue mais prudente, comme on s'écarte en faisant semblant de parler tout seul afin de calmer un animal nerveux. J'avais pensé l'avertir des projets de démolition de la maison, puis j'ai décidé que ce serait cruel. D'autre part, quel autre abri pouvais-je lui offrir ? Et il relierait peut-être la mauvaise nouvelle à celui qui l'apportait. Il était évidemment possible qu'il soit déjà au courant, qu'il ait vu et entendu les

hommes – ou l’ait perçue comme les fantômes percevaient peut-être les choses, d’une manière qui m’était inconnue.

J’avais beaucoup à apprendre sur les relations entre les morts et les vivants. Chaque fois que nous nous étions lancés dans une de nos orgies d’histoires de fantômes, mon ancien meilleur ami Siffleur grommelait : « Il devrait y avoir un manuel de conduite envers eux ! » Il avait inventé quelques règles à suivre s’il nous arrivait un jour d’en croiser un, mais je n’avais jusque-là jamais pu en appliquer une avec le garçon de la Villa Chagrin.

Au début, je limitais mes paroles à la nature, la mer et l’environnement que nous partagions. Je commentais les levers de soleil et les marées, je lui faisais part de mes inquiétudes quant au destin des petites tortues, qui me tracassait beaucoup. (« Elles doivent vite sortir des courants car les eaux côtières sont pleines de prédateurs et elles n’ont aucune défense et sont délicieuses. » Et quand je sentais un nœud de tristesse derrière moi, trop de malheur, je le rassurais immédiatement : « Ne t’inquiète pas, elles savent en naissant ce qu’elles ont à faire. Elles le font depuis quarante millions d’années. »)

Séduire un fantôme était un travail difficile, un effort continu d’empathie. Certains sujets le laissaient de marbre. J’avais par exemple pensé attaquer les problèmes personnels en lui racontant ce que les insulaires pensaient qu’il leur était arrivé pendant l’ouragan Hazel, à sa famille et lui. Mais j’avais à peine commencé que je l’ai senti s’écarter. Il ne restait qu’un jeune fou parlant tout haut à une véranda vide.

Je me suis souvenu de la façon discrète dont j’avais cherché à gagner l’amitié de Siffleur en première année d’école primaire. Au début, je l’observais de loin, prudemment. Le regarder m’enchantait. Un vrai petit homme, tout en lui était vif, net : ses mouvements et sa façon de parler, précis, méticuleux, ses magnifiques cheveux brun-roux, souples, régulièrement coupés par un coiffeur, à l’ancienne mode comme ceux de Christopher Robin tirant Winnie l’ourson en bas des escaliers. Il avait une voix douce, rauque et fluette, et des expressions bien à lui quand il voulait se distancier des autres. « Ça suffit, toi », ou « Fais attention, toi ». Quand ses amis l’embêtaient, il les appelait « toi », ce qui les énervait. Mais si quelqu’un l’impressionnait ou l’étonnait, il le

récompensait d'un « Exceptionnel ! » prononcé de cette petite voix que l'asthme avait éraillée.

Pendant la première moitié de l'année, j'ai regardé, écouté et gardé mes distances. Meneur né, il avait aussi un sens très aiguisé de la place que chacun occupait. Conscient qu'il verrait en moi un garçon à part, j'ai décidé de jouer la carte de ma dissemblance. Je l'avais étudié assez longtemps et je savais que pour gagner son cœur il fallait être aussi différent que possible de ses amis. Je voyais bien qu'ils l'ennuyaient avec leur manque d'imagination et leur conformité. L'expression « mère célibataire » commençait à être utilisée couramment et je lui ai dit que c'était le cas de Maman. Son grand-père possédait l'usine de meubles où elle travaillait comme chef du service d'encaustiquage et d'emballage.

Siffleur était fasciné par tout ce qui avait trait au paranormal et il concevait sans arrêt des tests permettant de mesurer si nous étions ou non extrasensoriels et à quel point. (Il en était arrivé à la conclusion que je l'étais plus que lui.) Il acheta sur eBay à bon prix de vieux exemplaires du magazine *Weird Tales* qui remontaient aux années trente. Il me fit connaître les livres de Roald Dahl, Harlan Ellison, Ray Bradbury.

Il adorait les potins et les ouï-dire, surtout les plus choquants, ceux qui concernaient les actes les plus extrêmes, les histoires vécues pour lesquelles nous baissions la voix. (« Raconte-moi une histoire vécue, Marcus », commandait-il.) J'étais continuellement en quête de faits authentiques susceptibles de lui plaire. (« Tu savais que le peintre Van Gogh s'est coupé une oreille après s'être disputé avec son ami Gauguin ? Il l'a enveloppée dans un mouchoir et, sur le chemin de l'hôpital, il l'a offerte à une prostituée. Elle s'est évanouie. »)

Siffleur aussi avait des histoires vraies en réserve, dont une assez dramatique concernant sa famille. Le frère aîné de son père, le brillant Oncle Henry, qui lisait le latin et le grec dans le texte, avait laissé tomber Harvard et était devenu héroïnomane. (« Il avait un QI hors normes, et voir son préféré se désagréger sous ses yeux a presque tué Grand-Mère. Grand-Père a fini par le mettre à la porte et il s'est installé dans une vieille caravane rouillée où il est mort dans son lit en se shootant. »)

Tant que ça ne le concernait pas, mon ami de la Villa Chagrin s'animait lui aussi devant l'appât d'une histoire vraie. Dès que j'ai lancé : « J'ai onze ans et je suis orphelin », j'ai senti l'air se figer derrière moi. « Ma mère a été tuée dans un accident de voiture l'hiver dernier et mon père est mort avant ma naissance. Elle ne m'a jamais dit qui il était mais plus tard j'essayerai de le découvrir. »

Si je devenais trop digressif, pourtant, si je me perdais dans les détails, le courant qui passait entre nous baissait d'intensité. Comme Siffleur, l'auditeur qui se tenait derrière moi était un sensationnaliste. Il aimait que j'aille droit aux extrêmes.

À force de faire la navette entre Tante Charlotte et le jeune garçon de la Villa Chagrin, je me sentais déchiré. J'avais des devoirs spécifiques à accomplir de part et d'autre et je me disais que tant que je gardais à l'esprit les différences qui existaient entre ces tâches, ma santé mentale n'était pas en danger. L'important étant de maintenir séparées ces réalités et de ne pas perdre pied dans une conscience qui me semblait s'ouvrir trop vite. Certains jours mon parcours d'équilibriste semblait instable et même parfois précaire, alors je craignais de glisser sur la pente de la folie. Si seulement j'avais eu quelqu'un à qui demander conseil. Mais quelles questions poser ? (« Est-ce que tu crois que si ta conscience commence à trop s'ouvrir ça peut te faire aussi peur que si tu te sentais tomber dans la démence ? Ou que ça peut aller jusqu'à te faire confondre les deux phénomènes ? »)

Un matin alors que je rentrais chez Tante Charlotte après avoir passé l'heure habituelle le dos tourné à l'habitant de la Villa Chagrin, j'ai croisé l'homme à la peau tannée qui roulait vers le nord dans son camion poubelle blanc. Je l'ai salué d'un geste enthousiaste et il m'a salué à son tour. Mais j'ai vu qu'il ne me reconnaissait pas. Comment aurait-il pu ? Je portais mon casque et roulais à vélo. Dans un éclair de perspicacité, j'ai compris ce que ressentait un garçon-fantôme qui savait que les autres ne pouvaient généralement pas le voir. L'espace d'un instant j'ai eu hâte de partager cette expérience avec lui, puis je me suis rappelé que jusque-là, chaque fois que je lui avais parlé de quelque chose qui le concernait, il s'était éloigné avec froideur.

L'humeur de Tante Charlotte se détériorait. Et un soir au dîner j'ai aggravé les choses en lui posant une question idiote avec l'intention de lui remonter le moral.

Elle m'avait confié qu'elle avait essayé de peindre de la main gauche. (« Pourquoi ne pas essayer de traduire un état d'esprit par la couleur ? me suis-je demandé. Uniquement ça : état d'esprit et couleur. Bon, peut-être aussi quelques formes esquissées. ») Ce matin-là elle avait pressé ses tubes, choisi un gros pinceau et s'était mise au travail. (« Je voulais donner une version minimaliste de la Villa Chagrin. Après tout j'en connaissais les proportions, vu le nombre de fois que je l'avais peinte. Qu'est-ce que poser sur la toile les couleurs du ciel et de quelques nuages à la Constable puis ébaucher en bas une forme brune et brisée avait de si difficile ? Peut-être même, pensais-je, que ces nouvelles contraintes conduiraient à quelque chose de passionnant. »)

Mais sa main gauche avait refusé d'aller là où elle voulait qu'elle aille. Quand elle essayait de l'empêcher de bouger, elle se mettait à trembler. Frustrée, abattue, dégoûtée, elle a renoncé. Elle a bu une bouteille de vin rouge et dormi jusqu'au soir.

C'est en entendant son récit que j'ai eu cette envie idiote de lui demander comment elle avait occupé ses journées sur l'île avant de commencer à peindre. Je pensais que ça lui donnerait des idées pour faire passer le temps plus vite jusqu'à ce que son poignet soit guéri.

Elle m'a regardé incrédule, comme si j'avais soudain parlé une langue étrangère. « Eh bien laisse-moi réfléchir, a-t-elle répondu d'un ton amer. Premièrement je pouvais marcher. Je marchais beaucoup. Le long de la plage, dans un sens et dans l'autre. Et j'examinais mon passé pourri, encore et encore, et me félicitais de m'être enfin échappée. Je marchais jusqu'à ce que je sorte de moi-même. Ensuite, comme je te l'ai dit, j'ai eu différents jobs. D'abord chez le vétérinaire, puis avec Lachicotte. Et comme tu le sais grâce à ta mère, travailler emplit les jours. Et enfin j'ai vu cette femme peindre la Villa Chagrin et j'ai pensé : "Je pourrais y arriver." Et j'y suis arrivée.

» Maintenant, en revanche, je ne peux pas marcher, je ne peux pas peindre et j'ai... disons d'autres responsabilités. Et vingt-cinq ans de plus. Cet accident me donne un aperçu de la vieillesse. Un avant-goût. Je me vois déjà comme notre voisine, Mrs. Upchurch, dans son fauteuil roulant. Et quel intérêt y a-t-il à continuer à vivre dans ces conditions-là ? »

Par « autres responsabilités », elle avait voulu dire moi. Et la question qu'elle avait posée ensuite était vraiment trop sinistre. Il fallait que je nous ramène sur un terrain plus sûr.

« Mais même si tu étais vieille et en fauteuil roulant, lui ai-je rappelé, tu pourrais encore peindre.

— Une Grandma Moses suffit.

— Qui est Grandma Moses ?

— Une vieille dame qui s'est lancée dans l'art à plus de soixante-dix ans parce que son arthrite l'empêchait de continuer à broder. Elle a vécu jusqu'à cent un ans et on a imprimé un timbre en son honneur.

— Quel genre de peinture faisait-elle ?

— Oh, des scènes rurales nostalgiques qui rassuraient les gens. »

Elle a dit « rassuraient » avec un ton tellement méprisant que j'ai pensé plus sage de laisser tomber le plan du terrain sûr. J'aurais pu simplement me taire, ou débarrasser la table, mais quelque chose me poussait à continuer. Comme j'avais déjà provoqué le contraire de ce que je voulais, lui remonter le moral, et que son avenir dans un fauteuil roulant ne nous menait nulle part, pourquoi ne pas tenter le passé pourri ?

« Pourquoi était-il pourri ? ai-je demandé.

— Quoi ?

— Tu parles toujours de ton passé pourri.

— Je n'en avais pas conscience. J'essaierai de me réfréner.

— Mais ça m'intéresse. Nous appartenons à la même famille et je ne sais rien sur personne de cette famille ! Maman gardait tout pour elle et les rares fois où ma grand-mère est venue nous voir, elle n'a pas non plus voulu parler de ça.

— Non, évidemment. Et de quoi ma sœur – ta grand-mère – parlait-elle ?

— Des erreurs que nous commettions, Maman et moi, et de ce que nous pouvions faire pour nous améliorer. Et de la façon épatante dont elle, elle avait mené sa vie. Après son départ, chaque fois Maman pleurait pendant des jours. Elle n'a jamais dit pourquoi, mais je ne crois pas que c'était parce qu'elle était triste de voir Grand-Mère s'en aller.

— Je ne le pense pas non plus. Comment se fait-il que certaines personnes nous donnent l'impression que nous ne sommes bons à rien alors que nous savons que c'est à travers leur regard que nous nous voyons. Ces gens sont de véritables poisons. Si je devais résumer mon passé en quelques mots, je dirais : "J'ai été empoisonnée dès l'âge de cinq ans." Et c'est tout. Mais je vois sur ton visage que cela ne te suffit pas. Alors je vais te donner un condensé de ce qui s'est passé. Il y a très peu d'histoires de famille différentes en ce monde. Voici la mienne. Ma mère était une femme lâche et inutile, mon père un monstre toxique, et ma sœur aînée avait choisi de faire comme si rien n'avait été délétère sous notre toit. Ah, ces bonnes vieilles histoires de famille, ces bonnes vieilles histoires d'horreur : choisis ta version, Marcus, parmi toutes celles qui existent depuis la nuit des temps. Prends les Grecs, la Bible, Shakespeare, ou fouille dans l'abondante littérature autocompassionnelle présente sur les rayons de nos librairies. Quand tu seras capable de condenser ton histoire de famille en quelques mots, peut-être échangerons-nous un ou deux suppléments. »

Cette tirade semblait avoir changé le désespoir de Tante Charlotte en énergie rageuse. Je me félicitais déjà de ce retournement lorsqu'elle m'a demandé de déboucher de nouvelles bouteilles car elle avait vidé toutes celles qui étaient ouvertes. Elle a dû sentir mes scrupules car elle a ajouté d'un ton sec : « Je traverse une passe difficile, Marcus. Fais-le. »

Le lendemain ou le surlendemain, la boutique de Myrtle Beach a envoyé d'autres caisses de vin. Tante Charlotte avait dû les commander pendant que j'étais dehors sur mon vélo. Le livreur les a déposées dans la cuisine et plus tard j'ai sorti et rangé les bouteilles. Mais je devais maintenant en laisser trois dans l'atelier. Je me suis alors demandé s'il n'était pas temps d'appeler Lachicotte. Or je ne pouvais pas le faire de la maison sans que Tante Charlotte m'entende. Et en ces premières années du nouveau millénaire, nous ne nous promenions pas encore tous avec notre portable. Il fallait que j'attende d'aller faire les courses au supermarché, où il y avait un téléphone public.

Mais ne serait-il pas déloyal d'appeler Lachicotte – agir derrière son dos et m'associer à cet homme qui « lui disait constamment ce qu'il fallait faire » ? Je commençais à comprendre le sujet des sempiternelles recommandations de Lachicotte. J'avais défait d'autres cartons de mon ancienne vie et j'ai cherché *envenimer* dans mon dictionnaire. « Infecter un corps de venin. Envenimer une flèche. » S'il y avait une arme à infecter, c'est qu'il y avait un ennemi à combattre. Son ennemi mental, c'était la dépression. Son ennemi physique, l'alcool. Même si je n'étais pas certain de la façon dont tout cela marchait. L'alcool était supposé engourdir la douleur. Siffleur m'avait raconté que pendant la guerre de Sécession on faisait boire les soldats avant de les amputer. Mais tout en engourdissant la douleur, l'alcool pouvait-il devenir un poison ?

J'ai cherché un exemple d'acte déloyal que j'aurais pu commettre dans mon ancienne vie. Si appeler Lachicotte pour l'informer de la façon dont ma tante buvait était déloyal, qu'est-ce qui aurait pu l'être quand je vivais avec Maman ? Eh bien, pour commencer, ma mère ne buvait pas. Elle pouvait à peine bouger quand elle rentrait après le travail. Elle avait mal au dos et les pieds douloureux. Je la massais. (L'idée de faire un massage à Tante Charlotte ne semblait pas seulement déplacée, mais bizarre. Je ne voulais même pas imaginer ce qu'elle aurait dit si je le lui avais proposé.)

Les points faibles de ma loyauté envers Maman concernaient tout ce qui dans notre vie aurait justifié l'expression « petit mari de sa mère » qu'avait utilisée Siffleur afin de se moquer de moi. Au cours de ces dernières années, j'avais été continuellement déchiré entre le désir de lui apporter un peu de bien-être (le dernier cadeau de Noël que je lui avais offert était un coffret d'huiles de

massage) et la honte ressentie quand ces gestes me rappelaient l'inoubliable sentence de Siffleur. Alors qu'avec Tante Charlotte, s'il y avait conflit, c'était entre ce qui valait le mieux pour elle et le risque que je prenais de baisser dans son estime en cafardant derrière son dos.

Tandis que je tournais et retournais tout cela dans ma tête, Lachicotte est passé un après-midi nous apporter une tourte aux huîtres.

« Ce sont des huîtres (*huuuîtres*) d'élevage, la saison est terminée mais préparées comme ça elles sont parfaites (*paaa-rfaites*). »

Il s'était fait couper les cheveux et semblait sur son trente et un. Il venait probablement de prendre une douche, je l'ai senti, en même temps que l'odeur de la tourte.

« Si je savais préparer la pâte brisée aussi bien que toi, Lash, a dit Tante Charlotte qui après son arrivée était vite partie à cloche-pied faire un tour dans la salle de bains, peut-être me lancerais-je dans les tourtes. » Maintenant Tante Charlotte sentait le rince-bouche. « Je suis sûre que les tourtes de sa mère manquent à Marcus. »

J'ai laissé passer ça sans dire que nos tourtes provenaient du rayon surgelés de notre supermarché.

« Elle sort du four, a dit Lachicotte en la posant sur le comptoir de la cuisine. Vous devriez la manger ce soir. Elle sera meilleure qu'après un séjour dans le frigidaire. J'espère que tu aimes les huîtres, Marcus.

— Oh oui. » Alors que je n'avais jamais mangé que du ragoût d'huîtres en boîte.

« Faire une bonne pâte n'est vraiment pas difficile, a-t-il dit à Tante Charlotte. Il suffit de ne pas oublier le bol de glaçons où tremper tes doigts afin qu'ils restent froids.

— Peut-être vais-je essayer quand j'aurai de nouveau dix doigts, a-t-elle dit.

— Je t'apporte un message de Charlie Coggins, Marcus. Il est venu à la boutique hier. Tu lui as fait grande impression. Il voulait savoir quel âge tu avais et quand j'ai dit onze ans, il n'arrivait pas à le croire.

— Tu ne veux pas t'asseoir, Lash ? » Tante Charlotte avait retrouvé ses bonnes manières.

« Quel était ce message ? » ai-je demandé quand nous avons été tous les trois installés autour de la table. Lachicotte avait refusé la tasse de thé que je lui proposais car il avait rendez-vous à cinq heures avec un acheteur potentiel de sa Rolls-Royce Silver Cloud 1965.

« C'était à propos de cette famille qui a été emportée par l'ouragan Hazel. Charlie m'a dit de te dire qu'il a vérifié dans les registres de l'agence et que ce n'étaient pas eux qui s'étaient occupés de la location. Ça avait dû passer directement par les propriétaires. En 1954, cette villa appartenait encore aux Barbour, mais ils ont vendu peu après la tempête. Qu'est-ce que tu voulais savoir, Marcus ?

— Je trouve simplement étrange que personne ne se souvienne de leurs noms. Dans leurs livres, les deux femmes qui racontent l'histoire de l'île donnent celui de l'homme en camion qui leur a parlé quand ils cherchaient leur fils, mais pas celui des seuls disparus de ce jour-là. Comme si ces gens ne comptaient pas du tout.

— Marcus est très sensible à la douleur des autres, a dit Tante Charlotte, même lorsqu'ils sont morts et enterrés.

— Je suis sûr qu'on peut trouver, a dit Lachicotte. Il n'y a qu'à chercher dans les microfilms des journaux locaux. Si tu veux je t'emmène demain à la bibliothèque, Marcus. Ensuite tu connaîtras le chemin et tu pourras y aller à vélo quand tu voudras.

— À propos, a dit Tante Charlotte. Il faut que je te rembourse ce vélo et ses accessoires. Tu peux m'apporter le carnet de chèques qui est dans mon sac, Marcus ? Je me suis exercée à signer de la main gauche. J'ai appelé la banque pour leur dire de ne pas s'affoler quand ils verront ce gribouillis digne d'un enfant de cinq ans et ils ont répondu que ça ne poserait aucun problème. Mais tu devras le remplir, Lash. »

Lachicotte a dit et répété que ça ne pressait pas, Tante Charlotte a dit et répété que si et ils ont failli se disputer. Puis nous avons tous les trois joué à signer de la main gauche sur le bloc-notes de Tante Charlotte. Les tentatives maladroites de Lachicotte lui ont valu de la part de Tante Charlotte un petit rire méprisant. Les difficultés que j'ai éprouvées m'ont rappelé à quel point ma main droite était hésitante quand, enfant, j'apprenais à écrire. Nous oublions

vite à quel point nous avons eu du mal, au début, à contrôler nos doigts. La signature de Tante Charlotte était de loin la plus réussie de toutes, ce qui l'a mise de meilleure humeur. « Quoique j'aie évidemment eu toute la journée pour m'entraîner », a-t-elle marmonné presque gaiement.

« Votre voisine Coral Upchurch arrive juste après le 4, a ensuite annoncé Lachicotte.

— Comment fais-tu pour toujours te rappeler ce genre de choses, Lash ?

— C'est mon truc. » Il a ri. « Ma première femme m'appelait son livre d'anniversaires ambulant. »

Après le départ de Lachicotte, j'ai demandé à Tante Charlotte si elle savait pourquoi il avait eu trois épouses. « Est-ce lui qui les a quittées, ou elles ?

— Elles. Lash fait partie de ces hommes qui se laissent marcher dessus par celles qu'ils aiment. Et à l'inverse, j'ai toujours cherché le genre d'hommes dont je pouvais être certaine qu'ils allaient me faire souffrir. Puis, quand j'en ai eu assez, je les ai quittés.

— Je me demande combien de fois je me marierai.

— Oh Marcus, tu me donnes envie à la fois de rire et de pleurer. »

Lorsque Tante Charlotte a dit à Lachicotte que j'étais sensible à la douleur des autres même lorsqu'ils étaient morts, j'ai craint d'avoir parlé dans mon sommeil. Mais en y réfléchissant je me suis dit qu'elle faisait simplement allusion à l'intérêt que j'avais montré pour le garçon sans nom et ses parents, et à ma compassion.

Bien qu'il ait pris dans ma vie une place prépondérante, je savais ne pas devoir évoquer ma relation avec lui devant quiconque et encore moins dire que je l'avais vu. Je m'appuyais sur la même sage intuition que lorsque les psychiatres des services sociaux s'entêtaient à me demander ce que j'avais ressenti pendant que je cognais sur Siffleur et que je répondais inlassablement « l'instant s'est effacé de ma mémoire ».

Curieusement, de tous ceux qui avaient compté dans ma vie passée ou présente, Siffleur était le seul à qui j'aurais aimé parler du garçon mort. Il serait resté pendu à mes lèvres. Le surnaturel était son domaine préféré. Il aurait tenu à passer tous les détails en revue.

« Recommence, Marcus, dis-moi exactement ce que tu as vu.

— Il était dans l'embrasure de la porte, face à moi.

— Quelle porte ?

— Celle de devant, qui donne sur la véranda. En fait il n'y a pas de porte à proprement parler, mais il se tenait appuyé contre le chambranle.

— Tu es sûr que ce n'était pas un jeu de lumière ou un truc de ce genre ?

— Sûr et certain. Très mince, il avait la mâchoire saillante et...

— Sa taille ?

— Plutôt grand. Vraiment très maigre. Il portait une chemise rouge passé, un jean et des boots. C'était quelqu'un de particulier. Et je ne l'ai pas seulement vu, je l'ai senti.

— Senti comment ?

— Comme quand tu es en face de quelqu'un. Je sentais son regard. Sa curiosité. Il s'intéressait autant à moi que je m'intéressais à lui. C'était aussi réel qu'être en ce moment en face de toi.

— Quelle sorte de chemise rouge passé ? Genre polo ?

— Non. Boutonnée de haut en bas, peut-être un peu trop petite pour lui. Et à manches courtes – ou qui avaient été coupées.

— À quoi ressemblaient les boots ?

— Je ne sais plus très bien. Tout cela était très intense.

— Oh Seigneur, aurait-il pleurniché, envieux, pourquoi est-ce que ce n'est pas à moi que c'est arrivé ? »

J'aimais respecter ma routine quotidienne et partir à vélo tôt le matin jusqu'à la pointe nord de l'île, mais Lachicotte venait me chercher chez Tante Charlotte à neuf heures et demie pour m'emmener à la bibliothèque. Et une fois à la Villa Chagrin je voulais prendre mon temps. Lorsque vous rendez visite aux gens, si vous êtes pressé ou que vous devez aller quelque part ailleurs après les avoir quittés, ils le sentent. J'irais là-bas en fin d'après-midi. C'était en fin d'après-midi que je l'avais vu, la seule fois où c'était arrivé.

Lachicotte a apporté à Tante Charlotte une laitue et deux concombres de son potager, ainsi que des petits pains encore chauds qui sortaient de son four. J'avais pelé pour elle deux bananes et les avais enveloppées dans deux sacs en plastique. Le nombre nécessaire de bouteilles débouchées était dans son atelier, celles de la cuisine discrètement hors de vue. Comme elle n'est pas venue le saluer, j'ai dit à Lachicotte qu'elle dormait encore.

« À ton avis, comment s'en sort-elle ? a-t-il demandé alors qu'il venait de démarrer.

— Bien, je pense. »

Tout en roulant sur Seashore Road, il a semblé ruminer ma réponse parcimonieuse. Il la ruminait encore quand nous avons passé le pont. Il en attendait plus, mais que pouvais-je loyalement ajouter ?

« Elle a essayé de peindre de la main gauche, ai-je dit. Ça n'a pas bien marché. Elle n'arrivait pas à contrôler son pinceau et elle a renoncé.

— Et qu'a-t-elle fait ensuite ?

— Elle a dormi toute la journée. »

Il s'est replongé dans ses pensées. J'aurais préféré ne pas deviner ce qu'il était en train de se dire, mais c'était impossible.

Je suis resté silencieux jusqu'à ce que nous passions devant des gens qui pêchaient dans le ruisseau. « Qu'attrapent-ils ? ai-je demandé.

— Surtout des poissons-chats. C'est aussi pour eux l'occasion de voir du monde. » À sa voix résignée, j'ai compris qu'il n'allait pas chercher à en apprendre plus. Je l'avais laissé tomber.

« Écoute, je ne suis pas certain de pouvoir... » Je dus m'arrêter ; je m'étranglais. Je me suis tourné vers la fenêtre pour le lui cacher. « Je ne suis pas certain de pouvoir l'empêcher de fermenter. »

J'ai compris, à peine ma phrase finie, l'erreur stupide que je commettais. En termes de loyauté envers Tante Charlotte « fermenter » était probablement ce que je pouvais choisir de pire. « Non, l'empêcher de s'envenimer, ai-je corrigé. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Les deux mots sont probablement plus ou moins applicables à la situation, a-t-il fait remarquer sans rien ajouter de plus.

— Est-ce que tu as vendu la Rolls-Royce 1965, hier ?

— Eh non. Dès l'instant où il a posé les yeux sur cette beauté dans laquelle nous roulons, ce n'est plus notre pauvre Silver Cloud qu'il a aimée.

— Mais tu ne peux pas vendre la Bentley. Tu y tiens trop.

— Il m'a fait une offre intéressante, pourtant je n'ai encore rien décidé. Je sais que ce n'est pas bon de trop s'attacher aux choses. Et malgré tout, je le répète, je n'ai rien décidé. »

Comme le collège, la bibliothèque était un bâtiment de plain-pied bien entretenu, entouré de buissons vivement fleuris et auquel on avait ajouté des extensions. L'une d'elles comportait de nombreuses fenêtres. Elles étaient

ouvertes et on entendait au-dessus d'un vacarme enfantin une femme appeler au calme.

« C'est ma nièce Althea, a dit Lachicotte. J'ai reconnu sa voix. Elle s'occupe du jardin d'enfants pendant l'été. Tu seras surpris, Marcus, de la modernité de nos installations. En matière de microfiches, nous avons ce qu'il y a de plus récent. »

La salle d'informatique et de stockage analogique se trouvait dans une des extensions. À droite en entrant, il y avait au mur une grande plaque de bronze où l'on pouvait lire : SALLE MARGERY LACHICOTTE HAYES. 1994.

« Une parente ?

— Ma mère. Notre famille a toujours été passionnée de bibliothèques. Je suis heureux qu'elle ait vécu assez longtemps pour voir la nouvelle aile construite. »

Une dame souriante en tailleur pantalon s'est précipitée à notre rencontre. « Voici Mrs. Daniels, notre bibliothécaire, a dit Lachicotte. Lucy, voici Marcus Harshaw, qui s'intéresse à l'ouragan Hazel.

— Heureuse de te rencontrer, Marcus. Nous sommes tous très fiers de ta tante. Un de ses merveilleux tableaux est accroché au-dessus de notre bureau d'accueil. Toutes les enveloppes sont prêtes, Lash. Je les ai sorties hier après ton coup de fil.

— Merci beaucoup, Lucy.

— Je t'en prie, aucun problème. Comme c'est le cinquantième anniversaire de Hazel, nous avons eu de nombreux appels à propos de ces journaux. Et j'ai aussi pour Marcus un nouveau magazine où sont publiés des récits de gens qui ont connu Hazel. Tu veux que je t'aide à mettre en route l'imprimante scanner, Marcus ?

— Non, merci. Je me suis servi de la même quand je travaillais sur mon dossier de recherche, à l'école. J'ai juste besoin de la carte-clé. »

La bibliothécaire était impressionnée, et je crois que Lachicotte aussi. Ils sont restés près de moi jusqu'à ce que je sorte la première fiche de son enveloppe – en prenant soin de ne pas laisser de marques de doigts sur le film –, que je la mette dans le lecteur et que je commence à lire. Alors Lachicotte a dit que puisque je semblais savoir me débrouiller, Mrs. Daniels et lui allaient me préparer une carte de bibliothèque. « Tu veux ton deuxième prénom dessus, ou

juste une initiale ? » m'a-t-il demandé. J'ai répondu que Marcus Harshaw suffirait. Je n'avais pas de deuxième prénom.

Une fois seul, je me suis avidement plongé dans mes recherches et j'ai vite été indigné du peu d'informations trouvées. J'avais devant moi trois articles de journaux datant de cinquante ans auparavant sur les conséquences de l'ouragan Hazel, et aucun d'entre eux ne se révélait aussi utile que le seul périodique, pourtant vieux de cent cinquante ans, dont je m'étais servi pour mon dossier sur une ville de Caroline du Nord qui avait été coupée en deux pendant la guerre de Sécession. Les uns étaient pour l'Union, les autres pour la Confédération et les deux camps se sont entre-tués.

Les articles offraient de nombreux renseignements, mais seulement sur l'ouragan lui-même. Il avait frappé le jour de la pleine lune d'octobre, quand la marée était la plus forte de l'année, entraînant des dégâts dus aux vagues plus importants que jamais. Quand il était parti d'Haïti, Hazel n'atteignait que la catégorie 2, mais il s'était renforcé tout au long de la côte atlantique. En arrivant au nord de Myrtle Beach, le matin du 15, il était de catégorie 4. Les articles indiquaient les vitesses du vent et parlaient de millions de dollars de dommages matériels. Il y avait quelques récits d'évacuations, mais qui se finissaient bien. Hazel avait provoqué dix-neuf accidents mortels le long de la côte de Caroline du Nord et un en Caroline du Sud – mais il n'y avait aucun nom. Où étaient les noms de ces gens ? J'ai scanné le film à en avoir mal à la tête, et je n'en ai pourtant jamais trouvé un seul. Si même ceux qui avaient été déclarés morts n'avaient pas droit à ce qu'on imprime leur nom, que pouvaient espérer ceux dont les corps n'avaient jamais été retrouvés ?

J'ai renoncé aux microfiches et feuilleté les histoires de « vétérans » dans le magazine du cinquantième anniversaire de Hazel que la bibliothécaire m'avait laissé. Leurs souvenirs de l'ouragan étaient du genre qui commence par : « Nous roulions Maman et moi en direction de l'île où nous allions voir la sœur de Maman qui y habitait toute l'année. Mais arrivés au pont nous avons été arrêtés par un agent de la sécurité routière qui nous a dit de faire demi-tour, les habitants quittaient les lieux... » Ou bien : « Une semaine après la tempête, quand J. W. McLauren de Charleston a enfin pu passer le pont, il a retrouvé le cottage familial vieux d'un siècle, et tous ses assemblages à rainure

et languette miraculeusement intacts. Les vagues l'avaient juste déplacé d'une centaine de mètres vers le rivage. »

Il y avait des descriptions saisissantes – comme celle du vent qui brisait les arbres comme des os de poulet, ou celle de cette famille tapie à l'arrière d'un camion, de l'eau salée plein le nez, mais les témoins oculaires de ces scènes avaient pu vivre vieux et être interviewés cinquante ans plus tard pour ce magazine de papier glacé.

J'ai tout laissé en pile, bien rangé. Mrs. Daniels n'étant pas dans les parages j'ai rendu la carte-clé du lecteur à la femme du bureau d'accueil. Plongée dans son travail, elle a à peine levé les yeux de son écran et j'ai pu observer tranquillement le tableau accroché derrière elle. C'était un de ceux que Tante Charlotte nous avait envoyés en carte postale. Une peinture tout en longueur du rivage au crépuscule, rien d'autre que les motifs dessinés sur le sable et le bord de l'eau à marée basse, pas une vague qui se brise, pas un être vivant en vue, pas même un solitaire oiseau de mer, paix et luminosité doucement orangée d'une fin de journée. La regarder vous faisait vous sentir heureux de vivre au milieu d'une telle beauté. J'ai pris mentalement note de dire à Tante Charlotte combien à mon avis cette toile embellissait la bibliothèque et lui donnait son atmosphère.

Puis je suis allé chercher Lachicotte qui était dans la salle du jardin d'enfants, assis devant une table à côté d'une dame aux cheveux gris, dos à la porte ouverte. Par terre, les petits peignaient au doigt sur de grandes feuilles de papier. Je n'avais jamais vu de gants en caoutchouc miniatures comme ceux qu'ils portaient, mais ils me parurent parfaitement adaptés à la situation. Je me suis approché. Lachicotte et la dame aux cheveux gris, qui devait être sa nièce, faisaient de leur côté des petites peintures au doigt. Eux aussi portaient des gants de caoutchouc, et ils étaient tellement absorbés par leur tâche que, ne voulant pas les déranger, je me suis arrêté sur le seuil. La nièce aux cheveux gris travaillait à une nature morte. Un vase de roses jaunes posé devant elle sur la table. Tante Charlotte l'aurait qualifiée de « petit tableau habile ». Lachicotte, penché en avant, très concentré, traçait de vigoureux cercles bleu foncé derrière ce qui ressemblait soit à une montagne de traviolle, soit à une bête blanche accroupie. Je serais resté là plus longtemps si une petite fille

n'avait pas brisé l'envoûtement. « Qui est cet homme qui nous espionne ? » s'écria-t-elle.

OceanofPDF.com

La montagne de traviole ou bête blanche accroupie de Lachicotte se révéla être un « portrait d'adieu » de sa Bentley Continental Type R de 1954. « Déjà pendant que je la peignais – ou essayais de la peindre, je ne suis pas un artiste – je savais que notre vie commune avait pris fin », me dit-il alors que nous errions dans Charleston pendant que, au centre médical, on opérait Tante Charlotte du poignet.

L'« entorse » était une erreur de diagnostic. La radio prise à l'hôpital n'avait pas révélé la véritable blessure, il fallait donc tout reprendre de zéro et prévoir douze autres semaines dans le plâtre. Elle avait une « fracture occulte du scaphoïde » – je me suis efforcé de ne pas voir dans le mot « occulte » autre chose que son sens médical. La fracture est apparue sur la radio de contrôle qui a aussi dévoilé la présence d'un fragment d'os qu'il fallait retirer. Le scaphoïde allait être correctement reconnecté au ligament et maintenu avec une vis en métal. L'opération se déroulait sous anesthésie générale, ensuite de quoi Tante Charlotte passerait quelques heures en salle de réveil, puis nous la ramènerions sur l'île. En attendant que les ceintures de sécurité obligatoires soient installées dans la Rolls-Royce Silver Cloud dont l'acheteur n'avait plus voulu dès qu'il avait posé les yeux sur la Bentley, Lachicotte avait pris la voiture de ma tante, la vieille berline Mercedes.

« Tu as été triste de voir partir ta Bentley ?

— On aurait pu parler de deuil. Mais ensuite je me suis mis à réfléchir à tout ce que j'allais pouvoir faire avec ce que je venais d'encaisser.

— Sans vouloir être indiscret, c'était beaucoup d'argent ?

— Oui, une jolie somme, parce qu'il s'agissait d'un objet rare et qu'il la voulait absolument. De quoi acheter un appartement sur le front de mer à ma nièce et financer le nouveau toit dont mon église a absolument besoin.

— Tu dois beaucoup aimer ta nièce.

— Bien qu'ayant vécu des moments difficiles, Althea est restée très humaine. Ce qui en soi est admirable.

— Quoi comme moments difficiles ?

— Elle a perdu son père et sa mère quand elle avait quinze ans. Sa mère était ma sœur. Ils avaient pris le Cessna de mon beau-frère pour aller la voir dans son école et l'avion s'est écrasé dans le brouillard.

— Ta sœur, celle qui aimait son pensionnat en Virginie ?

— Tu te souviens de ça ! Oui, nous n'étions que deux enfants. Après l'accident, Althea a affronté quelques problèmes, dont nous sommes venus à bout, ma mère et moi. Mais dès qu'elle a eu vingt et un ans, elle s'est enfuie avec un parfait vaurien qui attendait ce moment depuis longtemps. Après avoir dépensé tout son argent, il a décampé, la laissant avec des dettes à éponger et le cœur brisé.

— Ils avaient eu des enfants ? » Je me demandais si la vie d'Althea correspondait aux bonnes vieilles histoires de famille dont parlait Tante Charlotte.

« Une fille. Malheureusement elles ne s'entendaient pas. Mais Althea adore sa petite-fille, qui, je le crains, est celle qui, à la bibliothèque, t'a accusé de nous espionner. »

Nous sommes allés dans le magasin de fournitures artistiques. Lachicotte voulait acheter une boîte de peinture à Althea. « Quand on a peint avec les enfants pendant que tu regardais les microfilms, ma nièce m'a dit : "Je ne me suis pas amusée comme ça depuis des années, tu sais Oncle Buddy. C'est tellement dommage que les adultes arrêtent de jouer !" »

Pendant que Lachicotte se renseignait auprès de la vendeuse, je me suis baladé dans les rayons débordant de matériel de peinture et de décoration, véritable temple de la vocation de Tante Charlotte. Et elle n'était pas là pour respirer les odeurs de son art et se laisser tenter par de nouveaux pinceaux et de

nouvelles couleurs, pire, elle gisait anesthésiée sur une table d'opération, pendant qu'un chirurgien orthopédiste ouvrait, clampait, examinait et « arrangeait » celle de ses mains avec laquelle elle peignait. Il ferait de son mieux, avait-il dit à Lachicotte, mais ne pouvait garantir qu'elle retrouverait une flexibilité totale. Il faudrait attendre pour le savoir. Il y aurait des mois de rééducation. Les dernières radios avaient révélé la présence d'arthrite et nous ne devons pas oublier que Mrs. Lee n'était plus une skateuse de dix ans aux os miraculeusement souples. Non, lui avait répondu Lachicotte, elle n'est qu'une peintre talentueuse et respectée au sommet de son art et de ses capacités professionnelles et tu es le meilleur spécialiste des mains et des poignets du coin, nous comptons donc sur toi pour que tu te surpasses. Ils se connaissaient, bien sûr. Lachicotte semblait connaître tout le monde.

Il y avait une chose à propos de laquelle je voulais l'avis de Lachicotte. J'avais préparé ma question dans le magasin d'art et tandis que nous marchions vers le centre médical, je me suis lancé.

« Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée que j'aie en pension ? »

Lachicotte s'est arrêté net, son paquet-cadeau serré contre son cœur. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

— Je ne serais plus dans ses pattes. Tante Charlotte retrouverait sa solitude, sauf pendant les vacances, où je reviendrais.

— Attends un peu. Réfléchissons ensemble, Marcus. Quels avantages en tirerait-elle ?

— Elle n'aurait plus à assumer le fardeau de ma garde à plein temps.

— Pourquoi crois-tu que ce soit un fardeau ?

— Parce que je suis tout le temps là. Et quand les gens restent tout le temps ensemble, ils... »

Ce n'était pas facile. Qu'y avait-il chez Lachicotte qui me nouait la gorge chaque fois que j'essayais de lui dire quelque chose d'important ? « Tu vois, même avec Maman, à certains moments on se tapait sur le système. Et la plupart du temps Maman était au travail. Alors que Tante Charlotte reste pratiquement cloîtrée dans la maison avec moi. Et là ça va être pire.

— Donc, si tu n'étais pas là, elle retrouverait sa solitude. Et quel autre avantage tirerait-elle de ton absence ?

— Ce n'est pas pour tout de suite. Je sais que je peux servir à quelque chose alors qu'elle est plâtrée et que c'est dur pour elle de trouver à s'occuper tant qu'elle ne peut pas peindre. Mais je crois que... » Et de nouveau ma gorge s'est nouée. « Je crois que si j'étais interne, à long terme ce serait préférable.

— Qu'entends-tu par long terme ?

— Jusqu'à ce que j'aie dix-huit ans et qu'elle ne soit plus responsable de moi. Alors elle sera de nouveau libre. Tu vois, je sais qu'elle touche une allocation parce qu'elle s'occupe de moi et tout, mais je pense vraiment qu'elle préférerait retrouver sa vie d'avant.

— Il ne t'est pas venu à l'esprit que toi aussi tu t'occupes d'elle ? »

J'ai répondu que non.

« Eh bien, tu pourras y réfléchir plus tard. Mais considérons maintenant le problème sous un autre angle. Qu'aurais-tu, toi, à gagner si tu étais interne ?

— Cela me permettrait avant tout de ne pas gâcher ma relation avec Tante Charlotte. L'inconvénient c'est qu'en pension on me posera des questions sur mes parents et tout ça. Alors qu'à l'école d'ici, les autres sauront qui je suis *là maintenant*. Le truc, c'est que je ne sais pas grand-chose à propos de ma famille paternelle. En fait je ne sais rien, même pas qui était mon père. Maman avait l'intention de me le dire quand je serais assez grand pour comprendre. »

Nous avons continué à marcher en silence. Lachicotte semblait être plongé dans un de ses états méditatifs, et je me suis dit qu'il aurait peut-être préféré ne pas avoir entendu ce que je venais de lui apprendre.

« Tu sais, Marcus, quand ta tante a découvert qu'elle pouvait devenir peintre, j'ai trouvé cela merveilleux. C'était exactement ce dont elle avait besoin. Rien n'aurait pu lui arriver de mieux à ce moment-là de sa vie. Et je vais te dire autre chose. Le jour où nous nous sommes rencontrés, toi et moi, quand je suis venu un matin chez Charlotte, il ne m'a fallu que quelques minutes en ta compagnie pour ressentir le même plaisir. Rien n'aurait alors pu lui arriver de mieux. Tu étais exactement ce dont elle avait besoin. »

L'humeur de Tante Charlotte changea de nouveau quand elle entama sa convalescence prolongée. Curieusement, elle avait été plus contrariée et abattue quand elle ne devait affronter que quelques semaines le poignet immobilisé et pourrait ensuite se remettre à peindre. Elle semblait maintenant s'enfoncer dans une indifférence passive, passait des heures sur la véranda à regarder la mer, le bras droit enserré dans un plâtre bien plus impressionnant que le précédent, posé sur le bord du fauteuil, le pied gauche toujours dans le même plâtre, sur un tabouret devant elle. Je m'étais senti plus à l'aise avec la Tante Charlotte combative d'autrefois.

Elle passait maintenant moins de temps enfermée dans son atelier chambre à coucher. Et pendant un moment, j'ai eu moins de bouteilles de vin rouge à déboucher. Après l'opération, comme elle souffrait, elle condescendit à prendre le Percocet que le médecin lui avait prescrit. Peut-être cela affaiblissait-il son envie d'alcool, ou peut-être prenait-elle simplement au sérieux l'avertissement imprimé sur le flacon à propos des mélanges d'opiacés et d'alcool. Après avoir déclaré l'horreur que lui inspirait l'idée de devenir « accro », elle m'avait demandé de garder ses antidouleurs dans ma chambre et de les lui donner quand il le fallait.

L'idée avancée par Lachicotte que moi aussi je m'occupais d'elle faisait son chemin dans mon esprit et j'oscillais entre la fierté qu'une telle responsabilité faisait naître en moi et le ressentiment provoqué par les contraintes que cela imposait.

Je regrettais plus que tout d'avoir à sacrifier ma promenade à vélo de fin d'après-midi vers la pointe nord de l'île. Mais Tante Charlotte semblait particulièrement apprécier ma compagnie à ces heures-là. Bien entendu, je continuais de me rendre fidèlement chaque matin pendant qu'elle dormait à la Villa Chagrin, par la route ou la plage, cela dépendait de la marée, mais ces visites étaient devenues improductives. La sensation que le garçon-fantôme se tenait quelque part derrière moi avait disparu. Il était peut-être là, à l'intérieur, mais ne se manifestait plus jamais, pas même comme un spectateur invisible. J'avais l'impression d'être puni de ne plus lui accorder toute mon attention. Désormais, lorsque je m'adressais à lui, dos à la porte, j'étais plus que jamais le garçon fou qui parlait tout seul sur la plus haute marche d'une villa en ruine.

Après avoir reçu ma carte de bibliothèque, j'y étais retourné plusieurs fois à vélo. Je revenais à la maison les sacoches pleines de livres prometteurs, qui répondaient ou non à mes attentes. J'ai essayé *Le Comte de Monte-Cristo*, que j'avais commencé à Jewel mais que j'avais été obligé de rendre car un autre élève l'attendait. Et là il a suffi que je l'ouvre pour me sentir envahi de tristesse et l'estomac retourné, alors je l'ai rapporté. Puis je me suis lancé dans *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury et je l'ai lu d'un trait. Bradbury me rappelait toujours Siffleur, qui me l'avait fait connaître. J'avais aussi mis quelques espoirs dans un gros recueil de nouvelles d'épouvante mais je me suis vite aperçu que j'en avais déjà lu un bon nombre.

Je suis rentré un jour à la maison avec trois livres d'art pour Tante Charlotte. J'avais choisi celui qui concernait la peinture anglaise de paysage, et je m'étais assuré que Constable y figurait. Mrs. Daniels, la bibliothécaire, m'avait recommandé les autres : l'œuvre de Paul Klee en deux volumes réunis dans un coffret. « Ta Tante Charlotte y trouvera peut-être de l'inspiration en attendant d'être complètement remise. C'est un travail très ludique et qui ne manque pas de profondeur philosophique. Normalement nous ne laissons pas cet ouvrage sortir, mais comme il s'agit de Charlotte Lee... » Tante Charlotte était très touchée. Elle a voulu que je les mette dans son atelier. Ce qu'elle en a fait ensuite, je n'en ai rien su. On ne demande pas à quelqu'un si son cadeau lui plaît. Quand il a fallu les rendre, elle a dit que j'étais un garçon attentionné,

que Klee pouvait se révéler très drôle et qu'elle avait eu plaisir à retrouver tous ses amis anglais réunis dans les mêmes pages.

L'heure où les pélicans rentraient chez eux en file indienne après leur journée de pêche était celle où elle se montrait au summum de sa sociabilité. Elle semblait apprécier chacune de mes paroles.

« Allez, Marcus, raconte-moi tout », demandait-elle en contemplant l'océan sans se tourner vers moi, ce qui me permettait de parler plus librement. Cela me rappelait combien, dans mon ancienne vie, alors que Maman et moi nous étions installés dans les montagnes où nous ne connaissions personne, j'avais rêvé d'avoir quelqu'un à qui « tout raconter ». Maman rentrait la plupart du temps épuisée de son travail et ne pouvait rien faire de plus que s'enquérir de la journée que j'avais passée par simple acquit de conscience. Tante Charlotte, parce qu'elle restait face à la mer comme prête à accepter tout ce qui me traverserait l'esprit, était l'auditrice idéale. Comme le garçon-fantôme, et comme Siffleur avant lui, Tante Charlotte tendait l'oreille à toute bonne « histoire vraie ». Et comme cela s'était passé avec eux, je sentais son intérêt grandir dès que j'étais sur la bonne voie. Elle apprécia le récit que je lui fis de ma première visite à la bibliothèque.

« Je suis désolée que tu n'aies rien trouvé de plus, a-t-elle dit quand je me suis plaint de n'avoir tiré que quelques renseignements mineurs des microfilms et du magazine du cinquantième anniversaire de Hazel. Je sais que tu espérais découvrir quelque chose sur cette famille, et surtout sur ce garçon. Je peux comprendre pourquoi il te captive ainsi. »

C'est là que j'ai failli lui parler du fantôme. Je ne crois pas que je le lui aurais dit, mais j'étais plus tenté que je ne l'avais jamais été de raconter à Maman comment j'avais montré la photo interdite à Siffleur et pourquoi le lendemain je l'avais frappé comme ça. J'avais appris de mes séances chez le psychiatre que je devais garder pour moi certaines expériences – et peut-être à jamais. Aussi ai-je simplement dit à Tante Charlotte que ce que je ne supportais pas, c'était que toute une famille puisse être totalement effacée de l'histoire humaine. Elle a répondu que des milliards de gens avaient subi un tel destin et que des milliards d'autres le subiraient encore. (« Enfin, si nous ne détruisons pas cette planète avant. ») Elle semblait satisfaite à l'idée d'une telle perspective.

L'intermède peinture au doigt de ma première visite à la bibliothèque la fit pouffer de rire. Elle voulut que je lui répète comment j'avais cru que Lachicotte avait peint une montagne puis une bête blanche jusqu'à ce qu'il m'explique qu'il s'agissait d'un portrait d'adieu de sa Bentley. Puis elle a demandé ce que je pensais des roses jaunes d'Althea. Je lui ai dit qu'elle les aurait qualifiées de petit tableau habile, comme celui de la Villa Chagrin à l'origine de sa vocation de peintre.

« Vraiment ?

— Eh bien, je n'ai jamais vu ce qu'avait fait cette femme, mais le bouquet d'Althea était le genre de trucs qu'on peut avoir envie d'encadrer, ou tout au moins de coller au mur, surtout quand on connaît l'auteur. Les fleurs étaient constituées de gros... je ne connais pas le terme qui correspond à ça, de reliefs de matière colorée qui révélaient les gestes de l'artiste.

— Je crois que tu parles d'empâtement. Il y avait de l'épaisseur ?

— Oui, et ça formait des petites volutes de peinture pincée entre ses doigts.

— Empâtement ou coup de pinceau. "Travail au doigt", en l'occurrence. Tu décris très bien les tableaux, Marcus.

— Elle a dit à Lachicotte qu'elle ne s'était pas amusée comme ça depuis des années. Que les adultes avaient oublié comment jouer. C'est pour ça qu'il lui a acheté cette boîte de couleurs le jour de ton opération.

— De quel genre de peinture s'agissait-il ?

— À base d'eau, je crois. Mais pas comme la peinture au doigt pour les enfants.

— "À base d'eau" ouvre des tas de possibilités. Et ils portaient tous des gants ?

— Oui, tu sais ceux qui sont en latex, très fins. Ceux des enfants étaient à leur taille.

— Je comprends qu'on en utilise dans une salle remplie de gamins de maternelle, mais j'aurais tendance à croire que ça affaiblit la perception tactile. Je ne sais pas. Je n'ai jamais peint au doigt. »

Lors de nos conversations d'après-midi sur la véranda, Tante Charlotte a déterré certains éléments de mon histoire qu'elle ne connaissait pas encore. Je

lui ai volontairement fourni une partie d'entre eux. D'autres m'ont échappé sans que je puisse les retenir. Étant donné qu'en ce qui concernait mon père j'avais déjà lâché le morceau à Lachicotte, j'ai pensé que je pouvais tout aussi bien admettre devant ma seule parente que je n'avais aucune idée de qui il était. J'avais vidé d'autres cartons de mon ancienne vie. Qu'une si grande partie de ce qu'ils contenaient, des objets que Maman et moi avions aimés ou dont nous avions eu besoin – ou que nous avions même été fiers de posséder –, aille directement dans les sacs de plastique noir me rendait de plus en plus triste. J'ai montré à Tante Charlotte la petite photo au cadre argenté qui avait mis fin à mon amitié avec Siffleur. Comme Siffleur, elle l'a retournée et l'a secouée.

« Et si on la sortait de son cadre ? » a-t-elle proposé, et je me suis demandé pourquoi je n'y avais jamais pensé. Elle me l'a tendue et tout en relevant les quatre clips métalliques qui la maintenaient en place, je me suis laissé aller à imaginer que sur son envers il y aurait un nom. Mais elle s'avéra une reproduction sur papier glacé découpée dans un livre, très probablement un album de promotion a dit Tante Charlotte, car il y avait de l'autre côté la photo d'un autre homme qui prenait la même pose.

« Eh ben voilà, ai-je murmuré, furieux.

— Qu'est-ce que tu veux dire par “Eh ben voilà” ?

— Je ne saurai jamais qui était mon père car il n'y a plus personne pour me le dire.

— En tout cas, il était joli garçon, a-t-elle dit. Il a les mêmes yeux écartés que toi, les mêmes sourcils perplexes. Et je vois une ressemblance certaine entre l'expression de sa bouche et la tienne quand quelque chose te contrarie.

— Tu connais Alec Guinness ?

— Pas personnellement mais je sais qui il est, a dit Tante Charlotte en retrouvant à mon grand soulagement sa sécheresse de ton habituelle.

— À lui non plus sa mère n'a jamais dit qui était son père. Elle est morte en emportant son secret et il ne l'a jamais découvert. Il l'a écrit dans son autobiographie. Maman disait que cette photo avait été prise avant qu'elle rencontre mon père, quand il était beaucoup plus jeune.

— Donc vous avez parlé de lui.

— Pas beaucoup. Elle disait qu'il aurait été fier de moi s'il avait vécu assez longtemps pour me connaître et que j'aurais été fier de lui. Mais elle voulait attendre que je sois un peu plus grand pour m'en raconter plus. Si je porte le nom de Mr. Harshaw, c'est parce qu'à l'usine les gens se souvenaient de lui, mais à l'époque ils n'étaient plus ensemble. Maman racontait qu'ils avaient essayé de se réconcilier, que ça n'avait pas marché et que j'étais le résultat de cette tentative. Mr. Forster, le patron de l'usine, était un de ces... comment qualifie-t-on quelqu'un qui possède une affaire mais veut que ses employés aient l'air de former une seule et grande famille ?

— Paternaliste, peut-être ? Je vois ce que tu veux dire.

— Quelqu'un a dit un jour à Maman que Mr. Forster était un patriarche en habits de socialiste. Je crois que c'était une plaisanterie, mais je n'en suis pas sûr.

— Une remarque insolente, quoi qu'il en soit.

— Mais Maman aimait la façon dont Mr. Forster veillait sur ses employés. Il y avait même une crèche gratuite pour que les ouvriers puissent aller voir leurs bébés à l'heure du déjeuner. Elle disait que, bien avant d'envisager ma venue au monde, elle pensait qu'il serait drôlement agréable d'avoir un petit être cher avec qui passer ce moment de la journée.

— Est-ce que Mr. Harshaw et elle ont jamais voulu avoir des enfants ? Ils ont été mariés longtemps, non ?

— Elle s'est enfuie avec lui quand elle avait seize ans et elle en avait vingt-six quand elle s'est retrouvée seule. Dix ans, donc. Il était beaucoup plus vieux qu'elle et avait déjà été marié. Mais avec sa première femme non plus il n'a pas eu d'enfants, alors peut-être qu'il ne pouvait pas en avoir. Maman et lui ont décidé de se séparer parce qu'il en avait marre de faire ce qu'il appelait "le joli travail". Il voulait retrouver les fûts de bois et acheter une scierie. Le plus triste, c'est qu'il l'a achetée et qu'il a été écrasé par un tronc d'arbre qui est tombé d'un de ses camions. Mais Maman aimait l'usine de Forster. Quand elle est passée chef du service des finitions, son salaire n'a pas été tellement augmenté, pourtant elle s'est sentie valorisée. Et même quand on a été obligés de partir, Mr. Forster lui a donné une lettre de recommandation pour un fabricant de

meubles qu'il connaissait dans les montagnes et c'est pour ça qu'on est allés là-bas. Mais il a fait faillite et Maman a dû chercher d'autres boulots.

— Est-ce que tu m'as déjà raconté pourquoi elle a dû partir de chez Forster ?

— C'était de ma faute. J'ai frappé un camarade de classe jusqu'à ce qu'il arrête de respirer, et il a presque perdu un œil. C'était mon meilleur ami. Et le petit-fils de Mr. Forster. Sa famille avait fondé la ville et y dirigeait presque tout. La ville elle-même s'appelait Forsterville.

— Ça ne te ressemble pas, Marcus. Mais qu'est-ce qu'il pouvait avoir fait pour que tu te mettes dans cet état ?

— Il a dit un truc vraiment horrible et il paraît que je suis devenu fou.

— Quelle histoire ! a dit Tante Charlotte, la main gauche sur le cœur.

— Ensuite j'ai été obligé d'aller chez un psychiatre puis quand les séances ont pris fin nous avons fait nos bagages, tout mis dans la voiture, et nous sommes partis dans les montagnes commencer une nouvelle vie.

— En tout cas, Marcus, si tu as un jour envie de m'en dire plus à ce sujet, je serai là. Et si tu ne le désires pas, c'est bien aussi. » Elle a repositionné sa jambe plâtrée sur le tabouret en face d'elle. « Je suis désolée que tu n'aies pas pu apprendre qui était ton père avant la mort de ta mère. Mais d'après le peu que tu m'as dit, il semble évident qu'il t'aurait aimé et qu'il aurait été fier de toi. Et regarde, moi je savais qui était mon père, et ça ne m'a pas vraiment aidée. C'était le mal incarné.

— Comment peut-on savoir que son père est le mal incarné ?

— Sur le moment, tu n'en as pas conscience. Ce n'est que plus tard, quand tu es sauvé et que tu regardes en arrière. Sur le moment tu as des doutes, c'est tout, juste l'impression que quelque chose cloche. Puis tu finis par te rendre compte que ce qui se passe est mal. Mais tu y participes. Et tu ne peux rien changer parce que tu es un enfant et que tu n'as aucun point de comparaison avec ce que vivent les autres. Tu dois avant tout continuer à survivre dans la seule vie que tu connais. »

Pendant nos conversations de fin d'après-midi sur la véranda, elle n'avait évoqué son passé en termes précis que sous forme d'anecdotes sarcastiques à propos de ses bons à rien de maris et de détails plus précis sur les emplois qu'elle avait occupés autrefois. Maman et elle auraient eu beaucoup à se dire.

Tante Charlotte avait travaillé comme magasinnière dans un Home Depot (« J'adorais me balader entre les étagères dans mon chariot élévateur »), préparé des cocktails dans un bar, joué les hôteses dans un restaurant Howard Johnson's, été secrétaire dans une entreprise de pompes funèbres (j'ai aussi maquillé les macchabées, officieusement, bien sûr) et la « Jill » de « Jack et Jill à votre service » (ménage, jardinage, assistance à domicile et gardiennage de chiens), son troisième mari servant de titulaire et de « Jack » inefficace dans une affaire commune de courte durée. « Nous vivions la plupart du temps dans la précarité.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mais comment as-tu fait pour acheter cette maison ?

— J'ai gagné à la loterie. Mais oui, vraiment. J'ai même gagné deux fois. J'achetais toutes les semaines un de ces tickets à gratter bon marché. Je n'y manquais jamais, chaque semaine, vrai de vrai. La première fois j'ai gagné trente-cinq dollars, la deuxième dix mille. Juste assez pour quitter la Virginie-Occidentale et acheter un cabanon de plage en Caroline du Sud.

— Et ton mari ? Il n'a pas réclamé sa part ?

— Heureusement nous étions déjà divorcés, sinon il aurait tout empoché. Quand j'ai ramassé le magot, j'étais serveuse dans un bar de nuit et ravie d'être enfin libre. Tu ne peux pas imaginer à quel point.

— Et ça a été le début de ta vie solitaire ?

— Oui, c'est vrai. Tu es un chouette interlocuteur, Marcus. Tu écoutes et remets les événements dans l'ordre. »

Tenir compagnie à ma tante ne m'empêchait pas de penser au garçon-fantôme qui m'attendait à la Villa Chagrin. Que j'aie le voir seulement le matin l'avait-il blessé ? Se demandait-il ce qu'il avait fait de mal, ou était-ce moi qui projetais sur lui des sentiments humains ? Pendant mes conversations de fin d'après-midi avec Tante Charlotte j'avais l'impression de le négliger et de le trahir. Peut-être aurais-je dû maintenant penser à lui comme à l'*homme-fantôme*. La petite-nièce de Lachicotte m'avait bien pris pour un adulte. (« Qui est cet homme qui nous espionne ? »)

Arrête, me disais-je. Quel individu sain d'esprit mettrait en balance la loyauté qu'il doit à sa tante et celle qu'il croit devoir à un fantôme ? Qu'était après tout la silhouette que j'avais vue dans la lumière éblouissante d'un après-midi ? Comment pouvais-je nouer de tels liens avec quelqu'un qui était mort depuis cinquante ans ? La vérité, c'était que j'éprouvais pour lui le même amour que s'il avait été vivant.

Je suis retourné là-bas et j'ai essayé de tout reprendre depuis le début, comme on tracerait sur une carte le chemin parcouru. Quand avait-elle commencé, cette relation étrange ? Sans doute avec le récit de Tante Charlotte sur la Villa Chagrin – l'histoire de cette maison et celle de ce que ces ruines signifiaient pour ma tante, de ce qu'elles avaient représenté quand, lors de ses premiers jours de liberté sur l'île, elle marchait jusque là-bas. Ces ruines lui avaient rappelé celles de son passé, mais c'était aussi grâce à elles qu'elle était devenue peintre.

Parce que je l'avais entendue dire que ce lieu avait une atmosphère puissante, envoûtante, j'avais tout d'abord été déçu et pensé qu'il aurait mieux valu raser cette vilaine ruine. Puis j'avais rampé sous les fils barbelés, mangé mon sandwich sur la véranda, dormi et rêvé que, debout sur le seuil, l'homme à la peau tannée veillait sur moi. Et ensuite je m'étais réveillé et j'avais eu peur de me retourner vers l'entrée de la maison. J'avais senti une présence dans mon dos et eu l'impression qu'elle n'était pas aussi amicale ou protectrice que celle de l'homme à la peau tannée. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait bien me vouloir ce qui était derrière moi. Alors j'avais flanché, et je m'étais enfui.

Puis la pluie s'était mise à tomber, j'avais lu les livres des deux femmes de l'île et ressenti de la colère devant le sort réservé au garçon de la Villa Chagrin. Nous avions des points communs, mais lui il était mort et ne pouvait défendre ses droits, ni même contester ou attester les souvenirs que les gens gardaient de lui. Là-dessus, Tante Charlotte avait terminé son grand tableau de la maison McMansion des Steckworth et en fin d'après-midi j'avais marché jusqu'à la Villa Chagrin et je l'avais vu. Ce soir-là, allongé dans le hamac, j'avais regardé la lune se lever et je m'étais concentré afin d'envoyer une émanation de moi-même vers le nord. Alors, sans que je sorte du hamac, je m'étais retrouvé dans ses bras et en extase. À partir de là, je ne pouvais plus rien retracer d'un point de vue extérieur et sensé. Nous étions connectés, il était constamment avec moi.

Je m'étais toujours senti mal à l'aise quand la mère de la famille d'accueil parlait de Jésus qui la suivait dans la maison, se tenant continuellement quelques pas derrière elle, à la limite de son champ de vision. Il est toujours avec moi, disait-elle, même dans les endroits les plus intimes. L'idée de l'endroit précis qu'elle sous-entendait augmentait mon malaise. Mais en quoi mes liens avec le garçon-fantôme étaient-ils moins gênants que sa relation à Jésus ?

Je faisais parfois revivre le psychiatre de Forsterville qui m'avait cuisiné avec tant de patience et de professionnalisme afin de découvrir ce que j'avais ressenti en frappant Siffleur. Je m'imaginais de nouveau assis dans son bureau en train de lui expliquer, cette fois sans rien cacher, ce qui se passait entre le

garçon-fantôme et moi. Quelles questions le psychiatre aurait-il posées ? Quel diagnostic aurait-il établi ? Jusque-là, cet exercice ne s'était pas révélé très fructueux. J'entendais le psychiatre demander la première chose que Siffleur aurait demandée : étais-je absolument certain que ce que j'avais vu n'était pas simplement un jeu de lumière ? Puis il aurait peut-être voulu que je lui décrive la façon dont était née cette fascination, ce qui l'avait provoquée, et quand. Il aurait fini par me prescrire des médicaments, « seulement pour quelque temps, pour voir comment ça évolue ».

Lors de notre dernière séance, le psychiatre de Forsterville avait donné à Maman une ordonnance – « Au cas où il en aurait besoin » – mais dès que nous étions sortis de son bureau, Maman avait dit : « Je ne pense pas que ce soit la peine d'acheter ça, n'est-ce pas, Marcus ? » puis elle l'avait déchirée et elle avait jeté les morceaux dans une poubelle. « Là où nous allons, nous recommencerons tout de zéro », avait-elle ajouté d'une voix qu'elle voulait pleine de courage.

Contrairement à Tante Charlotte, Maman n'a jamais dit que c'était à moi de décider de lui révéler pourquoi exactement je m'en étais pris à Siffleur. Je lui avais raconté qu'il avait fait une réflexion sur la façon dont nous vivions. Et je ne le lui avais dit qu'après notre départ de Forsterville. Même ça, je n'en avais pas parlé au psychiatre, car je savais qu'il le lui répéterait.

Je n'ai évidemment jamais avoué à Maman pourquoi Siffleur n'était pas resté déjeuner avec nous. Cela m'aurait obligé à admettre que je lui avais montré la fameuse photo. Quand elle était revenue avec la pizza, j'avais expliqué l'absence de Siffleur par une crise d'asthme et elle avait soupiré : « Oh là là, j'espère que ça n'a pas été déclenché par quelque chose qu'il y a ici. »

Mais jusqu'au soir de sa mort, elle a profité de chaque moment où nous étions proches l'un de l'autre pour pencher la tête d'un air pensif en répétant : « J'aimerais que tu me racontes ce qu'il a dit à propos de la façon dont nous vivions, Marcus. Je suis ta mère, quand même. Et quoi que ça ait pu être, ce ne pouvait pas être aussi affreux que ce que tu crois. »

Oh si, ça l'était.

Le 4 juillet arriva et passa, au grand soulagement de la Patrouille des tortues dont les membres avaient installé des panneaux FEUX D'ARTIFICE INTERDITS sur toute la longueur de la plage et pris des tours de garde par groupes de deux ou trois près des nids où les œufs devaient bientôt éclore et d'où les bébés caouannes partiraient dans leur course pour la survie en direction de la mer. J'étais devenu ami avec le retraité de la Patrouille. Après avoir vu que je descendais souvent vérifier le nid qui se trouvait sous la passerelle de Tante Charlotte, il m'avait donné une carte plastifiée avec son numéro de bipeur afin que je puisse l'appeler à n'importe quelle heure du jour et de la nuit si je remarquais un changement quelconque dans notre dune. (« J'ai toujours mon bipeur sur moi, que je sois sur la plage ou dans le garage en train de réparer ma jeep. ») C'est-à-dire sa bien-aimée Willys MB 1944 à la peinture camouflage, dans laquelle il roulait d'un bout à l'autre de la plage pour surveiller les nids. Il m'avait aussi prêté une torche à infrarouge. Le compte à rebours va bientôt commencer, a-t-il dit avant de m'expliquer comment savoir quand les petites tortues allaient se creuser un chemin jusqu'à la surface et se « déverser » sur le sable, généralement quelques heures après le coucher du soleil. (« L'année dernière, nous avons installé un micro et un ampli à côté du nid. Nous allons encore le faire cette année quand l'éclosion se rapprochera. On entend les petits ramper vers la surface. Ça fait un bruit de crécelle, comme des graviers jetés sur un toit de tôle. La première fois que ces sons amplifiés me sont parvenus, j'ai dû essuyer quelques larmes tant c'était émouvant. ») Ancien professeur de sciences dans un lycée de Columbia, Ed Bolton avait perdu son fils, infirmier militaire hélicoptère, pendant la guerre du Vietnam. Depuis qu'il avait pris sa retraite, sa femme et lui vivaient dans leur maison de plage. « C'est une de celles comme on n'en faisait qu'autrefois, avec pilotis de briques et assemblages à rainure et languette. Mais nous l'avons modernisée, bien sûr. »

Il connaissait l'histoire de la Villa Chagrin, bien que l'ouragan Hazel fût passé depuis longtemps quand sa famille avait commencé à venir sur l'île, et appartenait au groupe d'insulaires qui auraient souhaité la voir rasée depuis des décennies. (« Il ne faudrait pas attendre qu'une nouvelle tragédie s'y déroule. »)

Je n'étais pas allé à la Villa Chagrin le 4 juillet, qui tombait un dimanche cette année-là. La plage avait été toute la journée envahie de touristes, et je savais par Mr. Bolton que l'extrémité nord de l'île était un lieu de prédilection pour les amateurs de feux d'artifice, dont les préparatifs commençaient tôt le matin. Avec tous ces gens dans le coin, je ne pourrais pas ramper sous les fils barbelés sans être vu. Ce qui pourrait entraîner une démolition immédiate. (« Si un gamin se glisse là-dessous devant tout le monde, il est temps de prendre des mesures de sécurité véritablement efficaces et de faire disparaître ces ruines. ») J'essayais d'imaginer comment le garçon-fantôme réagissait lors de telles occasions. Prenait-il plaisir au spectacle ou allait-il se cacher en lieu sûr, loin du bruit ?

Mais là j'allais trop loin. Imaginer ce qu'il faisait sans moi était exagéré. J'avais désormais plus ou moins accepté que nous fonctionnions en tandem : il dépendait en grande partie de la conscience que j'avais de lui. Puisque les fantômes n'avaient pas de cerveau vivant, tout le travail devait être accompli par la personne vivante. Elle devait accueillir le fantôme afin qu'il vive en elle. Je me rappelais une fois de plus combien il était important pour ma santé mentale de tenir séparés les différents niveaux de réalité.

Le lundi suivant, je ne suis pas allé à la Villa Chagrin car le matin il a plu et l'après-midi Tante Charlotte a décidé de réorganiser son atelier et m'a demandé de l'aider. Elle voulait enlever tout ce qui était punaisé sur son panneau de liège mural, entièrement débarrasser les deux tables à tréteaux et les mettre au milieu de la pièce. « Je vais tenter de nouvelles expériences en position assise. » Quand je lui ai demandé lesquelles, elle a répondu qu'elle préférerait ne pas en parler. (« Au cas où ça raterait. Tu vas devoir maîtriser ta curiosité surdéveloppée, Marcus. ») Elle m'a autorisé à épousseter, passer l'aspirateur et changer ses draps, comme je le faisais régulièrement depuis sa chute. Elle a aussi évoqué la nécessité de changer un joint du grand évier où le soir elle nettoyait son matériel après avoir fini de peindre. Mais après m'avoir félicité de mon ménage, elle a annoncé d'une voix cordiale quoique sans réplique que je ne devais plus entrer dans son atelier jusqu'à ce qu'elle m'y invite.

« Je vais peut-être aller dans le garage et finir de vider les cartons », ai-je dit, désireux de rester dans ses bonnes grâces. Sa remarque sur ma « curiosité surdéveloppée » n'était pas exactement un compliment. « Et il faut que moi aussi je réorganise ma chambre.

— Bonne idée », a-t-elle dit.

Le carton que j'ai ouvert contenait notre « linge », des serviettes et des draps si usés qu'ils sont directement allés dans le sac-poubelle noir. Sous eux, j'ai trouvé les manuels de préparation à l'équivalence du diplôme de fin d'études de Maman. Je me suis mis à les feuilleter, essayant au passage de répondre à une question ou une autre, jusqu'à ce que je me retrouve aspiré par les souvenirs pas très heureux de nos dernières années ensemble, auxquels je n'avais pas pensé depuis mon arrivée chez Tante Charlotte. Des conversations que nous avons eues Maman et moi et qui me faisaient frémir de honte, des exemples humiliants de notre « compression », comme disait Maman en se forçant à plaisanter.

Quand la menuiserie a fait faillite et que Maman a perdu son emploi, elle a plus que jamais tourné ses espoirs vers d'éventuelles études. (« C'est maintenant ou jamais, Marcus. Tu dois me soutenir, et me forcer à travailler, même quand je suis fatiguée. ») Souvent le soir je l'interrogeais manuel en main, et elle me répondait allongée sur le sol les jambes relevées sur le mur afin de soulager ses chevilles enflées. Il fallait d'abord lire un extrait de livre « à comprendre » puis répondre à un questionnaire à choix multiple. (« Qui a aidé la mère d'Oliver Twist à accoucher ? A. Deux grands-mères, B. Deux médecins, C. Deux infirmières, D. Une femme légèrement ivre et le chirurgien d'un hospice paroissial. ») « Trop facile, a dit Maman couchée par terre. Presque insultant. » Et j'étais d'accord avec elle. Après avoir lu l'extrait, n'importe quel abruti aurait su que c'était D. Nous procédions de la façon suivante : elle lisait en silence les textes concernant une matière particulière, lecture et écriture, maths, sciences ou sciences sociales, en cachant les questions et les réponses avec un morceau de papier. Puis elle s'allongeait les jambes en l'air pendant que je l'interrogeais. (« Le chômage a maintenant des effets moins graves que dans les années 1930. Pourquoi ? ») Et quand elle se trompait, je devais cocher la bonne réponse afin qu'elle puisse y revenir dans

ses révisions. (« J'aurais dû le savoir ! Parce qu'il n'y avait pas d'aides sociales compensatoires ! Alors que c'est justement ce qui nous permet de ne pas sombrer, toi et moi ! Comment ai-je pu oublier ça ? »)

À son expression préoccupée, j'ai senti pendant le dîner que Tante Charlotte s'était lancée dans l'expérience qui me valait d'être banni de l'atelier. Mais après avoir trouvé les manuels de Maman, j'étais plongé dans mes propres préoccupations. Ces manuels avaient été offerts à Maman par son professeur de cours du soir de Forsterville. C'étaient des ouvrages d'occasion mais il savait qu'elle ne pouvait pas se permettre d'en acheter des neufs. (« Un merveilleux professeur, dévoué à ses élèves. Il avait enseigné le latin et le grec dans une école privée voisine, puis, dégoûté, il avait démissionné. Il disait qu'il serait toujours du côté de ceux qui luttent plutôt que des nantis. Mais il est tombé malade et il est mort.

— De quoi ?

— Il ne prenait pas soin de lui. Il avait des habitudes autodestructrices et personne n'était là pour l'aider à y renoncer. Quel gâchis. Ensuite les cours ont été transférés dans un autre local à la demande de la nouvelle professeure – condition sine qua non de sa présence. J'ai continué quelque temps malgré les trajets, quarante-cinq minutes dans chaque sens. Mais on voyait bien que cette femme n'y mettait aucun cœur. Elle n'était là que pour l'argent. Et n'avait pas d'estime pour nous. Elle faisait partie de ces gens qui se battent pour grimper à l'échelle puis méprisent ceux qui tentent eux aussi d'y monter. J'ai fini par ne plus y croire et décidé de me débrouiller seule. J'avais un bon travail à l'usine Forster, et tous les avantages sociaux. Puis tu es arrivé. Que pouvais-je demander de plus ? »)

Obsédé par les questionnaires d'équivalence de fin d'études, je me suis endormi tard ce lundi-là. Je fermais les yeux, je pointais du doigt un des quatre manuels, je l'ouvrais au hasard et répondais à la première question sur laquelle je tombais. Dans un marché libre, quelles sont les différentes façons dont les prix sont fixés ? Qu'est-ce qui distingue le squelette d'un ptérosaure de celui d'un oiseau ? Quelles tendances conflictuelles peut-on discerner au sein de l'éthique démocrate ? (Réponse correcte : devoir envers soi-même versus devoir envers la société.) Quand je me trompais, je notais au crayon mes initiales en face de la bonne réponse. La nuit passait et j'étais de plus en plus excité. Il me semblait totalement possible de réussir ces tests. Bien que j'aie toujours eu de très bonnes notes en maths, cette partie de l'examen d'équivalence ferait baisser ma moyenne car je n'avais encore jamais étudié la géométrie et ne connaissais que les bases de l'algèbre. Mais des réponses brillantes dans les autres matières pourraient contrebalancer ce handicap. Si je m'y mettais sérieusement, j'obtiendrais cette équivalence sans jamais être allé au lycée. Je pourrais entrer directement à la fac et laisser Tante Charlotte retrouver son intimité et attendre avec impatience les vacances pour me voir. Elle serait fière de moi, peut-être même lui manquerais-je.

Le lendemain, je me suis réveillé bien plus tard que d'habitude, je l'ai tout de suite vu à l'angle selon lequel le soleil frappait le devant de la maison. L'heure des chiens gambadant en liberté sur la plage était passée depuis longtemps. Encore allongé, tout en me détestant d'avoir raté la partie de la matinée que je

préfèrais, j'essayais de me remémorer le rêve dont je venais de sortir. J'ai entendu Tante Charlotte fourrager dans le frigidaire puis claudiquer jusqu'à son atelier et en fermer résolument la porte. (*Personne n'entre sans y avoir été invité. Toi comme les autres, Marcus.*) Une fois debout j'ai immédiatement fait mon lit, habitude prise des années plus tôt afin d'éviter à Maman une charge supplémentaire et de garder en ordre notre petit appartement. Et que j'avais conservée pour que Tante Charlotte ne pense pas que j'étais un véritable cochon si jamais elle décidait de jeter un œil dans ma chambre – qui avant était la sienne. Je me suis vite habillé, j'ai avalé une poignée de céréales que j'ai fait descendre d'une lampée de lait.

Alors que je roulais vers le nord, à la troisième ou quatrième poubelle jaune je me suis souvenu de mon rêve. Il m'est revenu d'un seul coup, un choc dans l'estomac. J'avais enfin rêvé de ma mère. C'était la première fois que je la revoyais de face. Maman en grande forme, souriait, m'ouvrait la porte d'un appartement beaucoup plus beau que ceux dans lesquels nous avons vécu. Spacieux, lumineux, tout y était propre et neuf. Maman aussi paraissait toute propre et neuve. Plus fraîche, plus jeune, libérée de ses fardeaux.

« Je ne t'en ai jamais parlé, Marcus, a-t-elle dit d'une voix surexcitée, mais j'ai un autre fils. Ton demi-frère.

— C'est Mr. Harshaw son père ?

— Je ne crois pas que cela ait la moindre importance, et toi ?

— Plus vieux ou plus jeune que moi ?

— Plus vieux. Oh Marcus, c'est un homme merveilleux. Maintenant il va s'occuper de moi. Je voudrais que vous fassiez connaissance, mais en ce moment il dort. Il travaille très dur.

— Il est... dans ta chambre ?

— Mon Dieu, non, pourquoi y serait-il ? Il a sa chambre à lui. »

Se vouloir rassurant en se disant « ce n'était qu'un rêve » est complètement idiot. Jamais je n'ai ressenti une tristesse aussi grande à l'état éveillé que lorsque ma mère, en pleine forme, surexcitée, se sentant en sécurité grâce à la présence d'un autre m'a appris qu'elle avait un fils meilleur que moi en train de dormir dans la chambre qui lui était réservée, à lui. Dans ce rêve j'ai vécu

l'horreur absolue que ressent celui qui est rejeté quand il comprend qu'il a été supplanté, qu'il n'est plus l'objet principal de l'amour de quelqu'un. Puis le déni frénétique (« Ce n'est pas vrai, ce n'est pas définitif, je peux la récupérer ! ») suivi de la douleur du désespoir et de l'envie de mourir.

À Jewel le soir de septembre où Maman est arrivée à la maison triomphante après avoir souscrit pour mon onzième anniversaire une assurance-vie (« Vingt-quatre dollars par mois, mais je sais maintenant que quoi qu'il arrive, tu seras toujours à l'abri du besoin »), je n'ai rien trouvé à dire d'autre que : « Dommage que les enfants ne puissent pas prendre une assurance sur la vie, si je mourais le premier, tu pourrais arrêter de nettoyer les toilettes des autres. »

Et pendant l'hiver, le dernier que nous devions passer ensemble, quand elle était serveuse le jour au Waffle House qui venait d'ouvrir près de l'autoroute, et femme de ménage le soir dans les bureaux de la Direction du logement, elle avait prédit avec un enjouement forcé : « Maintenant les choses vont aller mieux, Marcus, je le sens. » Et comme un imbécile je lui avais répondu : « C'est probablement que nous avons touché le fond et qu'il n'y a rien d'autre à faire que remonter. »

Lors de notre première année à Jewel, lorsque Maman travaillait à la finition des meubles fabriqués par la menuiserie Mountaintop, elle est rentrée un soir quasiment en extase. « Oh Marcus, j'aurais voulu que tu entendes la chanson qui vient de passer à la radio. Elle m'a tellement émue que je suis restée dans la voiture jusqu'à ce qu'elle se termine. Tu te souviens du capitaine Kirk ? (Comment aurais-je pu ne pas m'en souvenir ? Siffleur m'avait offert la série originale de *Star Trek*. Il l'avait achetée sur eBay en cassettes car Maman et moi n'avions pas d'autre lecteur.) Il vient de sortir sous son vrai nom, William Shatner, un album qui s'appelle *Has Been*, et dans le refrain du morceau-titre il y a cette phrase, "J'attends toujours", qui m'a donné des frissons dans tout le corps. Parce que c'est exactement ce que je ressens. *J'attends toujours* ! Il psalmodie les paroles avec la voix vibrante du capitaine Kirk sur une musique envoûtante. » Baissant de plusieurs notes son registre habituel, Maman en a repris des passages, *rêvant de succès... j'aurais été le meilleur... ce que j'aurais pu faire... tombant, tombant... j'ai de nouveau peur.*

« C'est merveilleux ce que l'art accomplit, tu ne trouves pas, Marcus ? J'étais tellement triste, parce que ça ressemblait trop à ma vie, et en même temps je me suis sentie vraiment humaine... et incroyablement vivante. »

Ensuite, alors que les choses allaient de mal en pis, mes plaintes prenaient une forme ironique grâce aux paroles de *Has Been*. Chaque fois que Maman annonçait une nouvelle « compression » j'imitais la basse du capitaine Kirk et psalmodiais *tombant, tombant... j'ai de nouveau peur. Ou j'attends toujours*. Elle riait, mais je voyais bien que ça la blessait.

Tout en pédalant le plus vite possible pour passer avant la marée montante du milieu de matinée, je parlais déjà au garçon-fantôme, lui racontais tout ce qui était arrivé depuis la dernière fois où j'étais allé là-bas. (« Rien d'étonnant à ce qu'elle soit allée se chercher un meilleur fils. Mais voilà ce qui m'inquiète : bien qu'ayant été un mauvais fils peut-être que je l'aimais *autant que je suis capable d'aimer qui que ce soit* ? Est-ce que tu as déjà ressenti ça ? Est-ce que tu as aimé quelqu'un en particulier quand tu étais vivant ? Est-ce que tu as pensé que tu n'étais pas capable d'aimer assez ? Mais pour toi maintenant, tout cela est fini. Ton existence est arrivée à terme. Je t'envie. Est-ce que ça vaut la peine de continuer à vivre, sachant que je n'ai pas soutenu ma mère, que j'ai peur de la nouvelle école et que je me demande dans combien de temps Tante Charlotte en aura assez et se débarrassera de moi ? Pourquoi ne pas lui épargner la culpabilité qu'elle ressentira de m'avoir renvoyé ? Et à quoi bon « grimper à l'échelle » quand tu sais que tu ne trouveras jamais ta place là-haut au milieu des nantis ? Est-ce que tu avais des pensées de ce genre quand tu étais vivant ? »)

La tentation se présenta d'elle-même. Puis elle prit la forme d'un défi, puis d'une nécessité, je devais le faire, je n'avais pas le choix. C'était le jour idéal pour monter sur la véranda de la Villa Chagrin et m'asseoir *face à la porte*.

Quand on en vient à souhaiter être au terme de sa vie et qu'on n'a pas le courage de soi-même y mettre fin, le mieux n'est-il pas de chercher à y arriver autrement ? J'allais faire face à la porte et y rester avec l'espoir d'être anéanti. Je ne serais certainement pas le premier à mourir de peur.

Mais mon plan a avorté quand j'ai aperçu de l'autre côté du dernier virage des gens autour de la Villa Chagrin. Charlie Coggins, l'agent immobilier, était avec deux hommes habillés d'une sorte d'uniforme d'été. L'étrange véhicule amphibie de Coggins que Lachicotte avait aidé à assembler était garé à côté d'un camion blanc qui portait un insigne. Les hommes en short regardaient à travers des instruments montés sur trépieds, Coggins tournait autour d'eux. Je pouvais soit me cacher derrière les dunes et attendre leur départ, soit rentrer à la maison avant que la marée haute m'oblige à passer par la route. Je n'étais plus d'humeur. Il valait mieux revenir le lendemain à mon heure matinale, avoir les lieux pour moi seul.

Quand j'ai retrouvé la maison de Tante Charlotte, il y avait la jeep à peinture camouflage d'Ed Bolton garée devant nos dunes et il était là, avec son chapeau écrasé, respectueusement accroupi à côté du nid de tortue.

« Je jette un coup d'œil, a-t-il dit et ses genoux ont craqué quand il s'est relevé pour me saluer. La pluie qui est tombée hier pourrait changer le début du compte à rebours. D'où viens-tu ? »

Je lui ai dit que j'aimais aller tous les matins à vélo au nord de l'île pour mettre de l'ordre dans mes pensées. « Mais aujourd'hui je suis parti trop tard et il y avait déjà du monde à la Villa Chagrin. Un agent immobilier que je connais, Mr. Coggins, et deux autres hommes qui prenaient des mesures. Ils étaient en uniforme et se servaient d'instruments montés sur des trépieds.

— Short noir, chemise grise et casquette bleue ?

— Comment vous le savez ?

— Ingénieurs militaires. Coggins sait qu'il ne se débarrassera jamais de cette propriété sans l'appui des experts.

— Mais l'autre jour un monsieur qui venait de Chicago semblait intéressé.

— Il a renoncé. Personne ne veut commencer à construire une auberge au bord de l'eau et la voir s'effondrer avant même qu'elle soit terminée.

— Comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— Ici, tout le monde sait tout sur tout le monde. Il n'y a que trois autres maisons entre la Villa Chagrin et la nôtre, alors évidemment nous dressons nos antennes. Voilà ce qui va se passer : les ingénieurs militaires vont réaliser leur

étude et recommander l'utilisation de géotubes. Et comme ces trucs-là coûtent une fortune, tous les propriétaires du nord de l'île devront voter pour ou contre. Coggins va se retrouver coincé à jamais avec ces parcelles, à moins que quelqu'un ne soit assez idiot pour les acheter sans que dans l'avenir la protection du littoral soit garantie.

— C'est quoi, les géotubes ?

— D'énormes boudins faits de textiles spéciaux posés sur le sable sous la ligne des hautes eaux. Ils sont remplis d'un mélange d'eau et de sable et peuvent généralement arrêter les vagues immenses que créent les ouragans. Attention, je dis bien *généralement*, mais pas toujours.

— Comment la pluie peut-elle influencer sur notre compte à rebours ?

— Elle rafraîchit le sable. À ce stade de leur développement, les embryons préfèrent la chaleur. C'est pour ça que nous détectons toujours avec nos thermocouples une rapide hausse de température quand l'éclosion est imminente. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air troublé.

— C'est juste que j'aimerais en savoir autant que vous sur la façon dont les choses fonctionnent dans le monde.

— Respire un peu, mon garçon. Si tu continues à poser des questions au rythme où tu les poses maintenant, tu seras un grand sage avant d'avoir trente ans. »

Dans la maison voisine, le nettoyage battait son plein. Une équipe d'employés taillait les haies, arrachait les mauvaises herbes, tondait et ratissait les plaques éparses de la pelouse sableuse, lavait les escaliers et les allées au jet. Un homme agenouillé coupait à la main les pousses qui envahissaient le chemin menant à la plage. Un autre plantait en dernière minute une bordure de fleurs annuelles rustiques. De l'intérieur provenait le gémissement aigu de plusieurs aspirateurs fonctionnant en même temps.

« La grande vie, hein, Marcus ? Imagine-toi à quatre-vingt-quinze ans dans un fauteuil roulant et sans aucune chance d'approcher la plage, mais entretenant toute une suite de gens qui chaque année remettent en état ton jardin, tes allées et ta passerelle afin que rien n'ait l'air d'avoir changé depuis soixante-quinze ans.

— Soixante-quinze ans ?

— Elle en avait vingt quand elle est arrivée jeune mariée dans la maison de plage ancestrale de son époux. Quatre-vingt-quinze moins vingt égale soixante-quinze. Lachicotte te donnera tous les détails, ils sont amis. Peux-tu lui téléphoner et lui dire qu'elle ne va pas tarder ? Il sera heureux de lui préparer une tourte.

— Une tourte aux huîtres ?

— Non, elle déteste les huîtres. Probablement bœuf et rognons sans les rognons.

— Elle arrive aujourd'hui ?

— Demain. Ses gens la précèdent. Dès qu'elle sera là, elle enverra son aide à domicile avec sa carte pour nous laisser savoir qu'elle peut recevoir. Autrefois la carte était apportée sur un plateau d'argent mais désormais il est en osier et fabriqué par Roberta Dumas, qui maintenant s'occupe d'elle.

— Tu vas aller la voir ?

— Elle sait comment je fonctionne. Elle comprend. Elle respecte les artistes. Roberta est issue d'une lignée de vanniers dont certaines œuvres sont exposées à la Smithsonian Institution. D'où viens-tu ? Je crois deviner.

— Mr. Coggins était là-haut avec des ingénieurs militaires.

— Que faisaient-ils ?

— Je ne leur ai pas parlé. Mais Mr. Bolton pense qu'ils mesuraient le degré d'érosion autour de la villa. Je l'ai rencontré près du nid de tortue.

— Comment vont nos petits amis ?

— Il dit que la pluie d'hier peut retarder l'éclosion.

— Je suis sur l'île depuis vingt-cinq ans et je n'ai jamais assisté à... Comment disent-ils ? Au "déversement" ?

— Tu veux que je frappe à ta porte pour t'avertir ?

— Eh bien... pourquoi pas ?

— Même tard ?

— Bien sûr. Si je me sens de le faire, peut-être que je descendrai voir. Après tout, ils ont été en incubation sous notre passerelle. »

J'ai téléphoné à Lachicotte, qui semblait heureux d'avoir de nos nouvelles. « J'aimerais bien appeler plus souvent, mais je ne veux pas déranger (*déranger-er-er*). » Nous avons prévu d'aller chez Mrs. Upchurch le lendemain en début d'après-midi. « Elle va te plaire. C'est une bonne conteuse. Peux-tu dire à ta tante que je me suis permis de réviser sa Mercedes et de changer ses pneus ? Histoire de la remercier pour le prêt prolongé. »

Après avoir dîné avec Tante Charlotte, je suis descendu au bord de l'eau, sur la surface humide et luisante qui reflétait la même lumière orange que le grand « Tranquillité du crépuscule » accroché au mur de la bibliothèque et dont la carte postale avait été autrefois collée au frigidaire de ma mère. Je me disais qu'il devait être horrible de ne plus pouvoir peindre. Cela pouvait arriver

de différentes façons. À cause d'un bras blessé ou d'un régime fasciste qui vous en empêchait. Pendant que nous mangions, Tante Charlotte m'avait parlé du peintre allemand Emil Nolde à qui les nazis avaient interdit de peindre alors qu'il avait soixante-dix ans et était au sommet de son art. Pendant toute la guerre, il a réalisé en secret de petites aquarelles sur papier japonais qu'il cachait partout dans sa maison.

« Qu'est-ce que le papier japonais ?

— De nos jours, il ne vient pas forcément du Japon. C'est un papier de grande qualité fait à partir de fibres d'écorce et non pas de pulpe de bois, donc très résistant. Si tu dois peindre à l'eau comme ce pauvre Nolde, ça te permet de travailler par couches, comme à l'huile. Il écrivait des petits mots à ses tableaux secrets.

— Comment ça ?

— Des choses comme : “Pour vous seules, petites feuilles.” C'est celui que je préfère. »

Il ne pouvait pas utiliser l'huile parce qu'il ne pouvait pas être vu en train d'en acheter et qu'en cas de fouille, l'odeur l'aurait trahi. Pendant cette période d'oppression artistique, il avait abandonné les paysages qui l'avaient rendu célèbre et peint à l'aquarelle des silhouettes et des visages oniriques sur papier japonais. Il les appelait des tableaux non peints et Tante Charlotte a allumé son ordinateur pour me les montrer. Ils représentaient en couleurs vives des êtres grotesques ou surréels, dont certains paraissaient menaçants ou obscènes, comme s'ils venaient directement des régions intérieures les plus sombres de leur créateur. J'ai dit à Tante Charlotte qu'ils me faisaient penser aux monstres et fantômes que nous avions tous en nous sans même le savoir. « Très juste, Marcus », a-t-elle dit en prenant une gorgée de vin. Son visage s'est plissé comme cela arrivait presque toujours quand elle essayait de comprendre quelque chose. J'ai failli profiter de la bonne impression que je venais de faire pour lui demander si son projet secret avançait, mais je me suis retenu. Quelques instants plus tard, elle a voulu que j'ouvre une autre bouteille de vin et l'a emportée en claudiquant jusqu'à son atelier.

Tout en imprimant sur le sable mouillé les motifs de mes semelles, je me suis rappelé l'extravagant désespoir qui m'avait envahi le matin et le désir fou que

j'avais eu de mourir de peur à la vue du garçon-fantôme. Comment pouvait-on changer si souvent d'humeur au cours de la même journée ? Était-ce dû à mon âge ou serait-ce désormais toujours comme ça ? Et est-ce qu'après avoir décidé un matin de se tuer on ne pouvait pas se réveiller mort en se disant que l'on avait commis une erreur colossale ? Et voilà que j'étais la même personne, dans le même corps, habillé des mêmes vêtements, mais debout dans la paisible lumière orange de la « Tranquillité du crépuscule » de Tante Charlotte et enthousiaste à l'idée que les embryons de tortue encore sous le sable avaient, s'ils survivaient aux divers dangers qui les attendaient, au moins quatre-vingts ou cent ans devant eux avant de mourir de vieillesse et d'entrer dans l'histoire ancestrale des caouannes. Bientôt, ils allaient jaillir de leurs œufs, s'aplatir et prendre une forme de tortue, grimper les uns sur les autres et « se déverser » sur la dune pour courir vers la mer – processus auquel nous participions.

Je ne sais pas pourquoi mais cela m'a fait penser à William, mon ami ad litem, et au dernier salut vulcain que nous avions échangé à l'aéroport. Je me suis demandé de quel genre d'enfants il s'occupait maintenant et si je lui manquais.

J'avais eu beaucoup de chance d'être confié à lui. Tout le monde n'aurait pas compris que pour pouvoir véritablement accepter sa mort il fallait que je voie ma mère sans qu'elle soit embaumée. Nous nous sommes rendus à l'hôpital dans son camion. Il avait tout arrangé avec le chef de service des urgences, qui nous a emmenés en ascenseur jusqu'au sous-sol où se trouvait la morgue. Puis il a défait la fermeture à glissière de la housse mortuaire noire posée sur un brancard. Elle était là. C'était elle et pas elle. On m'avait dit à quoi m'attendre. L'os et le cartilage de son nez saillaient à l'endroit où il avait tapé dans le volant – notre Honda datait d'avant les airbags. Ses yeux étaient ouverts, mais la vie les avait désertés. Ses iris bleus avaient pris une teinte vert-jaune, terne. Sa bouche entrouverte laissait voir les dents écartées qui la complexaient tant. Elle avait récemment fait un henné, ses cheveux acajou brillaient plus que jamais. (« Au moins je ne suis pas morte avec des racines apparentes. » J'ai entendu sa voix, où se mêlaient l'autodépréciation et l'humour résolu, exactement comme lorsqu'elle vivait encore.)

William et moi avons organisé les funérailles pendant le trajet vers l'hôpital. Adolescente, Maman avait lu un roman écrit par un célèbre occultiste qui s'opposait à la crémation car il fallait selon lui pouvoir ressortir de la tombe en un seul morceau. « On pourrait avoir besoin de nos os, disait Maman. C'est peut-être de la superstition, mais comme ça remonte au Livre d'Ézéchiél, je préfère ne pas prendre de risques. » Quand nous vivions encore à Forsterville, Maman et moi parlions souvent de la mort et de l'endroit où nous aurions aimé être enterrés. Nous nous promenions dans un magnifique petit cimetière à l'extérieur de la ville. « Si nous sommes toujours ici au moment de ma mort, disait Maman, c'est là que j'aimerais être enterrée. » Mais après notre déménagement à Jewel, comme nous n'étions pas certains d'y rester, surtout après la faillite de la menuiserie Mountaintop, nous avons mis un terme à nos romantiques projets d'ensevelissement.

William m'a emmené dans le petit cimetière de campagne où reposaient presque tous les membres de sa famille. Il se trouvait à flanc de coteau face à la chaîne de montagnes qui s'étirait aussi loin que le regard portait. Quand le compte en fiducie sera créé, a-t-il dit, tu pourras acheter une belle pierre tombale et y faire graver son nom et ses dates de naissance et de décès. « Alors, où que tu ailles, Marcus, tu sauras toujours que tu peux revenir et la retrouver là. »

Alors que l'heure d'aller me coucher approchait, j'ai commencé à me sentir mal à l'aise. D'habitude, j'étais heureux à l'idée de pouvoir refermer la porte de ma chambre, l'ancienne chambre de Tante Charlotte, sachant que plus rien ne me serait demandé jusqu'au lendemain matin. Pendant au moins huit heures, je n'avais plus à me montrer intelligent, serviable ou empathique. Je pouvais m'écrouler sur les oreillers, dégagé de toute responsabilité, et m'endormir.

Mais une nouvelle peur m'empêchait d'avoir envie de dormir. Elle était plus intense que la pire de celles que j'avais imaginées dans l'ordre du surnaturel (pourrais-je survivre à un long face-à-face avec le garçon-fantôme sans devenir fou ?) et plus forte que la pire de celles qui me hantaient dans le monde réel (pourrais-je survivre si Tante Charlotte me renvoyait et tout recommencer dans une nouvelle famille d'accueil ?).

Ce que je craignais, ce soir-là, c'était de replonger dans le rêve de la nuit précédente dès que je serais endormi. De me retrouver sur le pas de la porte du bel appartement de ma mère alors qu'elle venait de me parler de ce merveilleux frère qui dormait dans sa chambre à lui, de regarder derrière elle et de voir tout au fond une porte qui s'ouvrait lentement. Je ne croyais pas être capable de supporter un tel face-à-face.

Afin de repousser l'instant fatidique, une fois la nuit tombée, je suis ressorti encore deux fois. J'ai tout d'abord fait le tour de la dune qui protégeait notre nid. Je me suis mis à quatre pattes et j'ai reniflé le sable. Aucune nouvelle odeur. J'ai éclairé avec ma torche à infrarouge le thermocouple planté dans le

sol : pas de hausse de température. La seconde fois, je suis allé m'asseoir en tailleur sur le sable et j'ai parlé aux embryons de tortue de la même manière que Maman me parlait le soir si elle en avait encore la force. Elle me racontait des histoires de quand j'étais tout petit. (« Nous nous regardions. Je ne me lassais pas de te regarder et de te voir me regarder. Tu étais si neuf, et si tu n'avais pas encore l'usage de la parole je voyais tes pensées et tes humeurs se refléter sur ton visage. ») Ou elle en inventait à propos de notre avenir, de la façon dont nous allions triompher.

Alors j'ai dit aux embryons combien ils étaient en sécurité dans leurs œufs et quel grand voyage les attendait. (« Vous êtes programmés pour ça, ne vous inquiétez pas, vos ancêtres l'ont fait pendant plus de quarante millions d'années. Vous allez sortir de votre coquille – la briser avec votre “diamant”, cette petite protubérance dure au bout de votre museau – et faites ensuite attention à ne pas vous épuiser en grim pant car vous aurez besoin de toute votre énergie plus tard. Vous n'êtes qu'à cinquante centimètres de la surface, et vous pourrez grimper sur vos frères et sœurs qui grimperont à leur tour sur vous, vous vous empilerez et formerez un élévateur fonctionnant au ralenti, puis vous pointerez la tête au-dessus du sable et trouverez le chemin que nous aurons tracé pour vous jusqu'à la mer. Suivez-le et ne vous en détournez pas, ne montez pas sur les côtés – et si vous le faites, une main humaine vous guidera tout doucement à nouveau vers le sillon. Il vous faudra environ un quart d'heure pour ramper à une vitesse de trois mètres par minute de votre nid jusqu'à l'eau. Nous vous escorterons tout du long afin de vous protéger des crabes fantômes. Mais nous ne pouvons pas vous transporter dans nos mains parce que vous devez sentir l'odeur du sable afin de vous souvenir du chemin à parcourir quand, adultes, vous reviendrez ici. »)

J'ai fini par dormir, mais je me suis réveillé tôt, dans l'étrange pénombre qui précède le matin. *J'ai échappé à la suite de l'histoire du frère*, telle a été ma première pensée. Puis je suis resté totalement immobile afin de retrouver un autre rêve qui s'effaçait – ce n'était pas un cauchemar, pas même ce qu'on pourrait appeler un mauvais rêve, puisque je voulais en garder certaines parties. J'en ai sauvé tout ce que j'ai pu, puis, vite, j'ai fait mon lit, je me suis habillé, j'ai mangé debout dans la cuisine et je suis parti à vélo vers le nord de

l'île. Le ciel ne s'était pas encore séparé du gris plat de la mer. Je n'étais jamais sorti si tôt. Aucun être vivant n'apparaissait sur la plage vide.

« C'est comme un jeu vidéo, m'avait expliqué Siffleur dans le rêve que j'avais voulu prolonger. Mais ce dont tu dois te souvenir, Marcus, c'est que nous sommes *dans* l'écran. Quelqu'un d'autre est aux commandes. » Nous devions, disait-il, éviter les « poudres de couleurs ». Quand le jeu commençait, celui qui jouait essayait de jeter ces poudres sur nous à travers de minuscules trous. Nous pouvions déjà les voir s'amasser dans leurs caissons et attendre d'être envoyées sur nous, épaisses couches rouges, jaunes et bleues comme dans les tableaux non peints de l'artiste allemand que Tante Charlotte m'avait montrés sur son ordinateur. Siffleur disait que pour survivre nous devions continuellement être sur nos gardes. Quand la poudre nous touchait, il fallait vite l'essuyer. « Que se passe-t-il si nous n'enlevons pas tout ? » lui ai-je demandé. « S'il y en a trop sur toi, a-t-il répondu de sa fine voix rauque d'asthmatique, les couleurs t'effaceront et tu seras piégé dans l'écran à jamais. » Bien que ce rêve ait eu des aspects effrayants, passer un moment avec Siffleur avait été agréable.

Le vent sifflait dans mes oreilles tandis que je fonçais vers le nord sans avoir mis mon casque, que je gardais attaché à l'arrière de ma selle. Les vieux ne s'embêtaient jamais à en mettre quand ils roulaient le matin sur la plage. Rester dans cette zone étrange, entre la nuit déjà finie et le jour pas encore commencé, me rendait nerveux. C'était comme si la plage avait été ensorcelée. La vague lueur dans laquelle j'avais semblait s'entortiller autour de moi et me pousser en avant vers ce qui m'attendait, quoi que ce fût.

J'ai souvent repensé à ce matin-là, et chaque fois calculé que les dix ou douze minutes que j'ai dû mettre, en pédalant de toutes mes forces, pour atteindre la Villa Chagrin auraient dû largement donner à l'aube le temps de naître. Mais à l'époque, j'ai eu l'impression que la pénombre m'avait accompagné d'un bout à l'autre du chemin, comme une fidèle couverture nuageuse. Elle était encore là quand je suis descendu de mon vélo et l'ai caché entre deux dunes, puis quand j'ai rampé dans le sable sous les fils barbelés entre les panneaux d'interdiction d'entrer. C'était comme si le temps, la lumière et le son avaient

conspiré et décidé de rester suspendus afin que je subisse de plein fouet l'impact de ce que je voyais.

Il était là sur le pas de la porte, tel qu'il voulait se montrer, et non tel que je l'imaginai. Je n'en revenais pas de l'éclat qui se dégageait de lui. Il était plus fort, plus vif et, contrairement à notre dernière rencontre, il ne s'avachissait pas, il n'attendait pas passivement de voir ce que moi j'allais faire. Il s'arc-boutait contre le chambranle, se poussait en avant des deux mains (j'ai vu ses jointures saillantes, ses doigts ouverts), silhouette prête à bondir après avoir été trop longtemps prisonnière.

J'ai vu le long visage étroit, les joues creuses, les petits yeux noirs comme des raisins profondément enfoncés dans les orbites, le cou long et souple, le nez de traviole, comme s'il avait été cassé et mal remis. J'ai vu la bouche large et les lèvres fines, les longues jambes minces en jean, légèrement fléchies, et les boots noires. La chemise rouge passé était toujours la même, mais cette fois déboutonnée, laissant voir la poitrine bien découpée d'un homme.

J'ai ressenti la même chose qu'en me trouvant, au détour d'un couloir à l'école, face à un garçon plus grand que moi. Il est là devant toi, cet être totalement autre ; et toi tu es pile au centre de son attention, et tu n'as pas la moindre idée de ce qui va se passer.

Je ne sais pas si la lumière du jour avait chassé l'obscurité, mais je me souviens d'avoir accueilli avec reconnaissance deux remarques qui se sont présentées à moi comme deux solides piliers de réalisme auxquels me retenir, alors que le garçon-fantôme semblait prêt à se précipiter en avant. J'ai tout d'abord calculé que si l'on prenait comme mesure étalon un laps de temps continu, il avait passé là plus de temps que tous ceux qui avaient habité la villa depuis 1804. Puis, en voyant ses mains aux jointures saillantes tendues contre le chambranle, je me suis posé une question d'ordre pratique, du genre de celles auxquelles Charlie Coggins aurait pu penser : pourquoi est-ce que personne ne s'est donné la peine de remplacer cette porte, ou au moins de clouer quelques planches afin de ralentir la dégradation des lieux ? Avoir ainsi injecté un certain pragmatisme dans la situation est peut-être ce qui m'a permis de rester là aussi longtemps que je l'ai fait. Était-ce assez longtemps pour me permettre de juger avoir atteint le niveau de tolérance maximal que je

pouvais assumer sans devenir fou ? Ou est-ce que mon cerveau primitif m'a entraîné dans la fuite sans profiter du luxe de la pensée ?

Ce jour-là je n'avais même pas encore monté les marches pourries qui menaient à la véranda. Tout ce que je sais c'est qu'à un moment j'étais debout dans le sable en dessous de lui, nous nous sommes regardés dans les yeux et je suis resté subjugué, et ensuite je me suis retrouvé loin de la villa, tourné vers l'océan. Le premier son qui m'est revenu est celui de mon cœur battant à toute vitesse dans ma poitrine. Le bruit des vagues a suivi, puis les cris des oiseaux, et le jour l'a définitivement emporté. Je savais qu'en me retournant je ne verrais maintenant plus qu'une maison en ruine et une porte béante.

Je me suis alors rendu compte que je n'étais pas seul au bord de l'eau. Non loin de moi se trouvait une femme qui tenait un golden retriever en laisse. Ils regardaient les rouleaux se briser, aussi immobiles que des statues, comme jouant à celui qui resterait le plus longtemps sans bouger. Le chien portait un gilet vert foncé marqué d'un numéro et d'un insigne. La femme avait à peu près l'âge de ma mère, la même petite silhouette bien droite et le même teint. Mais elle avait les moyens de soigner son apparence. Maman m'avait souvent expliqué en voyant certaines femmes ce qui trahissait chez elles le fait qu'elles avaient de l'argent. « Des cheveux comme ça coûtent une fortune. On dirait que certaines mèches sont simplement blondies par le soleil, mais il s'agit en fait d'un savant balayage. »

Soudain, le retriever s'est lancé vers une vague et la femme a tiré sur la laisse et murmuré quelque chose. Le chien s'est assis, comme de nouveau pétrifié. Le processus s'est répété. Je trouvais cruel d'amener un chien au bord de l'eau et de ne pas le laisser jouer dans les vagues. Plus ils tiraient chacun dans un sens à tour de rôle, plus je m'indignais.

La femme et le chien m'ont tous les deux regardé approcher. Elle avait une expression interrogative mais pas inamicale. Comme si elle savait déjà ce que j'allais demander.

« Pourquoi ne peut-il pas aller dans l'eau ?

— Ce ne serait pas une bonne idée. Nous l'éduquons pour qu'il devienne chien d'assistance. Normalement, Barrett est le chien le plus calme que tu aies jamais rencontré, mais quand nous l'avons amené ici, dès qu'il a entendu le

bruit de la mer il a commencé à s'agiter et quand il a vu les vagues il est devenu fou. » Elle avait le même genre d'accent que Lachicotte, quoique moins prononcé.

« Il doit aider un aveugle ?

— Non, un vétérán handicapé. C'est un nouveau projet. Les hommes de la prison maritime de Charleston entraînent les chiens. Mon mari et moi sommes bénévoles. Nous prenons les chiens un par un pendant les week-ends et les vacances afin de les accoutumer à de nouvelles expériences. Bruits inattendus et tout ce qui peut détourner leur attention. Cet après-midi, mon mari emmène Barrett sur un champ de tir et ensuite sur une aire de jeux.

— Qui l'a appelé Barrett ?

— Les hommes de la prison maritime. Chaque chien porte le nom d'un soldat tué en exercice. C'est bien, non ?

— Vous savez avec qui Barrett va aller ?

— Pas encore. On en décide lors de la dernière semaine de dressage. La liste d'attente est longue et elle s'allonge constamment. Cette guerre d'Irak est tellement étrange, tellement affreuse. Je ne savais pas qu'on pouvait recevoir tant de blessures différentes et survivre.

— Peut-être que le vétérán blessé qui aura Barrett vivra près de la mer et qu'ils iront se promener sur la plage et que Barrett pourra un peu patauger dans les vagues.

— C'est mignon de penser ça. Allez Barrett, ça suffit pour aujourd'hui. Ravie d'avoir bavardé avec toi. Passe une bonne journée. »

Pour rentrer, j'ai mis mon casque. Les vieux et les sportifs matinaux arrivaient les uns après les autres sur la plage, des chiens couraient entre l'eau et leur maître, puis bondissaient loin de ces derniers pour courser d'autres chiens et les renifler, activités qui ne feraient jamais partie de la vie de Barrett. Et cependant quelqu'un allait l'aimer et avoir besoin de lui. Il aurait un magnifique panier dans une maison qui deviendrait définitivement la sienne. Il se sentirait, à la manière quelle qu'elle soit dont les chiens sentent, indispensable pour son vétérán.

Avoir fui aussi lâchement devant le garçon-fantôme me décevait. Je n'avais pas été capable de saisir l'occasion qui m'était offerte. Jamais il ne s'était montré aussi distinctement et je n'avais pas pu le supporter.

J'étais certain de ce que j'avais vu. Et aussi de ne pouvoir en parler à personne. Ce que je ne savais pas c'était si j'étais ou non différent des autres enfants de mon âge. Est-ce qu'un autre individu de onze ans pouvait avoir eu une telle expérience ? Peut-être, mais à mon avis personne d'autre que moi ne l'aurait eue. Pourquoi ? Il m'a fallu faire un effort de raisonnement pour l'expliquer. C'était parce que la série d'événements qui avait abouti à cette matinée était inséparable de ce que j'étais, de mon histoire, de ma personnalité. Le garçon-fantôme était lié à ma vie et en même temps il était une entité en lui-même. Mais comment était-ce possible ? Comment pouvait-il être les deux à la fois ? Est-ce qu'il n'y avait pas le réel d'un côté et l'imaginaire de l'autre ? Ou est-ce que ces deux mondes étaient eux-mêmes liés ?

Je n'avais personne à qui le demander. Il aurait fallu pour répondre à de telles questions un être sage et plein d'expérience, une personne mûre qui aurait pris note de tout ce que je lui aurais raconté et m'aurait fourni une définition, un diagnostic, un concept suffisamment large pour contenir l'ensemble de la situation. Il existait sûrement des gens comme ça dans le monde – mais pas dans celui où j'avais vécu jusque-là. Plus tard, peut-être y aurait-il un professeur exceptionnel, comme celui des cours du soir de Maman qui jusqu'à sa mort avait généreusement partagé ses connaissances, quelqu'un à qui demander son avis et sur qui compter, qui savait des choses que j'avais besoin de savoir et qui, s'il ne les savait pas, m'apprendrait à les découvrir.

Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi vieux que Coral Upchurch. Ni personne de quelque âge que ce soit qui lui ressemble le moins du monde. Et bien que Lachicotte ait annoncé qu'elle me plairait, qu'elle était une extraordinaire narratrice, je ne m'attendais absolument pas à entendre l'histoire qu'elle nous a racontée en ce premier après-midi où je la vis.

Lachicotte est venu me chercher à deux heures, nous laissant une tourte à la viande et aux champignons identique à celle qu'il apportait à Coral Upchurch. « Préchauffez le four à cent quatre-vingts degrés et laissez-y la tourte pendant trente minutes, a-t-il dit. Ne vous servez pas du micro-ondes, la pâte perdrait son croustillant. » Il était allé se faire raser et sentait le vieux gentleman qui a particulièrement voulu soigner son apparence.

Pendant les sept heures qui s'étaient écoulées depuis mon retour de la Villa Chagrin, je n'avais pas chômé. Après une course à l'épicerie générale de l'île, je m'étais accordé quelques instants privilégiés en compagnie des œufs de tortue, puis j'avais fait tourner deux machines à laver. J'étais en train de ranger les étagères de la cuisine quand Tante Charlotte avait surgi de son atelier interdit et m'avait demandé si j'avais le temps de lui laver les cheveux avant que Lachicotte arrive. « Je me demande si on ne devrait pas d'abord les couper, a-t-elle dit en fronçant les sourcils devant le miroir pendu au-dessus du lavabo.

— Tu veux que moi, je te coupe les cheveux ?

— Et pourquoi pas ? Toi au moins tu vois l'arrière de ma tête. Deux centimètres plus court, ce sera parfait.

— Je coupe avant de laver ?

— Oui. Tu attrapes une mèche, tu en enlèves deux centimètres. Puis tu recommences avec une autre mèche et ainsi de suite tout autour.

— Et si je rate ?

— Je raterai encore plus si je le fais de la main gauche. Commence par l'arrière. Quand tu arriveras devant, tu auras pris le pli. »

Je ne me sentais pas très à l'aise. La tignasse raide de ma tante était à peine assez longue pour que je puisse bien tenir ses cheveux entre mes doigts. J'avais déjà coupé les cheveux de Maman et elle avait coupé les miens, mais c'était dans un autre monde. Assise devant moi, exposant humblement son cou aux ciseaux, Tante Charlotte semblait sans défense. J'aurais pu tailler n'importe comment, à la sauvage, et la rendre horrible. J'aurais pu devenir fou et la poignarder dans le dos. Toutes sortes d'associations d'idées inquiétantes me traversaient l'esprit. La dernière fois que j'avais *attrapé une mèche de cheveux* de quelqu'un c'étaient les soyeuses boucles brun-roux de Siffleur, pour le tirer vers moi et le frapper plus fort. Le cou de Tante Charlotte était terriblement blanc et fin comme celui du garçon-fantôme. Et si j'avais tout d'un coup lâché « Écoute, Tante Charlotte, je sais ce que tu penses des fantômes, mais ce matin j'ai eu une espèce d'hallucination et il faut que j'en parle à quelqu'un » ? La simple idée d'une telle confession m'a glacé. J'entendais déjà ma tante se dire intérieurement : *Oh non, et dire que tout allait si bien. Les hallucinations sont au-delà de ce que je peux prendre en charge. Il vaut mieux qu'il aille vivre ailleurs.*

D'un autre côté, lui rendre ce service était une nouvelle façon de lui être utile, à condition de garder pour moi ce qui s'était passé ce matin-là. Et quand j'ai eu fini de lui laver et sécher les cheveux, Tante Charlotte a levé les sourcils devant l'image que lui renvoyait le miroir et elle m'a dit que je l'avais « très élégamment coiffée ».

La maison de Coral Upchurch était d'une autre classe que ce que Tante Charlotte aimait appeler son « cabanon retapé ». C'était une des plus anciennes de l'île, sans être aussi vieille que la Villa Chagrin, mais construite au milieu du dix-neuvième siècle par des gens qui avaient de l'argent et pour qui il était évident que leurs descendants y prendraient encore du bon temps alors qu'eux-mêmes seraient depuis longtemps partis en poussière. La cuisine se trouvait au

rez-de-chaussée en face du garage. Au-dessus, le corps principal reposait sur les traditionnels piliers de briques que protégeait un treillis peint en blanc. Lachicotte m'expliqua tout cela en chemin. Roberta Dumas, l'aide à domicile de Coral Upchurch, était assise à l'ombre de la passerelle, entre la cuisine et le garage. Ses doigts voletaient autour du très grand panier qu'elle tressait. En nous voyant arriver, elle s'est levée, a balayé de sa blouse des brins d'osier et contourné une barrière de seaux remplis de longues tiges de teintes différentes. Grosse, elle portait son poids avec légèreté. Sa peau noire s'est irisée de reflets bleus et violets quand elle est passée de l'ombre au soleil. Elle portait un ensemble avec pantalon d'uniforme sous une large blouse d'artiste aux couleurs vives.

« Mr. Hayes, vous arrivez toujours les bras chargés de cadeaux. »

Lachicotte m'a présenté et a tendu la tourte à la viande en donnant à Roberta Dumas les mêmes conseils de mise au four qu'à Tante Charlotte et moi.

« Je vais l'emporter là-haut et la lui montrer, a dit Roberta, comme ça elle saura que ce soir nous nous régalerons.

— Comment s'est passé votre hiver, Roberta ?

— Eh bien, vous devez savoir que Mr. Billy est mort au mois de janvier.

— Mais non ! Comment se fait-il qu'elle ne me l'ait pas dit quand je l'ai appelée hier ?

— Ça l'a complètement déstabilisée. Elle trouve que c'est contre nature, que les parents doivent partir avant. Mr. Billy venait d'avoir soixante-cinq ans. Il était allé se faire remplacer les piles de son pacemaker et il a eu une crise cardiaque là-bas, sur la table d'opération.

— Et elle ne m'en a rien dit !

— Elle n'a pas encore accepté. Elle a d'abord été surtout très en colère. Mais vous pouvez aborder le sujet. Elle aime parler de lui. Elle sait qu'il est enterré dans le caveau familial à Columbia, mais c'est presque exactement comme si nous attendions sa visite annuelle. L'esprit humain est une chose étonnante, vous ne trouvez pas, Mr. Hayes ? Il peut être au même moment dans différents endroits du temps.

— Quel est cet objet imposant que vous tressez ? a demandé Lachicotte.

— Ce monstre ? Mon petit-fils l'appelle Panier Boogie. » En riant elle l'a soulevé et l'a posé sur son tabouret, dont il dépassait largement. « On m'a indiqué la taille requise, mais les proportions sont complètement fausses. Les poignées, si j'arrive jusque-là, vont ressembler à des oreilles d'éléphant. Je vais peut-être bientôt arrêter et faire dire que je suis décédée.

— C'est une commande ? »

Elle a hoché la tête. « Ils l'ont vu dans le catalogue de la Smithsonian Institution, et ils ont voulu le même, mais en trois fois plus grand. Un modèle de ma grand-mère. Elle se retournerait dans sa tombe si elle le voyait. Mrs. Upchurch a dit que si je décidais de ne pas le finir, elle me l'achèterait tel quel et nous pourrions l'utiliser comme panier à linge sale. »

J'ai trouvé ça hilarant, car c'était exactement ce à quoi la chose ressemblait. Le fou rire m'a pris, puis a gagné Lachicotte et ensuite Roberta.

« Ma tante vient de finir un immense tableau commandé par des gens riches, ai-je dit. Il mesurait un mètre sur un mètre cinquante et ils lui ont remis un chèque qui était trop gros pour qu'elle le garde à la maison. Elle a dit qu'ensuite elle allait revenir à ses formats préférés, quinze sur vingt-cinq ou peut-être même dix sur quinze. Malheureusement elle s'est cassé le poignet droit ce soir-là et ne pourra pas peindre pendant un moment.

— C'est vraiment terrible. Un jour j'ai claqué une portière de voiture sur mes doigts et je n'ai pas pu travailler pendant six semaines. »

Roberta nous a précédés dans l'escalier extérieur équipé d'une rampe d'accès pour handicapés. Dans une véranda une minuscule vieille dame nous attendait assise sur son fauteuil roulant. Quand nous sommes arrivés dans son champ de vision, elle a tiré une dernière bouffée de sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier posé à côté d'elle sur une table en verre.

« De quoi étiez-vous tous en train de rire ? Je croyais que vous n'alliez jamais monter.

— De mon panier monstre. Regardez, Mr. Hayes nous a apporté une tourte à la viande.

— Vous êtes un ange, Lachicotte. Roberta n'aura pas besoin d'aller à l'épicerie et d'interrompre son œuvre. Et voilà donc Marcus. Sois le bienvenu, Marcus. Cette tourte sent délicieusement bon, Lachicotte. Venez m'embrasser

et oublions les condoléances. Je suis encore furieuse que Billy m'ait doublée sur la ligne d'arrivée. Viens t'asseoir en face de moi, Marcus. »

Pour la seconde fois de la journée, je me suis imaginé ce que Maman aurait pensé de cette femme que la vie avait tant gâtée. (« Ce simple ensemble d'été a dû coûter très cher, Marcus. Et regarde, il est encore en excellent état. Il est allé chez un bon teinturier tous les ans depuis quarante ans. Et tu as vu la peau soignée qu'elle a, et ses dents ? Pour qu'elles soient aussi blanches à son âge et alors qu'elle fume, il faut qu'on lui ait mis des couronnes et des facettes en porcelaine. Et il ne lui en manque aucune. Cette vieille dame est l'exemple même d'un bon entretien sur le long terme. »)

« Je vais vous laisser entre gens de bonne compagnie », a dit Roberta, avant de demander à Mrs. Upchurch : « Mais qu'allons-nous manger après la tourte à la viande de Mr. Hayes ?

— Une glace suffira », a répondu la petite reine enfant gâtée de quatre-vingt-quinze ans enfoncée dans son trône fauteuil roulant. Sur la table en verre près du cendrier étaient posés des jumelles, un étui à cigarettes et un briquet en argent, une carafe d'eau glacée recouverte d'un verre et un pilulier contenant les doses de médicaments quotidiennes de la semaine à venir. Il y avait de l'autre côté deux grands verres, un pichet de thé glacé, deux serviettes à thé en tissu et une assiette remplie de biscuits extraordinairement plats.

Les vieux yeux vifs de Coral Upchurch ont cherché les miens. « Ainsi tu es le petit-neveu de Charlotte Lee.

— Oui madame.

— Oh je t'en prie, appelle-moi Coral. J'essaye désormais de me débarrasser du superflu. Si je vis beaucoup plus longtemps, j'espère que même le "Coral" deviendra inutile. Quand on atteint mon âge, on a envie de se considérer d'un point de vue archéologique, de dépasser les noms de famille, les prénoms et les formules de politesse. » Son accent ressemblait à celui de Lachicotte, avec par-dessus comme des traces de voix provenant de quelque part dans son passé.

« Et d'un point de vue archéologique, qu'y aurait-il au-delà de Coral ? ai-je demandé.

— C'est ce que j'essaye de découvrir ! Peut-être vas-tu m'aider ? Qu'y aurait-il au-delà de Marcus ? »

C'était une question vraiment intéressante. Il a fallu que je ferme les yeux pour réfléchir plus sérieusement. « Peut-être aucun autre prénom, ai-je dit. Prenons par exemple quelqu'un qui a une tortue qu'il a appelée Luke. Avant d'être Luke, Luke était simplement une tortue. Ou, pour être plus précis, une tortue caouanne. Et avant ça... il va falloir que j'y réfléchisse plus longuement.

— Oui, s'il te plaît. Je n'ai jamais connu de Marcus. Plusieurs Marc, mais aucun Marcus. En dehors de Marcus Aurelius Antoninus Augustus, c'est-à-dire Marc Aurèle, je n'en vois aucun.

— C'est à cause de lui que Maman m'a appelé comme ça. Elle adorait ses *Pensées pour moi-même*. Elle en avait deux exemplaires, dont un avec sur la page de gauche le texte grec, traduit à la main entre les lignes. Parce qu'il les a écrites en grec, vous savez.

— Ta mère devait être très savante.

— Elle adorait étudier, apprendre. Elle avait l'intention d'aller à l'université pour ensuite enseigner. » J'allais ajouter qu'elle était décidée à devenir quelqu'un puis je me suis rappelé que j'avais déjà raconté ça à Lachicotte et qu'il avait alors généreusement suggéré qu'elle n'était certainement pas n'importe qui pour m'avoir aussi bien élevé.

« D'après Lachicotte, tu aides beaucoup ta tante, a dit Coral Upchurch. Mais quand tu ne l'aides pas, à quoi t'amuses-tu ? Tu t'es fait des amis ? »

Eh bien, j'ai passé pas mal de temps avec ce jeune garçon. Il est un peu plus âgé que moi, dans les quatorze ans, et mort depuis cinquante ans.

« Je me promène à vélo. Et je suis devenu ami avec un des membres de la Patrouille des tortues, Mr. Bolton. Cette année, il y a un nid enterré sous la passerelle de ma tante.

— Marcus s'intéresse beaucoup à l'histoire de l'île, est intervenu Lachicotte. En particulier à la vieille villa des Barbour, sur la pointe nord. Nous sommes allés à la bibliothèque faire des recherches sur cette pauvre famille qui a disparu pendant l'ouragan Hazel mais nous n'avons rien trouvé qui les concerne.

— Eh bien, je pense pouvoir vous en dire sur eux plus que n'importe qui, a dit Coral Upchurch. Je ne parle pas des Barbour, qui, pour autant que je sache, vivent toujours à Columbia. Et je ne sais pas grand-chose à propos des

malheureux parents. Mais Billy connaissait le fils. Ils avaient le même âge. C'était un garçon plutôt malsain. Archie, mon mari, a voulu que nous quittions l'île début octobre parce qu'il pensait que ce gamin avait une mauvaise influence sur Billy. Je passais généralement tout le mois d'octobre ici. C'était l'époque de l'année que je préférais. Pendant la semaine je restais seule, Archie avait son travail d'avocat et Billy, bien sûr, allait à l'école. Ils me rejoignaient le week-end. J'étais furieuse de devoir plier bagage – comme si nous avions été chassés, ou quelque chose de ce genre – et de ne pas pouvoir profiter des moments que j'aimais tant à cause de cet enfant.

— Vous vous souvenez de son nom ?

— Il était assez courant, quelque chose du genre de Billy, sauf que ce n'était pas ça, évidemment. Le nom de famille n'était pas de ceux qu'on entend à tous les coins de rue, quoique quand même anglo-saxon. Quand ça me reviendra, je le noterai pour toi. Désormais, Marcus, je dois enregistrer les demandes que j'adresse à mon cerveau, comme dans une bibliothèque, et ensuite un petit employé prend ma fiche et disparaît dans les rayons. Ça peut être un peu long, mais il revient toujours les mains pleines.

— Quelle mauvaise influence avait-il sur votre fils, si ce n'est pas trop indiscret ?

— Quand il rentrait, Billy sentait l'alcool et la fumée. Archie disait que ce n'était pas du tabac, mais de la marijuana. Tu sais, on croyait à l'époque que l'herbe entraînait forcément vers l'héroïne. Les médecins n'en prescrivaient pas encore aux malades. Au début des années cinquante la consommation de drogues était gravement punie. Et ce garçon était... par ailleurs... bizarre. Il ne se baignait jamais. Billy disait qu'il n'enlevait jamais ses vêtements, ni même ses chaussures. Il marchait d'un bout à l'autre de l'île entièrement habillé – c'est comme ça que Billy l'avait rencontré, alors qu'il passait devant chez nous, l'air sombre. Ce qui ne pouvait que plaire à Billy. Il adorait tendre la main à ceux qui lui semblaient désespérés. Si je me souviens bien, ces gens avaient eu des contretemps, ou des ennuis quelconques, quelque chose à voir avec leur maison, et il y avait aussi un problème avec l'enfant. Le père travaillait pour une compagnie de charbon du Kentucky, pas comme mineur, mais dans les bureaux. Ayant appris leurs mésaventures, des amis des Barbour

les avaient pris en pitié et comme la maison était vide en octobre, on leur avait proposé de s'y installer. Je ne sais pas si c'était pure charité ou s'ils payaient quelque chose. Mais ça a coûté cher aux Barbour. Après leur disparition... *Dace* ! C'est comme ça qu'ils s'appelaient, Dace. Mon petit employé est revenu des rayons ! Le garçon s'appelait Johnny Dace. Bon, où en étais-je ?

— Après leur disparition, ai-je dit.

— Ah oui. Bien que les corps n'aient jamais été retrouvés, une cousine du père a intenté un procès aux Barbour. Elle disait qu'il était la seule personne qui lui restait et qu'elle ne voulait que ce qui lui était dû. Elle a touché de l'argent – et même demandé qu'on lui remette les affaires personnelles et la vieille voiture des Dace. Peu après les Barbour ont vendu la villa. Selon Archie, seul l'ouragan Hazel aurait dû être inculpé dans cette affaire. Ce n'était pas la faute de la maison. Quel dommage, qu'ils ne soient pas restés à l'intérieur. Elle était construite pour résister. Ils seraient probablement encore là aujourd'hui. Il n'y a que la véranda côté sud qui a été détruite, le garçon y aurait mis le feu en allumant une de ses cigarettes. »

Je me sentais comme Barrett le chien quand, fasciné par les vagues, il tirait sur sa laisse. L'objet de ma fascination se trouvait à environ la même distance de moi que la mer l'avait été de Barrett ce matin-là, et j'avais envie de plonger, de m'immerger dans tout ce dont elle pourrait se souvenir à propos de Johnny Dace. Ma liste de questions s'allongeait, pourtant j'étais retenu par la « sociabilité » comme Barrett par sa laisse. Lachicotte et moi rendions visite à une vieille voisine et nous devions échanger tour à tour les dernières nouvelles. Boire du thé glacé et manger d'étranges biscuits, si fins que chacun vous entraînait à en manger un autre. Les blessures de Tante Charlotte furent décrites, leur gravité et le temps qui la séparait de la guérison évalués, et son complet rétablissement souhaité. Lachicotte mit Coral Upchurch au courant de tout ce qui se passait sur l'île, ce qui au moins permit d'aborder le destin futur de la Villa Chagrin.

« Ceux qui l'ont achetée aux Barbour auraient dû la remettre en état ou bien la démolir, a dit Coral Upchurch. Mais ils ont préféré la revendre. Puis Mr. Coggins, l'agent immobilier, le père, qui est mort, pas le fils, s'est précipité sur l'affaire mais n'a pas réussi à s'en débarrasser. Je n'ai pourtant jamais

compris qu'on la laisse tomber en ruine de cette manière. Selon Archie, la plupart des municipalités auraient imposé leur point de vue. Chaque année jusqu'à sa mort, Archie marchait jusque là-bas et en revenait atterré. Il disait que c'était une honte pour l'île et pour nous tous. C'est lui qui a persuadé le vieux Coggins et les conseillers municipaux de mettre les fils barbelés et les panneaux d'interdiction. Sinon, les a-t-il prévenus, vous allez au-devant d'accidents et de poursuites pénales. Et il a quand même fallu vingt ans avant qu'ils s'y résolvent. Quand ils l'ont fait, la maison était complètement en ruine. Depuis longtemps les gens d'ici l'appelaient Villa Chagrin.

— La barrière était déjà là quand ma tante est arrivée sur l'île. » Demander ensuite si Billy était allé voir Johnny Dace chez lui aurait été parfaitement logique. « La Villa Chagrin est à l'origine de la carrière de peintre de ma tante.

— Oui, elle me l'a raconté. Je t'en prie, Marcus, prends le dernier biscuit benne. Cela ne te fera pas coiffer sainte Catherine, comme on disait autrefois, même si ça ne s'appliquait qu'aux filles. Ce sont des biscuits au sésame. Une graine que les esclaves ont apportée d'Afrique. En bantou, *benne* veut dire sésame. Roberta te donnera la recette. Chaque année après Noël elle en fait des tonnes pour Kwanzaa. Tu sais ce qu'est Kwanzaa ? »

J'ai dû admettre que non, et c'est ainsi que comme Barrett j'ai été retenu loin de l'objet de ma fascination tandis que Coral Upchurch me parlait de la première fête afro-américaine, instituée dans les années soixante lorsque les Noirs commencèrent à tirer de leurs racines une certaine fierté.

« Elle commençait à en avoir assez, a dit Lachicotte tandis que nous retournions chez Tante Charlotte. Elle regardait sans cesse ses cigarettes.

— Elle pouvait fumer devant moi.

— Et devant moi aussi. J'ai été élevé dans un brouillard de fumée parentale. Mais aujourd'hui les fumeurs ont chacun leur propre code de l'honneur. De toute évidence, pour elle il faut que cela ait lieu dehors et sans personne autour d'elle.

— Pourquoi ?

— À cause du tabagisme passif.

— Oui, je suis au courant.

— Leur proposer de faire leurs courses quotidiennes était gentil de ta part.

— Aucun problème. Elles mangent surtout des plats préparés, comme Tante Charlotte et moi, et comme ça Roberta n'aura pas besoin de sortir le van du garage et d'interrompre la réalisation de son œuvre. »

Lachicotte a ri. « Quelle horreur que ce panier !

— Ce n'est pas parce que les gens ont de l'argent qu'ils ont du goût », ai-je dit, reprenant mot pour mot une expression de ma mère.

Lachicotte s'est arrêté à côté de la Mercedes de Tante Charlotte, qu'il conduisait depuis qu'il avait vendu la Bentley. « Comment s'en sort-elle ?

— Elle travaille sur un nouveau projet.

— Ah bon ? Quel genre de projet ?

— C'est un secret. Je ne suis pas autorisé à entrer dans son atelier. Je crois que ça a à voir avec la peinture, mais je n'en suis pas sûr, parce qu'aucune odeur ne provient de derrière la porte. Quand elle utilisait de l'huile, je le sentais toujours. Elle y passe des heures et des heures, jour après jour.

— Et est-ce qu'elle...

— S'envenime ?

— Tu lis dans mes pensées.

— Pas plus que d'habitude. Elle dit que c'est pour elle une passe difficile.

— J'espère que quand elle reverra le chirurgien de Charleston il aura de bonnes nouvelles à lui annoncer. Elle souffre ?

— Pas que je sache. Elle m'a demandé de cacher les calmants et il en restait encore pas mal.

— Bon, peut-être qu'elle va tenir comme ça jusqu'à la fin de l'été. Et ce sera grâce à toi, Marcus.

— Tu n'entres pas ?

— Non, merci. J'ai des trucs à faire et nous nous sommes dit bonjour tout à l'heure. Ta tante trouve certainement que c'est suffisant. »

« Raconte-moi tout, a demandé Tante Charlotte pendant le dîner. J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyé.

— Non, c'était très bien. Et j'étais content de rencontrer Roberta. Elle tressait un affreux panier complètement difforme et immense que des gens lui ont

commandé. Elle voudrait qu'on fasse courir le bruit de sa mort afin qu'elle n'ait pas à le finir. »

Ça a amusé Tante Charlotte. Elle dégustait avec plaisir la tourte à la viande de Lachicotte – réchauffée selon ses indications – et ingurgitait autant de vin que d'habitude, réceptive, détendue.

« Bon, de quoi avez-vous tous parlé ?

— Son fils Billy est mort l'hiver dernier.

— Vraiment ? Et de quoi ?

— Il a eu une crise cardiaque à l'hôpital. Pendant qu'on remplaçait les piles de son pacemaker.

— Est-elle ravagée par le chagrin ?

— Plutôt en colère, selon Roberta, parce qu'elle aurait dû partir avant lui. Elle a dit à Lachicotte que son fils l'avait doublée sur la ligne d'arrivée. Elle était plutôt de bonne humeur. Sauf vers la fin, Lachicotte a remarqué qu'elle mourait d'envie de fumer une cigarette.

— Tu peux toujours compter sur Lachicotte pour remarquer ce genre de choses.

— Elle a dit qu'elle n'avait encore jamais rencontré de Marcus, puis elle m'a demandé ce que je faisais pour m'amuser.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai parlé de la Patrouille des tortues. Et de mes promenades à vélo.

— Cela ne semble pas être grand-chose. Je me demande comment tu te souviendras de cette période de ta vie, Marcus, comment tu la décriras plus tard. “Quand j'avais onze ans, ma mère est morte et je suis allé vivre avec mon étrange grand-tante sur une île.”

— Je ne te trouve pas étrange.

— De toute façon, tu ne le dirais pas. J'ai essayé de tenir mes bizarreries à l'écart des autres. Au moins je ne les leur inflige pas, c'est l'avantage de l'isolement. Enfin, j'espère ne pas le faire. »

Il n'y avait aucune bonne réponse à cela. Dire : « Non, tu ne le fais pas » aurait signifié qu'elle était vraiment étrange. J'ai donc simplement répondu que j'aimais ma vie sur l'île. Je me suis empêché d'ajouter que j'espérais ne pas

trop perturber sa solitude. J'aurais eu l'air de chercher à entendre que non et à lui faire répéter combien j'étais serviable, prévenant et ingénieux.

Tout en m'adonnant à ces petits calculs moraux, je me suis rendu compte que je n'allais pas lui raconter ce que Coral Upchurch avait dit du garçon de la Villa Chagrin. Il avait maintenant un nom et certains traits de caractère (pour la plupart négatifs en dehors de son goût pour les marches sur la plage). Je n'avais pas envie de partager ces informations avant d'avoir eu le temps de penser plus longuement à lui. Depuis aussi longtemps que je m'en souvenais, j'avais toujours gardé un espace secret où réfléchir à ce qui m'importait.

Je n'avais certainement jamais tout dit à Maman – beaucoup de mes pensées l'auraient blessée. Lors des séances chez le psychiatre qu'on m'avait imposées, je m'en étais tenu à des réponses anodines. Avec Siffleur, jusqu'à notre rupture, j'avais laissé de côté des vérités notables de mon histoire personnelle, le laissant m'imaginer vivre dans une pauvreté idéalisée avec une courageuse mère célibataire.

Mais j'ai dit à Tante Charlotte avoir proposé à Coral Upchurch et Roberta de faire leurs courses. « Comme ça Roberta n'aura pas besoin de sortir la voiture du garage et de négliger son œuvre. Elles mangent surtout des plats préparés, comme nous.

— Parfois, je n'en reviens pas que tu sois aussi gentil, Marcus.

— Je ne le suis pas tant que ça. »

Je savais qu'ainsi je me liais à leur vie quotidienne. Coral Upchurch ne souhaitait pas avoir de la compagnie avant le début de l'après-midi, mais elle avait dit vouloir me voir tous les jours. J'avais hâte de m'asseoir en face d'elle et de lui poser tranquillement quelques questions. Elle enverrait son bibliothécaire mental dans les rayons de sa mémoire et il reviendrait avec de nouveaux renseignements concernant Johnny Dace.

« En fait j'espère égoïstement que ta gentillesse se révélera être sans faille, a dit Tante Charlotte. Cela me redonnerait foi en la nature humaine. »

La dune la plus proche de la maison était devenue mon lieu de méditation et d'examen de ma santé mentale. Je m'y asseyais le soir, surplombant la couvée enterrée dans le sable où cent dix embryons se tortillaient sous leur coquille, sachant qu'en dépit des bizarreries qui m'avaient traversé depuis mon réveil, j'avais aussi participé à la réalité du jour qui finissait. Et cette réalité me reliait à celle du monde ancien où les caouannes étaient déjà une vieille histoire et à un monde futur où je serais mort, où peut-être l'humanité tout entière se serait éteinte alors que ces tortues feraient encore exactement ce qu'elles avaient toujours fait sans l'aide de notre espèce disparue.

J'avais l'impression d'être leur invité. Je voulais rester discret et ne pas affecter leur développement. Quand le temps de l'éclosion s'est approché, je leur ai parlé dans un murmure apaisant et sage. Je leur ai dit à quoi elles devaient s'attendre entre l'instant où chacune utiliserait la dent temporaire placée au bout de son museau pour briser sa coquille puis s'étirerait. (« Souvenez-vous que vous êtes roulées en boule depuis deux mois et que vous devez le faire. Et ce faisant vous heurterez les coquilles encore closes de vos frères et sœurs et les stimulerez pour qu'ils sortent eux aussi... »)

Ce mois de juillet était celui des « deux lunes », m'avait appris Ed Bolton. Environ tous les trois ans la lune est pleine deux fois lors d'un même mois. Elle l'avait été le vendredi précédent et le serait encore le 31 juillet. Elle s'appellerait alors lune bleue, car des particules de poussières de haute altitude lui donneraient cette couleur qu'on lui voit rarement. Ce soir-là elle était

décroissante et gibbeuse – de *gibbosus*, bossu en latin. Sa courbe intérieure avait bien quelque chose d'une bosse. Mais quand il ne resterait de l'astre qu'un dernier quartier, la bosse disparaîtrait. Ed Bolton m'avait fait don des tortues et de la lune. J'aurais aimé être un de ses élèves quand il enseignait les sciences au lycée. Il donnait l'impression que tout ce qui existait dans la nature lui était important – comme cela le devenait pour tous ceux qui regardaient bien le monde.

Avoir raté Billy Upchurch à un an près était vraiment désespérant. Il aurait répondu aux plus cruciales de mes questions. Je lui aurais demandé, pas de but en blanc mais au fur et à mesure de la conversation, de quoi Johnny et lui parlaient. Johnny Dace lui avait peut-être raconté ces difficultés familiales auxquelles Coral Upchurch avait fait allusion. Ainsi que les problèmes qui ne concernaient que lui. S'il n'allait pas à l'école en octobre, c'était peut-être qu'il avait été renvoyé. Il avait sûrement expliqué à Billy pourquoi il gardait toujours ses vêtements sur la plage, ou au moins trouvé une excuse à ce comportement. Et j'aurais adoré savoir pourquoi Billy était allé vers lui après l'avoir vu marcher d'un bout à l'autre de la plage dans les deux sens, une chose que je n'avais pas encore faite. J'aurais demandé qui avait parlé à l'autre en premier. À mon avis, c'était Billy, puisqu'il tendait toujours la main à ceux qui lui semblaient désespérés. Et est-ce que Johnny l'avait invité chez lui, ou s'était-il invité lui-même ? Et quand ils étaient là-bas, à quoi passaient-ils leur temps ?

Si le garçon-fantôme n'avait pas disparu dans l'ouragan, il aurait soixante-cinq ans, comme Billy, à moins qu'il ne soit mort avant Billy.

Je ne m'étais pas encore habitué à la beauté de l'île. Tu es un veinard, Marcus, avait dit la mère de la famille d'accueil quand ils avaient décidé que j'allais vivre avec ma tante dans son cabanon de plage. Je pensais qu'effectivement j'avais de la chance, mais ce n'était pas sans remords ni sentiment de culpabilité. Si Maman n'était pas morte, nous vivrions encore probablement dans cet horrible appartement de Smoke Vine Road, au-dessus de notre infernale propriétaire. Jewel avait beau se trouver au milieu de montagnes magnifiques, le seul nom de cette ville évoquerait toujours pour moi la honte et la pauvreté. Maman devait mourir afin que je puisse quitter

Jewel pour le bord de mer. Comme il était triste que nous n'ayons jamais pu partager ensemble le plaisir d'un bel environnement. Forsterville (plus de dix mille habitants) était une bourgade de piémont où il n'y avait qu'une usine de meubles et des voies ferrées, quelques rivières et ruisseaux pollués et, à vingt kilomètres, un lac artificiel au bord duquel les citoyens importants avaient leur résidence d'été. Avec ses cyprès et ses pelouses soigneusement entretenues, le paisible cimetière de campagne où nous allions marcher et respirer un air qui ne sentait pas la sciure, les produits chimiques et le vernis était le seul bel endroit où Maman et moi avions été ensemble. Nous nous promenions entre les pierres tombales – sur lesquelles on lisait souvent le nom des Forster, qui avaient fondé la ville – et nous jouions au jeu des funérailles, choissions les vêtements que nous souhaitions porter dans notre cercueil, les cantiques et les psaumes qui seraient chantés et lus. (« Nous devrions probablement aller plus souvent à l'église, disait Maman. Il y aurait alors plus de monde à nos enterrements. Mais je ne crois pas que mes grasses matinées du dimanche soulèvent la colère de Dieu. ») Maman était joyeuse et sereine lorsque nous allions au cimetière de Forsterville.

Les choses allaient maintenant changer entre le garçon-fantôme et moi. Je le savais. Tout dans sa présence et sa posture avait dit : *Tu m'as convoqué. Je suis là. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?* Mais j'avais raté le test. J'étais certain qu'il n'apparaîtrait plus. Si seulement je m'étais rappelé les règles qui étaient énoncées à longueur de pages dans toutes les histoires de fantômes que Siffleur et moi dévorions autrefois. La personne vivante était à la hauteur du défi ou ne l'était pas. Si vous vouliez garder contact avec le fantôme, vous deviez faire vos preuves dès la première rencontre. Siffleur et moi en avions souvent discuté : si nous avions un jour la chance de rencontrer un fantôme, comme dans l'un de ces livres que nous adorions et où le héros réussissait l'épreuve, que ferions-nous, que dirions-nous ? Nous allongions constamment la liste de nos règles de conduite face aux fantômes.

« Ce n'est que pour ceux dont tu penses qu'ils méritent ton aide, a-t-il précisé un jour, pas les autres. » Pour ceux qui en valaient la peine, on devait rester là où on était, même si nos jambes tremblaient, et dire : De quoi avez-vous besoin ? Que puis-je faire dans notre monde que vous ne pouvez plus faire

vous-même ? Y a-t-il un message que vous aimeriez me voir délivrer à un autre vivant ? Y a-t-il un tort qui puisse être redressé pour que vous reposiez en paix ? S'il en est ainsi, je serai à votre service.

« Mais comment reconnaît-on la différence entre ceux qui en valent la peine et les autres ? » ai-je demandé à Siffleur. Il a réfléchi. « Peut-être est-ce d'abord impossible, a-t-il répondu. Puis ton intuition t'éclaire. Alors tu sentiras qu'il a besoin de toi ou qu'il cherche juste à te faire peur. Dans ce cas, tu as intérêt à partir en courant. »

Or, face à mon fantôme ce matin-là, j'avais eu la sensation qu'il voulait à la fois mon aide et me terroriser. Si seulement j'avais tenu le coup et lui avais demandé : Que veux-tu de moi ? Que puis-je faire pour toi en ce monde que tu ne peux plus faire toi-même ? Peut-être que si je n'étais pas parti en courant j'aurais expérimenté un niveau de conscience avancé.

Il fallait que je demande à Ed Bolton de mieux m'expliquer le problème du temps. À l'école, les notions de base concernant la relativité qu'on nous avait inculquées n'avaient réussi qu'à nous désarçonner. Oui, garçons et filles, quand votre cerveau sera un peu plus développé, vous aurez à affronter des concepts de temps qui échappent à l'horloge et au calendrier.

J'avais erré entre de trop nombreuses sortes de temps à enregistrer : entre le temps du rêve et celui de l'éveil, entre le temps intérieur et celui du monde qui m'entourait, entre le moment où j'avais rêvé, la veille, que ma mère ouvrait la porte de son magnifique appartement et m'annonçait que j'avais un frère aîné et la visite de cet après-midi à une très vieille dame qui m'avait appris le prénom et le nom de famille du fantôme que j'avais vu le matin même.

« Archie et moi étions mariés depuis dix ans lorsque nous avons eu Billy. Nous pensions devenir un couple sans enfant et, pour être honnête, nous nous sommes drôlement bien amusés. Nous avons voyagé dans des endroits où nous n'aurions jamais pu aller avec des tout-petits et il s'est installé entre nous une intimité qui autrement n'aurait jamais pu se développer. J'avais juste vingt ans quand je l'ai épousé et j'étais ignorante et provinciale à bien des égards. Archie avait dix-huit ans de plus que moi et il disait que c'était comme avoir une fille et une amante dans le même paquet. Tu n'es pas choqué, Marcus ?

— Oh non. Maman s'est mariée longtemps avant ma naissance. Et son mari était lui aussi beaucoup plus âgé qu'elle. Il est mort avant ma naissance. » Pas un seul mensonge dans ces simples déclarations. À condition qu'elles restent aussi simples.

« Tu as faim ? Roberta a rempli mon minibar de tas de choses délicieuses.

— Non, pas vraiment. Je peux vous apporter quelque chose ?

— Je ne suis pas une grosse mangeuse, mais merci. » Son regard effleura l'étui à cigarettes.

« J'aimerais bien que vous fumiez.

— Je préfère profiter de ta présence.

— Vous pouvez avoir les deux. J'ai souvent été au milieu de fumeurs. » La grand-mère de Siffleur comptait pour au moins vingt d'entre eux. Parce qu'il avait de l'asthme, elle ne fumait que dehors ou dans les toilettes avec l'aérateur

en marche. Siffleur et moi comptions combien de temps elle pouvait rester sans en allumer une et son record s'était établi à quarante-deux minutes.

« Bien, je garde cela à l'esprit. Dès qu'il passait la porte chaque été, Billy commençait à me faire la leçon pour que j'arrête. Et voilà qu'il a sauté le pas avant moi. J'ai dit à Roberta que je devais me trouver d'autres mauvaises habitudes afin de ne pas rester là indéfiniment. Car ça suffit comme ça. D'autant que je suis fascinée par la mort. Je ne sais pas s'il existe ensuite une autre vie – je ne crois pas aux conventionnels paradis et enfer –, mais je me prépare à être étonnée. Et toi ?

— Maman disait que les seuls paradis et enfer auxquels elle croyait étaient sur terre. Moi aussi, la mort me fascine.

— À ton âge ? Oh pardonne-moi. Tu as perdu ta mère récemment.

— Vous demandez-vous jamais si, eh bien, si les morts ont des façons d'entrer en contact avec les vivants ?

— Archie est parti depuis quarante-trois ans et il me parle tous les jours. "Laisse-moi m'occuper de ça", dit-il, bien qu'évidemment il ne soit plus là pour le faire. Des choses que je n'ai jamais réussi à faire correctement, comme plier un sac de courses afin qu'il soit parfaitement plat. Et je m'efforce d'y arriver comme lui. Quand Billy m'a laissée tomber l'hiver dernier, je l'ai houspillé pour qu'il m'apparaisse. Je voulais le revoir. Bien que ces dernières années l'hypertension l'ait rendu écarlate, exactement comme Archie. Mais plus jeune, Billy était d'une beauté renversante. Tu sais quoi, Marcus, avec ta permission je vais en fumer une. »

Et tandis que selon le rituel cher au cinéma des années quarante elle allumait sa cigarette, j'ai regardé cette toute petite femme se transformer en star.

« Est-ce que vous avez rencontré ce garçon dont vous nous avez parlé ?

— Quel garçon ?

— Celui dont votre mari pensait qu'il avait une mauvaise influence sur Billy. Johnny Dace.

— Oh je ne l'ai vu qu'une fois, un jour où Archie et moi cherchions Billy sur la plage. Archie pensait qu'ils devaient être allés à la villa des Barbour pour faire des bêtises, et alors que nous nous demandions s'il valait mieux marcher

jusqu'à la pointe nord de l'île ou rebrousser chemin et prendre la voiture, nous les avons aperçus. Ils se dirigeaient vers nous et quand ils se sont approchés, Archie a murmuré : "Ne me dis pas que ce pitoyable sauvageon est le merveilleux nouvel ami de Billy."

— En quoi avait-il l'air pitoyable ?

— Un pauvre petit voyou tout malingre. À côté de l'impressionnante carrure de Billy.

— À quoi ressemblait-il ?

— Nous sommes restés trop loin d'eux pour le savoir. Quand Billy nous a repérés, il s'est penché pour lui dire quelque chose alors le garçon a fait demi-tour et il est reparti vers le nord. Il semblait plus grand que Billy – Billy n'avait pas encore fini sa croissance – mais peut-être était-ce parce qu'il portait des chaussures alors que Billy était pieds nus.

— Quel genre de chaussures ?

— Je ne saurais pas dire.

— Étaient-ce des boots ?

— Ce n'est pas impossible. Billy nous a raconté que son ami restait toujours habillé sur la plage et ne se baignait jamais. Il pensait qu'il ne savait peut-être pas nager. Ou bien n'avait-il pas de maillot de bain, a suggéré Archie.

— Il portait une chemise ?

— Je crois, mais c'était il y a un demi-siècle, Marcus. » Elle s'est consciencieusement détournée de moi pour exhaler la fumée vers la mer. « Lachicotte m'a dit que cette malheureuse famille t'intriguait. J'aurais aimé en avoir plus à te raconter.

— C'est seulement que je trouve injuste qu'ils aient été les seuls à disparaître dans cet ouragan et qu'on ne les cite nulle part.

— Oh mais on en a beaucoup parlé, à l'époque. Billy a été bouleversé quand les Barbour nous ont annoncé la nouvelle. Il répétait : "Mais il avait promis de venir me voir !" Archie a dit qu'il ne s'était réjoui d'aucune mort en dehors de celle d'Hitler, mais que, il fallait l'avouer, il se sentait soulagé que nous soit épargnée la visite de ce gamin. »

Quand par la suite je suis retourné à la Villa Chagrin, tout en pédalant j'ai imaginé les deux amis en train de se diriger vers le sud et Billy Upchurch,

voyant ses parents arriver, dire à Johnny Dace : « Oh merde, voilà mes vieux. » Ou peut-être : « Tiens, mes parents ! Je vais enfin pouvoir te les présenter ! » et Johnny Dace répondre : « Ce sera sans moi. » Ou quelque chose de plus vulgaire. Puis tourner les talons (chaussures ? boots ?) et décamper. Il était plus facile de me mettre à la place de Johnny Dace. Bien sûr qu'il n'avait pas envie de rencontrer les parents de Billy. Il ne voulait pas être jugé. Comment savait-il qu'ils le feraient ? Eh bien, comme ses parents et lui occupaient la Villa Chagrin grâce à la charité des Barbour, ils avaient dû ressentir ce que les insulaires tels que les Upchurch pensaient des gens comme eux. J'étais moi-même plus un Dace au milieu des Upchurch que le contraire. Mais je profitais d'un meilleur camouflage : ma grand-tante était une artiste locale respectée, elle s'était donné le nom du général de l'armée confédérée, et j'avais été introduit dans la communauté de l'île avec l'approbation de Lachicotte.

Les récents événements concernant la silhouette aperçue avaient changé les perceptions que j'en avais. Elle représentait maintenant deux êtres différents. Le « garçon-fantôme », dont j'avais senti la présence derrière moi lors de ma première visite à la Villa Chagrin et que j'avais ensuite revu deux fois, debout sur le seuil. Et Johnny Dace, qui avait noué une brève amitié avec Billy Upchurch (et eu une mauvaise influence sur lui ?). Le Johnny Dace qui était allé au bord de la mer avec ses parents sans maillot de bain.

Après ma dernière rencontre avec lui, quand je suis retourné à la villa, j'ai changé mes habitudes. Je rampais toujours sous les fils barbelés entre les panneaux d'interdiction d'entrer et montais l'escalier branlant jusqu'au sol en pente de la véranda. Mais maintenant, je m'asseyais *face à la porte*, appuyé contre une poutre qui soutenait le toit. Si j'avais jusque-là tourné le dos à l'entrée de la maison, c'était pour qu'il puisse m'observer sans se sentir menacé. Mais désormais, c'était moi qui me sentais menacé. Mieux valait regarder le trou béant de face que sentir soudain une main invisible m'agripper par-derrière.

Comme je n'avais pas été capable de l'affronter quand il m'était apparu, il avait peut-être, à sa manière de fantôme, établi de nouvelles règles. Règle numéro un : ne plus se montrer au visiteur. J'étais devenu l'animal nerveux.

Les rôles étaient renversés. Il devait rationner sa présence afin de ne pas me faire fuir complètement terrifié.

Je continuais pourtant à lui parler. Je pensais que cela me donnait encore une chance de maintenir les ondes qui passaient entre nous – s'il en passait encore. Comme avant, j'attaquais prudemment avec des sujets concernant la nature, la mer et le paysage qui nous entourait, la phase actuelle de la lune, le développement des embryons de caouanne. (« Ed Bolton, le professeur de sciences à la retraite, prévoit que les œufs vont éclore la semaine prochaine... ») Puis je le mettais au courant des derniers événements me concernant. (« Ma tante est retournée à l'hôpital et on lui a mis une broche dans le poignet... En ce moment, elle travaille à un nouveau projet. Je n'ai pas le droit d'entrer dans l'atelier... ») Puis j'ai trouvé qu'il pouvait être intéressant de soudain aborder mes visites à Coral Upchurch. (« Tu ne l'as jamais rencontrée, c'est la mère de Billy Upchurch, le garçon avec qui tu es devenu ami quand tes parents et toi habitiez dans cette villa avant l'ouragan. Tu te souviens de Billy Upchurch ? Il faut que je t'annonce une triste nouvelle. Billy est mort l'hiver dernier. Il avait soixante-cinq ans. On changeait les piles de son pacemaker, un appareil inventé après l'époque où tu vivais encore et qu'on insère dans la poitrine du patient pour qu'il régule les battements de son cœur... »)

J'ai alors senti une certaine agitation dans l'air entre l'embrasure vide et moi. Qu'est-ce qui l'avait provoquée ? Était-ce un sentiment de sympathie à l'égard de Billy ou de révolte à la mention de son nom, ou était-il simplement furieux contre ce garçon exaspérant qui remplissait le silence d'histoires vécues ?

Tante Charlotte et moi prenions notre unique repas quotidien commun.
« Sa mère m'a dit que Billy était d'une beauté renversante. Tu le connaissais ?

— Bien sûr. Lors de ce premier été où je retapais la maison, pendant son séjour sur l'île, il est venu ici tous les jours. Il était fasciné par les travaux et bavardait interminablement avec les jeunes gens au corps de rêve qui s'en chargeaient. Il était beau, indéniablement beau. Et charmant avec moi, mais je savais qu'il n'était pas de ce bord-là, et il savait que je savais.

— Et à ton avis, sa mère le savait ?

— Je crois qu'en bonne sudiste distinguée, elle ne voyait que ce qu'elle voulait voir.

— Elle n'était pas encore en fauteuil roulant, à cette époque ?

— Oh non. Elle allait constamment par monts et par vaux. Puis, il y a environ dix ans, quand elle est partie prendre l'avion pour Washington afin de voir Billy, arrivée à l'aéroport elle s'est tout bonnement effondrée et ils l'ont transportée d'urgence à l'hôpital. Sa colonne vertébrale s'était désintégrée. Selon Lachicotte, elle peut encore se mettre au lit toute seule et n'a pas besoin d'aide pour aller aux toilettes. Tu es vraiment un bon garçon, Marcus, de faire leurs courses et de lui rendre visite tous les après-midi.

— C'est une des personnes les plus fascinantes que j'aie jamais rencontrées.

— Tu as connu beaucoup de personnes âgées ?

— J'oublie son âge. Nous parlons de choses intéressantes – elle effectue des recherches archéologiques sur elle-même afin de pouvoir se passer de son nom.

Elle refuse d'être appelée Mrs. Upchurch et voudrait aussi ne plus avoir besoin de "Coral".

— J'ai l'impression de rater quelque chose.

— J'ai rarement été en compagnie de personnes âgées. Avant Coral, l'image que je m'en faisais était inspirée par la mère de notre propriétaire. Elle s'appelait Mrs. Mal. C'était son nom, je te jure. Et sa fille, notre infernale propriétaire, s'appelait Mrs. Michante. Maman et moi les avions surnommées Mal et Méchante.

— En quoi était-elle une infernale propriétaire ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Mal et Méchante – qui ne serait pas curieux ?

— Eh bien, quand nous nous sommes installés dans son appartement du premier étage de Smoke Vine Road – c'était à Jewel, là où je vivais avant de venir ici –, Mrs. Michante a passé un marché avec Maman. Elle baisserait notre loyer de cinquante dollars si je tenais compagnie à sa mère, chez elle au rez-de-chaussée, tous les jours après l'école. Cela lui permettait d'avoir un peu de temps libre et lui évitait de payer quelqu'un jusqu'à six heures et demie, quand arrivait l'aide à domicile. La vieille Mrs. Mal ne posait pas beaucoup de problèmes. Elle restait couchée dans sa chambre avec sa bouteille d'oxygène et sa télé. Et elle portait une couche au cas où... enfin tu vois. J'ai pris l'habitude de faire mes devoirs avec le bruit de la télé. Elle regardait une de ces chaînes qui passent de la musique sirupeuse, encore et encore. Je devais régulièrement vérifier qu'elle n'avait pas arraché les tubes de son nez, et j'avais différents numéros de téléphone à appeler en cas d'urgence. Je ne suis pas certain qu'elle ait su que je n'étais pas Mrs. Michante. L'aide à domicile du soir était souvent en retard et j'étais supposé l'attendre. Alors Maman et moi ne dînions pas avant huit heures, ou plus.

— Cette femme profitait de vous.

— Mais ce n'est pas tout. La nièce de Mrs. Michante est venue les voir et Mrs. Michante a dit à Maman que j'avais bien gagné quelques vacances et que sa nièce surveillerait Mrs. Mal à ma place. Et le mois suivant, le loyer a augmenté de trente dollars. Pour quatre jours. Maman a dit que ce n'était pas la peine de poser l'opération. Que c'était mesquin de la part de Mrs. Michante

mais qu'elle était notre propriétaire et que nous n'avions pas de bail. Or quand j'ai repris le job, le loyer suivant était encore de quatre-vingts dollars. Maman est allée parler à Mrs. Michante et quand elle est revenue elle était dans tous ses états. La propriétaire avait déclaré que le prix de la vie avait augmenté et qu'elle avait besoin de ces trente dollars de plus. Maman avait dit que dans ce cas, elle pouvait peut-être se passer de moi et Mrs. Michante avait répondu : "Si Marcus ne vient plus, j'ai peur d'être obligée de vous faire payer encore plus."

— Ça me donne envie de tout casser.

— Finalement les choses se sont arrangées.

— Et comment ?

— Mrs. Mal est morte, j'ai perdu le job, et nous avons simplement continué à payer les quatre-vingts dollars par mois jusqu'à ce que Maman soit tuée. On peut dire que le destin nous avait aidés. Et Mrs. Michante s'en est bien sortie car elle a touché une prime d'assurance lui remboursant le loyer jusqu'à ce qu'elle trouve, le mois suivant, de nouveaux locataires. Mon tuteur ad litem m'a raconté qu'elle avait essayé de se faire aussi rembourser par l'État.

— J'ai beaucoup de peine à l'idée de toutes les histoires tristes que tu traînes derrière toi, Marcus. » Tante Charlotte avait l'air affligé. Si elle souffrait, c'était qu'elle tenait à moi. Encouragé, je me suis rappelé autre chose.

« Crois-le ou non, ce fameux soir où Maman est remontée après avoir parlé à Mrs. Michante a bien fini. Quand Maman est revenue, nous avons tous les deux piqué une crise. De rage et de désespoir. Hors de moi, j'ai appelé notre propriétaire de tous les noms les plus ignobles auxquels je pouvais penser, puis je me suis mis à lui souhaiter les pires malédictions et au bout d'un moment Maman m'a pris dans ses bras et m'a dit que ça suffisait. Puis elle a demandé : "Parce que nous sommes pauvres, devons-nous être cruels ?" et elle est allée nous préparer un chocolat chaud. J'ai d'abord cru qu'elle me posait cette question, mais quand elle est revenue avec le chocolat, elle m'a expliqué que c'était une phrase tirée d'une pièce pleine de violence écrite avant même l'époque de Shakespeare. Elle ne l'avait pas lue, mais ce professeur des cours du soir qu'elle admirait tellement leur donnait tout le temps des citations qui pourraient les aider lors de leurs examens. Et elle a ajouté qu'elle avait toujours

retenu celle-là parce qu'elle lui remontait le moral quand elle se fustigeait elle-même de sa pauvreté. Elle a dit que c'était peut-être égoïste de sa part de m'avoir mis au monde alors qu'elle avait si peu à offrir, néanmoins elle m'avait plus désiré que quoi que ce soit d'autre. Elle a dit que j'étais sa grande récompense. »

Nous nous étions, Tante Charlotte et moi, déplacés jusqu'à la véranda. La douce brise du soir soufflait à travers les dunes et la marée descendait. Sur la plage, les familles de vacanciers et les adeptes du bronzage avaient ramassé leurs affaires et partaient, il ne restait que les promeneurs, avec ou sans chien. Il n'y avait pas d'heure « sans laisse » en fin de journée, ce que je trouvais désolant. Barrett était probablement de retour à la caserne maritime où son prisonnier-dresseur mettait la touche finale à son entraînement. J'étais descendu vérifier le nid de tortue : le thermocouple planté dans le sable n'avait enregistré aucune hausse de température. Tante Charlotte m'avait dit de laisser la vaisselle pour plus tard et elle avait claudiqué jusqu'à la véranda en me demandant par-dessus son épaule d'apporter une autre bouteille de vin. D'habitude, depuis qu'elle s'était lancée dans son projet secret, elle retournait directement dans l'atelier après avoir dîné, mais ce soir elle était d'humeur sociable. Peut-être, après l'histoire triste que je lui avais racontée, se sentait-elle désolée pour moi.

« Oh, j'oubliais », a-t-elle dit quand je l'ai rejointe avec la nouvelle bouteille. Elle s'était installée en fonction de ses plâtres : la bouteille et le verre sur une table basse à sa gauche, du côté où elle pouvait les prendre, et sa jambe gauche sur un tabouret en face d'elle. « Lachicotte a appelé quand tu étais chez la voisine. Il a dit de te dire qu'il t'avait inscrit pour le ramassage scolaire. Les cours commencent le troisième lundi d'août. Tu te rends compte, tu seras en classe avant qu'on m'enlève ces plâtres.

— Il faudra fêter ça.

— Attendons d'être certains que j'aie quelque chose à fêter. »

Mon cœur s'est serré à l'idée de l'école. Lors de ce premier été sur l'île, j'avais maîtrisé ma nouvelle vie. Bien que ces derniers jours eussent exigé beaucoup de moi, j'avais réussi à tout assumer : surveillance des tortues, vélo matinal

jusqu'à la Villa Chagrin où je travaillais à retrouver ma crédibilité auprès du garçon-fantôme, retour à la maison et travaux ménagers ordinaires, puis récupération de la liste de courses de Roberta, vélo jusqu'au supermarché, livraison dans la cuisine de Roberta, repas de midi en solitaire, parfois à côté du nid de caouanne, et après ça lessive, si nécessaire. (Je m'inquiétais vraiment de l'état des draps de Tante Charlotte, auxquels je n'avais pas accès, mais me retenais de lui en parler.) Venait ensuite ma visite à Coral Upchurch, quand elle était en état de me recevoir, le dîner avec Tante Charlotte, la vaisselle et le rangement, ma méditation sur la dune, de nouveaux cartons à défaire (quand j'étais d'humeur), le coucher, les pensées, les rêves, le sommeil, le réveil au rythme des vagues. J'accomplissais tout ce qui était sur la liste et gardais jusque-là un équilibre prudent entre les événements intérieurs et extérieurs afin de rester dans le royaume de ce que les gens appellent la santé mentale.

Une fois en classe, il en irait différemment. Aller à l'école signifiait être de nouveau jugé. Essayer de contenter une grand-tante qui se retrouvait plus ou moins coincée avec moi, rendre visite à une vieille dame qui me fascinait et poursuivre une fragile relation avec un garçon mort était une chose, me retrouver dans le même chaudron que mes impitoyables pairs était une tout autre perspective, qui me démoralisait.

« Tu sais, songeait Tante Charlotte, internet a du bon et du mauvais. Le bon côté c'est que je peux, assise devant mon ordinateur, passer de salle en salle dans tous les grands musées du monde. Je peux traîner devant un tableau aussi longtemps que je veux sans que personne ne me bloque la vue, ne dise quelque chose d'idiot ou ne me fasse me dépêcher. Et je peux me réapprovisionner en vin ou en matériel de peinture sans quitter la maison. En revanche, je peux gâcher ma journée en tapant simplement "entorse du poignet stade 3" dans le petit rectangle en haut de l'écran et avoir un accès instantané à toutes les façons peu enthousiasmantes dont le reste de ma vie risque de se dérouler. »

Quand j'avais passé les contrôles de sécurité à l'aéroport avant de prendre l'avion pour aller chez Tante Charlotte – le premier vol de ma vie – la dame qui était devant moi avait eu des problèmes. Elle avait dû ouvrir son sac de voyage. Il contenait quelque chose que les rayons X avaient repéré. Puis le préposé lui a demandé de le vider. « Vous voulez que j'exhibe mes affaires personnelles devant tout le monde ? — Oui, M'dame, ce serait mieux que vous le fassiez. — Vous n'avez pas le droit, a-t-elle dit. On ne m'a encore jamais demandé ça. Je peux vous assurer qu'il n'y a rien de dangereux là-dedans. Est-ce que j'ai l'air d'une terroriste ? — S'il vous plaît, m'dame, videz ce sac et nous localiserons le problème. — Et si je refuse ? — Alors je ne pourrai pas vous laisser passer dans la salle d'embarquement. » Sa patience s'émuoussait. « Très bien », a-t-elle concédé. Et avec une lenteur exagérée, elle s'est exécutée. Une chemise de nuit rose passé et des pantoufles en éponge usées, un soutien-gorge blanc jaunâtre et des slips du même blanc jaunâtre, une peluche miteuse qui ressemblait à un rat en gilet rouge, une loupe, une brosse où il restait des cheveux, un étui... « Attendez, l'a-t-il arrêtée. On peut regarder dedans ? — C'est vous le chef, a-t-elle dit avec un sourire méprisant en lui tendant le coupable pour qu'il le fouille. — Je suis désolé, mais je dois vous confisquer ça. — Je vous en prie, a-t-elle répondu en refaisant son sac aussi lentement qu'elle pouvait. Ce ne sont que d'inoffensifs ciseaux de broderie. Peut-être qu'ils plairont à votre femme. »

J'ai souvent pensé à cette dame quand j'ouvrais les cartons de mon ancienne vie. Exposé « devant tout le monde », leur contenu aurait mis les gens mal à l'aise. Pour moi, certains de ces objets ravivaient un souvenir, d'autres éclairaient un coin obscur de mon passé. Mais dans l'ensemble je serais content quand le dernier carton, qui avait été rempli par un travailleur social à Jewel, serait enfin vide, aplati et mis dehors, à la disposition des éboueurs de l'île.

Des semaines plus tôt, j'en étais arrivé à la conclusion qu'aucun système n'avait présidé à la façon dont on avait réuni nos affaires. Si j'avais été le travailleur social qui s'en était occupé, je serais allé de pièce en pièce. J'aurais mis ensemble tous les livres, tous les vêtements de femme, les affaires d'enfant, les ustensiles de cuisine, les articles de toilette. Après tout il n'y avait que trois pièces, en comptant la salle de bains. Mais m'étant habitué à trouver des brosses à dents et des casseroles emballées ensemble, des livres pour la jeunesse sur des bas de contention et un manteau usé, je m'attendais toujours à tomber sur des associations incongrues.

Ce soir-là je trouvais dans un nouveau carton l'exemplaire de poche lourdement souligné des *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle que Maman gardait toujours attaché par un élastique au livre broché qui était en grec sur la page de gauche. Sous ces deux ouvrages il y avait une photo format dix-huit par vingt-cinq encadrée de ma grand-mère, élégante et bien coiffée, à qui je pensais maintenant comme à Brenda, la sœur aînée qui appelait ma grand-tante « Charlotte la folle ». En dessous encore, un ours en peluche noir en sweat à capuche gris qui m'a rappelé la dame au rat en gilet rouge. Et tout au fond, calé par des journaux, un camion que Maman avait adoré quand elle était enfant. Il avait à l'origine été chargé de six troncs d'arbre qui étaient vraiment en bois mais ils avaient tous disparu sauf un quand elle me l'avait donné. Je mettais à l'arrière des petites voitures ou des brindilles empilées, et une fois, j'y ai placé une grenouille vivante qui a sauté, furieuse, pour disparaître dans les buissons. Plus tard, j'y ai assis l'ours noir en sweat à capuche gris, latéralement et en l'appuyant contre le seul tronc qui restait. Sur ses côtés était écrit en lettres d'or sur fond de forêt verte BOIS GASTON ET FILS.

L'entreprise Bois Gaston et fils avait été fondée par mon arrière-arrière-grand-père à Cass, en Virginie-Occidentale, et c'est tout ce que j'avais retenu de ce que Maman avait essayé de m'apprendre à propos de sa famille. Comme j'étais ce qu'on appelle un bâtard elle devait imaginer que j'avais doublement besoin d'ancêtres maternels. Elle avait prévu que l'été de mes douze ans, maintenant celui de l'année prochaine, nous irions prendre le train qui monte de Cass jusqu'à Back Allegheny Mountain afin que j'aie enfin une idée de là d'où je venais. Et elle m'avait promis que plus tard, quand j'aurais atteint « l'âge où on devient responsable », elle me parlerait de l'autre côté, celui de l'homme de la photo rangée dans son tiroir. « L'âge où on devient responsable » existait, elle avait raison. À neuf ans, quand j'avais montré la fameuse photo à Siffleur, je m'étais certainement montré irresponsable. Et maintenant je ne pouvais que me demander quand exactement elle pensait que je ne le serais plus – quoique ça n'ait plus aucune importance, elle ne m'en parlerait jamais.

Marc Aurèle, en latin ce Marcus Aurelius à qui je dois mon nom, avait trois ans lorsque son père est mort. Il a écrit plus tard avoir appris à faire preuve d'une « virilité sans ostentation » grâce à ce qu'on lui avait raconté à propos de son père et aux souvenirs qu'il avait de lui. En ce temps-là, un père reconnaissait qu'un enfant était le sien en le soulevant au-dessus de l'âtre lors d'une cérémonie que je trouvais merveilleuse. Le père de Marc Aurèle avait eu avant de mourir le temps de le faire. Son épouse était restée fidèle à sa mémoire. Elle avait toujours été riche et mourut jeune sans se remarier. Marc Aurèle dans ses méditations se souvient d'elle comme d'un modèle « de piété et de générosité, de l'habitude de s'abstenir de faire le mal... et de la simplicité de vie, si loin du faste ordinaire des gens opulents ». J'aimais ces mots : *si loin du faste ordinaire des gens opulents*.

Après la mort de son père, Marc Aurèle fut confié à son grand-père, qui l'éleva et lui enseigna « la bonté, la douceur, et l'art de ne point connaître la colère ». À dix-sept ans, il fut adopté par l'empereur, dont l'épouse était sa tante. N'ayant pas de fils, l'empereur désigna Marc Aurèle comme successeur. Marc Aurèle écrit que son père adoptif était « un homme dont on dit qu'il est mûr et complet, au-dessus de la flatterie, capable de diriger ses propres affaires

et celles des autres ». J'aimais aussi l'idée d'un homme mûr et complet, et je me demandais si je le serais un jour.

À quarante ans, Marc Aurèle devint empereur et gouverna avec sagesse jusqu'à cinquante-neuf ans, âge auquel il mourut de la peste.

La mère d'Alec Guinness refusait de lui dire qui était son père. Plus tard, alors qu'il était un vieil homme, il confia à un ami qu'elle ne le savait probablement pas elle-même. Snob, elle lui donna le nom d'une célèbre famille de brasseurs sur le yacht de qui elle avait un jour été invitée. Pourtant, c'est un banquier âgé de soixante-quatre ans à la naissance d'Alec Guinness qui paya sa scolarité et lui rendit souvent visite en prétendant être son oncle. Alec avait honte de sa mère et resta toute sa vie furieux contre elle. Elle l'envoya en pension quand il avait cinq ans, aux frais du banquier. Alec adorait son école. Quand il obtint un rôle pour la première fois, à dix-sept ans, sa mère apparut ivre à l'entrée des artistes et lui réclama de l'argent.

Lorsque Tante Charlotte m'a donné sa chambre, elle l'a, probablement pour que je ne m'y sente pas un intrus, laissée si nue que, comme je l'ai déjà dit, j'ai mis plus longtemps que je ne l'aurais dû à prendre conscience qu'elle avait été la sienne. En y entrant pour la première fois au mois de mai, j'y avais trouvé un lit double d'où l'on avait vue sur la mer de face et de côté, une table avec une lampe et une chaise à dos droit, une bibliothèque vide et une commode à quatre tiroirs. Rien n'était accroché aux murs fraîchement repeints d'un blanc cassé qui se teintait de jaune par les matins clairs, de gris perle les jours couverts et devenait bleu lavande lorsque la nuit tombait.

Sur la table qui me servait de bureau s'empilaient les manuels de préparation à l'équivalence de fin d'études de Maman, que j'avais étudiés, et les ouvrages sur l'histoire de l'île écrits par deux insulaires qui se rappelaient le bon temps où l'on s'amusait à manger des œufs de tortue au petit déjeuner. La bibliothèque, que Tante Charlotte reconnaissait fièrement avoir construite elle-même ainsi que celles de son atelier, était trop longue et ses planches s'affaissaient. Jusque-là je m'étais abstenu de ranger quoi que ce soit sur l'étagère du haut, mais j'ai jugé le camion « Bois Gaston et fils » digne d'y être installé. Il faisait partie de mon héritage et en outre détournait l'attention du défaut de menuiserie.

Quant à l'ours noir en sweat à capuche gris, j'hésitais. J'ai d'abord voulu le jeter. À onze ans, on était trop vieux pour tenir à une peluche, pourtant il n'y avait pas si longtemps j'avais insisté pour que Maman me l'offre. Je ne m'étais alors pas montré sous mon meilleur jour, aussi ce souvenir m'était-il douloureux. Maman et moi faisions les courses de rentrée au Walmart de Jewel. Quand on avait un budget tel que le nôtre, on calculait tout et on prenait la trousse à 1,99 dollar plutôt que celle à 2,39. Payer 40 cents de plus parce qu'il y avait Batman sur la trousse aurait été idiot. Je lisais sur le visage de ma mère comme dans un livre ouvert et savais que les achats étaient toujours un supplice pour elle car elle faisait partie de ces malheureux « métis » sociaux qui savent ce qu'il y a de mieux mais ne peuvent pas se le permettre. Elle laissait parfois l'amertume l'emporter et me montrait quelqu'un qui « consommait pour dépenser » dans les magasins où nous ne dépensions que par nécessité. (« Regarde-la, elle prend tout ce qui lui tombe sous la main sans regarder le prix et le met dans son caddie. ») Alors que nous faisions la queue à la caisse, mon attention a été attirée par un panier plein d'ours en peluche noirs en sweat à capuche et c'est là que je ne me suis pas montré sous mon meilleur jour. J'en ai caressé un en haut du tas et je suis tombé amoureux. Il était trop doux. Il sentait trop le neuf. « Il est adorable, non ? » ai-je supplié. Maman m'a regardé le frotter contre ma joue. Et à peine une seconde plus tard elle a demandé : « Tu... tu le veux ? »

En l'honneur de ma mère, l'ours a été assis sur le camion. Grand-Mère alias sœur Brenda l'accusatrice s'est retrouvée le visage tourné vers le fond d'un des tiroirs du bas de la commode, pas dans celui du haut où était rangée la boîte contenant la seule photo de mon vrai père et d'autres trésors : clichés que nous avions pris l'un de l'autre avec des appareils jetables, badge de chef de service des Meubles Forster de ma mère, lettre de recommandation du vieux Mr. Forster grâce à laquelle Maman avait obtenu son premier bon emploi à Jewel. Il y faisait son éloge et cela avait dû provoquer en lui quelques débats intérieurs car son petit-fils n'était pas encore totalement remis des blessures dues aux coups violents que je lui avais infligés.

Les deux volumes de Marc Aurèle ont rejoint les autres livres sur mon bureau. Dans l'exemplaire broché bilingue, l'étudiant qui avait écrit entre les

lignes n'avait traduit que la moitié de l'ouvrage. Au beau milieu d'une page de grec, en fin d'un paragraphe, l'écriture manuelle s'interrompait.

Sur la page de droite, la traduction de ce paragraphe, pleine de tournures anciennes, était plutôt rébarbative :

Que peut-il alors y avoir parmi de telles ténèbres et de tels maux, et dans ce si incessant flot de substance et de temps, de mouvement et de choses en mouvement, qui mérite que nous y accordions de la valeur ou qui au moins suscite notre ambition, je ne peux même pas le concevoir.

La phrase anonymement notée au crayon était simple et claire :

Dans une telle obscurité et un tel borbier, dans un tel flot incessant de vie et de temps, de changements imposés et de changements subis, je ne vois rien à quoi l'on puisse attacher de la valeur ou que l'on puisse sérieusement ambitionner.

OceanofPDF.com

Avant son accident, j'avais dit à Tante Charlotte que j'apprendrais à me servir de son appareil numérique et irais prendre de nouvelles photos de la Villa Chagrin. Je pensais qu'elle pourrait ainsi incorporer dans ses futurs tableaux l'état d'abandon où se trouvait maintenant la maison – si elle le désirait. Je n'étais pas certain de sa réaction. Le délabrement actuel pouvait l'inspirer (« Quelle tristesse ! Tu crois que je peux capturer par la couleur une telle désolation ? »), ou la rebuter (« Non, c'est allé trop loin, Marcus. Si je la peins comme ça, cela ressemblera à une affiche pour Halloween. »).

Après son retour de l'hôpital, j'ai décidé de mettre ce projet de côté et de ne même plus en parler. Lui montrer de nouvelles photos – en supposant qu'elles soient bonnes – qui lui donneraient peut-être envie d'aller immédiatement dans son atelier voir si l'inspiration venait alors qu'elle ne pouvait plus tenir correctement un pinceau aurait été cruel.

Il y avait une autre raison à ce renoncement, elle concernait le garçon-fantôme. De telles expéditions pourraient porter atteinte à notre relation. Je devais me conduire envers lui comme je me conduisais instinctivement avec les vivants, et je croyais qu'en me voyant appuyer sur le déclencheur face aux murs qui l'abritaient depuis cinquante ans il aurait pu se sentir menacé. Qu'il se serait peut-être demandé si je n'essayais pas de prendre quelque chose qui lui appartenait. J'avais entendu parler de tribus dont les membres refusaient qu'on les photographie parce que ce serait comme voler leur âme.

Enfin, c'était ainsi que j'avais raisonné jusqu'à maintenant. Mais comme je n'avais pas tenu le coup lors de notre dernière confrontation, mes anciennes précautions ne servaient plus à rien. Toujours à l'intérieur de la villa, il s'était détourné. Peut-être m'entendait-il, ou non. Peut-être s'était-il installé à l'étage où le toit effondré lui fournissait des puits de lumière. Il voyait et entendait les oiseaux, mais ne m'entendait pas. Le pire lui était arrivé il y avait longtemps et une part de lui avait résisté. Cette part s'était débrouillée pour exister sans amis et sans espoir. Puis je m'étais glissé dans son espace et je lui avais donné de faux espoirs. Tout ce que le garçon-fantôme voulait maintenant, c'était se tenir à l'écart des éventuelles propositions que pourrait lui faire le garçon-froussard, et rester en paix avec ce qu'il avait déjà.

Après avoir fait de la place pour les objets du dernier carton que j'avais choisi de garder, j'ai passé en revue le contenu de la boîte en fer de Maman. Depuis sa mort, cette boîte ne m'avait pas quitté – sauf pendant que j'étais dans la famille d'accueil. Je l'avais alors confiée à William, mon ad litem. Je ne voulais pas que la mère de la famille d'accueil, qui voulait toujours tout savoir, ou un enfant fouineur y mette son nez, ou même vole quelque chose pendant que j'étais à l'école.

J'ai d'abord examiné pour la énième fois la photo de l'homme dont Maman disait qu'il était mon père. Je l'ai emportée dans la salle de bains pour comparer mon visage au sien dans le miroir de Tante Charlotte. Est-ce que ce cliché, dont Tante Charlotte disait qu'il avait été découpé dans un album de promotion, allait me révéler de nouveaux secrets ? Je trouvais effectivement que nous avions les mêmes yeux écartés et les mêmes sourcils arqués (« perplexes »), mais cette impression était peut-être simplement due à ce que Tante Charlotte avait dit. Ce visage semblait trop vieux pour être celui d'un lycéen, c'était plus probablement celui d'un étudiant. Celui d'un homme en veste et cravate encore jeune mais qui semblait d'une certaine manière s'être fermé, et comparé à lui je paraissais immature, ridiculement naïf. Tante Charlotte avait dit que ma bouche ressemblait à la sienne quand quelque chose me contrariait, mais il était difficile de prendre sur commande l'air « contrarié » devant la glace. Ma bouche était plus épaisse que la sienne et mes lèvres légèrement plissées, comme celles de quelqu'un qui attend un baiser.

Les siennes avaient une courbe moqueuse, comme pour dire au photographe que tout ceci était une lamentable perte de temps.

Puis j'ai relu pour la énième fois la lettre de recommandation du vieux Mr. Forster. (« ... cette jeune veuve... méthodes de travail exemplaires... qui élève seule son fils... d'une intégrité sans faille... »)

Pour la première fois, le cynisme a pointé son vilain museau. Si j'avais été le grand-père d'un garçon qui avait presque perdu un œil et arrêté de respirer, n'aurais-je pas fait, afin qu'elle quitte la ville, l'éloge dithyrambique d'une employée d'usine dont le fils avait commis une telle infamie ?

Ensuite, j'ai regardé les photos que Maman avait mises de côté parmi toutes celles que nous avions prises au cours des années. Jusque-là, la petite collection ainsi constituée ne m'avait pas passionné car ma mère était encore de ce monde et nous avions l'intention de continuer sur notre lancée. Il s'avérait que notre morne séjour à Jewel n'avait rien offert qui selon nous soit digne d'être commémoré. Tous ces clichés dataient de Forsterville. Je figurais sur la plupart d'entre eux : recevant mon « diplôme » du jardin d'enfants en toque et robe blanches, debout sur une pierre regardant ma mère comme une propriété personnelle, surpris en train de travailler en pyjama à la lumière de la lampe (sa préférée). Nous étions devenus experts en maniement d'appareils jetables. Nous avions appris quand utiliser le flash, comment se placer par rapport au soleil ou à ne pas appuyer sur le déclencheur face à quelqu'un plongé dans l'ombre. Parce que nous nous y promenions après la sortie de l'école ou bien les soirs d'été quand Maman avait fini son service, la lumière n'était jamais trop forte dans le cimetière de Forsterville. J'aimais particulièrement la photo que j'en avais prise en surplomb alors qu'il venait de pleuvoir et que le paysage était noyé dans un brouillard diaphane – on aurait presque dit une peinture. Il y en avait plusieurs de Maman assise en haut de la colline devant des pierres tombales, serrant sa jupe contre ses genoux, la tête penchée, se souriant timidement à elle-même.

« Et si tu te mettais debout là-bas, à côté de l'ange en pleurs ?

— Je suis bien ici, a-t-elle dit en tapotant le sol devant elle. La vue est plus belle.

— Mais c'est ce que je vois moi, qui est important ! »

Pour me faire plaisir, elle est allée près de l'ange en pleurs. Mais soit elle fermait les yeux, soit son langage corporel ne convenait pas, et elle n'a gardé aucune des photos que j'ai faites alors. Elle avait raison, elle était plus belle assise là-haut, au milieu de sépultures qui portaient toutes le nom des Forster.

« Évidemment, a-t-elle dit quand j'ai remarqué ce détail. Ils sont les premiers à être arrivés ici, alors ils ont bien sûr choisi le meilleur emplacement. »

Le supermarché de l'île où je faisais les courses tous les jours vendait des appareils jetables. Si on rapportait le sien avant cinq heures, on pouvait récupérer ses tirages le lendemain à partir de midi. Un service qui avait du succès auprès des insulaires et des touristes car il leur évitait d'aller sur le continent dans la boutique où on développait les photos en une heure.

J'ai acheté deux appareils de vingt-quatre poses et le matin suivant je les ai emportés dans la sacoche de mon vélo. Attendre que Tante Charlotte n'ait plus son plâtre et que j'aie appris à me servir de son numérique était trop risqué. La Villa Chagrin se désintégrait d'instant en instant. Je m'en serais trop voulu d'y arriver un jour pour la trouver rasée ou entourée d'une clôture électrique grésillante. DEHORS ! OUI, TOI, MARCUS. TU AS EU TA CHANCE.

J'ai d'abord pris la maison de loin. Au-dessus d'elle et derrière elle le ciel, avec de chaque côté les dunes, vers le sud des toits de plus en plus lointains, au premier plan une vaste étendue de sable vide. En orientant correctement l'objectif, je réussissais à plus ou moins camoufler les fils barbelés. À cette distance, le sujet de ma photo pouvait passer pour une villa délabrée et non une ruine dangereuse. Je me tenais sur le sable mouillé, près de l'endroit où j'avais rencontré Barrett. Pour un dernier panoramique, j'ai enlevé mes chaussures et reculé dans l'eau jusqu'à ce qu'elle m'arrive juste en dessous du short et que je puisse inclure dans l'image les vagues miroitantes.

Alors que je poussais mon vélo pour aller le cacher à l'endroit habituel, un homme est apparu en haut de la dune et s'est mis à la descendre prudemment. Balançant les bras pour garder l'équilibre, il a trébuché et glissé le long de la pente raide puis il s'est étalé sur les pointes avides des baïonnettes espagnoles. Son chapeau s'est envolé et a roulé devant lui. J'étais assez près pour entendre le furieux chapelet de jurons qu'il a lancé, quoique pas assez pour en

distinguer les mots exacts. Il s'est relevé tant bien que mal et a tapoté son arrière-train endolori. C'était Charlie Coggins, l'agent immobilier. Il a regardé furtivement autour de lui, vérifiant que personne n'avait assisté à sa disgrâce. J'ai sauté sur mon vélo et pédalé dans l'autre direction pour qu'il ne sache pas que j'avais tout vu. Merde. J'aurais dû venir une heure plus tôt.

Quand je me suis ouvertement dirigé vers lui en poussant mon vélo, il avait essuyé le sable de son pantalon, secoué ses chaussures et remis son chapeau. Examinant sa propriété, il me tournait le dos, aussi ai-je crié un bonjour comme si de rien n'était.

« Mais c'est le jeune ami de Lachicotte ! Tu as bronzé. Et tu t'appelles comment, déjà ?

— Marcus. »

J'ai désigné l'endroit de la plage où son étrange véhicule était garé la dernière fois. « Où est votre amphibie, aujourd'hui ?

— À la maison, dans le hangar qui a été construit sur mesure pour lui. Je m'en sers surtout quand je veux impressionner les clients non insulaires. Je suis venu avec la voiture de la société. Et je me suis pris un bon gadin en descendant cette fichue dune. Méfie-toi des baïonnettes espagnoles, c'est moi qui te le dis.

— Ma tante m'a déjà dit de faire attention.

— L'artiste. Elle s'est cassé le bras, non ? La dernière fois que je t'ai vu tu devais revenir prendre des photos pour elle.

— C'est le poignet, et il est encore dans le plâtre. » Inutile de compliquer les choses en parlant aussi de la cheville. « Aujourd'hui j'ai apporté des appareils. La villa se détériore de jour en jour.

— Ne m'en parle pas ! Quand j'entends une sirène la nuit, tu sais pour quoi je prie ? Pour qu'un pyromane l'ait réduite en cendres avant que les pompiers arrivent. Chaque fois que je viens ici, je récite ma litanie de "Pourquoi n'ai-je pas" : Pourquoi ne l'ai-je pas vendue au meilleur prix proposé avant que le toit s'affaisse ? Pourquoi n'ai-je pas gardé la parcelle vide qui la jouxte et donné la maison à la Société pour la préservation du patrimoine, ce qui m'aurait procuré une réduction d'impôts et c'est eux qui se seraient débrouillés avec les taxes foncières, les polices d'assurance sur les bâtiments dangereux et les frais

de travaux contre l'érosion, jusqu'à ce qu'ils en aient marre, la brûlent eux-mêmes et fassent mettre un joli panneau commémoratif ? Pourquoi Papa ne l'a-t-il pas revendue dans les années soixante après l'avoir achetée aux gens qui ont foiré la rénovation puis n'ont plus eu d'argent ? À quoi pensions-nous, chez Coggins Immobilier ? Qu'une nuit elle allait se reconstruire toute seule comme par magie pendant que nous dormions et qu'en nous réveillant nous allions trouver une villa flambant neuve, telle qu'elle était en 1804, sur une rive exactement semblable à celle de 1804, et évaluée au prix du dix-neuvième siècle ?

— J'ai pensé qu'il valait mieux faire quelques photos pendant qu'elle tient encore debout, comme ça Tante Charlotte aura de quoi s'inspirer quand elle pourra de nouveau peindre.

— Quel appareil utilises-tu ? »

J'ai sorti mes jetables de la sacoche du vélo et je les lui ai montrés.

« Avec ça, du moment qu'on sait s'en servir, on fait tout ce qu'on veut. Et on peut récupérer les tirages en vingt-quatre heures au supermarché de l'île. J'en ai pris deux pour être certain de ne pas me retrouver à court.

— Tu as déjà des idées de photos ?

— Je pensais faire quelques gros plans de l'autre côté de la barrière – peut-être aussi depuis la véranda.

— Je parie que ce ne sera pas la première fois que tu ramperas sous ces barbelés.

— Comme vous êtes là, ce sera moins illégal.

— Et tu espères peut-être que je vais accompagner cette intrusion ? »

Je n'y avais pas pensé, mais j'ai tout de suite vu les avantages que cela pouvait avoir. En passant outre les panneaux d'interdiction avec moi, Charlie Coggins me servirait à la fois de protection et de couverture. Si le garçon-fantôme guettait depuis une nouvelle position, il saurait ne pas devoir « compter » cette visite, que nous soyons ou non en bons termes. Parce que je venais en compagnie de l'agent immobilier qui au cours des années avait probablement inspecté cette maison à de nombreuses occasions, il resterait invisible. Et avec Charlie Coggins derrière moi, je me risquerais à l'intérieur de la villa sans

avoir peur d'être de nouveau surpris par un fantôme que je ne pouvais pas affronter.

OceanofPDF.com

Mes craintes se sont révélées inutiles. Le garçon-fantôme n'était absolument pas là. Charlie Coggins a gardé mes appareils pendant que je rampais sous la barrière, puis j'ai gardé son chapeau et ses lunettes de soleil pendant qu'il se tortillait sous les fils barbelés, grognant et gémissant.

J'ai monté devant lui les marches branlantes. « Je me tiens toujours à cette rampe. Et faites attention à la pente de la véranda, elle surprend.

— Je vois que tu es devenu un vrai pro en la matière. »

Une fois en haut, j'ai photographié le devant de la maison, sa porte et ses fenêtres béantes. J'ai utilisé le flash, car le côté est était encore à l'ombre. « Je ne suis jamais allé à l'intérieur, ai-je dit. Mais puisque vous êtes là, ce serait vraiment dommage de m'en priver.

— Il y a bien longtemps que je ne suis pas entré... seulement, pour l'amour du ciel, vérifie chaque planche avant d'y faire peser le moindre poids. Si jamais tu te blessais, Lachicotte m'arracherait la peau du... enfin, il m'arracherait les yeux, quoi. »

Je me suis arrêté pour prendre des gros plans de l'ouverture sans porte. Ces photos-là étaient plus pour moi que pour n'importe qui d'autre. À l'avenir, lorsque je les regarderais, elles me rappelleraient tout : *quand j'avais onze ans, j'ai vu un garçon debout à cet endroit – il se tenait aux montants – j'ai vu ses jointures saillantes et ses yeux comme des raisins noirs – il m'a regardé en face – c'est vraiment arrivé.*

Tout en rembobinant, j'ai demandé à Charlie Coggins pourquoi on n'avait pas remplacé la porte. « Ça empêcherait les gens d'entrer, non ?

— Au bout d'un moment, comme ils étaient déjà tous venus et avaient emporté tout ce qui avait un peu de valeur, ça ne servait plus à rien. La dernière fois que nous en avons mis une c'était, voyons, il y a dix ans... quinze ? Il faudra que je vérifie. En vieillissant, on perd la notion du temps. L'autre jour, le docteur m'a demandé si je pouvais me rappeler à quand remontait ma dernière coloscopie et j'ai dit cinq ans. Il a regardé dans mon dossier, c'était onze.

— Qu'ont-ils pris ?

— De la robinetterie, des tuyaux de cuivre, les vieux lambris de pin, les bobinettes et toute la quincaillerie, des toilettes...

— Des toilettes ?

— Tout le monde ne peut pas s'en offrir de neuves. Ils ont aussi emporté le lavabo. Mais ça ne s'est pas fait en un seul voyage. Plusieurs expéditions secrètes par des nuits sans lune au fil des années.

— Vous ne pouviez pas fermer à clé ?

— Nous l'avons fait. Ils ont volé les verrous. Avant d'y renoncer, nous avons dû installer au moins une demi-douzaine de portes. Papa était encore là, quand nous avons posé la dernière – Ouah-ou, ça fait donc plus de vingt ans. Tu vois comme la notion du temps se perd. Papa a dit : “Autant laisser entrer l'air pur de la mer. Et voir ce qu'il va produire. Peut-être qu'ainsi elle s'écroulera bientôt, plus rapidement, plus proprement.” La Société pour la préservation du patrimoine faisait évidemment tout un tintouin avec ses campagnes de financement et ses projets de restauration. Mais l'argent a toujours manqué. Alors Papa l'a entourée de fils barbelés et de panneaux d'interdiction d'entrer et il a laissé la nature accomplir son œuvre. Les prix du front de mer montaient et nous étions certains que quelqu'un sauterait sur l'occasion pour acquérir les deux lots et s'occuper de la démolition. Mais ça ne s'est pas produit et les années quatre-vingt-dix sont arrivées, puis le nouveau millénaire... et voilà. »

Nous étions entrés. J'avais enfin passé le seuil. Pourtant, je n'éprouvais aucune des sensations fortes que j'avais attendues. La pièce était à peu près

aussi peu hantée que n'importe quelle autre. C'était comme si en entrant avec Charles Coggins j'avais fait disparaître son atmosphère fantomatique. Les décombres mêlés de sable s'accumulaient dans les coins et des toiles d'araignées festonnaient les poutres et les murs. Des crottes d'animaux mouchetaient le sol nu. Un trou dans le toit laissait passer un rayon de soleil qui éclairait une peau de serpent presque transparente. Je n'avais vu de peau de serpent qu'une seule fois dans ma vie, accrochée à un buisson dans le jardin de la grand-mère de Siffleur. « Regarde, on peut même voir où étaient ses mâchoires ! s'était-il écrié. Il s'est probablement frotté contre ces branches pour entamer sa mue et a fini par ramper hors de sa propre bouche ! »

J'ai tourné lentement sur moi-même, fait crépiter mon flash. Au milieu de la pièce, des planches bouchaient une cheminée dont le manteau avait été arraché. « Oui, a dit Charlie Coggins, c'était du bel ouvrage, probablement la fierté du menuisier local. Je me demande dans quelle maison ce manteau de cheminée est maintenant installé. Oh, tu vois la peinture bleue sur l'envers de l'embrasure ? Est-ce qu'on t'a déjà parlé d'Ole Plat-eye ? Non ? Ole Plat-eye est un esprit dont les Gullah ont une terreur absolue. Quelques-uns d'entre eux peignent encore l'intérieur de leur porte en bleu ciel afin de l'empêcher d'entrer. Seulement il n'est pas toujours un être en lui-même, il peut être mi-femme, mi-vache ou mi-chien, et doté de membres supplémentaires et d'un gros œil qui pend du milieu du front. C'est un de ces esprits totalement malfaisants et sans rédemption possible.

— Pourquoi ne peut-il pas se racheter ?

— Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Peut-être est-il éternellement pris dans une affaire qui ne peut pas se résoudre. Il faudrait demander à un Gullah.

— Je ne sais pas ce qu'est un Gullah.

— Ce sont les descendants des esclaves qui travaillaient dans les rizières de la région. Ils ont toujours gardé leurs anciennes traditions africaines.

— Est-ce qu'il y en a qui ont vécu dans cette maison ?

— Non, ils avaient leurs cabanons à côté des villas de leurs propriétaires. Quand Papa vendait les derniers de ces cabanons, dans les années soixante-dix, l'intérieur de leur porte avait toujours cette teinte bleue. C'est moi qui ai peint celle d'ici, pour la plus belle fête d'Halloween qui ait jamais été donnée sur

l'île. 1968. Du coucher au lever du soleil. Le manteau de cheminée était encore là, ainsi que les toilettes et la plupart des équipements ménagers. Nous avions un groupe, j'étais à la batterie. Les filles ont préparé un punch de folie. Il y a un frimeur qui s'est pointé déguisé en Ole Plat-eye avec trois jambes et un globe oculaire répugnant accroché à une ficelle qu'il s'était collée au front, mais nous lui avons fait enlever son costume avant de l'autoriser à entrer. Nous voulions respecter l'esprit d'Halloween, ma porte bleue et tout le reste. Une fois la peinture sèche, je l'avais frottée à la paille de fer pour lui donner une apparence ancienne, comme dans les cabanons d'esclaves. Beaucoup de gens se souviennent encore de cette fête.

— Est-ce qu'on peut monter ?

— Je préférerais que tu restes là. Enfin bon, à condition que tu sois très très prudent. La dernière fois que j'y suis allé, c'était limite, mais tu es un poids léger. N'oublie pas de vérifier chaque marche, et appuie-toi contre le mur. Tu joueras le rôle du canari dans la mine et je mettrai mes pas dans les tiens. C'est un vrai désastre, là-haut. Quand ils ont barricadé le mur du sud après l'incendie, ils ont monté tout ce qui traînait et personne ne s'est donné le mal d'emporter quoi que ce soit à la décharge.

— L'incendie ? Celui qui a eu lieu pendant l'ouragan Hazel ?

— Oh, c'est vrai, tu t'intéresses à la famille qui a disparu. Mais après la tempête et le feu, les Barbour ont vendu la maison et les nouveaux propriétaires avaient l'intention de la restaurer et d'en faire leur résidence d'été, puis ils ont renoncé et l'ont remise sur le marché. Ceux qui l'ont achetée ensuite n'ont pas prétendu une seconde qu'ils avaient l'intention d'y habiter. Ils cherchaient un profit rapide. Enlever les gravats, nettoyer, revendre plus cher, tu vois quoi. Ils ont réussi à passer au bulldozer et aplanir le terrain sous la véranda brûlée puis barricader le mur du sud, mais c'est tout. Ils n'avaient plus d'argent, alors Papa a décidé d'investir dans cette propriété. Pour savoir tout ça, j'ai dû éplucher ses dossiers, je n'avais que deux ans quand Hazel a frappé.

— Mais on dit que c'est une cigarette qui a provoqué l'incendie, non ?

— Peut-être, ou peut-être pas. Les gens ne supportent pas les questions sans réponses – ils veulent une histoire bien ficelée. Papa disait que le feu pouvait

très bien avoir démarré après que l'ouragan était passé car personne ne s'en serait aperçu. Tous étaient occupés à ramasser les morceaux éparpillés de leurs maisons.

— Quel dommage que ceux qui voulaient un profit rapide n'aient pas mieux arrangé le côté sud, laissé au moins des fenêtres. Ces planches qui bouchent tout, ce mur aveugle, c'est tellement triste.

— Je te l'ai dit, ils se sont retrouvés à court d'argent. Les bardeaux que tu vois maintenant ont été ajoutés après coup pour des raisons esthétiques, aux frais de Coggins Immobilier. C'est moi qui les ai posés. Ces gens qui voulaient un profit rapide, comme tu les appelles, s'étaient contentés de coller n'importe comment du papier goudronné avant de faire faillite. On ne pouvait pas laisser ça, cela aurait rebuté n'importe quel acheteur, alors j'ai trouvé ces planches de pin patiné dans le style des autres vieilles maisons et je les ai joliment clouées. J'étais encore au lycée, je commençais tout juste à apprendre le métier... Hé, attention ! Regarde cette marche ! »

Il m'avait retenu avec une telle force que j'en avais mal au bras. « Regarde ! Elle est fendue en deux ! Si tu n'étais pas si léger, tu serais passé à travers. Je ne suis pas sûr que continuer soit une si bonne idée, mon garçon.

— Tout va bien. Nous ferons encore plus attention, c'est tout. » Nous étions à mi-chemin. Je voulais absolument voir les pièces du haut.

Il avait raison. C'était un vrai désastre. Rien ne valait qu'on gâche de la pellicule. Cela a ravivé de tristes souvenirs, des appartements que nous avions visités quand nous cherchions à nous loger à Jewel. « Ils n'ont même pas fait le ménage derrière le dernier locataire, disait Maman. Je suis toujours étonnée que les gens puissent à ce point manquer de considération. » J'ai malgré tout pris quelques photos pour finir le premier rouleau et utiliser le second appareil.

« Aucune de ces pièces n'a de porte, ai-je dit.

— Elles en avaient quand les derniers occupants y dormaient. Les portes sont très faciles à démonter, il suffit d'avoir un tournevis plat. Il y a des endroits où on ne vend que des vieilles portes et des vieilles fenêtres, et où on les vend cher. L'agencement de cette maison a été complètement dénaturé. Cela se voit

encore plus ici en haut où les choses ont vraiment mal tourné. Ce que je ne ferais évidemment pas remarquer à un acheteur potentiel.

— Comment ça, dénaturé ?

— Pour commencer, l'escalier aurait été plus à sa place du côté nord.

— Pourquoi ceux qui ont construit cette villa n'y ont-ils pas pensé ?

— Les plans d'origine étaient simples. Quatre pièces en rez-de-chaussée et une véranda qui donnait sur la mer. Une cheminée au centre de la maison qui devait chauffer les quatre pièces car les planteurs de riz restaient ici jusqu'en novembre. La cuisine était derrière, reliée à la maison par une passerelle. Elle avait sa propre cheminée. Puis les rénovations se sont succédé. "Il nous faudrait une autre véranda et une chambre de plus. Deux chambres de plus. Ce serait plus commode d'avoir la cuisine dans la maison. Nous allons les transformer, elle et sa passerelle, en salle de bains et en couloir. Et si on surélevait ? Oh, zut, les anciens propriétaires ont occupé tout le côté nord avec les chambres qu'ils ont ajoutées, on va être obligés de casser le toit sur son versant sud et de mettre l'escalier là." C'est peut-être la maison la plus ancienne de l'île, mais son caractère originel a été complètement dénaturé. »

Il avait raconté les bouleversements successifs de façon si vivante qu'on les voyait s'empiler, erreur sur erreur, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que la ruine à l'intérieur de laquelle nous nous trouvions.

« Est-ce qu'il existe encore des villas qui n'ont pas été dénaturées ?

— Oh oui. L'une d'elles a même une plaque indiquant qu'elle est répertoriée dans le registre national des bâtiments historiques – elle a été impeccablement entretenue et agrandie avec un respect parfait. Elle est toujours en location, bien que ses propriétaires soient très exigeants. Nous avons l'honneur de la compter parmi les propriétés dont nous nous occupons. Et il y a celle de ta voisine, qui depuis sa construction appartient à la même famille. Mais feu Mr. Upchurch a commis une atrocité en cachant les colonnes de briques derrière un treillis peint. Et la vieille dame a installé cette inesthétique rampe d'accès – quoique ce ne soit pas de sa faute si elle est en fauteuil roulant. De toute façon on pourra facilement l'enlever quand le moment sera venu. Cette femme est vraiment quelqu'un. Tu la connais ?

— Nous sommes amis.

— Ah. Eh bien transmets-lui toute ma sympathie. »

Il en aurait probablement dit plus sur Coral Upchurch si j'en avais dit moins.

« Tu peux prendre une photo de la chambre qui donne sur la mer, mais n'y va pas. Avant l'incendie, elle avait un beau chien-assis dans le mur du sud, mais il a été tellement abîmé qu'on l'a enlevé en même temps que la véranda brûlée. Bon, prends ta photo, mais n'entre pas là-bas. Je veux ressortir d'ici avec toi avant que tu ne traverses le plancher. Comme tu le vois, les autres pièces sont tellement encombrées de vieilles saletés qu'elles ne valent même pas la peine d'être photographiées. Je n'avais pas réalisé à quel point ces planchers sont dangereux. Essayons de descendre sans rien nous casser puis nous finirons notre tournée par la cuisine. Heureusement aucun propriétaire n'a recouvert son magnifique sol en briques qui datent de l'époque où les gens préparaient à manger dans leur cheminée, et jusqu'ici aucun voleur n'est venu avec les outils qui lui auraient permis de les arracher. Tu n'en retrouveras nulle part de pareilles, sauf si tu vas visiter le musée de Charleston. »

« Qu'est-ce qu'une coloscopie ?

— Quelque chose dont tu n'auras pas besoin avant un bon moment. Qui en a eu une ? » En équilibre sur son pied droit, Tante Charlotte extrayait de sa main gauche, qui tenait déjà une banane, un pot de yaourt du réfrigérateur.

« Charlie Coggins, l'agent immobilier, a utilisé ce mot pour expliquer les tours que nous joue le temps quand on vieillit. Il pensait en avoir eu une il y a cinq ans, mais il s'est avéré que c'était il y en a onze.

— Où est-ce que tu l'as vu ?

— À la Villa Chagrin, où j'étais allé prendre des photos pour toi. Il y était et nous avons visité l'intérieur. Il a appelé ça notre "tournée" dans la maison.

— Vous êtes vraiment entrés ?

— Oui, l'étage est dans un sale état. J'ai bien failli passer à travers une marche pendant que nous y montions.

— Marcus !

— Aucun problème. Il était là pour me retenir. J'ai utilisé deux appareils jetables. Je peux aller chercher les tirages demain. Comme ça, quand tu recommenceras à peindre ces tableaux qui se vendent si bien, tu les auras.

— Si je retrouve un jour toute ma mobilité. »

Elle avait dû de nouveau rester devant son écran et regarder défiler de terribles histoires de poignet.

« Tu la retrouveras. »

Elle a répondu à ma remarque optimiste par un regard acerbe. « Mais bon, tu es là, juste à temps pour peler ma banane et ouvrir une bouteille de vin. Oh, mes draps sont dans le lave-linge. Mais on peut attendre qu'il soit plein. J'en ai remis des propres.

— Seule ?

— Les manchots doivent apprendre à faire leur lit.

— Où en est ton... ton projet secret ?

— Je suis peut-être sur une piste, ou alors je me fais des illusions, je n'arrive pas à travailler correctement. Une coloscopie est une intervention au cours de laquelle on introduit dans ton rectum une caméra que l'on fait ensuite remonter dans tes intestins à la recherche d'éventuels polypes – ou pire. J'en ai eu une. Si tu le désires, tu peux, pendant ce temps, regarder ce qui se passe sur un écran de télé.

— Tu as regardé ?

— Naturellement. Je suis une visuelle. On aurait dit l'intérieur d'un doux tunnel rose qui montait, montait, avec des petits cratères et des petites bosses tout du long. Aucune bosse inquiétante, en ce qui me concernait. Ouvre-moi cette bouteille, Marcus, que je retourne à mon obsession ou mes illusions du moment – comment savoir ? »

Alors que je me dirigeais vers la villa « dénaturée » des Upchurch pour y prendre la liste de courses de Roberta, je me suis demandé si les anciens piliers de briques étaient ou non plus beaux dans leur état originel. Finalement j'ai décidé que le treillis blanc donnait à cette maison un air mieux entretenu, plus solide.

« Pas de liste aujourd'hui, Marcus. Cet après-midi, elle va chez le coiffeur et la manucure à Myrtle Beach, et pendant ce temps je ferai les courses au Piggly Wiggly, a dit Roberta.

— Il y a une raison particulière ?

— C'est toujours autour de la date de demain qu'arrive Mr. Billy.

— Mais... comment... ?

— Comment allons-nous affronter ça ? À la manière des chenilles. » La main de Roberta s'est avancée comme sur des montagnes russes. « Quelques

centimètres à la fois. Elle n'est pas folle. Il lui faut du temps, c'est tout. Elle sait qu'il ne viendra pas, mais elle veut célébrer l'occasion à sa manière. Elle espère que tu lui rendras visite demain à l'heure habituelle.

— Et qu'est-ce que je devrais faire ?

— Ce que tu fais d'habitude. Elle s'occupera du reste. »

En pédalant vers le supermarché de l'île je me demandais quels plats alléchants je pourrais bien cuisiner pour que Tante Charlotte mange un peu plus. Et je me creusais le cerveau à la recherche des possibilités que j'avais, tout en sachant que le véritable problème était ailleurs, qu'il planait au-dessus de moi comme un gremlin narquois attendant le moment de bondir.

Tante Charlotte accordait peu d'importance à ce qu'elle mangeait. Et depuis que je vivais avec elle, il en allait de même pour moi. Des choses plus intéressantes nous occupaient. Lors de l'étrange matin voilé où le garçon-fantôme s'était montré sur le seuil de la Villa Chagrin, je n'avais pris pour petit déjeuner qu'une poignée de céréales avant de pédaler à toute vitesse vers le nord de la plage ensorcelée.

Maman et moi apprécions nos repas. Le dîner était généralement le seul que nous prenions ensemble ; et même si elle était épuisée par son travail, nous en profitions pour parler, avoir l'un avec l'autre le genre de conversation où l'on raconte sa journée, où l'on se plaint et où l'on bâtit des projets d'avenir. Tante Charlotte et moi n'avions pas de vraies conversations. Nos échanges se résumaient plutôt à de brèves questions-réponses (« Où est-ce que tu l'as vu ? » « Où en est ton projet ? ») ou à des demandes (qui venaient surtout de sa part depuis son accident – lui couper les cheveux, lui peler des bananes et ouvrir des bouteilles...).

« Enfin ! a hurlé le gremlin en plongeant dans l'espace pour enfoncez ses griffes dans mon dos. Tu as dit *bouteilles* ! »

Les caisses étaient régulièrement déposées par huit sur notre seuil. Je les emportais à l'intérieur, je les empilais dans le cellier et les en sortais une à une. Avec quatre-vingt-seize bouteilles, au rythme de trois par jours il y avait de quoi tenir trente-deux jours. Quand elle arrivait au bout de ses réserves avant, elle en recommandait huit douzaines. Jamais plus, mais depuis mon arrivée à

la mi-mai, les livraisons étaient devenues plus fréquentes. Elle commandait surtout des bordeaux et des bourgognes et bavardait toujours, plus qu'elle n'en avait généralement l'habitude, avec celui ou celle qui était à l'autre bout du fil chez le marchand de vin de Myrtle Beach. Elle réussissait à donner l'impression qu'elle avait souvent des invités et qu'ils connaissaient la différence entre un bordeaux et un bourgogne et savaient pourquoi si vous vouliez vraiment du beaujolais il fallait en choisir un qui soit d'une bonne année.

Je m'étais dit que quand on lui enlèverait ses plâtres elle diminuerait sa consommation. Mais en fait elle avait constamment une bouteille ouverte à portée de main. Elle buvait toujours en peignant, c'est-à-dire quotidiennement depuis que je vivais avec elle. Elle ne s'en était passée que pendant quelques jours après la seconde opération, quand elle avait eu peur de mélanger les tranquillisants et l'alcool. Alors quel était le problème ? Il en allait ainsi depuis bien longtemps et elle réussissait à peindre et à apprécier sa vie solitaire. Pourquoi aurait-elle dû s'arrêter ?

Peut-être n'était-ce que mon problème. C'était pour moi que je m'inquiétais. Je craignais qu'en buvant de plus en plus elle finisse par trébucher et tomber systématiquement, peut-être par se blesser gravement et qu'alors on lui retire ma garde, ce qui me renverrait dans le système.

Je reculai pourtant à l'idée de l'affronter : « Tante Charlotte, tu ne crois pas que tu devrais y aller plus doucement avec le vin ? » Je connaissais son regard acerbe, j'y avais eu droit le jour même. « Ouvre cette bouteille, c'est tout, Marcus », disait-elle. Et je l'ouvrais. Et si je l'embêtais, elle pouvait aussi me jeter dehors. (« C'était un gentil garçon, mais il s'est mis à me faire la morale. Comme Lachicotte. Ma vie ne m'appartenait plus. »)

L'« allocation mensuelle » lui serait bien sûr retirée mais elle avait vécu sans pendant des années, et il y aurait le tribunal pour enfants et des avocats et peut-être le juge nommerait-il un administrateur qui s'occuperait des fonds – je ne connaissais pas tous les détails juridiques, et j'étais maintenant dans un autre État où les lois pouvaient être différentes. On m'enverrait dans une autre famille d'accueil, pas chez des parents puisqu'il n'y en avait pas d'autres – ou, s'il n'y avait aucune place, dans une institution.

Je me suis arrêté là. Je devais avoir confiance dans le destin, elle n'allait provoquer aucun nouveau désastre avant qu'on lui enlève ses plâtres. Peut-être finirait-elle son projet secret et se remettrait-elle à accepter des commandes. Qui étais-je pour aller à l'encontre d'une vieille et plaisante habitude ? Je me demandais ce que Lachicotte avait dit autrefois quand il la « critiquait »...

« Félicitations, s'est moqué le gremlin qui s'agrippait à mes épaules. Tu n'es pas un type très brillant, mais tu as enfin vu la lumière. »

Depuis qu'il me l'avait donnée, j'avais gardé la carte de Lachicotte dans la sacoche de mon vélo. Un jour j'avais failli l'utiliser, mais j'avais pensé qu'il serait déloyal de lui téléphoner depuis la cabine qu'il y avait devant le supermarché et de moucharder.

J'ai d'abord appelé son bureau et une agréable voix de femme a répondu. « Vintage Motors, que puis-je faire pour vous ?

— Mr. Hayes est là ?

— Non, il vient de sortir. Je vous donne son numéro de portable ?

— Je l'ai, merci.

— Vous voulez lui laisser un message ?

— Non merci. Je vais essayer le portable. »

« Bonjour, a dit la voix enregistrée de Lachicotte. Vous êtes sur mon répondeur. Soyez gentil de laisser vos coordonnées et je reviens vers vous aussitôt que possible. »

Je cherchais encore la phrase qui exprimerait discrètement la raison de mon appel quand j'ai été coupé.

Qu'aurais-je pu dire ? « C'est Marcus. J'ai besoin de tes conseils. Tante Charlotte est... Tante Charlotte... »

« Tu es tiré d'affaire pour l'instant, a reconnu le gremlin avant d'ajouter : mais je suis toujours là. » Il se tenait derrière moi, mais, contrairement au garçon-fantôme, je savais à quoi il ressemblait. Peau de reptile, oreilles en cruche, large sourire découvrant des dents acérées comme celles d'une scie. Siffleur et moi avons passé des heures à développer les caractéristiques des gremlins au-delà des possibilités simplistes qu'en offraient les films. « Tu ne crois pas, a dit Siffleur, qu'il doit y avoir un modèle de *mogwai* plus imagitatif et plus intelligent que Gizmo, et, pour équilibrer la balance, un modèle de

méchant pire et plus effrayant que Stripe ? — Pourquoi faut-il toujours équilibrer la balance entre le bien et le mal ? ai-je demandé. — Parce que ce sont les règles. Ce n'est pas moi qui les ai faites. Il doit toujours y avoir un méchant et un gentil. Et si tu as un gentil plus complexe et plus intéressant, tu dois créer un méchant plus complexe et plus intéressant. »

En m'approchant de l'entrée du supermarché, j'ai vu un garçon bronzé et plein d'allant d'environ mon âge avancer à grands pas vers la porte. Il portait le même casque que moi. J'ai sursauté en comprenant qu'il s'agissait de mon reflet dans la vitre. Depuis quand étais-je comme ça ? Lorsque Charlie Coggins avait dit que je ne risquerais probablement rien si je montais devant lui le dangereux escalier de la Villa Chagrin, je m'étais demandé comment il pouvait me qualifier de « poids léger ». Mais il avait raison. Celui qu'on appelait le Potelé était déjà très loin.

« Tu les veux en deux exemplaires ? a demandé l'homme à qui je tendais les appareils jetables.

— Il y a un supplément ?

— Un dollar par rouleau.

— Alors non. »

J'aurais dû les prendre en deux exemplaires, ai-je pensé sur le chemin du retour. J'aurais ainsi pu envoyer les meilleures à Charlie Coggins pour le remercier. Mais je vivais encore dans deux mondes à la fois, et peut-être vivrais-je toujours ainsi. Dans celui où l'on renonçait à avoir Batman sur sa trousse afin d'économiser quarante cents et dans celui où l'on pouvait se permettre de dépenser deux dollars pour des doubles de photos grâce à l'assurance qu'avait souscrite une mère avant de mourir.

... Mais n'essayez pas de prendre deux fois le même chemin. En fait, n'essayez pas du tout d'aller là-bas. Cela arrivera quand vous ne le chercherez pas. N'en parlez pas trop, même entre vous. Et n'en parlez à personne d'autre, sauf à ceux dont vous savez qu'ils ont eu le même genre d'aventure...

Comment pouvais-je avoir oublié le Professeur ? Ils avaient toujours été là, dans mes vieilles affaires, lui et ses sages conseils à propos du passage entre la réalité et le surnaturel et du secret qu'il fallait en garder.

J'avais défait le dernier carton de mon ancienne vie cet après-midi-là après être allé au supermarché, avoir regardé le thermocouple des tortues (il n'indiquait aucun changement), lavé le linge, y compris les draps et les taies d'oreiller de ma tante, et nettoyé la salle de bains. J'ai trouvé dans ce carton les habituels candidats au sac-poubelle de plastique noir : des pansements, des médicaments périmés, des bandes de contention contre les varices que Maman mettait parfois la nuit et la petite bouteille d'arnica qu'après lui avoir arraché une dent le dentiste lui avait donnée pour en frotter ses gencives. Des vêtements qui étaient déjà trop petits pour moi l'été précédent avaient été soigneusement pliés, comme si celui qui allait ouvrir ces paquets pouvait avoir exactement la même taille qu'un an plus tôt. Et là, tout au fond, à côté d'une paire de tennis (qui elles aussi commençaient à me serrer la dernière fois que je les avais portées), *Le monde de Narnia*, ce qui me ragaillardit et m'attrista en même temps. Nous avions dévoré ces livres, Maman et moi, les avions lus et relus, seuls ou ensemble à voix haute, avions analysé les personnages, cherché à comprendre les messages.

J'étais allongé dans le hamac avec les sept volumes sur les genoux, les feuilletant au hasard, laissant les illustrations me rappeler les histoires, quand, ce qui n'arrivait pas souvent, des pas ont résonné dans l'escalier de notre véranda. C'était Lachicotte Hayes, un sac en papier au creux de son bras. « Je vous ai apporté des tomates. Et je suis passé par l'entrée de derrière pour ne pas avoir à frapper et vous déranger.

— Elle est dans l'atelier. Je ne l'ai pas vue depuis que je suis revenu du supermarché.

— C'est toi que j'espérais trouver. Oh, *Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique*. Je l'ai lu à ma nièce quand elle était petite. Je ne sais pas lequel de nous deux y a pris le plus de plaisir.

— La nièce que j'ai rencontrée à la bibliothèque ?

— Oui, Althea. Nous étions en train de visiter des appartements quand tu as appelé.

— Tu savais que c'était moi ?

— Ma secrétaire a dit qu'un jeune homme avait appelé mais qu'elle n'avait pas eu besoin de lui donner mon numéro de portable car il l'avait déjà. Puis, quand j'ai écouté mon répondeur, je n'ai entendu qu'un long silence.

— Je n'arrivais pas à trouver de message qui convienne. »

Lachicotte a déposé le sac de tomates sur le tabouret dont Tante Charlotte se servait pour surélever sa cheville cassée. « Et si on allait se promener sur la plage ? Mon père disait que lorsqu'on passait tout un été sans mettre le pied dans l'eau c'était qu'on était trop occupé ou trop vieux pour aller bien. Et on est déjà à la mi-juillet. »

Lachicotte s'est assis sur la dernière marche de la passerelle, il a remonté le bas de son pantalon, enlevé ses mocassins et ses chaussettes et les a soigneusement rangés sous la marche. J'en ai fait autant : depuis que j'avais le vélo, je n'avais pas été une seule fois pieds nus dans le sable. En mettant mes tennis à côté de ses mocassins, j'ai pensé qu'en voyant ces deux paires de chaussures côte à côte un passant imaginerait peut-être un père et un fils en train de se balader ensemble sur le rivage.

La marée descendait, laissant derrière elle une large bande luisante où l'on pouvait marcher et sentir les vagues légères se briser contre ses chevilles.

« Tu te plais ici, Marcus ? »

J'étais heureux qu'il continue d'avancer sans me regarder.

« Oui, il y a juste une chose un peu bizarre, je n'arrive pas à réaliser que ma mère est morte. C'est difficile à expliquer, mais il me semble souvent qu'elle est plus vivante que jamais. Je pense à elle bien plus qu'avant, et je découvre sans cesse de nouveaux aspects de sa personnalité.

— Tu l'expliques parfaitement (*paaa-rfaitement*) bien. Quand le bruit et les conflits humains ont disparu, l'absent peut prendre une place plus grande dans ton cœur et être lui-même. Ma mère est morte il y a dix ans et je la connais beaucoup mieux maintenant que lorsque l'on se voyait tous les jours. »

J'ai senti devoir aussi probablement dire que j'éprouvais de la reconnaissance envers Tante Charlotte. « Mais j'aime vivre ici. Avant de venir sur l'île, je n'avais jamais vu la mer. Et j'adore mon vélo. Et Tante Charlotte est formidable avec moi. Elle ne me fait pas la leçon, n'intervient pas à tout bout de champ, ne me pose pas de questions indiscretes. Elle me laisse agir comme je l'entends et elle vit sa vie.

— Pour ça, on peut compter sur elle. J'ai rencontré ta tante dans le magasin de matériel pour le bâtiment. Je remettais en place des articles que j'avais finalement décidé de ne pas acheter quand elle s'est approchée et m'a demandé si je pouvais l'aider. "Je vais essayer", ai-je dit. Elle m'a expliqué qu'elle posait du carrelage dans sa salle de bains et qu'elle était tentée d'acheter l'enduit pour joints le plus cher, mais ne savait pas si cela en valait la peine. Qu'est-ce qu'il avait de plus que les autres ? Je lui ai lu ce qui était écrit sur la boîte. Il était résistant à la moisissure, mais pour obtenir un résultat parfait il fallait passer par-dessus un enduit de rebouchage résistant à l'eau. "C'est indispensable, a-t-elle demandé, ou êtes-vous simplement en train d'essayer de me vendre un produit de plus ?" À ce moment-là, le patron, qui est un ami, nous a rejoints et a plaisanté à propos de mes voitures de luxe étrangères. Puis il s'est tourné vers elle et lui a proposé ses services, et elle a compris que je n'étais pas un vendeur.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a eu l'air mortifié. Comme si elle avait été contrainte de violer un tabou. Elle s'est excusée très solennellement et elle s'est éloignée. Mais j'ai eu l'impression qu'elle m'en voulait de l'avoir laissée dans l'erreur. »

Susceptible comme elle l'était, je n'ai pas eu de mal à imaginer ma tante réagir de la sorte. « Elle a acheté l'enduit ?

— Je ne me rappelle pas. Je me suis senti grossier. Peu après, j'ai appris qu'elle était nouvelle sur l'île et qu'elle rénove une vieille maison qu'on appelait le Cabanon du lascar. Depuis aussi longtemps qu'on s'en souvienne, les jeunes du coin s'y réunissaient pour boire.

— Comment était-elle alors ?

— À peu près comme maintenant. Directe, laconique, amie loyale – une fois qu'elle avait décidé qu'on en valait la peine. Mince comme un fil et d'une beauté impérieuse – ce qu'elle est toujours. Elle avait les cheveux noirs et il lui arrivait de mettre un peu de rouge à lèvres.

— Je ne suis pas certain de savoir ce que veut dire *laconique*.

— Qui compte ses mots. Elle ne ressemblait à aucune femme que j'aie connue. Pour un garçon du Sud, sa franchise était exotique. Ni subterfuges ni épanchements. Nous nous sommes ensuite rencontrés à nouveau quand elle travaillait comme réceptionniste du vétérinaire de l'île chez qui j'avais amené ma chienne qui boitait. Tout indiquait un cancer des os et les choix proposés étaient déchirants. Je suis sorti brisé de la consultation. Quand je suis allé payer, ta tante a regardé ce que le vétérinaire avait écrit pendant que je cherchais ma carte de crédit en espérant ne pas m'effondrer devant elle. "Mr. Hayes, a-t-elle dit, rentrez directement chez vous avec Dinah. Nous avons votre adresse, nous vous enverrons la facture." Puis elle m'a tourné le dos à toute vitesse et elle s'est plongée dans un autre dossier.

— Quel genre de chien était Dinah ?

— Une merveilleuse bâtarde. Poil court, caramel, longues, longues pattes. Le vétérinaire disait qu'elle avait du sang de golden retriever, de berger allemand et probablement aussi de lévrier. Quand elle courait sur la plage, elle touchait à peine le sol. Elle allait partout avec moi, assise toute droite sur le siège avant. Malgré la douleur évidente, elle s'est tenue ainsi lors de notre dernier voyage chez le vétérinaire.

— Ma tante était là ?

— Non, il y avait quelqu'un d'autre à la réception ce jour-là. Mais elle est venue peu après au garage. Elle était désolée pour Dinah. Je lui ai montré quelques-unes des automobiles que j'étais en train de remettre en état. Elle m'a dit qu'elle aurait aimé apprendre la mécanique, elle en avait assez de ne pas avoir la moindre idée de ce qui se passait sous le capot de sa voiture. Est-ce que je connaissais un endroit où elle pourrait suivre des cours ? J'ai répondu que je pouvais lui en donner de meilleurs que n'importe qui d'autre. Elle a voulu savoir combien cela lui coûterait. Comme je refusais qu'elle me paye quoi que ce soit, elle a proposé en échange de travailler pour moi à temps partiel.

— Et le vétérinaire ?

— C'était aussi un temps partiel, mais elle a très vite choisi le plein-temps chez moi. Pendant un moment nous avons été associés dans une affaire de taxis. Elle t'en a déjà parlé ?

— Ça a très bien marché. Grâce aux bénéfices, elle a pu ensuite se consacrer à la peinture.

— Peindre est la meilleure chose qui lui soit arrivée. Et toi, tu es la meilleure chose qui lui soit arrivée ensuite.

— Mais je ne suis pas vraiment... » Pour qu'il ne remarque pas que ma voix se brisait, je me suis écarté de lui et j'ai marché en m'éclaboussant dans les vagues jusqu'à ce que je puisse me contrôler à nouveau. « La façon dont je m'occupe d'elle, comme tu l'as dit un jour, n'est pas très efficace. C'est pour ça que je t'ai appelé, mais ensuite je n'ai pas trouvé de message à ce sujet qu'on puisse laisser sur un répondeur.

— Bon, mais maintenant je suis là. Alors vas-y.

— Elle passe toute la journée enfermée dans son atelier. Elle travaille sur ce projet secret dont je t'ai parlé. Elle dit qu'elle est peut-être en train de trouver ou alors qu'elle se ment à elle-même car en fait ce n'est pas du vrai travail. Je n'ai plus le droit d'y entrer, même pour changer les draps, ce que je faisais depuis son accident. Le truc c'est que je continue à déboucher les bouteilles de vin et que j'en ouvre de plus en plus. J'ai envisagé de lui suggérer de ralentir,

mais je sais que ça ne lui plairait pas. Je me demandais si toi, tu lui avais déjà dit quelque chose de ce genre et comment elle avait réagi.

— Non, jamais, je me suis contenté de limiter mes invitations. Les gens qui ont de mauvaises habitudes n'aiment généralement pas qu'on leur en parle. Ils doivent en prendre conscience par eux-mêmes.

— Mais s'ils en prennent conscience trop tard ?

— Je me penche sur le problème, Marcus. Tout en marchant, je réfléchis.

— Désolé.

— Ce projet, à ton avis, concerne la peinture ?

— J'en ai vu des traces sous ses ongles quand je les lui coupais l'autre jour. Très légères. Elle se lave toujours à l'évier de son atelier.

— Écoute, la semaine prochaine nous retournons chez le chirurgien de Charleston. Elle aura une radio et on en saura plus. Le connaissant, je pense qu'il refusera de nous dire quoi que ce soit de certain tant que le plâtre n'est pas enlevé. Puis il y aura la rééducation, les balles de tennis à serrer et tout un tas d'exercices qui lui permettront de retrouver lentement l'usage de ce poignet. Elle n'est pas la seule à aller à la pêche aux informations sur internet, mais moi, je cherche les histoires qui finissent bien. Après cette visite, nous verrons dans quel état d'esprit elle se trouve. Si elle est relativement optimiste, laissons-la finir son projet secret. Les choses, vois-tu, peuvent s'arranger. Tu as déjà connu quelqu'un qui ait une addiction, Marcus ?

— Eh bien, Maman ne buvait pas. Elle n'avait rien contre mais elle était trop fatiguée quand elle rentrait du boulot, et le vin et la bière coûtent cher. La grand-mère de mon meilleur ami était accro au tabac. Elle ne pouvait pas tenir plus de quarante-deux minutes sans allumer une cigarette. Un jour, nous l'avons chronométrée. Notre propriétaire de Forsterville devait se rendre à une réunion des Alcooliques anonymes tous les matins avant d'aller travailler afin de ne pas rechuter. Et à Jewel, l'homme qui avait embauché Maman dans son atelier de menuiserie juste avant de faire faillite a fini par prendre tellement de méthamphétamine que, lorsque Maman l'a revu, il avait les dents pourries et des plaies sur le visage qu'il se grattait continuellement. Oh, et il y avait aussi ce professeur des cours du soir que Maman admirait tant, il s'intéressait sincèrement à ses élèves, mais il a fait une overdose de je ne sais pas quoi et il

est mort. Je ne l'ai jamais rencontré, c'était avant ma naissance. En résumé, je n'étais proche d'aucun d'entre eux. Et si Tante Charlotte ne trouvait pas à temps l'aide dont elle a besoin ?

— Cela n'arrivera pas, maintenant que nous sommes sur le coup. Il existe des endroits pour ça.

— Mais elle devra partir, n'est-ce pas ?

— Quelque temps, oui.

— Alors moi aussi. Je suis mineur et je n'ai pas le droit de rester seul dans cette maison.

— Nous trouverons quelqu'un qui viendra vivre avec toi, comme Roberta Dumas avec Coral Upchurch. Mais attendons d'entendre le verdict du chirurgien la semaine prochaine. Ma première femme disait souvent que la seule chose dans la vie sur laquelle on pouvait absolument compter, c'est le changement. Et parfois, les changements ont du bon.

— Mais pas toujours.

— Non, pas toujours, je te l'accorde. »

« **M**ystère résolu », a dit joyeusement Ed Bolton, penché au-dessus de nous tandis que nous remettions chaussettes et chaussures. Il avait garé tout près sa Willys MB 1944 pour une visite de routine à notre nid de tortue. « J'ai reconnu tes tennis, Marcus, mais je me demandais à qui diable ces mocassins pouvaient bien appartenir. Content de te voir, Lachicotte.

— Ed ! Comment va ma jeep préférée ?

— Impeccable, grâce à toi.

— Tu ne regrettes toujours pas qu'on ait remplacé la caisse ?

— La seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir capitulé plus tôt. Je croyais plus ou moins que l'ancienne, avec sa rouille, lui donnait toute son authenticité. Marcus, la température a beaucoup monté. C'est peut-être pour ce soir.

— Pourtant quand je suis allé voir tout à l'heure, il n'y avait aucun changement.

— Tu te souviens exactement quand ? »

C'était avant que je mette le linge à laver et que je défasse le dernier carton de Jewel. « Il y a environ trois heures.

— Donc, ça monte vite et il y a encore plus de chances pour que cela arrive bientôt. Écoute Marcus, est-ce que tu pourrais baby-sitter ce nid, disons, pendant l'heure qui vient, jusqu'à ce que je trouve des bénévoles pour te remplacer ? Si un nouveau changement se produit, appelle-moi sur le bipeur.

— Quel genre de changement ?

— C'est d'abord le sable qui s'effondre.

— Et à ce moment-là elles sortent ?

— Non, elles remontent en général après le coucher du soleil, quand le sable est plus frais. Ce soir est le bon moment. Lune croissante qui se lève tôt et marée montante qui leur évitera d'avoir à courir trop longtemps. Tu as déjà vu des bébés tortues sortir de leur nid, Lachicotte ?

— Non, jamais. Si je ne devais pas aller à Sumter faire essayer une voiture à un client, j'aurais adoré rester. En fait, j'aurais dû prendre la route il y a déjà un moment. Marcus, on se tient au courant. » Avec un regard « tu-vois-de-quoi-je-veux-parler » il s'est éloigné d'un pas rapide tout en essuyant le sable de son pantalon. C'était pour cette promenade avec moi qu'il s'était mis en retard.

J'ai dit à Ed Bolton que je devais remonter à la maison pour laisser un mot à ma tante.

« Va, Marcus, va. Pendant ce temps je vais rester ici et essayer de joindre des bénévoles. Il va probablement falloir s'y mettre, installer le système audio et creuser le chemin. Si je ne me trompe pas, il y a un tas de bébés tortues là-dessous qui attendent que le sable soit plus frais. Formidable, non ?

— Qu'est-ce qu'une caisse ?

— Quoi ? Oh, tu parles de la jeep. Tu vois la partie basse, au-dessus des roues ? Quand on la pose à même le sol, ça ressemble plus ou moins à une caisse. Lachicotte m'a tanné pendant quinze ans pour que j'en mette une neuve. Mais j'avais peur de perdre, si je la remplaçais, mon lien direct avec le passé. En réalité, j'ai surtout perdu un amas de rouille. »

Chère Tante Charlotte,

Je suis auprès du nid de tortue. C'est peut-être pour ce soir ! Elles remontent en général après le coucher du soleil dès que le sable refroidit. Il y a des salades de poulet et de concombre dans le frigidaire, et une tomate du potager de L que je t'ai coupée en morceaux. La bouteille débouchée est à l'endroit habituel.

Marcus

Je me suis demandé si, la prochaine fois qu'elle poserait les yeux sur moi, quelque subtil changement dans mon attitude permettrait à Tante Charlotte

de comprendre que j'avais « rapporté ».

J'ai laissé le mot sur la table. J'avais d'abord envisagé de le glisser sous sa porte, au cas où elle déciderait de ne pas sortir de l'atelier pour manger. Je lui avais, après tout, dit que je l'avertirais dès que nous aurions les signes d'une proche éclosion. Mais que se passerait-il si elle voyait cette feuille de papier au moment même où je l'introduisais dans la fente ? (« Tu peux toujours frapper, Marcus. Inutile de te faufiler et de laisser des messages en douce. Qu'est-ce que c'est que cet air coupable ? »)

Je pensais passer ensuite une heure près des tortues, sans personne d'autre. Seul dans la paisible lumière tombante, avec le bruit des vagues sur la plage plus ou moins vide. Je serais le héraut d'un événement longtemps attendu, le témoin solitaire de ce premier léger trou dans le sable. Je pourrais peut-être même voir une petite tête apparaître, décider qu'il était trop tôt et disparaître. Puis les autres bénévoles arriveraient dans la fraîcheur du crépuscule, un ou deux à la fois. Dans mon scénario, Ed Bolton était le premier à revenir. Il annoncerait à chaque nouvel arrivant : « Marcus que voilà les a surveillés comme le lait sur le feu. Dès qu'il a aperçu ce petit éclaireur, il a appelé mon bipeur et je me suis mis en route. Marcus a vraiment vu le petit bonhomme pointer son museau, regarder autour de lui et retourner dire aux autres que le moment n'était pas encore venu ! »

Mais pendant le peu de temps où je m'étais absenté, Ed Bolton devait avoir téléphoné non-stop. Car à peine était-il parti dans sa jeep chercher de quoi creuser le chemin des bébés tortues que d'autres bénévoles ont commencé à apparaître en haut des dunes. Ils devaient avoir garé leurs véhicules près de notre maison. Pourtant il faisait encore jour, au-dessus du nid le sable ne s'était pas effondré, rien d'extraordinaire ne s'était produit et je n'avais pas eu à me précipiter pour appeler Ed sur son bipeur. Certains m'ont dit Salut, ou Salut, tu dois être Marcus, mais la plupart d'entre eux se sont mis immédiatement au travail, leurs tâches ayant dû être distribuées à l'avance. Il y en avait de toutes les générations : des retraités comme Ed Bolton, des femmes entre deux âges en bermuda, des hommes plus jeunes, certains portant encore leurs vêtements de travail, et quelques adolescents.

Précautionneusement, deux dames ont enlevé les piquets de bois et enroulé autour le plastique orange qui encerclait le nid. Un homme s'est agenouillé et a enfoncé quelque chose dans le sable tandis qu'un autre installait un ampli sur un poteau. Les adolescents traçaient le chemin où les bébés tortues ramperaient jusqu'à l'eau.

« Mais si ça ne se passe pas ce soir ? ai-je demandé à la plus aimable des deux dames, une des bénévoles qui m'avaient salué par mon nom. Vous devrez remettre la barrière ? »

— Oh, Ed a un sixième sens en ce qui concerne ces petites bêtes. Il dit que la température a monté en trois heures et que pas mal d'œufs ont déjà dû éclore. Tiens, le voilà, demande-le-lui. »

Le soleil venait de se coucher et sa jeep est apparue, soubresautant dans la brume rose qui se formait au nord. J'ai pris d'abord ce qui ressemblait à de la paille appuyée au-dessus du siège passager pour une sorte de balai qu'Ed apportait afin de préparer le chemin menant à la mer. Mais quand la voiture s'est approchée, j'ai compris qu'il s'agissait de quelqu'un. Je n'ai su que c'était un garçon, plus grand que moi, aux cheveux blonds coupés court sur les côtés et avec une frange qui lui tombait sur le front, qu'en le voyant se glisser à terre. Il portait un tee-shirt orange où était imprimée une grosse patte d'animal, un short cargo kaki, des baskets supersoniques gris et orange et une énorme montre noire au poignet. Il avait le visage tanné, le corps beaucoup moins.

« Marcus, voici Pickett, il est chez ses grands-parents, nos voisins, jusqu'à la rentrée. Pickett, voici Marcus, qui habite dans cette maison derrière les dunes. Marcus, j'ai dit à Pickett de rester avec toi pour que tu le mettes au courant de la manœuvre. »

Pickett ne me semblait pas du genre à rester avec qui que ce soit ou à écouter un garçon de son âge le « mettre au courant » de quoi que ce soit. Jusque-là, il ne m'avait pas regardé mais quand j'ai dit : « Salut », il a répondu en me lançant un regard indolent.

« Si vous voulez, vous pouvez aider à creuser, a suggéré Ed. Pickett, va chercher la pelle et le râteau que nous avons apportés. »

« En quelle classe tu entres ? » ai-je demandé quand nous nous sommes mis au travail. J'avais proposé de prendre la pelle et de laisser Pickett ratisser derrière moi.

« Il n'y a pas de classes dans mon école. Je serai dans le groupe deux, ce qui correspond à la quatrième.

— Oh, moi aussi !

— Bizarre, tu as l'air plus jeune que ça.

— J'ai sauté une année. »

Pas de commentaire. « Est-ce que je dois ratisser large ?

— Peut-être un peu plus. Mais laisse un petit monticule de chaque côté pour qu'ils ne sortent pas du chemin.

— Que d'histoires pour quelques tortues !

— Il ne s'agit pas vraiment de quelques-unes. Rien que dans ce nid il y a cent dix œufs. Les caouannes sont les plus grandes tortues à carapace dure du monde et leur espèce est en voie d'extinction. Leurs bébés courent rejoindre la mer depuis quarante millions d'années. Et il n'y en a que deux cent mille que nous, nous sommes là. »

Il m'a laissé parler en grattant le sable du bout d'une de ses baskets. « Et comment ont-elles fait pendant ces millions d'années, avant que nous n'arrivions avec nos râtaux ?

— Leur nombre a diminué jusqu'à ce qu'on mette en place ce système de protection. Les gens mangeaient leurs œufs au petit déjeuner, ils fabriquaient des bijoux avec leur...

— Je plaisantais, a-t-il dit comme à un enfant qui prend les choses trop au sérieux. Tu vis ici toute l'année ?

— J'habite chez ma grand-tante. Ma mère est morte l'hiver dernier.

— Désolé.

— Pourquoi as-tu voulu venir, si ce n'est pas trop indiscret ?

— De quoi tu parles ?

— C'est que tu n'as pas l'air de t'intéresser beaucoup à leur éclosion.

— Oh, les tortues. Ed a dit que ça m'amuserait peut-être. Et pourquoi pas ? Mes grands-parents n'assurent pas vraiment. Lui reste scotché à la télé pour

suivre la campagne présidentielle, elle, elle élucubre de nouveaux plats épicés dans la cuisine et au milieu de l'après-midi ils sont tous les deux bourrés. »

Nous avons creusé et ratissé en silence un moment, tous deux perdus dans nos pensées. Je n'avais aucune idée de ce qui lui tournait dans la tête et ne voulais pas le savoir. Dans ma nouvelle école, il y aurait certainement un ou deux Pickett, évasif, fermé, prêt à me juger, à me rabaisser. Le long supplice recommencerait.

Cela venait peut-être de ma déconvenue, mais les autres bénévoles semblaient tous réunis à l'intérieur d'une bulle conviviale, s'interpellaient, poursuivaient un but commun, pendant que Pickett et moi étions à l'extérieur, entravés par notre lutte pour... quoi donc ? Dominer ? Survivre ? Pourquoi m'avait-on imposé Pickett ? Je considérais Ed Bolton comme mon ami et mon mentor, grâce à lui j'avais appris à aimer les caouannes. Et maintenant, parce qu'il pensait que cela amuserait peut-être le petit-fils de ses voisins, il nous avait exclus de la communauté des tortues. La douleur d'avoir perdu son fils était-elle si forte qu'il collectionnait les garçons envers qui il pouvait se montrer gentil ?

Le ciel s'assombrissait, sauf autour du nouveau croissant de lune montante. Les bénévoles devenaient des silhouettes vaguement discernables allant et venant dans le crépuscule. La nuit qui s'attardait m'a rappelé le matin où la lumière du jour s'était comme contenue jusqu'à ce que j'arrive à la Villa Chagrin et voie le garçon-fantôme appuyé contre le cadre de la porte, attendant un geste de moi.

Puis le rythme des activités s'est accéléré, les voix se sont élevées, s'appelant, se répondant. Les bénévoles se sont réunis autour du poteau où l'ampli était installé. Une femme s'est allongée et a plongé son visage dans le sable.

« J'ai besoin d'aller aux toilettes, a dit Pickett.

— Pourquoi tu ne montes pas derrière les dunes ?

— Il faut que je chie.

— Tu ne peux pas attendre ? Je crois que les bébés tortues vont se montrer.

— Non, j'peux pas. » Il se tenait le ventre. « Dis-moi où sont tes chiottes et j'y cours. »

Qu'il y aille seul était hors de question. Et si Tante Charlotte était dans la cuisine et que ce garçon étrange débarque chez elle pour faire ses besoins ?

« Non. Allez viens, je t'accompagne. Vite. »

En nous voyant monter quatre à quatre les marches de la passerelle, Ed Bolton a crié : « Hé, les garçons, où allez-vous ? ça va commencer !

— Il doit... on revient tout de suite !

— Oh bordel de Dieu, je ne vais pas tenir, a gémi Pickett.

— À gauche en sortant de la cuisine au bout du couloir. » Je l'ai poussé et il a titubé le derrière en avant jusque là-bas aussi vite qu'il pouvait. Sur l'arrière de son tee-shirt orange il y avait le nom d'un club de sport universitaire de Caroline du Sud, les Clemson Tigers. S'il se dépêchait, peut-être que nous n'allions pas tout rater. Attendez, petites tortues, attendez qu'on revienne.

Le mot que j'avais laissé à Tante Charlotte était toujours sur la table. La bouteille de vin avait disparu.

« Fonce ! » ai-je dit. Claquement de porte immédiatement suivi du bruit d'une violente explosion. J'ai imaginé les projections marron éclaboussant chaque coin et recoin de la cuvette. En esprit j'étais déjà en train de la nettoyer : balayette, Mr. Propre, puis Fraîcheur de pin pour couvrir l'odeur.

J'ai entendu la chasse d'eau une première fois, puis une deuxième. L'eau a coulé dans le réservoir. Pickett est apparu, il avait pris le temps de mouiller et de peigner sa frange. « Désolé pour la puanteur.

— C'est bon. Retourne sur la plage.

— Tu ne viens pas ?

— J'ai un truc à faire. Pars devant.

— Tu es sûr ?

— Oui, j'en ai pour un instant. »

La séance de nettoyage s'est déroulée, tel un cauchemar qui se serait avéré l'exacte réplique de ce que vous aviez déjà imaginé.

Après avoir fixé le blanc de la cuvette sous la lumière crue, mes yeux ont dû s'accommoder à l'obscurité de la plage. Les bénévoles, pour la plupart accroupis, s'étaient dispersés le long du chemin que Pickett et moi avions aidé à tracer. Quand je suis arrivé auprès d'eux, ma vision nocturne s'était rétablie

et j'ai pu contempler une nuée de minuscules créatures brunes se ruant les unes sur les autres pour courir vers la mer aussi vite que le permettaient leurs petites pattes palmées.

Une main s'est posée sur mon épaule. « Oh, Marcus, tu as raté la sortie du nid, a dit tristement Ed Bolton.

— Je sais. Mais je le devais. » Une larme a glissé le long de mon visage. Heureusement il faisait trop sombre pour qu'Ed s'en aperçoive.

« Bon, ne t'inquiète pas. Ce sera pour l'année prochaine.

— Combien y en a-t-il eu ?

— Nous en avons compté quatre-vingt-dix. Sur cent dix, c'est une bonne cuvée. Certaines n'y arrivent pas. Elles sortent de l'œuf avant d'en avoir absorbé tout l'albumen et sont trop faibles pour survivre. Pourquoi ne vas-tu pas avec Pickett – il est en train d'aider à guider ceux qui s'écartent. Tu les touches le plus doucement possible pour les ramener sur le chemin. Comme ça. » Ed Bolton a appuyé sur ma joue un doigt léger.

Absorbé dans sa tâche, qui consistait à empêcher les éventuels délinquants d'escalader les buttes de sable, Pickett était la dernière personne au monde que j'avais envie de rejoindre. Tandis qu'agenouillé il redirigeait consciencieusement les nouveau-nés sur la bonne voie, les chiffres de sa montre titane luisaient dans l'ombre.

« Ils sont dingues, non ? Regarde-les se carapater ! s'est-il exclamé quand j'ai pris place à côté de lui. Ils viennent de sortir de leur trou. J'ai vu de mes yeux vu le premier se montrer – l'éclaireur. Une petite patte palmée d'abord, puis une petite tête, puis une autre patte, et je te jure qu'il semblait étudier la question. Puis il a filé vers l'eau. Et ensuite ils se sont tous littéralement déversés, masse vivante de créatures préhistoriques. Un truc de dingue ! »

« Ça va, Marcus ? » C'était le matin et Tante Charlotte était devant la porte de ma chambre.

« Heu... oui.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr. »

Elle a ouvert, sauté sur un pied et s'est appuyée contre le chambranle. « Tu as été malade, hier soir ?

— Tu veux parler de l'odeur des toilettes ?

— Ce n'est pas grave. Ça nous arrive à tous. » Le blanc de ses yeux était sillonné de petites veines rouges et elle semblait exténuée.

« Ce n'était pas moi. C'était ce garçon. On attendait sur la plage avec la Patrouille que les tortues sortent de leur nid et il a dit qu'il ne pouvait plus se retenir.

— J'ai lu ton mot. Alors, elles ont montré leur nez ?

— Oui, mais je n'y ai pas assisté.

— Tu as raté tout le processus ?

— Non, juste le début, quand elles se déversent sur le sable. Pickett a dit que c'était dingue. Quand je suis revenu, j'ai aidé à en accompagner quelques-unes jusqu'à la mer.

— Pickett étant, j'imagine, le garçon en question ?

— Ed Bolton l'a amené. Il est en vacances chez ses grands-parents.

— Attends une seconde. Pourquoi est-ce que ce Pickett les a vues remonter vers la surface et pas toi ?

— Parce que... » Je me suis détourné pour cacher ma détresse. « Je devais rester nettoyer les toilettes. C'était assez répugnant.

— Oh Marcus, je suis désolée. Écoute, est-ce que tu verrais un inconvénient à ce que je m'asseye sur ton lit ?

— D'autant moins que c'est le tien. »

Elle a fait les quelques pas branlants qui la séparaient de moi et j'ai senti le matelas s'enfoncer sous son poids léger. « Bon sang, Marcus, je suis vraiment désolée. »

Quelques larmes ont discrètement mouillé mon oreiller.

« Tu espérais assister à cet incroyable phénomène naturel, et j'étais impatiente pour toi. Tu as attendu, tu as veillé fidèlement sur leur nid, je regardais par la fenêtre et tu étais là sur le sable les bras autour des genoux, on aurait dit que tu les encourageais à se développer – et *parce que tu as enlevé les saletés laissées par un étranger* tu as raté le moment crucial. On est toujours puni pour une bonne action, n'est-ce pas ? »

Je n'ai pas pu répondre, ma voix aurait déraillé.

« Oh Marcus. » Sa main blessée s'est refermée sur mon épaule tournée. « Que va-t-on faire de toi ? Tu penses trop aux autres. Comment puis-je te protéger ? »

Je retenais ma respiration et mordais ma lèvre inférieure pour ne pas perdre tout contrôle.

Puis elle a retiré sa main et émis le grincement sec qui lui servait de rire. « Elles devaient être plus que malodorantes.

— Quoi ?

— Les horribles saletés que Pickett a laissées derrière lui.

— Assez, oui. » J'ai gloussé et elle a de nouveau grincé. « Quelle heure est-il ?

— Dix heures passées. Tu ne te lèves jamais si tard. Je commençais à m'inquiéter. Et j'ai un affreux mal de crâne. J'ai trop forcé, hier soir.

— Sur ton projet ?

— Non, sur le cabernet sauvignon. Tu pourras prendre du Tylenol extra fort, quand tu iras faire les courses ? Il semblerait que j’aie vidé la dernière boîte. »

Elle avait parlé du vin. Est-ce que Lachicotte considérerait cela comme un changement qui aurait du bon ?

J’ai pédalé tristement vers le supermarché. Ce à quoi j’avais espéré assister tout l’été était fini – et je l’avais raté. « Tu as attendu, tu as veillé fidèlement sur leur nid... et *parce que tu as enlevé les saletés laissées par un étranger* tu as raté le moment crucial. » « Vous ne devinerez jamais ce que j’ai vu, dirait Pickett aux élèves du “groupe deux” de son école. Ces incroyables petites tortues... elles courent vers la mer depuis quarante millions d’années, et il n’y en a que deux cent mille que nous, nous sommes là. » De derrière la fenêtre de l’atelier Tante Charlotte m’avait regardé. En fait, je n’avais jamais imaginé qu’elle puisse s’arrêter de travailler et m’observer, or elle l’avait fait. « Et tu étais là sur le sable... »

« Comment puis-je te protéger ? » Comme si elle partageait ma souffrance. Depuis que je vivais avec elle, elle avait posé la main sur mon épaule exactement deux fois. Désormais, la possibilité que nous nous protégions l’un l’autre était envisageable.

Mes photos étaient prêtes. Avant de finir les courses, je suis allé m’asseoir dehors sur le banc et je les ai passées en revue. Celles que j’avais prises de la plage étaient bonnes. Tante Charlotte verrait la villa dans la lumière du tout début de matinée, d’abord de loin puis en plans de plus en plus rapprochés montrant de plus en plus nettement son état actuel. Elle pourrait choisir le niveau de délabrement qui lui conviendrait : abandon pittoresque, destruction tragique, ou bien un entre-deux. Une fois sur la véranda, j’avais manqué d’éclairage, mais ces images restaient suffisamment distinctes pour me rappeler un jour que j’avais vraiment vu le garçon-fantôme debout sur ce seuil sans porte.

Les clichés d’intérieur m’ont terriblement déçu. Tous étaient trop sombres. Impossible de discerner l’ancienne cheminée dont le manteau avait été volé, et la peinture bleu ciel de Charlie Coggins était devenue grise. La photo de la

chambre du haut où Charlie Coggins n'avait pas voulu que j'entre semblait avoir subi une double exposition. Trop obscure mais avec une balafre de lumière déchirant le mur de planches en son milieu. J'étais content de ne pas les avoir commandées en double : l'agent immobilier ne les aurait montrées à personne.

J'ai cherché un petit cadeau pour Coral Upchurch. Il y avait un rayon souvenirs dans le supermarché, et la seule chose qui a retenu mon attention était un cendrier en plastique imprimé d'un pélican sur une jetée. Mais qui aurait voulu éteindre sa cigarette sur un pélican ?

« Vous êtes ravissante », ai-je dit à Coral. Elle l'était. Elle portait une robe blanche et un châle de dentelle blanche assortis à ses cheveux duveteux que le coiffeur avait la veille mis en plis. Son vernis à ongles avait la couleur de son collier de corail. Une senteur subtile que je devinais être son parfum flottait dans l'air.

« Merci, Marcus. C'est une journée particulière.

— Oui madame, Roberta m'en a parlé. À quelle heure arrivait-il ? » J'avais préparé ça.

« S'il prenait l'avion, en fin d'après-midi. C'était le meilleur vol depuis Washington. Il atterrissait à l'aéroport de Myrtle Beach où il avait réservé une voiture de location. S'il préférait conduire, tout dépendait de l'endroit où il passait la nuit et de la route qu'il prenait, la plus belle ou bien la plus directe. Il est arrivé une fois avant le lever du jour et m'a réveillée avec le plateau du petit déjeuner.

— C'était gentil.

— Oui, même si je préférais m'être un peu arrangée avant qu'il ne me voie. Mais il était tellement content de lui ce matin-là qu'il n'a probablement pas remarqué à quel point j'étais vilaine à voir.

— Que faisiez-vous tous les deux quand il était ici ? » Dans la profonde poche de mon short cargo, les photos de la Villa Chagrin attendaient le bon moment pour nous permettre d'évoquer Johnny Dace, mais je n'étais pas là depuis assez longtemps pour les sortir. Ce jour-là dans la véranda il y avait une nappe de dentelle, et de l'argenterie et de la porcelaine plus raffinées que

d'habitude. Même le cendrier, en cristal taillé vert clair comme la carafe qui contenait le thé glacé, était monté en grade. Celui en plastique avec le pélican que j'avais vu au supermarché aurait été totalement déplacé. Sur le plat à gâteau vide qui trônait au centre de la table, des petits chérubins jouaient de la flûte sous des branches où perchaient d'innombrables oiseaux. Le gâteau aux pruneaux et bourbon, le préféré de Billy, était encore dans le four.

« Eh bien, quand je marchais encore, nous allions toujours aux jardins de Brookgreen. Billy ne s'en lassait jamais, même adulte. Il faut que quelqu'un t'y emmène, Marcus. Il y a des fleurs et des sculptures magnifiques, des promenades en bateau, un zoo, et des allées au milieu d'arbres qui ont deux cents ans, des bois où vivent des oiseaux rares et des alligators. Ils vendent des passes d'une semaine, car là-bas une journée ne te suffit jamais. Quand Billy était petit, au moment de la fermeture il fallait littéralement le traîner dehors, et à plus de cinquante ans il voulait encore y retourner pour y retrouver ses souvenirs. Bon, quoi d'autre ? Nous mangions souvent dehors, même après que j'ai été confinée dans ce fauteuil roulant. Billy aimait la cuisine locale. Et l'après-midi pendant ma sieste, il allait à Charleston acheter des meubles anciens pour son appartement de Washington.

— Comment était-ce, chez lui ?

— Oh, Marcus, je n'ai jamais pu le savoir ! Nous organisions mon voyage tous les ans et chaque fois quelque chose l'empêchait. Puis nous avons enfin réussi à ce qu'il n'y ait plus de problème. Billy s'en était occupé, j'avais un billet de première classe et je faisais la queue à l'enregistrement quand je me suis écroulée. Le fauteuil roulant date de cette année-là. Ma colonne vertébrale avait lâché. Je t'épargnerai les détails. Mais c'est la grande déception de ma vie. Depuis des années, Billy disait : "Maman, quand est-ce que tu viens voir comment je vis, rencontrer mes amis ? Je veux que tu connaisses le Billy de Washington." Et je ne le connaîtrai jamais.

— Que faisait-il là-bas ?

— Il avait un poste important dans une compagnie d'assurances qui s'occupait des membres des forces armées et de leurs familles. Il adorait son boulot. Ce n'est pas toujours le cas des gens qui ont la fibre artistique. Ne pas être directement connectés avec la création les frustre. Mais pas lui. Il s'en est

sorti en prenant des leçons de chant, en collectionnant des antiquités et avec ses petites virées en France et en Italie. Il avait une voix de ténor intense et magnifique. Les gens lui demandaient toujours de chanter pour leur mariage.

— La mère de Lachicotte est partie depuis dix ans et il dit qu’il la connaît mieux maintenant que lorsqu’il la voyait tous les jours, que lorsque le bruit et les conflits humains ne sont plus là, l’absent peut prendre une place plus grande dans notre cœur et y être lui-même. Peut-être que c’est ce qui va arriver entre Billy et vous.

— Oh Marcus, il n’y a rien que j’aimerais plus. Ce serait tellement bon que Billy prenne plus de place et soit lui-même dans mon cœur. Nous en savons si peu sur ceux dont nous sommes les plus proches. Et si peu sur nous-même.

— À propos, où en sont vos recherches archéologiques ?

— Oh, tu te souviens de ça. Que disais-je la dernière fois que nous en avons parlé ?

— Vous vouliez vous débarrasser des noms et prénoms et des rapports sociaux, et en arriver à ce qu’il y a sous Coral. Non, vous aviez utilisé les mots “*au-delà* de Coral”.

— Je crois que j’aime mieux ton *sous*. Eh bien, j’ai abouti à deux ou trois *culs-de-sac*¹ et j’essaye maintenant d’accepter mes découvertes.

— Qu’est-ce qu’un *cul-de-sac* ?

— Juste une expression française signifiant une impasse. Que suis-je en dehors d’une certaine fille de, épouse de, mère de, voisine de, amie de ? Que resterait-il d’essentiel de moi sans tous ces rôles ? Telle est la première impasse dans laquelle je me suis retrouvée. Peut-être ne resterait-il rien, me suis-je dit ; je ne suis que ces rôles. Même morte, je jouerai le rôle de la “dépouille de Mrs. Upchurch” pour mon entrepreneur de pompes funèbres. Quand les gens se souviendront de moi, ce sera toujours dans l’un de mes différents rôles. Je dois avouer que ça m’a fait revoir mes ambitions à la baisse.

— Pourquoi ?

— Eh bien, tu as fait tes fouilles archéologiques et tu as trouvé des pièces de monnaie, bijoux et poteries magnifiques et tu penses, oh, si j’ai déterré tout ça, le plus beau doit être en dessous ! Seulement, quand tu parviens tout au fond, il n’y a que de la terre.

— Si c'est la première impasse, quelle est la seconde ?

— C'est que je ne pouvais simplement pas accepter qu'il n'y ait rien en moi que ce que je suis par rapport aux autres. Et cette conscience qui habite mon corps et celui de personne d'autre, cette part de moi inracontable qui vit tout du point de vue d'un être unique au monde ? Après tout même l'arbre de la forêt expérimente ce qui l'entoure de son seul point de vue. Alors j'ai pensé à Billy, à ce qu'il m'avait dit, "Je veux que tu connaisses le Billy de Washington", et je me suis retrouvée devant ma seconde impasse, qui n'en était pas exactement une mais était une cause de chagrin. J'ai compris qu'en dessous de tous mes moi que les autres connaissent il existe quelqu'un que personne d'autre ne peut jamais pleinement connaître. Aucun d'entre nous ne peut partager avec un autre son être entier, quel que soit l'amour qui existe entre eux. Et j'ai pleuré. Longtemps. Puis après avoir essuyé mes larmes, j'ai pensé, bon, que me reste-t-il ? Et tout ce qu'il me restait là où j'avais creusé, c'était l'amour. »

Je me suis demandé s'il fallait lui dire que l'amour n'était pas la pire chose que l'on puisse trouver lorsque l'on fouille en soi, je craignais que cela ne provoque en elle la même amertume que Tante Charlotte avait ressentie quand je l'avais assurée que son poignet retrouverait toute sa mobilité. Les pas lourds de Roberta qui montait l'escalier extérieur, le long de ce que Charlie Coggins considérait à regret comme une « inesthétique rampe d'accès », m'ont évité de trancher.

« Et voilà. » Roberta a fait glisser le gâteau, qui dégageait une odeur délicieuse, dans le plat qui l'attendait. « Quatre générations de gâteaux aux pruneaux. Quatre, c'est bien ça ?

— Oui, quatre. La recette vient de l'arrière-grand-mère d'Archie. Il avait à l'origine une forme ordinaire, jusqu'à ce que la mère d'Archie reçoive en cadeau de mariage un moule à kouglof. Et le glaçage était toujours à base de rhum, mais un jour où il n'y en avait pas dans la maison on l'a préparé avec du bourbon et c'est ainsi qu'Archie et Billy l'ont toujours mangé. Est-ce que les roses thé sont arrivées, Roberta ?

— Elles sont dans la cuisine. Il ne me reste qu'à couper les queues et verser dans l'eau le contenu de ces petits sachets, puis nous pourrons y aller.

— Marcus, je vais te montrer la chambre de Billy avant que tu ne repartes. Dans le vase vert pomme, hein Roberta ?

— Oui Miss Coral. »

« Avec son “Miss Coral” elle me punit, a dit la vieille dame quand nous nous sommes retrouvés seuls. Je n’aurais pas dû lui reparler du vase. Elle ne pouvait pas l’avoir oublié. Sers-nous, Marcus. Ne sois pas timide. Prends la pelle à gâteau et lance-toi. Une tranche fine pour moi et le double pour toi.

— En quoi est-ce une punition ?

— J’ai joué à la maîtresse de maison et elle s’est comportée comme à la terrible époque de la ségrégation. Nous avons, dans le Sud, une histoire différente, Marcus. Il va nous falloir pas mal de temps pour nous intégrer au reste du pays. Cela n’arrivera pas de mon vivant, mais Roberta et moi avons entre nous lancé le processus. »

Elle avait dit : « Je vais te montrer la chambre de Billy *avant que tu ne repartes* » et avec cette échéance en tête, dès qu’elle a allumé devant moi sa première cigarette, j’ai sorti les photos, en lui expliquant que Charlie Coggins m’avait fait visiter l’intérieur de la Villa Chagrin.

« Celles que j’ai prises de loin sont les meilleures, ai-je dit. Elles sont pour Tante Charlotte, quand elle recommencera à peindre. Elles révèlent l’état de délabrement actuel et elle pourra choisir ce qu’elle veut en montrer dans ses tableaux.

— Je vois ce que tu veux dire. J’aime bien celles où il y a aussi les autres maisons. Oh pauvre Archie, je ne peux pas regarder tout ça sans me rappeler combien il était contrarié quand il allait là-bas l’été et trouvait cette ruine toujours debout. Il a finalement réussi à leur faire suffisamment honte pour qu’ils l’entourent de barrières – mais peut-être t’en ai-je déjà parlé ?

— Peut-être.

— À mon âge, la mémoire à court terme trahit plus que la mémoire à long terme.

— Les clichés de l’intérieur sont affreux, ai-je dit en les étalant devant elle. Trop sombres, et les couleurs sont trahies.

— Je ne comprends pas que Charlie Coggins t'ait laissé y accéder. C'est forcément dangereux.

— Est-ce que... est-ce que vous, vous y êtes entrée un jour ? » Question que j'avais préparée pour la lancer sur mon sujet de prédilection.

« Non, nous ne fréquentions presque personne, Archie et moi. Quand il était sur l'île, le temps passé ici dans cette maison lui était trop précieux. Et pour les Barbour cette maison représentait plus un investissement qu'un endroit où se retrouver avec les leurs. Ils la louaient pendant la saison, parfois jusqu'à fin octobre. Ces malheureux Dace ont été une exception, que les Barbour ont évidemment regrettée. »

En plein dans le mille !

« Je crois t'avoir déjà dit, a-t-elle continué, qu'ils ont été attaqués en justice par une vague cousine qui prétendait n'avoir aucune autre famille que Mr. Dace, et ils ont payé.

— Est-ce que Billy était allé chez eux avec... son ami ?

— J'imagine que oui. Il nous racontait des choses que les parents avaient dites, ou qu'ils avaient faites. Peut-être pendant que Johnny et lui les espionnaient depuis leur cachette.

— Où se trouvait-elle ?

— Si je m'en souviens bien, ils ne pouvaient y accéder que de l'extérieur, mais de la maison on ne pouvait pas savoir qu'ils étaient aussi près. Cela dit, Billy n'abordait certains sujets qu'avec moi, jamais avec Archie, et c'était probablement le cas de celui-là. Ces gens n'étaient pas dans leur élément au bord de la mer. Ils venaient du Kentucky et avaient eu des revers de fortune, ce que je crois t'avoir déjà dit. Ils avaient peur de la mer et se réfugiaient dans une des pièces qui donnaient du côté du ruisseau où le père allait pêcher tous les matins. Ils se nourrissaient de poisson, de pain de maïs, de riz et de haricots qu'ils avaient apportés avec eux. Selon Billy, Johnny détestait ses parents. Ils étaient trop vieux et ne le laissaient rien faire. Il était tellement dur qu'ils l'avaient envoyé à plusieurs reprises dans un foyer pour délinquants. Puis ils pleuraient tous, se retrouvaient, essayaient à nouveau. Avant qu'ils s'installent ici, Johnny avait été renvoyé de son école. Billy m'a dit – plus tard, après l'ouragan, quand tout le monde a appris qu'ils avaient disparu – qu'il avait eu

l'intention d'envoyer à Johnny de quoi prendre le car pour Columbia. Ils avaient tout arrangé. Johnny serait allé dans le lycée de Billy. Dieu sait où ils avaient pensé que Johnny pourrait vivre ! C'est drôle, j'avais tout oublié de ces projets jusqu'à ce que tu me rafraîchisses la mémoire avec tes questions. »

Coral Upchurch a mis sa merveilleuse machine en marche pour notre excursion vers la chambre de Billy. Merveilleuse machine, à condition de pouvoir s'en extraire. Elle émettait avec l'accélération un sifflement de plus en plus aigu et prenait les tournants difficiles mieux que nous.

Sa chambre était exactement ce que quelqu'un comme Billy – enfin, d'après ce que j'en savais – se serait senti en droit d'avoir. Les portes coulissantes, qui étaient ouvertes afin de laisser l'air entrer, donnaient sur la mer. Le lit était fait et ouvert, les draps frais. Il y avait un fauteuil en chintz avec des coussins assortis et le plus joli secrétaire que j'aie jamais vu. J'en aurais dit plus si je n'avais déjà utilisé trop de superlatifs à propos du gâteau. Sur le bureau était posée la photo prise en studio d'un jeune homme aux cheveux souples et aux traits parfaits. Tout dans son maintien montrait qu'il n'attendait de la vie qu'une admiration sans réserve. « Il avait une vingtaine d'années, a dit Coral. Quelle beauté, hein ? Quant au secrétaire, c'est une antiquité provençale, Billy l'a fait envoyer de France. » À côté du cadre, il y avait le vase en cristal taillé vert pomme plein de roses en boutons orange pâle.

« Je vais vous laisser entre vous, a dit Roberta Dumas.

— Avant de partir, raconte à Marcus ce que nous avons fait de ton Boogie, lui a demandé Coral.

— Grâce à elle, j'ai renvoyé leur argent aux commanditaires, et nous avons maintenant un grand panier à linge en osier. » Et Roberta s'est éloignée en riant doucement.

¹. En français dans le texte. (N.d.T.)

La période qui se déroula entre mon après-midi avec Billy et Coral Upchurch et le rendez-vous de Tante Charlotte avec le chirurgien fut empreinte de mélancolie. Certaines choses tendaient à leur fin, d'autres que j'avais attendues n'étaient pas arrivées. Ce fut pour moi un temps d'activités monotones et de pensées chargées d'angoisse. Le soleil se levait plus tard et se couchait plus tôt. Comme si l'été avait su que ses plus belles journées étaient passées et capitulait sans lutter. Je continuais d'aller tous les matins en vélo à la Villa Chagrin, portant mon casque et baissant la tête devant les dernières maisons au cas où Pickett aurait regardé dehors. Avec le garçon-fantôme il n'y avait plus rien, aucune impression d'être vu ou entendu. Un tel vide me conduisait à remettre en question la relation que j'avais eue avec lui avant d'entrer dans la maison en compagnie de l'agent immobilier. C'était comme si la peinture bleu ciel de Charlie Coggins, destinée à tenir dehors Ole Plat-eye, avait chassé mon fantôme. Je lui parlais encore, je le mettais au courant de vérités attrayantes. (« La mère de Billy Upchurch dit qu'il t'a invité à t'enfuir et à aller avec lui au lycée à Columbia... que vous aviez une cachette d'où vous espionniez ceux qui étaient à l'intérieur... J'ai raté la sortie des bébés tortues parce qu'il a fallu que je nettoie derrière ce garçon qui avait dégueulassé nos toilettes, mais je les ai vus courir vers la mer... »)

Pas un remous dans l'air, pas une vibration d'intérêt ou de dégoût, juste un garçon seul sur une véranda pourrie troublant la paix avec son bruit humain.

Ed Bolton s'était excusé. (« Ce garçon était tellement désœuvré, j'ai pensé que ça l'amuserait. Et j'ai gâché ta soirée. ») Ed était revenu sur la dune de Tante Charlotte, il avait nettoyé le nid et compté les petits cadavres et les œufs qui n'avaient pas éclos et qu'il donnerait ensuite aux protecteurs des tortues de mer afin qu'ils effectuent de nouvelles recherches. (« Je suis désolé, Marcus. Et si ça peut te consoler, Pickett était mortifié. »)

Parler aux caouannes et analyser auprès d'elles mes journées me manquait. Leur présence m'avait aidé à méditer.

En célébrant l'arrivée annuelle de Billy, Coral Upchurch s'était épuisée et avait dû s'aliter. J'allais encore tous les jours chercher leur liste de courses, mais il n'y avait pas grand-chose dessus. J'ai demandé à Roberta si j'avais fait quelque chose qui l'avait fatiguée. « Non, elle se laisse enfin aller au chagrin. Dieu sait qu'il était temps. » Roberta tressait un élégant panier de taille modeste.

Tante Charlotte et moi dînions toujours ensemble, mais elle mangeait de moins en moins et j'ouvrais de plus en plus de bouteilles. Parfois quand elle me demandait d'en déboucher une de plus elle me jaugeait du regard, comme si elle avait attendu que je la « critique » afin de pouvoir contre-attaquer de son « Fais-le Marcus, c'est tout ».

Je lui ai parlé de la façon dont Coral avait fêté le jour où Billy venait chaque année sur l'île. Et de sa chute à l'aéroport, qui l'avait empêchée de voir comment son fils vivait à Washington et de rencontrer ses amis.

« Tu n'as jamais pensé que peut-être elle ne voulait pas savoir comment son fils vivait à Washington ni rencontrer ses amis ? »

J'ai dit que non, ça ne m'avait pas traversé l'esprit.

« Les gens trouvent souvent comment se tirer une balle dans le pied pour éviter d'affronter quelque chose. »

Ces derniers temps, sa conversation était émaillée de remarques caustiques. En entendant ce qu'elle venait de dire, je me suis demandé si tomber dans la cuisine avait été pour elle un moyen de ne pas affronter un problème quelconque. Et si cela l'était, en avait-elle conscience ?

Lachicotte m'a emmené me faire couper les cheveux – je le lui avais demandé après avoir rencontré Pickett. Le coiffeur a voulu savoir ce que je

voulais exactement car ils étaient trop longs pour qu'il puisse retrouver le style de ma dernière coupe (exécutée par la mère de la famille d'accueil). J'ai dit court sur les côtés et à l'arrière, avec une petite frange partant en biais. On peut ne pas aimer quelqu'un et admirer la façon dont il est coiffé. Ensuite nous sommes allés acheter de quoi m'habiller pour la rentrée, ce dont j'avais l'habitude, et Lachicotte s'est assis dehors sur un banc pendant que je me laissais guider par les préceptes de Maman dans le rayon garçons. Les vêtements « tendance » passent vite de mode. C'est toi qui fais quelque chose de tes vêtements, ce ne sont pas eux qui font quelque chose de toi. Ils doivent s'accorder à ton corps, ne pas afficher un goût particulier en étant trop étroits ou trop larges. Choisis la qualité, dans la mesure où ton budget te le permet. Quand j'ai appelé Lachicotte pour qu'il vienne à la caisse avec sa carte de crédit, la note devant lui être remboursée ensuite par Tante Charlotte, il a dit qu'il s'attendait à ce que je dépense plus. J'ai été triste que Maman ne soit pas là pour voir comme je m'étais bien débrouillé.

Devant la glace de la cabine d'essayage, je m'étais observé attentivement en imaginant que j'étais les autres élèves qui me regardaient dans le couloir. La plage et le vélo avaient vraiment amélioré ma silhouette. En sous-vêtements, je me suis examiné, devant, derrière, et de haut en bas. Je n'étais plus le garçon que ma mère avait vu pour la dernière fois. Mais définitivement en train de devenir un homme. Devait-on avoir hâte que cela arrive ?

Qu'est-ce que j'espérais, l'année dernière à la même époque, quand Maman et moi étions allés faire les courses de rentrée ? Si la plaque de verglas avait été ailleurs que sous ses roues, que ferions-nous en ce moment ? Nous serions probablement encore dans l'appartement que Mrs. Méchante nous louait au premier étage de sa maison de Smoke Vine Road. Je serais le Potelé-Zélé qui entrait en quatrième, avait hâte de découvrir ses nouveaux livres et ses nouveaux cours et élaborait un système de défense contre les attaques de ses camarades. Maman aurait deux ou trois nouveaux temps partiels permettant d'éponger le manque à gagner dû à la mort de Mrs. Mal et continuerait pourtant de prétendre vaillamment que notre vie allait s'améliorer. Si tout allait bien, dans cinq ans nous irions à l'université ensemble.

Tante Charlotte a reçu des paquets du magasin de fournitures artistiques de Charleston. Elle m'a demandé de les ouvrir avec le couteau-scie de la cuisine. J'avais commis l'erreur de sortir le contenu d'un carton arrivé précédemment sur lequel étaient imprimés des caractères orientaux. « Ah, mon papier japonais », avait-elle dit avec désinvolture en me l'arrachant des mains. Cette fois, elle a monté la garde pour s'assurer que je n'y jette pas le moindre coup d'œil et s'en est allée clopin-clopant dans son atelier en les serrant contre elle. Elle m'a chargé de répondre aux messages reçus sur son site web. « Uniquement ceux qui te semblent sérieux. Si tu as un doute, demande-moi. » J'étais soulagé d'y trouver quelques requêtes prometteuses. La plupart concernaient la Villa Chagrin. Une dame voulait savoir si l'artiste accepterait de peindre son petit-fils en premier plan d'après une photo qu'elle lui enverrait.

« Réponds brièvement que l'artiste ne représente jamais d'êtres humains.

— Et qu'est-ce que je signe ?

— Marcus Harshaw, assistant de Charlotte Lee. Bientôt ils vont me demander de peindre le fantôme confédéré devant la villa. »

Les livraisons de fournitures d'art, les demandes déposées sur son site web, le fait qu'elle passait toute la journée, en dehors de quelques rapides expéditions aux toilettes, enfermée dans son atelier avec le papier japonais et ce qui était arrivé dans les derniers paquets me semblaient des signes positifs. Son projet secret devait avancer et elle se préparait à se remettre à peindre de la main droite.

Deux jours avant la visite chez le chirurgien de Charleston, Tante Charlotte m'a demandé de lui couper les cheveux et de les laver. J'avais déjà pas mal avancé, une mèche, un coup de ciseaux, une mèche, un coup de ciseaux, quand elle a dit, et ce n'était pas la première fois, que j'étais vraiment beau avec ma nouvelle coupe. Elle a continué en racontant combien j'avais impressionné Lachicotte lors de nos courses de rentrée. « Il s'attendait à ce que tu dépenses au moins le double.

— J'ai de l'entraînement, Maman et moi comptons au dollar près.

— Que de difficultés et de souffrances inutiles. À cause d'un monstre auquel elle devait échapper. Si seulement elle avait pu rester chez elle, finir ses études

et suivre le sillon bourgeois de Brenda... mais en même temps, si elle ne s'était pas enfuie, tu n'existerais pas. »

J'ai réfléchi à ce qu'elle venait de dire, quoique j'aie eu du mal à penser à ma non-existence. Ses mots conduisaient au diable incarné qu'était son père, le grand-père de ma mère, responsable de leur fuite à toutes deux. J'aurais voulu en savoir plus, mais jusqu'où pouvait aller ce que j'avais besoin de savoir ? C'était comme dans le rêve où je demandais à l'homme à la peau tannée ce qu'il y avait dans la poubelle devant la Villa Chagrin et qu'il riait et disait : « Je pourrais te répondre, seulement il faudrait ensuite que je te tue. »

« Eh bien Marcus, grâce à toi je vais pouvoir affronter notre voyage à Charleston en toute élégance », a-t-elle dit quand j'ai eu fini de lui couper, laver et sécher les cheveux. Surfant sur notre bonne entente et me souvenant de l'inquiétude qu'elle avait ressentie pour moi quand j'avais raté l'apparition des bébés tortues, je lui ai dit que j'étais impatient d'aller en ville avec elle.

« Mais tu ne viens pas, Marcus. Ce n'est qu'une rapide visite au chirurgien. Lachicotte et toi, vous n'aurez pas le temps de faire des courses ni rien d'amusant.

— Mais je pensais que...

— Tu pensais quoi ?

— Tu as toujours dit “notre voyage”. Même Lachicotte...

— Eh bien, en l'occurrence, “notre” signifie Lachicotte et moi. Ce n'est pas une promenade en famille. »

Avais-je entendu une note méprisante dans ces derniers mots ?

« Tu ne viendrais que pour rester assis dans la salle d'attente avec Lachicotte.

— Oui, et je gênerais, c'est ça, hein ?

— Je vais t'expliquer. Si les nouvelles sont mauvaises, je n'ai pas envie de prendre l'air d'être contente. Je préfère qu'on me ramène à la maison en silence et aussi contrariée que j'aurai envie de l'être.

— Mais je ne...

— Assez, Marcus. Je veux que ce soit comme ça. »

Mes journées étaient de plus en plus vides. Plus d'œufs de tortue à surveiller et qui me tenaient compagnie le soir quand j'évaluais mon rapport à la réalité

et concluais que j'étais encore sain d'esprit. Plus de cartons à déballer. Plus de visites l'après-midi à Coral Upchurch, qui maintenant pleurait vraiment son fils. Quelqu'un avait remplacé l'homme à la peau tannée sur l'itinéraire des poubelles. Était-il retourné à l'université (s'il y allait), ou avait-il fait quelque chose qui lui avait coûté son job ? Il me restait le ménage et les courses. Je roulais fidèlement chaque matin vers la Villa Chagrin et parfois aussi l'après-midi. Comme un de ces personnages de films qui s'obstinent à garder foi dans les vieilles habitudes quand l'être aimé est parti à la guerre ou ailleurs.

Depuis que Tante Charlotte m'avait signifié qui allait à Charleston et qui n'y allait pas, je cherchais des choses à faire afin de ne pas avoir l'air de me morfondre. J'ai enlevé les étiquettes de mes vêtements de rentrée et je les ai passés à la machine à laver plusieurs fois pour qu'ils ne hurlent pas « Je suis tout neuf ! » dans les couloirs du collège. Déballer les cartons me manquait, mais je pouvais au moins ranger le garage où ils avaient été empilés. Puis j'ai craint que Tante Charlotte ne voie là qu'un stratagème destiné à la faire changer d'avis. Mais quand elle a vu le résultat, ça lui a plu et elle a dit qu'il n'avait jamais été aussi propre. Puis elle a répété qu'elle n'en revenait pas de ma gentillesse et que cela lui redonnait foi en la nature humaine. J'ai pensé que si elle avait pu accepter que je n'étais pas si bon et si fort que ça, la pression aurait été moins forte.

Comme elle ne m'avait pas demandé de voir les photos de la Villa Chagrin, je les ai mises là où (à sa demande) j'avais caché les antidouleurs. Soit elle avait des choses plus importantes en tête, soit elle craignait que les regarder avant d'être certaine de repeindre bientôt ne lui porte malheur.

« Marcus, où avons-nous rangé le déambulateur que j'ai rapporté de l'hôpital ?

— Dans mon placard.

— Tu peux le sortir ? Je ne veux pas m'appuyer sur Lachicotte plus que nécessaire. »

Le jour de la visite chez le chirurgien était arrivé. J'ai aidé Lachicotte à accompagner Tante Charlotte et son déambulateur en bas des marches et à l'installer sur le siège passager de sa propre voiture. « Pourquoi est-ce que ça sent si bon ? a-t-elle demandé.

— Je l'ai emmenée dans un centre de soins esthétiques.

— Un centre de soins esthétiques ?

— Ils viennent d'ouvrir, ils ne font que ça. Tu la laisses toute la journée et ils te la rendent en parfait état, extérieur et intérieur. Tapis nettoyés à la vapeur, cuirs cirés, tout le tintouin.

— Comme c'est bien de pouvoir être remis en état, extérieur et intérieur. Combien je te dois ?

— C'est pour te remercier de me laisser la conduire.

— Tu m'as déjà offert quatre pneus neufs.

— Quatre pneus et un nettoyage à fond, ça vaut bien ça, a répondu Lachicotte.

— Sois sage, Marcus. Quoique je n'aie pas besoin de te le dire. Nous devrions être de retour en fin d'après-midi. »

Elle avait trouvé que la voiture sentait bon et non plus le vomi de crevettes. Ils allaient probablement déjeuner dans un chouette restaurant. Peut-être y aurait-il un plat de crevettes sur la carte et Tante Charlotte dirait alors que cela lui rappelait le jour de mon arrivée et donnerait des détails en ajoutant charitablement : « Mais le pauvre, il était mortifié. » Puis elle dirait : « Je n'ai pas très faim, je ne prendrai qu'une salade et un verre de vin. Mais toi, Lash, pourquoi ne commandes-tu pas une de leurs spécialités ? » Ce serait sa première sortie de l'été où elle ne me traînerait pas derrière elle, enfin autre chose qu'une « promenade en famille ».

Le reste de la journée s'étendait devant moi comme un test d'endurance. Il était trop tôt pour aller à côté demander à Roberta si elle avait une liste de courses à me remettre. J'avais renoncé à ma promenade à la Villa Chagrin afin d'être là quand ils partiraient pour Charleston, et maintenant la matinée était trop avancée, la plage remplie d'enfants et de cris, la lumière trop forte. Je rôdais dans la maison en imaginant une version moins honorable de moi-même passant le seuil de l'atelier interdit de ma tante. Après avoir fait à la main la vaisselle du petit déjeuner, j'étais ravi de voir sur le sol des éraflures et du sable : traces négligées de quand Pickett s'était rué vers les toilettes en serrant les fesses ? Un bon nettoyage s'avérait nécessaire. À genoux et récurant à la brosse dure en cercles appliqués, je me suis rappelé le jour où, pour la visite des Steckworth, Tante Charlotte, à genoux elle aussi, avait frotté furieusement. (« C'est ça ou tuer quelqu'un. ») Puis elle m'avait mis dehors. (« Vas-y, c'est tout ! Ne m'oblige pas à te le redemander, Marcus. ») C'était après que je lui avais appris que Maman, comme elle, s'était enfuie de chez eux à seize ans pour échapper au pire.

Quand j'en ai eu fini avec la cuisine, j'ai passé la serpillière dans l'entrée, brique la salle de bains et rangé ma chambre déjà rangée. Et ensuite j'ai sorti les ordures.

Alors que je refermais la poubelle devant la maison, une ambulance, lumière rouge tournoyant au-dessus d'elle, s'est engouffrée dans notre rue et s'est arrêtée devant la maison des Upchurch.

Roberta est arrivée avant qu'ils aient fini de sortir le brancard. Elle les a vite conduits en haut de l'escalier. Elle n'avait pas regardé de mon côté. Ils sont

bientôt ressortis, passant cette fois par la rampe d'accès probablement pour ne pas trop secouer la petite silhouette allongée sous la couverture. On ne voyait d'elle qu'un masque respiratoire fixé sur son visage. Ils l'ont montée à l'arrière, après un court conciliabule avec Roberta, et l'ont emmenée aussi silencieusement qu'ils étaient arrivés, lumière rouge tournoyant. Roberta s'est dirigée vers la maison sans avoir tourné la tête dans ma direction, aussi ai-je couru derrière elle.

« Roberta ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils pensent que c'est une pneumonie. Quand je suis entrée dans sa chambre ce matin, elle respirait très mal.

— Une pneumonie, en été ?

— Tu peux en avoir en toute saison. Des gens sains sont porteurs du microbe sans en souffrir. Elle a dû attraper ça à l'institut de beauté. La coiffeuse a peut-être toussé sur elle, à moins que ce ne soit la femme sous le casque à côté d'elle. Mais à son âge, ça peut être grave. Elle avait de la fièvre et je n'ai pas voulu prendre de risques.

— Elle va s'en sortir ?

— Prions le Seigneur, Marcus. Nous avons été ensemble depuis qu'elle s'est retrouvée en fauteuil roulant. C'est... c'est une amie. » Des larmes ont coulé sur ses joues.

« Je vais au supermarché, vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, je vais préparer les affaires dont elle peut avoir besoin puis les apporter à l'hôpital et attendre d'en savoir plus.

— Dites-lui de ma part "guérissez, je vous en prie".

— Compte sur moi. Elle t'a énormément apprécié. »

J'ai traversé la cuisine au sol immaculé et je suis allé sur la véranda. Le hamac, encore à l'ombre le matin, ne me tentait pas. Par habitude, je suis descendu sur les dunes et je me suis assis dans mon ancien lieu de méditation. L'absence du nid de tortue rendait l'endroit aussi abandonné que la Villa Chagrin sans fantôme à sa porte. Pourquoi Roberta avait-elle dit « Elle t'a apprécié » et non « Elle t'apprécie » ? Avant que le soleil ne se couche, cela pouvait facilement devenir : « Elle t'appréciait. »

J'avais eu l'impression de regarder une minuscule créature extraterrestre emportée respectueusement dans l'ambulance par de grands êtres humains. À peine quelques petits renflements sous une couverture avec un masque sur la tête. Je n'avais rien vu de la femme qu'elle était, pas même une fine mèche de cheveux blancs. Elle n'allait maintenant jamais finir ses fouilles archéologiques sur elle-même. Non, elle avait dit les avoir finies et tout au fond avoir trouvé l'amour. Mais maintenant je ne pourrais jamais lui dire que l'amour n'était pas la pire chose qu'on puisse trouver au fond de soi.

Je perdais la carapace qui m'avait maintenu entier. Je la sentais se ramollir comme la joue de ce garçon de la famille d'accueil semblait avoir fondu. J'ai relevé les genoux pour me resserrer sur moi-même, me densifier, et plongé la tête dans mes mains. Lorsque Maman vivait, elle disait : « Quand tu t'assieds comme ça, Marcus, j'ai envie de mourir. »

Eh bien tu es morte. Je t'ai attendue et tu n'es pas revenue. Tandis que moi je suis toujours là, en train de perdre tout repère, prêt à voler en éclats.

Les cadavres des bébés tortues et les œufs jamais éclos avaient été emportés pour être examinés. Il aurait peut-être mieux valu être un de ces œufs qui n'avaient pas éclos. Pas de douleur, pas de lutte, pas d'angoisse. Mais quelqu'un de gentil et curieux dans un laboratoire, fendant doucement votre coquille, regardant à l'intérieur afin de découvrir comment votre dépouille pourrait aider de futures petites caouannes.

Quand vous commencez à vous auto-apitoyer, nous disait la mère de la famille d'accueil, faites la liste de toutes les bonnes choses dont vous avez bénéficié. Que m'était-il arrivé de bien durant l'été ? Mon vélo, une chambre à moi, le garçon-fantôme quand il ne faisait pas la sourde oreille. Lachicotte, Coral Upchurch, Tante Charlotte.

Pour Siffleur, les meilleures histoires vraies étaient non seulement réellement vécues mais aussi les plus bouleversantes, les plus inouïes : Van Gogh se tranchant l'oreille et l'offrant à une prostituée, le remarquable oncle de Siffleur qui lisait le latin et le grec, mort en se shootant dans une caravane envahie par les rats.

Siffleur avait aussi un mot pour désigner ceux qui de manière certaine pensaient toujours à vous et à qui vous manquiez, où que vous soyez. Il les

appelait les « infailibles ». Comme on se montre des billes rares pour discuter de leurs qualités particulières, nous nous révélions leur existence et en parlions. Siffleur et moi n'en avons qu'un. (« Mais Marcus, beaucoup de gens n'en ont pas du tout. ») La grand-mère fumeuse de cigarettes dans la maison de qui il vivait était l'unique infailible de Siffleur. Ni sa mère, ni son père, ni même son frère aîné, qui tous habitaient ailleurs, ne pouvaient revendiquer ce terme. (« Il peut se passer des semaines sans qu'aucun d'entre eux ne pense à moi. »)

Maman était mon infailible. « Et qui sait ? » avait dit Siffleur. Peut-être finirons-nous un jour par être chacun celui de l'autre. »

Mais quel idiot j'étais ! Avoir considéré Tante Charlotte et Lachicotte comme de potentiels infailibles. Et peut-être même Coral Upchurch puisque Billy n'était plus de ce monde.

Si cette plaque de verglas avait été un peu plus à gauche ou un peu plus à droite des pneus de Maman, nous aurions encore dormi ensemble : dans l'appartement de Smoke Vine Road il n'y avait de place que pour un seul lit. Je me demandais quel âge il aurait fallu que j'aie pour qu'elle dise : « Marcus tu es désormais un grand garçon, voyons si nous pouvons trouver un canapé ouvrant payable à tempérament qu'on arriverait à caser dans un coin. Je n'ai peut-être pas les moyens de nous offrir une pièce de plus, mais il est temps que tu aies un lit à toi. »

Et si ce moment n'arrive jamais ? m'étais-je parfois surpris à penser, couché à ses côtés. Puis je m'efforçais de bloquer l'idée qui me venait alors : *Comment la quitter un jour ?*

« Je ne reste pas là à réfléchir avec toi à d'autres "idées à venir", est soudain intervenu mon gremlin depuis la passerelle. Je suis un gremlin évolutif, j'essaie de m'améliorer. Tu vas dans la direction opposée. Tu seras de meilleure compagnie pour les autres.

— Quels autres ?

— Les méchants qui nous font contrepoids. J'ai appelé un modèle de pointe diabolique, il vient juste d'être créé. Le voilà. Je me casse d'ici ! »

Peut-être finalement avais-je craqué. Voilà qu'à midi je quittais la plage en courant, fuyant *un gremlin*. Je ne voulais pas rencontrer ce modèle de pointe diabolique ni même l'apercevoir du coin de l'œil. J'ai claqué la porte de la cuisine derrière moi en regrettant que personne ne l'ait entourée de la peinture bleue des Gullah comme l'avait fait Charlie Coggins à la Villa Chagrin. Pour plus de sécurité, je me suis enfermé dans ma chambre.

Quelle aide y trouver ? J'ai pris l'ours noir en sweat à capuche gris et l'ai frotté contre mon visage. J'ai regardé par la fenêtre la ligne où la mer rencontrait le ciel. Là-bas dehors, j'avais senti que ma carapace se ramollissait, maintenant ma peau me semblait trop tendue pour me contenir. La tension était insupportable. Je transpirais et j'avais des haut-le-cœur mais rien ne remontait. Les choses horribles dont je ne voulais pas à l'intérieur de moi se développaient.

J'ai ouvert la boîte en fer où Maman gardait ce qu'elle avait de plus sacré et sorti les antidouleurs de Tante Charlotte que j'avais cachés là. Je n'avais jamais rien pris de plus fort que l'aspirine. Peut-être qu'un cachet suffirait à éteindre le malaise physique qui m'étreignait et me permettrait de surmonter l'épreuve avant qu'ils ne reviennent. Dans la cuisine, sans réfléchir j'ai attrapé une bouteille de vin ouverte que j'avais rangée à sa place habituelle et fait descendre le médicament en buvant au goulot. Le vin était lourd et acide. Comment pouvait-elle vider verre sur verre de ce truc ? Si je devais prendre le même chemin qu'elle je choisirais un alcool léger et clair qui agisse vite, très vite. J'ai tourné en rond dans la cuisine, encore et encore. Combien de temps un antidouleur prenait-il pour faire effet ? Ce n'était pas que mes pensées défilaient trop rapidement, mais quand elles se présentaient, mon esprit reculait devant elles. Tout sujet abordé se teintait de douleur ou d'horreur.

J'ai allumé l'ordinateur de Tante Charlotte et regardé sur son site si elle avait reçu des mails. Aucune demande prometteuse, aucune demande tout court. J'ai jeté le courrier indésirable.

« Croyais-tu, a dit une voix que je peux seulement qualifier de *friable*, croyais-tu vraiment que mettre entre nous une lamentable porte m'empêcherait d'arriver ? Je vais te dire quelque chose que tu ne veux pas entendre. Tu ne peux pas me laisser dehors car je suis un modèle de pointe

diabolique. Nous travaillons de l'intérieur. Et je ne parle pas de l'intérieur de la maison. Mais de toi. Le bon côté, le seul bon côté de tout ça c'est que tu n'as pas besoin de me voir ou d'imaginer à quoi je ressemble. Je suis au-delà de l'apparence. Je suis en toi pour pouvoir me camoufler derrière ton apparence à toi. »

OceanofPDF.com

« Qu'y a-t-il derrière cette porte ?

— Je ne peux pas y entrer.

— Rien n'est impossible. Et comme je suis en toi, tu vas être obligé de venir avec moi. »

L'antidouleur devait être passé dans mon sang car tout semblait... pas exactement mieux, mais une certaine distance assourdissait l'insupportable angoisse. Bientôt ils seraient en train de déjeuner à Charleston, ils étaient peut-être même déjà à table. (« Ce plat de crevettes qu'ils proposent me rappelle le jour où Marcus est arrivé... ») Ils prendraient soin l'un de l'autre. Il la ferait entrer dans une maison de repos à temps. Ils seraient l'un pour l'autre une famille sans qu'il y ait d'engagements entre eux. Chacun l'infailible de l'autre. Mais j'en souffrais moins maintenant que tout à l'heure.

« Vas-y, tourne la poignée. Ça c'est un bon garçon. Ou plutôt un mauvais garçon. Voici donc le temple interdit. Qu'y a-t-il ici ? »

Un atelier impeccable et en ordre. Un chevalet géant poussé sur le côté là où elle m'avait ordonné de le mettre. Un évier (dont j'avais changé le joint selon ses directives), propre mais où pendaient des chiffons en train de sécher. Le grand panneau de liège dont elle m'avait demandé d'enlever ce qui y était punaisé, reproductions de paysages célèbres qu'elle admirait, esquisses de nuages, cartes postales de ses tableaux et articles de journaux locaux la concernant, était maintenant rempli de petites peintures, toutes de même format. (« J'ai une tendresse particulière pour les dix par quinze, ce qui fait à

peu près la taille de ma paume », avait-elle dit à Ron Steckworth le jour où ils étaient venus chercher le cent par cent cinquante.) J'ai posé ma paume sur les feuilles. Ma main était déjà aussi grande que la sienne.

« Qu'est-ce que c'est ? a demandé le Diabolique. Une bande dessinée ?

— Pourquoi ?

— Parce que, pauvre débile, l'histoire se déroule de gauche à droite puis passe à la ligne et va de nouveau de gauche à droite.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit d'un récit ?

— Je suis un lecteur ultra rapide et je l'ai scanné. Ouah-ou, quelle obscénité ! Et quelle maladresse, quels traits grossiers !

— Elle s'est blessée à la main droite. Elle a fait ça de la main gauche. Et peint directement au doigt, je pense. Sauf les premiers.

— Tata Dégueu !

— Tu ne pourrais pas te taire, non ?

— C'était un secret, jusqu'à ce que par hasard la pauvre andouille découvre toute l'histoire. »

Les premiers dessins, réalisés à l'encre, étaient si mauvais que c'en était gênant. On sentait qu'une main tremblante avait lutté pour contrôler ses traits, comme lorsqu'elle avait signé le chèque de remboursement de mon vélo à Lachicotte, alors qu'elle s'était, avait-elle dit, entraînée toute la journée pour y arriver.

Mais malgré leur maladresse, ce qu'elle avait voulu représenter était évident : une petite fille debout devant un homme assis sur un lit. Et chose étrange, les lignes incertaines donnaient une légère impression de mouvement. L'enfant se tenait près des jambes grandes ouvertes de l'homme. Conçue à une plus grande échelle, la silhouette de ce dernier était celle d'un géant penché au-dessus d'elle. Une poupée pendouillant mollement au bout d'un de ses bras, elle tendait l'autre vers l'homme. Ce bras s'arrêtait au poignet. Mais ensuite une main apparaissait et de dessin en dessin se rapprochait de l'entrejambe masculin. Puis des éclaboussures de couleur recouvraient petit à petit les traits à l'encre qui bientôt s'effaçaient totalement. Sur le reste du panneau étaient punaisées des peintures où les deux personnages évoluaient. Il y avait d'abord une valise à côté du lit tandis que la poupée était tombée, jambes écartées,

flasques. De l'homme jaillissait ensuite un pénis vert recourbé vers le haut et dont le bout ressemblait à un petit champignon qui s'obscurcissait puis disparaissait derrière la tête de la fille retenue en place par la grande main de l'homme assis.

Elle avait utilisé beaucoup de rose et de vert, rose pour l'enfant, vert pour l'adulte, pourtant il y avait aussi d'autres couleurs. Elle en avait passé plusieurs couches et les deux êtres devenaient de moins en moins humains, formes grotesques d'un mauvais rêve, la tête de l'homme finissant par ressembler à une enclume d'où poussaient deux épaisses cornes vertes, le visage de la fille s'élargissant dans un grimacement sinistre. Où avais-je déjà vu ce genre de peinture aux strates superposées, et ces rictus ?

Elle avait de mieux en mieux contrôlé ses doigts et ses traits s'affirmaient. Au milieu du panneau, on pouvait lire les mots POUR VOUS SEULES, PETITES FEUILLES, peints en bleu cerné de jaune.

Voilà pourquoi ce travail me semblait familier. C'était ce à quoi l'artiste allemand avait eu recours quand les nazis lui avaient interdit de peindre : aquarelle sur aquarelle sur papier japonais, ses « tableaux non peints » suffisamment petits pour, si cela s'avérait nécessaire, être cachés.

« Il faut que je sorte d'ici. » Je me suis entendu parler dans un espace creux à l'intérieur de mes oreilles. Et au moment où j'ai prononcé ces mots, mon esprit brumeux est remonté dans le passé et en a rapporté la voix de Siffleur disant exactement la même chose ce fameux jour dans notre appartement, quand je lui avais montré la photo interdite.

« Vous vous donnez beaucoup de mal, vous autres humains pour colorer le mal qui est en vous, a croassé le Diabolique. Combien de pénis verts as-tu comptés ?

— Tais-toi !

— J'ai fermé mon clapet jusqu'à ce que toi, tu prennes la parole.

— Je m'en vais !

— Eh, fais gaffe ! Oh, trop tard. Oh là là. Que faire maintenant ? »

J'avais heurté la table à tréteaux sur laquelle Tante Charlotte avait laissé une petite œuvre en cours à laquelle je n'avais pas prêté attention quand nous étions entrés. L'un des verres en plastique encore plein d'eau colorée avait

basculé, la peinture déteignait. J'ai couru prendre des serviettes en papier et il m'a suivi de près. Ou de tout au fond de moi.

« Tu es fichu, cette fois, a commenté le Diabolique quand nous sommes revenus dans l'atelier interdit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu veux des sous-titres ? Tu as pénétré là sans autorisation, et tu es resté longtemps. Tu n'es plus “le garçon trop gentil”, tu es trop vilain pour qu'on veuille encore de toi, même Tata Dégueu. Surtout Tata Dégueu. Tu as découvert ses cochonneries, désormais elle n'aura plus jamais envie de se retrouver face à toi. Il faut qu'on se tire d'ici en vitesse. Tu ne dois pas être là quand elle s'apercevra de ce que tu as fait. C'est foutu de chez foutu ! Je te couronne roi du gâchis. »

La petite œuvre en cours que j'avais abîmée représentait la petite fille assise seule sur le lit où avait été l'homme. Sur un fond noir, un masque vert géant commençait à apparaître. Le verre que j'avais renversé était malheureusement celui qui contenait l'eau noire.

« Arrête de tamponner, imbécile, c'est encore pire. Et de toute façon, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir lui raconter quand elle rentrera ? “Oh Tata Dégueu, un vent étrange s'est mis à souffler de nulle part, j'ai entendu du bruit dans ton atelier, je suis allé vérifier si tout allait bien et j'ai vu ce verre renversé. J'ai essayé d'essuyer de mon mieux avec des serviettes en papier et je n'ai rien regardé d'autre, je le jure.”

— Tu ne te tais jamais ?

— Je suis programmé pour l'ouvrir jusqu'à ce que tu la fermes.

— Mais alors je serai mort.

— J'attendais que tu piges. Voilà le plan. Laisse à Tata Dégueu un mot gentil. Ni trop long ni dramatique. Remercie-la de t'avoir accueilli chez elle. Écris-lui que tu n'es pas le “gentil garçon” que l'on croyait – que tu héberges un modèle de pointe super diabolique – non, idiot, n'écris pas ça, seulement que tu n'es pas celui qu'elle imaginait. Et termine avec : “J'ai décidé d'aller ailleurs.”

» Bon, maintenant je vais te dire une autre chose que tu ne veux pas entendre. Elle va d'abord s'inquiéter. Mais ton départ la soulagera.

— Tu as probablement raison.

— J'en suis certain. Lâche prise, laisse-moi m'occuper de tout. Nous allons emporter le reste des antidouleurs de Tata Dégueu et une bouteille d'eau. Puis hop sur ton vélo – oui, c'est ça, mets ton casque. Pas question que le merdeux de l'autre jour te repère quand tu passeras devant chez ses grands-parents et s'écrie : "Regarde-moi ce pauvre tocard, il a copié ma coupe !"

» Dis-moi, Marcus, maintenant que nous sommes sur la plage et pédalons vers le nord sur le chemin habituel, tu n'as pas l'impression d'aller dans la bonne direction ? Faire enfin face aux horreurs qui te concernent est quand même un soulagement, non ? On ne veut pas de toi, on n'a jamais voulu de toi, tu ne manqueras à personne. Tu n'étais pas désiré à l'époque où Maman vérifiait ses fonds de culotte et que ça ne venait pas. Puis tu as atteint la taille d'un haricot, et elle a paniqué. "Je ne peux pas faire ça, pas toute seule, l'enlever de là sera mieux pour lui que l'élever dans la pauvreté et sans père." Mais quand tu as été aussi gros qu'un bébé caouanne, elle a compris qu'il était trop tard et s'est soumise au châtiment.

» Et tu crois vraiment que lorsque Tata Dégueu a appris qu'elle était ta seule parente elle est descendue sur la plage danser de joie à l'idée de sacrifier sa solitude, sans parler de son unique chambre à coucher ?

» Attends, il y a pire. Nous n'en sommes pas encore arrivés à cette pensée à laquelle tu essayais d'échapper, celle qui était vraiment trop pour le Gremlin évolutif et qui l'a renvoyé dans l'éther. Pédale un peu plus fort. Pas la peine de vouloir t'armer contre elle, elle est déjà inscrite dans les entrailles pulpeuses et bosselées de ton âme rose. Je vais pourtant me montrer à la hauteur d'un modèle de pointe diabolique et te l'énoncer de ma voix friable.

— Pas encore, s'il te plaît !

— *S'il te plaît* ne fait pas partie de mon vocabulaire. »

« Je reste avec toi sur cette sordide véranda pendant que tu avales tes médicaments. Nous réfléchirons à *la pensée qui te viendra ensuite* pendant que tu prends les cachets. Combien est-ce que Tata Dégueu t'en a laissés ? Il y en a six dans la boîte et tu en as avalé un à la maison. Ça devrait suffire. Non, non, non, ne les mets pas tous dans ta bouche, avale-les un par un avec une bonne gorgée d'eau. Tu ne voudrais quand même pas tout gâcher en t'étranglant et en les vomissant. Tu es un grand vomisseur. Alors, prêt pour cette méprisable pensée qui te vient ? »

J'ai plongé mon visage dans mes mains pendant que le Diabolique crachait l'idée immonde. J'ai eu envie de vomir mais je me suis retenu.

« Et maintenant tu connais le pire de toi-même. Et tu sais ce qui te reste à faire.

— Personne ne voudrait continuer à vivre après avoir entendu ça.

— Tu as tout compris. Mon boulot est fait. Je vais voir le prochain client !

— Tu n'entres pas dans la villa avec moi ?

— Je vais t'expliquer. Tu sais ce que sont les gènes ?

— Évidemment.

— Alors voilà : je partage un certain nombre de gènes avec Ole Plat-eye. Je pourrais m'autodétruire si je passais entre ces montants de porte bleus. Tu entres seul. »

Tout d'abord, le silence de mort qui régnait à l'intérieur de la Villa Chagrin a semblé pire que la voix du Diabolique. Au moins il me tenait compagnie.

J'ai erré dans la pièce de devant envahie de toiles d'araignées en attendant que les cachets fassent leur effet. Un sinistre éclair de lucidité m'a alors frappé. J'ai su ce que j'étais venu faire et pourquoi je le devais. Et aussi que si j'avais quelque chose à dire à Johnny Dace il fallait me dépêcher, car mon temps était compté.

« Je ne m'attends pas à ce que tu apparaises. Ni à ce que tu me répondes en aucune façon. Mais je dois t'avouer que tu as sauvé mon été. Je te cherchais et tu étais là pour moi comme je l'étais pour toi. Tu étais mon *infaillible*. Ce qui me tenait en vie, si cela peut ne pas sembler trop étrange.

» Juste au cas où tu écouterais et voudrais entendre le reste de l'histoire, quelle que soit la façon dont les fantômes désirent entendre, je vais te mettre au courant. Ce matin ma tante est partie à Charleston afin de savoir si son poignet était guéri ou non. Curieux, de penser que plus jamais je ne la reverrai. Ensuite, tu te souviens que je t'ai parlé de la mère de Billy Upchurch ? Eh bien une ambulance est venue la chercher. Ils pensent à une pneumonie, ce qui n'est pas de la rigolade pour une personne de son âge, et elle risque de nous quitter dans la soirée. Maintenant, je suis comme toi, je n'ai personne. Je me sens très seul sans les œufs de tortue, bien que certains des bébés aient déjà été mangés ou pris dans les filets à crevettes et que d'autres n'aient plus eu assez de force pour parcourir à la nage les dix milles marins qui les séparaient du grand large et que d'autres ne soient en fait jamais sortis de leur coquille.

» Il y a tellement de choses que je voudrais savoir sur toi. Sur toi et Billy. Où était cette cachette que tu lui as montrée ?

» Tu vas devoir être mon ami de collège. Le garçon avec qui je me retrouve face à face quand je tourne dans un couloir de l'école. Je t'ai vu, avec ton visage émacié, tes yeux noirs enfoncés dans leurs orbites, ton cou long et étroit, ton nez qui semble avoir été cassé et être resté de travers, tes jambes arquées sous le jean, tes boots noires. Tu t'appuyais contre le chambranle, tu te poussais dehors. J'étais assez près pour distinguer chaque jointure de tes bras écartés. Tu avais des mains exceptionnellement grandes.

» Je me demande si tu as déjà eu une pensée aussi méprisante que ce que je vais t'avouer. Que j'aie réussi à oublier ça jusqu'à maintenant est incroyable. Voilà : quand ma mère est partie acheter la pizza et qu'elle n'est pas revenue,

j'ai eu faim. Les odeurs du dîner de notre propriétaire passaient par la bouche de ventilation, j'ai eu de plus en plus faim et j'ai fini par me goinfrer de céréales en me détestant de me couper ainsi l'appétit – et en détestant Maman de m'y obliger. J'ai regardé le film. En entier. Mais une bonne partie m'en a échappé parce que je suivais dans ma tête une autre histoire. Dans cette autre histoire elle était morte. J'en étais à ce qui allait m'arriver ensuite. Et je voyais différentes possibilités s'ouvrir. Je n'ai pas imaginé ce soir-là vivre avec Tante Charlotte, les différents scénarios que j'ai élaborés tournaient uniquement autour de moi. Marcus, seul et indépendant. Les gens marchaient doucement à mes côtés et me demandaient ce que je voulais faire.

» Puis je me suis arraché à ces fantasmes et je me suis senti honteux d'avoir laissé les choses aller si loin. Dans le film, à ce moment-là, la vieille dame avait aidé les bandits à voler l'or sans que personne, même pas elle-même, ne s'en rende compte. J'ai eu peur d'avoir tué Maman avec les pensées que je venais d'avoir. J'ai pris une couverture et un oreiller, je me suis allongé devant la télé et j'ai coupé le son. Quand elle rentrerait, elle me trouverait par terre tout habillé et elle se sentirait trop mal d'avoir mis si longtemps.

» Puis j'ai fermé les yeux et j'ai été réveillé par les agents qui frappaient à la porte.

» Je crois que maintenant je peux dormir ici, dans la Villa Chagrin. Mais pas dans cette pièce envahie par les toiles d'araignées. Je veux être là où tu es. Montre-moi le chemin. Mets ta main sur mon épaule et quand je me lèverai, pousse-moi par derrière. Je veux dormir là où tu dors. »

J'ai failli laisser passer le moment. J'étais déjà très assoupi quand j'ai senti une légère pression en haut du bras. Comment avais-je pu appréhender son contact ? J'ai chancelé, failli retomber et trébuché dans l'escalier. (« Hé, attention ! » avait crié Charlie Coggins.)

Comme cela allait être paisible sans toutes ces parlottes.

De sa large paume, il m'a guidé en haut des marches, puis il m'a fait tourner à droite et encore à droite, au-delà de la porte de la chambre qui donnait sur la mer et où Charlie Coggins ne m'avait pas laissé entrer.

J'étais en train de lui expliquer : « Je t'ai vu, je t'ai senti, cela suffit. Je suis content que ta voix ne se soit jamais jointe au bruit humain... »

Peut-être avais-je eu le temps de dire « je suis content » quand le sol s'est effondré. Chute, craquement, douleur horrible, cri faible poussé du fin fond des ténèbres.

OceanofPDF.com

Avant même de passer les portes de mon nouveau collège, j'étais connu comme le « bones boy », le « garçon aux ossements ». Et pendant toute l'année scolaire on m'a appelé « Bones ». Ce surnom m'a suivi au lycée, puis s'est perdu au fur et à mesure que des nouveaux arrivaient, ne sachant rien de son origine. Je l'ai plus ou moins regretté, car « Bones » évoquait l'effroi mêlé d'admiration, le respect et une certaine notoriété. Mais il avait été parfaitement efficace car il m'avait extrait du royaume des camarades impitoyables avant qu'aucun d'entre nous n'ait le temps de jeter un coup d'œil aux autres.

J'ai dit « passer les portes », j'aurais dû préciser « en me balançant sur mes béquilles ». (Fracture spiroïde du tibia ayant nécessité une plaque et onze vis.)

« Vous savez quel est le pire cauchemar d'un agent immobilier ? répétait Charlie Coggins devant les journalistes. Trouver des ossements humains dans une de ses propriétés. »

« Tu étais encore, a dit Lachicotte, sous ton anesthésie auto-administrée quand les sauveteurs t'ont remis la jambe dans l'axe. Mais les pompiers ont d'abord dû abattre un mur. Tu étais derrière, plié en deux dans cet étroit réduit. Il a fallu te stabiliser avant de te sortir de là. Ensuite, à l'hôpital, s'est posé le problème des produits anesthésiques que l'on pouvait ou non t'administrer pour l'opération, car le Percocet que tu avais avalé s'écoulait encore lentement dans ton sang. Ils ont donc opté pour la péridurale. »

En ce qui concernait le vol des antidouleurs de Tante Charlotte et la violation de son atelier, personne ne pipait mot. Peut-être chacun de nous

attendait-il qu'un autre se lance, mais ne pas en parler ressemblait plutôt à un accord tacite que nous avions tous trois conclu.

Je marchais encore avec mes béquilles et j'avais des rendez-vous réguliers avec une psychiatre de Myrtle Beach quand le sujet de ces médicaments a été abordé. La deuxième épouse de Lachicotte, qui était devenue thérapeute, avait recommandé cette femme médecin car elle excellait auprès des enfants et des adolescents. Lachicotte me conduisait là-bas car Tante Charlotte n'avait pas encore repris le volant. Sa cheville et son poignet guérissaient, bien qu'elle ait toujours tenu à signaler ensuite que sa main droite n'avait jamais retrouvé une mobilité parfaite. Pendant un de ces trajets, Lachicotte a soudain brisé l'accord tacite. « C'est moi qui ai trouvé la boîte dans ta poche, Marcus, et j'ai dû en parler. Pendant un instant infinitésimal, j'ai pensé n'en rien faire. Mais cela n'aurait été dans l'intérêt de personne. Tu comprends, hein ?

— Infinitésimal ?

— Minuscule, voisin de zéro, à peine perceptible.

— Je crois que tu as eu raison. »

Je lui en voulais plus de ce que je considérais comme la « pire » trahison dont il se soit rendu coupable, alors que j'étais encore à l'hôpital. Pourtant je savais que cela aussi, je devrais lui pardonner un jour.

Lors des séances chez la psychiatre, j'avais décidé de tout mettre sur la table, même ce que j'avais vraiment ressenti en tapant sur Siffleur – tout sauf mes visions de Johnny Dace. Ses restes ayant été découverts, j'avais une raison de plus de garder le secret. J'avais d'abord voulu éviter d'être considéré comme fou et envoyé dans une institution. Mais si j'évoquais notre relation maintenant que ses ossements étaient devenus une affaire publique, on penserait que j'inventais cette histoire afin d'attirer l'attention. Comme Tante Charlotte l'avait dit à propos de « l'homme en gris » qui marchait sur la plage avant chaque ouragan : « Les gens voient ce qu'ils veulent voir. Ou imaginent qu'ils ont vu. Et certains prétendent qu'ils ont vu quelque chose pour jouer les médiums ou se faire remarquer. »

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, la psychiatre m'a encouragé à parler de ma mère. Afin de me débarrasser du pire, je lui ai raconté le scénario que

j'avais inventé le soir de son accident et comment, quand je m'étais souvenu de cette « pensée que je ne voulais pas avoir eue », je n'avais plus voulu vivre. La psychiatre, qui avait à peu près l'âge de Tante Charlotte, faisait preuve d'un délicieux mélange de vivacité, d'humour et de respect. Quand elle riait, ses boucles d'oreilles en filigrane se balançaient au rythme de ses cheveux gris mi-longs. Elle portait des chaussures et des vêtements élégants et parlait avec le même accent que Lachicotte quoique moins prononcé. En finissant mon récit, j'ai remarqué, comme un bon élève quand son professeur est content de lui, qu'elle appréciait énormément la façon dont nos échanges commençaient. *C'est exactement le genre de choses que nous allons devoir affronter ensemble*, se disait-elle visiblement.

Cela sans vouloir être condescendant envers la femme qui m'a tant aidé. Ayant choisi la même profession, je ne sais que trop bien avec quelle prudence nous devons traiter nos jeunes patients, suivre les indications de diagnostic jusqu'à ce que nous arrivions à entrevoir l'individu derrière les apparences. Nous recommençons de zéro avec chacun d'entre eux – ou nous le devrions.

Le « professeur content », « interprété » par l'élève, était la perception d'un garçon à qui les séances chez un autre psychiatre avaient appris quelques stratégies lui permettant de cacher ses secrets. Parce qu'il vit encore en moi je sais parfaitement à quel point un enfant de onze ans peut se montrer malin quand il s'agit de cacher certaines informations. L'astuce consiste à révéler un *autre* secret à la place de celui que vous voulez garder pour vous.

Elle était exactement ce qu'il fallait être, et elle était là quand j'ai eu besoin d'elle. Parmi tous ses bienfaits, le petit carnet de notes est celui qui m'a servi le plus longtemps. Elle m'a dit d'aller acheter un calepin qui tienne dans ma poche et d'y écrire tout ce qui me paraissait important.

« Tout ce qui touche une corde sensible. Une ligne par jour, ou rien, ou autant que tu veux. Tout ce qui te semble valoir la peine d'être retenu. Quelque chose que tu as lu, que quelqu'un a dit, note-le sans tarder et ne te censure pas. Personne d'autre que toi ne va voir ce petit carnet. Et quand tu l'auras rempli, va en acheter un autre. Range-les dans un endroit secret.

— Est-ce que ça peut n'être que de simples pensées qui me traversent l'esprit ?

— Absolument. Y compris, elle a souri, celles que *tu ne veux pas avoir*. » Elle avait alors entrevu l'individu qui se cachait derrière les apparences.

« Vous savez quels sont les mots qu'un agent immobilier ne veut jamais entendre ? aimait aussi expliquer Charlie Coggins aux journalistes. *Sécurisez le site*. Oui, ces trois mots : Sécurisez le site.

» Mais en l'occurrence, c'est moi qui en ai donné l'ordre. J'ai rapidement été sur le lieu de l'accident, grâce à Lachicotte Hayes qui m'a appelé de son portable. "Les pompiers, m'a-t-il dit, sont en train de faire tomber un mur pour qu'on puisse le sortir de là, et je pense que tu ferais bien de venir." Quand je suis arrivé, ils stabilisaient l'enfant avant de le déplacer. Je savais ce qui s'était passé. Il avait fait exactement ce que je lui avais déconseillé de faire, était allé exactement là où je lui avais déconseillé d'aller. Il est monté dans la chambre sud et le plancher a cédé. Le "mur" que les pompiers ont abattu, sur la façade sud de la maison, n'en était pas véritablement un, rien que des planches assemblées et retenues par des bardeaux, ce qui n'a pas été très difficile à casser. L'enfant a atterri du premier étage dans un petit réduit situé sous l'escalier et une partie de la chambre sud. Personne ne savait que ce réduit existait. Pas même moi, jusqu'à ce que notre obligeante Société pour la préservation du patrimoine me fournisse gentiment les anciens plans. C'était à l'origine une resserre où l'on pouvait entreposer le bois par une ouverture extérieure et le retirer de l'intérieur de la maison grâce à une porte qui donnait sur la pièce du bas, sans avoir besoin de braver les éléments ! Les familles de planteurs de riz restaient sur l'île jusqu'en novembre, or il fait froid, en novembre.

» Puis, quand les derniers propriétaires ont décidé de construire l'escalier sud et la pièce du haut, ils ont supprimé l'accès à la réserve, bloqué la porte, enlevé la poignée qui dépassait et passé le tout à la chaux.

» Ensuite, lorsque l'ouragan Hazel a frappé en 1954, pour une raison inconnue la véranda a brûlé. Le reste de la bâtisse a parfaitement bien tenu le coup. De nouveaux propriétaires, intéressés par un profit rapide, ont rasé la véranda brûlée et barricadé le mur du sud. C'est le "mur qui n'en est pas un", celui que les pompiers ont abattu. Quand mon père a racheté la villa aux

investisseurs à court d'argent, il m'a envoyé clouer d'anciens bardeaux de pin pour cacher cette disgracieuse cloison de fortune.

» Comme je le disais, quand je suis arrivé les secouristes stabilisaient le garçon, ils ne l'avaient pas encore sorti de là et ce n'est que quand ils l'ont fait qu'ils ont vu ce sur quoi il était allongé. Je dis allongé, mais le squelette était en position assise, ramassé sur lui-même. Et on aurait dit que Marcus était assis sur ses genoux.

» Puis les gens se sont interrogés. Ils ne peuvent pas supporter que les questions restent en suspens – ils doivent ficeler une histoire. Est-ce que ce sont les restes d'une personne assassinée ? se demandaient-ils. Depuis combien de temps ces ossements sont-ils là ? Est-ce que l'auteur de ce crime est encore en vie ? J'ai d'abord pensé : Oh... Me voilà avec cette propriété sur les bras jusqu'à ce que la victime soit identifiée, et peut-être même le meurtrier appréhendé ! Mais ensuite je me suis rappelé être récemment allé dans la maison avec l'enfant, et il parlait tout le temps du garçon qui avait disparu lors de l'ouragan Hazel. J'ai alors su de façon pratiquement certaine à qui ces ossements appartenaient. Dans ce cas, mieux valait en avoir confirmation au plus vite, et j'ai dit : "Personne ne touche à ce squelette ou ne l'enlève d'ici avant que nous fassions venir la police scientifique." C'est donc en l'occurrence l'agent immobilier qui a donné l'ordre de sécuriser le site. Au fait, la porte intérieure de l'ancienne réserve à bois est en excellent état de conservation. Elle a toujours ses charnières et son loquet du dix-huitième siècle, et même ses vieux clous forgés. Je vais l'offrir au musée de Charleston. »

« Elle doit être furieuse contre moi, ai-je dit à Lachicotte alors que sur mon lit d'hôpital j'émergeais de ma fugue semi-consciente.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Eh bien... pourquoi n'est-elle pas là ?

— Elle n'était pas certaine que tu aies envie de la voir.

— Pourquoi ? »

Je n'en avais aucune idée. Il allait falloir des semaines avant que tous les événements (internes et externes) de cette journée ne me reviennent. Le premier souvenir qui a émergé était celui du trajet à vélo vers la Villa Chagrin

avec le Diabolique qui me harcelait... puis un blanc... puis une douleur déchirante... et un autre blanc... puis être transporté à travers les dunes dans la lumière du jour tandis que des voix s'appelaient et se répondaient au-dessus du bruit de la mer et avoir alors pensé : *Je vous en prie, ne me laissez pas tomber sur l'une de ces baïonnettes espagnoles.*

« Probablement à cause de ce mot que tu lui as laissé, a répondu Lachicotte.

— Qu'est-ce que je lui disais ?

— Que tu la remerciais de t'avoir pris chez elle mais que tu n'étais plus quelqu'un de bien et que tu allais ailleurs. »

Ces mots semblaient familiers, mais pourquoi les avais-je écrits ?

Puis je me suis rappelé que ce jour-là ils étaient allés chez le chirurgien.

« Et son poignet ? ai-je demandé.

— Les nouvelles sont bonnes, avec les réserves de rigueur. Ce chirurgien n'est jamais excessivement enthousiaste. Comme la plupart d'entre eux. Ta tante s'inquiète terriblement à ton sujet, Marcus. Elle t'aime énormément, plus qu'elle ne le montre. La dernière chose qu'elle veuille est que tu te sentes obligé de rester avec elle alors que tu préférerais vivre ailleurs. »

J'étais perplexe. « Pourquoi voudrais-je partir ? »

Le projet secret de Tante Charlotte, intitulé *Encres et aquarelles de Tata Dégueu* par le Diabolique, et ce qui avait précédé mon intrusion dans l'atelier feraient partie des dernières séquences mémorielles à me revenir. Quand je m'en suis souvenu et me suis excusé de lui avoir désobéi, elle s'est contentée de hocher la tête et m'a officiellement invité à la suivre dans son antre, pratiquement sur le même ton que la première fois, quand elle avait voulu que « les choses soient claires » à propos de mon « compte en fiducie » et de la « jolie allocation mensuelle » qu'elle recevrait.

Sur le même ton neutre et monotone elle m'a donné une version « aseptisée » de la façon dont son père avait abusé d'elle, du jour où quand elle avait cinq ans il avait commencé à les emmener elle et sa poupée avec lui lors de ses voyages d'affaires jusqu'à ce qu'elle s'enfuit, quand elle en avait seize. (« Cela suffit. Avec ton imagination hyperactive tu peux remplir les vides, Marcus. »

Elle n'a pas ajouté : « Et ce dont tu te souviens des petites peintures t'aidera à te représenter les scènes. »)

Ces œuvres sur papier n'ont jamais été mentionnées. Elles sont véritablement devenues des « tableaux non peints ». Je ne sais pas du tout ce qu'elle en a fait. Le panneau de liège avait retrouvé ses anciennes images punaisées dans le même ordre qu'avant : détails de paysages qu'elle admirait, esquisses de nuages, de la mer, cartes postales de ses peintures, cartons d'invitation et coupures de presse. Elle a demandé à Lachicotte de remettre le grand chevalet à son ancienne place et à moi, si cela ne m'embêtait pas et en attendant qu'on lui enlève ses plâtres, de changer ses draps, donner un bon coup de balai et de chiffon à poussière pour que tout soit prêt quand elle reprendrait le travail.

La première entrée de mon carnet format poche (de ceux en moleskine avec bande élastique et reliure cousue qui venaient d'apparaître sur le marché américain) était le conseil du vieux professeur :

Et n'en parlez à personne d'autre, sauf à ceux dont vous savez qu'ils ont eu le même genre d'aventure...

C. S. LEWIS

Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique

Et plusieurs carnets plus tard, alors que j'étais étudiant en médecine, j'ai noté ce trésor :

On pourrait dire de tous les êtres humains qu'aux époques où les frustrations intellectuelles conduisent à un sentiment de désespoir ou de futilité, la psyché a perdu son ancrage dans le corps, et une période de divorce entre la psyché et le soma doit alors être supportée... L'idée d'un fantôme, d'un esprit désincarné, vient de ce manque d'ancrage essentiel de la psyché dans le soma ; l'intérêt des histoires de fantômes est d'attirer l'attention sur la précarité de la coexistence psyché-soma.

D. W. WINNICOTT¹

La nature humaine, « La psyché résidant dans le corps »

« Oui, l'ancrage de la psyché dans le corps est très précaire, ai-je écrit sur la page suivante. Ce dont j'étais certain à l'époque, c'était *d'avoir vu*. Ce dont je n'étais pas certain, c'était d'être différent ou non des autres enfants de mon âge. Si oui, étais-je ultrasensible au surnaturel ou en train de devenir fou ? Est-ce qu'un autre individu de onze ans pouvait vivre la même expérience ? Ou

n'était-elle que la mienne parce que le garçon-fantôme était inséparable de mon histoire, de ma personnalité, de mes besoins ? Je savais qu'il était lié à ma vie, mais il semblait aussi exister en tant qu'entité indépendante. Comment pouvait-il être l'un et l'autre ? J'avais besoin d'une personne mature qui puisse gagner ma confiance, comprendre mes contradictions, et m'aider à former un concept assez vaste pour les contenir. »

« Je n'arrive pas à croire que tu ne m'en aies rien dit ! » Ma jambe était dans le plâtre. Je me sentais parfaitement bien. Pourquoi ce quatrième jour d'hôpital ?

« Eh bien maintenant je te le dis, a répondu patiemment Lachicotte.

— Mais c'est trop tard ! Ils ont tout enlevé. Je l'ai trouvé... C'est moi qui suis tombé sur lui, bon sang. Et tu ne me racontes tout ça que maintenant ?

— Tu étais inconscient quand nous sommes arrivés, Marcus. Nous ne savions pas si tu allais t'en sortir.

— Mais je ne l'ai pas vu.

— Tu peux encore le faire. Ses restes sont aux pompes funèbres Johnson. Je t'y emmènerai quand tu seras autorisé à sortir.

— Mais je ne verrai jamais comment il était quand...

— Ils ont pris des tas de photos avant qu'on touche à quoi que ce soit ou qu'on l'emporte. Charlie Coggins a eu la présence d'esprit de sécuriser le site. Tu pourras regarder les photos. Et ses ossements seront placés dans leur ordre anatomique.

— Pourquoi est-il aux pompes funèbres ?

— La police scientifique a fini son travail là-bas. C'était assez rapide. Les dates concordent. Ils ont conclu qu'il se cachait dans cette resserre, probablement pour se protéger de l'ouragan, et quand le feu s'est déclaré, peut-être à cause d'une cigarette qu'il aurait jetée sur la véranda, il est mort asphyxié. Lorsque la cousine arrivera, c'est elle qui décidera de l'endroit où iront ses restes.

— Quelle cousine ? » Une telle injustice me révoltait. C'est moi qui l'avais trouvé, et on ne me mettait au courant de rien !

« Une parente de Mr. Dace, très âgée maintenant, celle qui a attaqué les Barbour en justice il y a cinquante ans. La famille Barbour a fourni son ancienne adresse et il s'est avéré qu'elle vivait toujours là-bas. Son ADN correspondait avec celui des ossements et Charlie Coggins la fait venir à ses frais par avion de Louisville.

— Pourquoi ?

— Elle dit qu'elle ne sera pas en paix tant qu'elle n'aura pas vu ce garçon. Ou ce qu'il en reste.

— Lachicotte, il faut absolument que je le voie. C'est important, très important. Tu ne pourrais pas demander au chirurgien de me laisser sortir ?

— Ce n'est pas lui qui décide, Marcus. Ils doivent s'assurer que tu ne représentes pas un danger pour toi-même avant de te relâcher dans la nature. Si tu avais avalé quelques cachets de plus, nous serions en train d'organiser tes funérailles, à toi aussi. »

Je me retrouvais coincé comme je l'avais été après la mort de ma mère. Les rouages de la loi devaient tourner avant tout, je le savais. Cependant je me sentais grugé, trahi. Ceci était bien pire que rater la sortie des bébés caouannes. Injustement, je comparais Lachicotte à William, mon tuteur ad litem. Lui avait immédiatement compris que je devais voir le corps de ma mère avant son enterrement.

« Est-ce que tu peux au moins me dire comment nous étions quand vous nous avez trouvés ?

— Comment vous étiez ?

— Comment nous étions. Quand les pompiers ont eu fini d'abattre le mur et que tu nous as vus, lui et moi. À quoi ça ressemblait ?

— Je n'ai vu que toi, Marcus.

— Et lui, alors ?

— Je ne pouvais pas penser à autre chose qu'à toi. Nous ne savions pas si tu allais survivre.

— C'est quand même inouï que personne ne se soit donné la peine de m'avertir !

— En tout cas, j'ai une bonne nouvelle. Ton amie Coral Upchurch, qui est à l'étage du dessous, se remet. Elle rentre chez elle demain, faible mais guérie. »

C'était le genre d'histoire vécue que tout le monde adore. Un vieux mystère enfin résolu – et pour le cinquantième anniversaire de l'ouragan Hazel, auquel ce mystère était lié. Un jeune insulaire tombant sur le squelette d'un garçon assis recroquevillé dans la resserre d'une villa construite il y avait deux cents ans et désormais abandonnée. Tout ce qu'il fallait pour plaire. Pour susciter l'intérêt du public. Pour résister au temps. Je peux aujourd'hui taper « Johnny Dace » et voir ces photos prises in situ par la police scientifique. Ses ossements blottis dans le coin d'un réduit oublié, attendant d'être découverts. J'ai été identifié comme celui qui l'avait trouvé. Marcus Harshaw, onze ans, résident de l'île.

Nous l'avons enterré dans le cimetière de l'église de Lachicotte. Coral Upchurch a assisté à la cérémonie dans son fauteuil roulant, accompagnée de Roberta Dumas. La cousine ADN, quatre-vingts ans passés, a occupé le devant de la scène – pendant un moment. Sa vie s'était clairement déroulée très différemment de celle de Coral Upchurch et elle n'avait pas aussi bien vieilli. Mais elle pouvait encore marcher et parler et elle avait dans son sac quelques polaroids décolorés de Johnny Dace. Elle a profité de toute l'attention des journalistes jusqu'à ce que ses différents récits s'accumulent et s'effondrent. Les polaroids avaient été pris quand Johnny était beaucoup plus jeune, petit garçon maussade que ses parents n'arrivaient pas à tenir ; ils l'avaient envoyé plusieurs fois dans une institution pour enfants difficiles mais le reprenaient toujours et essayaient encore. Dans une version ultérieure, il était intelligent et doux, quand on savait s'y prendre, et comme un fils pour elle. Et elle a fini par raconter qu'Elvis lui-même était venu à Louisville et avait dit à Johnny Dace : « Tu pourrais être ma doublure. » Mais il y avait un problème : la carrière d'Elvis n'avait commencé que l'année où Johnny Dace avait disparu dans l'ouragan.

Charlie Coggins lui a alors murmuré qu'il leur restait juste assez de temps avant le départ de son avion pour lui montrer la maison où le seul parent qui lui restait avait passé les cinquante dernières années. Refusant l'offre de l'agent immobilier, qui lui proposait de payer le transfert des restes vers le Kentucky,

elle a signé les papiers autorisant qu'il soit enterré sur l'île, à condition qu'elle n'ait rien à payer.

Avant les funérailles de Johnny, Lachicotte m'a emmené voir sa dépouille aux pompes funèbres. Johnny mesurait un mètre soixante-treize, il avait les jambes arquées et un nez cassé mal remis mais qui n'était plus là. J'ai été autorisé à passer la main sur ses longs tibias.

Nous avons commandé sa pierre tombale à l'entreprise à laquelle la famille de Lachicotte faisait toujours appel. Elle se trouvait sur la côte près de Georgetown et nous y sommes allés dans une Bentley Derby 1936 que Lachicotte retapait. Nous roulions décapotés, par la force des choses car il venait de commander une nouvelle capote, et mes cheveux flottaient au vent comme ceux de Pickett quand il était arrivé dans la jeep d'Ed pour gâcher ma soirée. Le volant était à droite et nous avons reculé à fond le siège passager afin que je puisse étendre mon plâtre.

Chez le marbrier, une jeune femme très bronzée en short et tee-shirt travaillait à l'extérieur, sculptant une pierre pour un moine qui était mort en 1904. Quand l'ouragan Floyd avait inondé le monastère en 1999, nous a-t-elle expliqué, tous les moines avaient dû être déterrés et enterrés à nouveau dans un cimetière construit plus en hauteur. Et on ne pouvait pas déplacer le marbre car il risquait de s'effriter. « C'est la commande la plus importante que nous ayons eue à honorer. Quatre-vingt-une pierres tombales ! Nous y travaillons depuis presque cinq ans. En alternance avec d'autres, mais l'abbé a dit que tout allait bien car ces moines avaient appris à vivre dans un rapport au temps différent. »

Lachicotte était fasciné, aussi nous a-t-elle conduits à l'arrière où quelques-uns des travaux déjà exécutés étaient stockés sur des palettes de bois, attendant d'être livrés au monastère. Tous étaient exactement pareils, rectangulaires, de même taille, identiquement gravés. IES en haut, le nom du moine en dessous, et plus bas encore ses dates de naissance, de vœux et de mort.

« Que veut dire IES ? ai-je demandé.

— Ce sont les trois premières lettres grecques du nom du Christ », a-t-elle répondu, et Lachicotte a gentiment épelé I-E-S-O-U-S.

Nous avons hésité quant à ce qu'il fallait écrire sur la tombe de Johnny Dace. Tante Charlotte, Lachicotte et moi en partagions les frais.

« Mais si nous ne mettons que ses dates de naissance et de mort, ce sera comme pour n'importe quel garçon né en 1940 et mort quatorze ans plus tard, raisonnais-je.

— Oui, mais dans le doute, le moins vaut le plus, a dit Tante Charlotte. Nous voulons éviter l'emphase.

— Qu'est-ce que l'emphase ?

— L'exagération sentimentale, la grandiloquence mélodramatique, par exemple : "Disparu dans l'ouragan Hazel en 1954, miraculeusement trouvé en 2004." Ce qui n'en dit toujours pas assez et qui est beaucoup trop long.

— Imaginons ce qu'il aurait voulu, a finalement suggéré Lachicotte, s'il était là (*la-aaa*) pour passer commande lui-même. »

Quand Lachicotte et moi sommes partis vers le sud dans la Bentley Derby, nous avons choisi de nous en tenir au plus simple.

« Cela suffit probablement, ai-je fini par accepter. Quand Maman et moi parlions de funérailles et d'enterrements, elle disait toujours qu'elle voulait seulement qu'on écrive sur sa tombe ALICE HARSHAW et ses dates. Je n'ai toujours pas décidé.

— Décidé quoi ? a demandé Lachicotte. Ce que tu veux sur la tienne ?

— Non, je n'ai pas encore commandé la pierre de Maman. Mon tuteur ad litem de Caroline du Nord s'en occupera dès que je lui ferai part de ce que j'ai choisi. L'argent a été versé. Il ne me reste qu'à lui dire ce que je veux qu'on écrive. »

Chez le marbrier, la jeune femme s'est assise avec nous et nous a proposé quelques esquisses. JOHNNY DACE, dates de naissance et de mort. Elle nous a montré un tableau des différentes fontes de caractères. Nous aimions tous les deux le nom en capitales carrées.

« On dirait une inscription latine, a commenté Lachicotte.

— Il manque quelque chose, ai-je dit.

— Quoi ?

— Eh bien, comme ce qu'ont les moines. Quelque chose au-dessus d'eux qui veille sur eux.

— Il y a toujours le bon vieux S.T.T.L. que les Romains mettaient sur leur tombe, a dit Lachicotte. *Sit tibi terra levis*. Ce qui signifie “Que la terre te soit légère.”

— J’adore ça ! C’est parfait... surtout pour lui.

— Le latin était une de mes matières préférées quand j’étais en pension.

— Mais peut-être faut-il le laisser en anglais, pour que les gens d’ici comprennent.

— On peut faire ça.

— Et tu sais quoi ? Je crois que ce serait parfait pour Maman. Mais peut-être les deux, en latin et en anglais. Maman avait un goût particulier pour le latin.

— Ça aussi, tu peux le faire. »

Tante Charlotte allait devenir ce qu’elle appelait une « intermittente de l’abstinence ». Elle a d’abord essayé de se limiter à une bouteille et demie par jour. Elle accomplissait religieusement ses exercices et s’est remise au travail, mais disait n’avoir jamais retrouvé la même habileté. La publicité qui entourait l’affaire Johnny Dace lui a apporté une avalanche de nouvelles commandes de tableaux « Villa Chagrin ». Elle peignait d’après mes photos et ses souvenirs d’anciens tableaux. Quand on a cessé de parler de Johnny, Charlie Coggins a rasé la maison et s’est vite débarrassé des deux lots auprès d’un acheteur enthousiaste. Puis les voisins du nouveau propriétaire, dont Ed Bolton, lui ont conseillé de faire venir des ingénieurs spécialisés dans les problèmes d’érosion avant de commencer à construire. Les experts ont découvert que l’extrémité nord de l’île se désagrégeait à une telle vitesse que tout bâtiment érigé là serait probablement emporté par la mer avant 2025.

Quand, lassée de peindre encore et encore le même paysage, Tante Charlotte a de nouveau vidé trois bouteilles par jour, elle nous a laissés, Lachicotte et moi, la persuader de partir à Savannah pour une retraite d’un mois dans une charmante maison de repos. Lachicotte s’est installé chez nous, il me préparait le petit déjeuner, me conduisait au collège, et laissait relevé la lunette des toilettes. Elle a ensuite passé deux ans d’abstinence totale pendant lesquels elle a ajouté à la maison une chambre, une salle de bains et une terrasse donnant sur le nord où elle pouvait peindre sans que personne ne regarde par-dessus

son épaule en émettant des commentaires idiots. Son travail s'est alors notablement transformé. Elle utilisait des petits formats, quoique supérieurs à dix par quinze. En voyant ces toiles on pouvait penser : « Oh, de l'impressionnisme abstrait. » Mais en les regardant plus attentivement, on se disait : « Non, attends, ce carré de gris et de bleu lavande est un gros plan de nuage après le coucher du soleil, ce à quoi il ressemble quand l'artiste a pénétré la masse et la forme de sa vapeur. Non, attends, ce sont les vagues à marée haute, ce à quoi elles ressemblent quand l'artiste est allée au-delà des lignes qui les délimitent et s'est retrouvée parmi les fines gouttelettes. »

Nous avons perdu dans le krach boursier de 2008 un tiers de l'argent dont je devais disposer à ma majorité. Tante Charlotte a continué de toucher sa « jolie allocation », qu'elle mettait immédiatement de côté sur le compte destiné à financer mes études. « Dis-toi, Marcus, que quand nous étions pleins aux as j'ai pu utiliser une part de mes économies pour les travaux d'agrandissement, et toi tu as eu droit à quatre ans de séances chez ton onéreuse psychiatre. Nous allons nous en sortir. Quoi qu'il arrive, tu t'es révélé assez brillant pour toucher toutes les bourses que tu voudras, et mes tableaux "vapeur et fines gouttelettes", comme tu les appelles, ne se vendent pas si mal. Les gens peuvent vivre avec eux. Moi-même je les aime bien. Ils sont à la fois apaisants et étranges, et magnifiques quand on les agrandit en tirages sur aluminium. Une avocate de Columbia en a acheté six pour son bureau. »

En 2013, la mort soudaine de Lachicotte a valu à Tante Charlotte un long séjour à la maison de repos de Savannah. En échange d'une réduction sur les frais, elle donnait des leçons de peinture aux autres pensionnaires et leur montrait la valeur thérapeutique de l'utilisation de la main non dominante. (« Vous découvrirez toutes sortes de choses sur vous-même, promettait-elle à ses compagnons de désintoxication. Tremblante et brinquebalante, votre main non préférentielle va vous emmener en des lieux que votre main dominante ne vous aurait jamais laissé approcher. ») Il s'avéra qu'elle n'avait même pas besoin de ces échanges, car Lachicotte avait partagé ses biens entre « ma chère nièce Althea » et « mon excellente amie Charlotte Lee ».

« C'est tellement lui... Typiquement lui », se lamentait ou s'exaspérait Tante Charlotte alors que, en classe préparatoire de médecine, je lui rendais visite

dans sa maison de repos. « Il était vieux, mais pas si vieux que ça. Sans ce besoin idiot qu'il avait de faire plaisir à tout ce qui croisait son chemin, il aurait pu encore vivre des années. Cet échange de voitures n'avait aucune raison d'être en dehors du fait que ce garçon voulait conduire la Jaguar. »

« Ce garçon », un jeune homme de plus de vingt ans, devait suivre Lachicotte jusqu'à Hilton Head dans sa propre voiture et, une fois la Jaguar livrée, le ramener chez lui. « Je ne me pardonnerai jamais, se désolait-il. J'avais envie de conduire cette merveille sur la fin du trajet, et Lachicotte s'est arrêté avant le pont sur la petite aire de repos, il m'a tendu les clés et dit : "Souviens-toi. Tu conduis toujours sur le côté droit de la route, mais maintenant, le volant est à droite." Puis il écrase les freins de ma voiture pour éviter un chien et s'envoie contre le parapet. J'ai tout vu dans le rétroviseur de la Jaguar. Je ne pourrai plus jamais regarder dans un rétroviseur sans revivre l'accident : ce chien marron qui traverse en courant et le terrible coup de volant de Mr. Hayes. »

« Ce garçon me fait penser aux gens qui sont interviewés après une catastrophe, disait Tante Charlotte. Il n'est question que de celui qui a assisté à la tragédie. » Puis elle imitait la voix plaintive d'un témoin : « Je buvais un cappuccino à la terrasse du café en réfléchissant à ce que j'allais visiter cet après-midi-là quand soudain, juste de l'autre côté de la rue, l'immeuble saute ! L'explosion était tellement proche que ma table s'est mise à trembler et des cendres sont tombées dans mon cappuccino... »

J'ai imaginé la voix traînante de Lachicotte : « *Souviens-toi-aaa, tu conduis toujours sur le côté droi-aaa de la route, mais maintenant, le volant est à droi-aaate.* »

En fait, j'entendais Lachicotte dix fois par jour, disant ce qu'il aurait probablement dit si nous avions été en voiture, marché côte à côte sur la plage ou dîné ensemble. Je l'entendrai toute ma vie. Il émet de nouvelles remarques, adaptées à l'occasion, et ma mémoire auditive restitue le ton et le rythme sur lesquels il parlait, sa façon modeste de s'exprimer. Il est un des personnages permanents de ma vie onirique.

Coral Upchurch a survécu huit mois à sa pneumonie. Elle m'a laissé le secrétaire provençal, qui est le plus beau de mes meubles. Roberta a hérité de la maison de Columbia, qu'elle a vendue pour payer les études de son petit-fils.

La maison de l'île enlaidie par le treillis qui cachait les piliers de briques et la rampe d'accès pour fauteuil roulant a été donnée par Mrs. Upchurch à la Société pour la préservation du patrimoine, qui l'a immédiatement restaurée telle qu'elle était originellement. Baptisée Centre communal William Upchurch elle est, lors d'occasions spéciales, louée à des particuliers et l'argent ainsi gagné va dans les coffres de la Société. Pour célébrer la fin de mes études universitaires, Tante Charlotte a donné une fête sur la véranda-fumoir de Coral Upchurch.

Quand, de l'université puis de l'école de médecine, je revenais pendant les vacances chez Tante Charlotte, nous allions en pèlerinage au cimetière où Lachicotte était enterré à côté de sa mère.

« Bon sang, Lash, s'énervait Tante Charlotte devant sa tombe. Pourquoi croyais-tu devoir veiller sur tout ce qui avait des pattes et des roues ? »

Bien qu'une autre fois elle m'ait dit : « C'est quand même bizarre, non, qu'après la mort des gens on se souvienne toujours de ce qui en eux nous rendait fou.

— Il me manque terriblement », disais-je.

Puis Tante Charlotte restait généralement à l'ombre sur un banc près des Hayes tandis que j'allais dans la partie la plus récente du cimetière voir celui qu'elle appelait « ton ami ».

Lors de ces visites à Johnny Dace, je suivais de nouvelles règles. Pas question de me laisser tomber lourdement à côté de sa tombe et de troubler son repos éternel. Il n'était plus le garçon disparu recroquevillé mort dans un réduit oublié. Et je n'étais plus celui qui avait un besoin vital de cet auditeur silencieux qui s'était montré à deux occasions sous la forme d'une entité indépendante.

« C'est vraiment désolant », devait s'attrister un jour Tante Charlotte. J'étais alors interne et voyais des patients, dont certains avaient le même âge que moi quand Tante Charlotte, venue me chercher à l'aéroport, m'avait serré la main et dit : « Eh bien Marcus, nous y voilà. »

« Qu'est-ce qui est désolant ? ai-je demandé.

— Que nous ne remarquions pas à quel point les autres sont remarquables quand ils sont encore là. Puis, lorsqu'ils disparaissent, on souhaite le leur avoir dit, mais de leur vivant, on ne le savait pas encore. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Je lui ai alors parlé du jour où j'avais rencontré Lachicotte. « Tu étais à l'hôpital, après ton accident, et avant qu'on aille te chercher, il m'a emmené acheter un vélo. On longeait le ruisseau et je lui ai raconté que Maman avait eu l'intention de passer l'équivalence du diplôme de fin d'études secondaires et d'aller à la fac. "Elle voulait devenir quelqu'un", ai-je expliqué. Il est resté un instant silencieux puis il a dit : "Je crois qu'elle était déjà quelqu'un pour t'avoir élevé aussi bien qu'elle l'a fait."

— Exactement le genre de phrase que Lash était capable de prononcer.

— Oui, et ça m'est passé au-dessus de la tête ce jour-là, mais plus tard, en y repensant, j'ai eu un chagrin terrible à l'idée que je n'avais pas compris ça quand elle était vivante, et combien elle aurait été heureuse de m'entendre lui dire : "Tu es une vraie battante, Maman, je suis fier de toi." »

Tante Charlotte m'a regardé. « Donc tu comprends ce qui me désole. »

¹. D. W. Winnicott, *La nature humaine*, traduit de l'anglais par Bruno Weil, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », Paris, 1990. (N.d.T.)

Forsterville : épilogue

Sur l'île, quatorze ans plus tard, fin mai, heure du dîner.

« Eh bien, Marcus, nous y voilà.

— Ce sont les premiers mots que tu m'as adressés.

— Vraiment ?

— Quand tu es venue me chercher à l'aéroport, tu as dit : “Eh bien, Marcus, nous y voilà.”

— Quelle mémoire. Je ne me souviens de rien, sauf de ma peur.

— De ce que tu prenais en charge ?

— Je craignais que tu penses : “Oh non ! C'est avec *elle* que je vais devoir vivre !” Même maintenant je ne suis pas certaine de vouloir connaître ta première impression.

— Celle d'une dame sérieuse tout habillée de blanc, au profil d'oiseau et dont les cheveux étaient coupés comme ceux d'un centurion romain. Quand tu m'as serré la main, j'ai été soulagé que tu ne me serres pas hystériquement contre toi. À ton tour, maintenant. Qu'est-ce que tu as pensé de moi ?

— C'est toi, Marcus, qui fais des études pour devenir psy. Ne sais-tu donc pas que quand deux personnes se rencontrent, chacune se demande ce que l'autre pense d'elle ?

— Tu as quand même bien dû avoir de moi une perception ou une autre. Qu'est-ce que tu as vu quand le steward m'a conduit vers toi ?

— Je n'en sais trop rien. Bon, réfléchissons. Peut-être que tu n'étais pas vraiment le "petit" garçon auquel je m'attendais. Je n'avais aucune expérience des enfants. Et encore, je ne suis même pas certaine d'avoir eu une pensée aussi claire. C'est peut-être quelque chose que j'ajoute a posteriori. L'opinion que tu allais avoir de moi était probablement ce qui me préoccupait le plus. Désolée de te décevoir.

— Pas du tout. Quand les gens croient réécrire le passé, il s'agit souvent de véritables souvenirs. »

Sur l'île, tôt le lendemain matin

« Bon, il faut que j'y aille.

— Il fait à peine jour, Tante Charlotte. Et Savannah n'est qu'à deux heures de route.

— Je sais mais je suis toujours fébrile avant un départ. Je ne me sens ni ici ni là-bas.

— Tu es sûre de ne pas vouloir emporter un sandwich et une banane ?

— Oui, j'ai une bouteille d'eau et un paquet de cet inintéressant muesli aux fruits secs. Je veux passer les portes de la maison de repos sans une goutte d'alcool dans le sang.

— Peut-être vais-je remplacer les bardeaux abîmés de la façade qui donne sur la mer.

— Ça peut attendre, Marcus. Depuis que je te connais, tu n'as jamais arrêté. Collège, lycée, fac, école de médecine. Tu as maintenant dix jours à toi avant l'internat. Détends-toi, expérimente l'art de ne rien faire.

— Je ne suis pas certain d'en être capable. Tu as tout ce qu'il te faut pour tes cours de peinture ?

— C'est toi qui as mis mon matériel dans le coffre. Allez, serrons-nous hystériquement dans les bras l'un de l'autre et je m'éclipse. Une personne de mon âge conduit mieux aux heures matinales. »

Elle a tendu la main par la portière, agité les doigts dans un adieu espiègle et tourné à gauche sur Seashore Road. Je suis resté au coin de la rue et j'ai regardé s'éloigner sa petite voiture métallisée. Quand sa Mercedes de collection a lâché,

après la mort de Lachicotte, elle est allée acheter une compacte japonaise et a pris une garantie 120 000 kilomètres incluant la prise en charge entre le garage et le domicile en cas de problème ou les jours de révision, et la livraison d'une voiture de location à domicile. (« Elle devrait tenir aussi longtemps que moi. En dehors de quelques courses et de mes séjours à Savannah, je ne vais jamais nulle part. Lachicotte détestait les voitures neuves, mais nous ne sommes pas obligés de lui en parler. »)

Je ne me sens ni ici ni là-bas, avait-elle dit pour excuser son départ si matinal. Je me suis repassé en boucle l'adieu qu'elle venait de me lancer du bout des doigts. Il me rappelait celui qu'elle m'avait adressé, refusant que je l'accompagne, quand les ambulanciers l'avaient emportée sur leur brancard. (« Sois sage, et n'oublie pas les verrous, les deux. »)

« Quand quelqu'un s'est déjà détaché de toi, tu le sais toujours, m'a expliqué une jeune patiente dont je m'occupais en tant qu'externe. Même si cette personne est en face de toi, tu sais qu'elle fait semblant d'être avec toi, et c'est encore pire. » À quinze ans, elle avait essayé trois fois de se suicider.

« Détends-toi, expérimente l'art de ne rien faire », m'avait conseillé Tante Charlotte. Figé au coin de la rue, réfléchissant à la façon dont j'allais passer le reste de la journée, j'ai ressenti une vieille terreur que je croyais désormais dominée.

Je détestais ces moments où les *nœuds* commençaient à se former. Un sujet importun en entraînait de similaires – adieux, êtres chers qui partaient et ne revenaient jamais, ambulances, comme celle, silencieuse, arrivant avec sa lumière rouge qui tournoyait puis emportant Coral Upchurch. Évocations qui à leur tour rouvraient d'anciennes blessures et des tragédies du même ordre jusqu'à ce que vous vous retrouviez piégé au milieu de vos angoisses. Ce nœud, je le savais, se nommait PERTE et s'écrivait en grandes lettres noires. Je savais au moins ça, grâce à la thérapie et aux études, mais savoir ne vous empêche pas de replonger. Jusqu'au jour où vous décidez de vous asseoir au milieu du nœud, de croiser les bras, et de l'inviter à être pire que jamais. Si vous survivez à ça, vous pouvez regarder autour de vous et voir ce qui reste.

Mes pieds m'ont entraîné jusque dans la maison. Apparemment, ils voulaient en faire le tour. Cuisine rangée, salle de bains impeccable ; Tante Charlotte

devait avoir essuyé le lavabo et le sol avec ses serviettes-éponges et les avoir mises dans le panier de linge sale.

Ma chambre était à ce point imprégnée du jeune garçon d'autrefois que j'ai ressenti le besoin de lui expliquer la situation. (« Nous avons fini médecine et nous allons faire nos quatre ans d'internat dans un nouvel hôpital, puis, si nous nous en avérons digne, nous serons pédopsychiatre. Nous aurons alors plus de trente ans, mais grâce à la classe que tu as sautée pendant la triste époque de Jewel, nous aurons encore un an d'avance sur nous-même. »)

Ma tante avait laissé la porte de son atelier ouverte. Il était propre et en ordre, comme prêt pour une visite imminente : « Atelier du peintre en son absence ». Le grand chevalet avait été écarté du milieu, les tables à tréteaux couvertes de tubes de peinture et de pots pleins de pinceaux poussées contre les murs. (La boîte à thé du Couronnement offerte par Lachicotte abritait toujours les précieux poils de martre.) Les agrandissements des photos que Tante Charlotte avait, pendant un mois, prises de flaques laissées par la mer le soir à marée basse étaient punaisés en haut du grand panneau de liège. Elle avait accroché en dessous des esquisses de leurs formes et de leurs couleurs au pastel sur papier japonais. (« Je veux voir à quel point je peux épurer le motif tout en restant fidèle à ce que la nature crée. »)

Dans la « nouvelle aile », comme nous l'appelions toujours douze ans après sa construction, elle avait fait son lit. J'espérais à moitié que ce ne soit pas le cas, ce qui aurait justifié une petite lessive de draps et de serviettes.

(« Les draps et les serviettes peuvent attendre, Marcus. »)

Mes pieds ayant fait le tour de la maison, j'avais le choix entre me remettre au lit et commencer à rattraper les quatre ans de manque de sommeil que m'avaient valus mes études de médecine ou descendre au bord de l'eau, ce qui, c'est triste à dire, n'offrait plus les plaisirs illimités de mon enfance.

La plage n'avait pas vieilli aussi bien que la maison de Tante Charlotte. La mer, cependant, fidèle à elle-même, vous apaisait de ses rythmes prévisibles, prenant ses antiques respirations aqueuses comme elle le faisait il y a des millions d'années quand les bébés caouannes couraient follement rejoindre ses eaux profondes.

« Les océans continueront à aller bien, et leurs côtes aussi, avait expliqué lors d'une réunion agitée un scientifique peu apprécié des insulaires, à l'époque où ces derniers étaient plus divisés que jamais. Tout cela continuera de fonctionner parfaitement bien. Il y aura toujours des plages, mais la mer les déplacera. Les seuls perdants seront les propriétaires qui luttent inutilement pour figer la nature. » Il avait été hué et on avait installé du nord au sud de l'île une barrière maritime de vingt-trois épis dressés le long du rivage. Disparue, la large bande de sable vide qui s'étendait aussi loin que le regard portait où, autrefois, les promeneurs pouvaient marcher sans zigzaguer entre les grands poteaux postés à intervalles réguliers sur la plage. Sauf lorsque la marée était très basse, les roues de vélo s'enfonçaient. Pour se rendre tous les jours chez le garçon-fantôme, le petit Marcus aurait dû maintenant prendre Seashore Road.

Je me suis assis devant « notre » épi, à un ou deux mètres de la passerelle de Tante Charlotte, à peu près là où la Patrouille des tortues avait replacé les œufs de caouanne lors de mon premier été sur l'île.

La marée commençait à descendre, mais l'eau couvrait encore presque toute la plage. Tante Charlotte était partie si tôt qu'il restait aux chiens une bonne heure pour courir en liberté dans les vagues, heureux et mouillés, puis s'ébrouer, asperger et couvrir de sable leur maître réfugié au sec près des dunes. Ils m'ont rappelé Barrett, le chien d'handicapé que j'avais rencontré le matin où j'avais vu le garçon-fantôme prêt à s'avancer vers moi. Barrett devait être vieux, maintenant, et son blessé de guerre se préparer tristement à ce qu'il disparaisse. Approchant probablement la quarantaine, il avait encore des années à vivre avec son handicap et ses souvenirs de combats. Est-ce qu'on lui donnerait un autre chien ? Ou étaient-ils tous les deux déjà morts ?

Dans ma poche arrière, le téléphone vibra une fois. Qui à cette heure m'envoyait un message ?

C'était Charlie Coggins.

Un type veut que tu l'appelles, c'est important. Il a trouvé mon nom dans les articles concernant la Villa Chagrin et téléphoné au bureau pour demander si je savais où tu étais. Je te donne ses coordonnées. Il dit qu'il est le frère aîné de Shelby, que tu te souviendras de lui. J'ai de bonnes nouvelles de toi grâce à ta tante, que je ne vois pas souvent.

Suivaient le numéro de fixe, le numéro de portable, et l'adresse d'Andrew Forster. Il m'a fallu un moment pour comprendre qu'Andrew était Drew et que Shelby était Siffleur.

Un homme a décroché.

« Andrew ?

— Il dort encore. Je peux prendre un message ?

— Désolé, je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tôt. Je ne sais plus où j'ai la tête aujourd'hui. Je suis Marcus Harshaw, j'appelle de...

— Attendez, Marcus, donnez-moi votre numéro au cas où on serait coupés. Je vais le réveiller. Nous vous avons cherché. »

« Marcus ? Andrew à l'appareil, le frère aîné de Shelby. Merci de rappeler. Tu te souviens de moi ?

— Oui, Siffleur t'appelait toujours Drew.

— Hé, j'avais oublié que ses copains l'avaient surnommé comme ça. Nous avons cherché à te contacter, Marcus. Nous sommes d'abord tombés sur un article que tu as écrit dans une revue de psychiatrie et Shelby a parié qu'il s'agissait de toi. Puis nous avons lu dans de vieux journaux comment tu as découvert ce garçon disparu sur une île de Caroline du Sud et nous avons téléphoné à l'agent immobilier dont il était question. Écoute, Marcus, Shelby – Siffleur – ne va pas très bien. Lymphome lymphoblastique, stade 4, si ça signifie quelque chose pour toi. Il a bien réagi à la chimio et nous avons cru qu'il s'en sortirait, mais il a eu une rechute précoce et... eh bien maintenant, nous n'avons pas beaucoup d'espoir. Il est trop tard pour une transplantation de moelle et nous l'avons confortablement installé à la maison. Il parle beaucoup de toi. Où es-tu en ce moment ?

— Sur l'île dont parlaient ces journaux. Et vous ?

— Toujours dans notre bonne vieille ville et chez Grand-Mère. Tu connais. Grand-Mère nous a quittés, mais nous vivons encore dans sa maison.

— Il y a un ou deux trucs dont je dois m'occuper, mais ensuite je peux venir.

— Ce serait bien. Mais, tu sais, Marcus, ne tarde pas trop.

— Je pourrais partir vers midi.

— Tu veux dire que tu serais là aujourd'hui ?

— En fin d'après-midi. Donne-moi le nom de la rue, je ne crois pas l'avoir jamais su.

— Nous sommes au 1, Maple Avenue. C'est tout en haut. Tu dormiras ici. Il y a de la place. Oh... et quand tu seras à Asheboro, passe-nous un coup de fil, qu'on sache que tu ne vas pas tarder. Ça nous donnera une bonne demi-heure pour qu'il se prépare à ton arrivée.

— Tu vas lui dire ?

— Bien sûr, dès que son infirmier lui aura fait sa toilette et tout le tintouin. Comme ça, sa journée aura un but. »

« Préparer » un malade à une visite pouvait signifier débrancher son cathéter ou sa perfusion pour qu'il puisse se déplacer sans traîner avec lui un support à roulettes, ou alors lui administrer par injection ou en cachets de quoi calmer ses douleurs ou le tenir vif et éveillé pendant un court laps de temps. Essayer de deviner ne servait à rien. Je le saurais bien assez vite.

Le trajet ne comportait pratiquement que l'autoroute qui coupait à travers les marais salants, la plaine côtière, puis montait vers le piémont et les contreforts des Appalaches, et je n'ai presque vu que de l'asphalte et des noms de villes dont je ne verrais rien d'autre. « Est-il encore possible de prendre des petites routes et de se faire une idée de la façon dont les gens vivent ? » avait demandé Maman alors que nous planifiions notre voyage en Virginie-Occidentale où je devais retrouver mes racines, enfin celles de son côté à elle. « Cela sera plus long, mais nous prendrons tout le temps dont nous aurons besoin. » J'avais déjà roulé sur cette autoroute, pour aller m'occuper de sa pierre tombale.

En haut de la rue bordée d'arbres, la grande maison des Forster semblait regarder de haut ma modeste voiture bourrée de bagages ahaner en seconde dans la montée. (« Nous sommes au 1, Maple Avenue », avait dit Drew.) Siffleur et moi avions toujours pris la route de derrière pour éviter d'avoir à pédaler trop dur. Pourquoi cet accès de colère, et ce sentiment d'infériorité, à la vue de leur demeure perchée sur sa colline verte ? J'étais attendu, désiré ; est-ce que je ne jouais pas maintenant à armes égales ?

« Ils sont les premiers à être arrivés ici, alors ils ont bien sûr choisi le meilleur emplacement », avait dit Maman alors que nous nous promenions dans le

cimetière de Forsterville. L'endroit qu'elle y préférait était le tertre, tout en haut. Sur la meilleure photo que j'avais d'elle et gardais dans mon portefeuille avec le portrait de mon père inconnu, elle y était assise, près de la sépulture des Forster, légèrement inclinée, sa joue frôlant le bord vertical de la pierre. J'avais voulu qu'elle pose près d'un ange en pleurs un peu plus bas, et pour me faire plaisir elle avait accepté, mais son langage corporel et celui de l'ange s'accordaient atrocement mal. Puis elle était remontée auprès de leur tombe. « La vue est plus belle d'ici », m'avait-elle expliqué.

Sous les roues de ma voiture surchargée, le gravier blanc de l'allée circulaire a crépité. J'ai immédiatement reconnu le petit homme accompli du cours préparatoire dans la longue silhouette émaciée qui se tenait debout devant la porte d'entrée ouverte. En jean et polo assorti à la casquette de base-ball penchée bas sur le front, il s'appuyait d'un côté contre le chambranle et de l'autre sur une canne. Dans un silence attentif, il m'a regardé ouvrir la portière, me redresser et me diriger vers lui. Avant d'avoir atteint le perron, je me suis senti entrer dans son royaume. Chaque fois qu'enfants nous étions séparés, même seulement quelques heures, il me lançait quand je revenais son regard « Tu es à moi ». Celui qu'à cet instant il glissait sous sa visière. J'étais maintenant assez proche de lui pour découvrir à quel point ses joues étaient squelettiques et ses bras décharnés. Et j'ai vu aussi l'effort que cela lui coûtait de se tenir droit, même avec l'aide du chambranle et de la canne.

« Je savais que tu viendrais, Marcus. Il suffisait de trouver où tu étais. Tu peux m'embrasser. »

J'ai pris dans mes bras son corps filiforme, en faisant attention à ne pas mettre en danger son fragile équilibre. Mes larmes ont mouillé le devant de sa chemise, qui sentait le propre. « Ouah-ou, il a dit de sa nouvelle voix d'adulte, vas-y doucement avec mes os. J'ai perdu dix-huit kilos. Et maintenant recule, que je te regarde, Marcus. C'est marrant, j'avais toujours pensé que tu serais plus grand que moi, alors que, même dans mon état déplorable, je te dépasse d'une tête. Mais avant que nous entrions, il faut que tu connaisses les règles que j'ai instituées dans cette maison. Tu es *mon* invité. Quand je serai réveillé, nous nous occuperons des choses importantes. Les autres se chargeront de

répondre à d'éventuelles questions d'ordre médical pendant que je dormirai. J'ai tout organisé, et si on fait ce que je dis tout sera parfait. »

En s'appuyant sur moi de son bras libre, il m'a conduit à travers l'imposant salon plongé dans l'ombre qui était autrefois interdit aux enfants, jusqu'à la véranda où sa grand-mère s'échappait pour fumer. Il y avait là assis dans des fauteuils trois hommes qui voulaient de toute évidence donner l'impression qu'ils étaient en train de se détendre et non sur des charbons ardents, attendant de savoir s'il avait réussi son accueil en solo.

Les deux Blancs, visage agréable et crâne dégarni, se sont avancés et m'ont salué, Andrew me serrant chaleureusement la main et me présentant son « conjoint, Bryson, et Tobias, l'infirmier à domicile de Shelby ». Ce dernier, un Noir musclé habillé d'une blouse verte, s'est penché pour me saluer à son tour et d'un mouvement diligent et fluide a glissé comme si de rien n'était son bras autour de son patient, me soulageant de ce poids.

« Pas si vite, Tobias, a dit Siffleur. Je n'ai pas encore fini. Marcus, combien de temps peux-tu rester ?

— Je prends mon nouveau poste dans dix jours. Non, neuf. Il y en a déjà un de passé. L'hôpital est à huit heures de route. Et ensuite je devrai m'installer, m'organiser. Cela laisse trois jours ici.

— En comptant aujourd'hui ?

— Oui.

— Et tu repartiras le quatrième jour ? Bon, alors voilà le programme. Tobias va m'emmener pour ma piquûre, ensuite je vais roupiller, Drew et Bryson t'installeront dans ta chambre et te nourriront, puis nous nous retrouverons dans la soirée, moment où je suis généralement le plus en forme. »

J'allais dormir à l'étage, dans l'ancienne chambre de Drew, où je n'étais jamais entré. Lorsque nous étions enfants, il verrouillait la porte en partant et s'il était là il s'enfermait dedans, la stéréo à fond, sauf à l'heure des repas. Avec sa courtepoinle repliée, le lit invitait à ce qu'on s'y glisse et une brise légère apportait par les fenêtres ouvertes le parfum d'une fleur inconnue.

« Il y avait toujours de la musique ici, du jazz ou du blues que tu écoutais, ai-je dit à Drew.

— Je t’ai probablement laissé le souvenir d’un Schtroumpf grognon.

— Non, je pensais que tous les deux on t’énervait avec le bruit qu’on faisait. Tu étais tellement plus âgé que nous...

— J’ai du mal à croire que j’ai pu être ce pauvre garçon malheureux. Cette chambre a toujours été celle du fils aîné, ou simplement du fils s’il n’y en avait qu’un dans la famille. D’abord celle de Grand-Père, puis du frère aîné de mon père, homme au destin fatal qui a foutu sa vie en l’air – je pense que Shelby t’a parlé de lui.

— L’oncle qui est mort d’une overdose ?

— Oui. Shelby est né trop tard pour avoir connu Oncle Henry, qui était l’être le plus fascinant et le plus adorable du monde quand il ne buvait pas – et plus tard quand il n’était pas sous l’emprise de drogues dures. Je me souviens d’un jour, j’avais environ six ans, où alors qu’Oncle Henry faisait la lecture à haute voix aux autres dans le salon je suis discrètement monté sur ses genoux et lui ai demandé de lire pour moi. “Mais tu ne comprendras rien, Drewie.” Et j’ai insisté : “Si, je t’assure !” Il m’a alors installé plus confortablement et a de nouveau prononcé ces phrases mystérieuses et magnifiques. Au bout d’un moment, il a voulu savoir si je voulais l’écouter encore et j’ai répondu oui. “Ça va, tu arrives à suivre ?” a-t-il demandé. “Pas tout, mais j’adore ça”, ai-je dit. Il a ri et continué jusqu’à ce que mon attention soit attirée par autre chose et que je descende de ses genoux. Il lisait ce soir-là du grec ancien, ce qu’il faisait souvent pour son plaisir, comme toi et moi dévorons bien tranquilles un polar. »

Siffleur et moi ne nous sommes pas « retrouvés » ce premier soir. « Il a présumé de ses forces, m’a expliqué Tobias. Quand il a appris que vous veniez, surexcité, il a voulu que nous fassions un tas de choses. Il s’en serait occupé lui-même s’il avait pu. C’est un perfectionniste, qui aime tout prendre en main.

— Il était déjà comme ça à six ans.

— Le lymphome dont il souffre n’a pas été l’objet de beaucoup de recherches.

— C’est une forme rare, qui atteint d’habitude les plus jeunes. J’ai rencontré plusieurs enfants qui en avaient un pendant mon stage en oncologie.

— Vous êtes médecin ?

— Je le serai officiellement dans une semaine. Je viens de passer mon diplôme et je vais faire mon internat à Nashville.

— Ce n’est pas la porte à côté. Félicitations. J’ai quant à moi décidé de poursuivre mes études. Quand Shelby n’aura plus besoin de moi. J’hésite encore entre assistant médical et infirmier praticien. Qu’en pensez-vous ?

— Le salaire d’un assistant médical est supérieur – quoique tout dépende de pour qui vous travaillez. Mais si vous voulez être votre propre chef et avoir plus de contacts avec les patients choisissez infirmier praticien. Je sais que le titre d’“assistant médical” semble préférable, parce qu’il y a “médical” dedans, mais...

— C’est tellement vrai. Le nom que quelque chose porte peut vous influencer sans que vous ne sachiez véritablement ce qu’il recouvre. »

Pendant la longue soirée où Siffleur a dormi, Andrew et Bryson m’ont mis au courant de ce qui se passait à Forsterville et dans leur vie. L’entreprise Meubles Forster avait fermé quand Maman et moi affrontions dans Smoke Vine Road à Jewel les infamies de Mal et Méchante.

« Notre faillite peut se résumer en quelques mots, a dit Andrew. “Les Chinois sont moins chers.” Nous avons tenu plus longtemps que la plupart, mais la fin a été rapide, impitoyable. Ça a tué Grand-Papa. Son usine était sa famille, sa famille préférée, en fait. Ses employés ses enfants préférés. Il a distribué lui-même les chèques d’indemnités de licenciement, en pleurant, puis il est rentré à la maison et il s’est effondré. Nous l’avons enterré cinq mois plus tard. Il y a eu quelques locataires, qui se sont avérés faire plus de mal que de bien, jusqu’à ce que quelqu’un laisse une machine à café allumée et qu’une aile entière soit incendiée. Grand-Mère était déjà morte, après avoir aidé Shelby à surmonter sa tragédie personnelle – avant le cancer, mais comme ce n’est pas d’ordre strictement médical, il voudra probablement t’en parler lui-même –, et Bryson et moi nous nous étions mariés deux fois, d’abord devant le maire dans le Maryland, puis, l’année suivante, quand c’est devenu légal ici,

lors d'une cérémonie dans cette maison. Peu après, alors que nous arpentions l'usine vide entre les machines abandonnées en nous demandant s'il fallait la vendre à quelqu'un qui la viderait et la transformerait en immeuble d'appartements, Bryson a eu une idée. En faire un musée. Les gens d'aujourd'hui, disait-il, ne s'intéressent pas beaucoup au réel, ils préfèrent les simulacres, les reconstitutions. Ils aiment que le réel soit mis en pièces maîtrisables et élégamment présentées pour leur plaisir. Et c'est ce que nous faisons. Bryson a même obtenu une subvention, et le bâtiment était déjà classé au patrimoine, ce qui a aidé. Nous sommes experts-comptables, tous les deux, c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés, mais Bryson a la fibre créatrice. Ce sera un musée de la fabrication de meubles, avec des espaces à louer pour les artisans qui désireront pratiquer devant un public. Et des cours de menuiserie validés par l'Institut universitaire technique. Nous avons aussi lancé un appel pour acheter de belles pièces anciennes fabriquées par Forster et nous en avons déjà récupéré quelques-unes : l'idée étant d'organiser un concours de reproduction, comme les peintres copient les anciens chefs-d'œuvre. Nous avons également digitalisé un vieux film dans lequel on voit des ouvriers de l'usine accomplir leurs tâches et en parler. Grand-Papa l'avait fait tourner au début des années quatre-vingt-dix et la visite du musée commencera par sa projection dans une vraie salle de cinéma.

— Ma mère travaillait chez Forster à cette époque. Je me demande si elle est dedans.

— Je t'en enverrai une copie, je prends note. Ce serait quelque chose, non ? »

Le deuxième jour, qui était le premier dont je passais l'intégralité là-bas, Siffleur est resté au lit sans sa casquette de base-ball. Ils l'avaient installé dans le jardin d'hiver et Tobias dormait dans la chambre d'amis, juste à côté. De fins cheveux à peine visibles repoussaient sur le crâne de Siffleur.

« Viens ici, Marcus, je veux que tu touches ça. »

Assis au bord de son lit, j'ai respectueusement passé la main sur sa tête. Et j'ai évidemment pensé à la dernière fois que j'avais touché ses cheveux, les doigts serrés autour de leur masse soyeuse pour mieux le frapper.

« Bryson dit que ça donne l'impression de caresser un bébé lapin. Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Je n’ai jamais caressé de bébé lapin. Mais c’est un peu comme de l’herbe nouvelle.

— Laisse-moi deviner. Drew et Bryson ont évoqué la “tragédie” de Shelby, puis l’un d’eux a dit : “Non, non, ce n’est pas d’ordre médical, il voudra t’en parler lui-même.”

— Comment le sais-tu ?

— Je reste allongé ici et je lis dans les pensées des autres. Drew est tellement en paix avec lui-même qu’à certains moments il oublie qu’il existe en tant qu’individu. Il organise les repas, paye les factures et réfléchit à ce qu’ils pourraient faire de plus pour leur musée. Bryson va et vient, prépare des petites surprises pour Drew. Tobias se demande s’il pourra s’inscrire à temps pour les cours d’automne, puis il se sent coupable d’une telle pensée et se précipite ici avec un verre de granité ou un smoothie et me demande si je veux qu’il me masse le dos.

— Es-tu certain que tu n’imagines pas tout ça simplement parce que tu les connais bien ?

— C’est possible, Marcus. Notre cerveau n’utilise pas un millième de ses capacités. Il peut être partout en même temps et prendre des voies dont on ne savait même pas qu’elles existaient. Je l’ai appris grâce à la maladie, à toutes les drogues qui l’accompagnent ainsi qu’à la coke et l’héroïne et aussi à ma tentative de suicide.

— Oh, Siffleur.

— Oui, telle est ma “tragédie”. Cependant, je suis désolé de le dire, Marcus, mais quand tu planes tu entends d’autres façons dont ton merveilleux cerveau peut opérer. C’est une des raisons pour lesquelles les gens se défoncent. Tu te souviens quand nous nous racontions des “histoires vraies” ?

— Bien sûr.

— Tu faisais des recherches afin de découvrir celles qui m’impressionneraient le plus. Van Gogh tendant son oreille coupée à une prostituée. Ce à quoi je voulais en venir c’est à celle qui m’est arrivée pendant l’horrible année que j’ai passée avec ma mère. J’avais été viré de la fac et dans un des rares moments où son sentiment maternel a pu s’exprimer, elle m’a proposé d’aller vivre avec elle à Boca Raton et d’essayer d’y reprendre mes

études. Bon, je vais te la faire courte. J'ai laissé tomber au bout de deux mois et pris un boulot chez un entrepreneur en bâtiment. Des tâches subalternes, grimper sur un toit et enlever de vieilles tuiles, aller chercher des cafés ou du matériel, etc., mais j'aimais travailler dehors et j'adorais la paye. Ce type avait une fille de seize ans qui s'appelait Cricket, et trop jeune pour conduire elle lui apportait son déjeuner à vélo tous les midis. Encore au lycée, elle consommait et dealait. Toute petite, très intelligente, irrésistible, une merveilleuse créature. Nous sommes tombés amoureux et elle m'a initié à ses drogues. Puis une nuit où nous étions ensemble elle a fait une overdose, et quand je me suis réveillé, le désespoir m'a envahi. De toute évidence elle était morte et j'ai voulu la rejoindre. Seulement j'ai coupé dans le mauvais sens. Si tu veux vraiment t'ouvrir les veines il faut tailler dans la longueur, pas en travers. Mais tu es médecin, tu sais ce genre de choses. Quoi qu'il en soit, Mère a dit qu'elle avait élevé un homo et un junkie et qu'elle laissait tomber. En réalité elle ne m'avait pas élevé, mais j'étais trop déprimé pour le lui rappeler. Grand-Mère est venue, elle m'a emmené et ramené à la vie, puis elle est morte. Drew était déjà avec Bryson et ils lançaient leur projet de musée. J'ai travaillé pour l'entrepreneur à qui ils avaient confié la rénovation. Comme je l'ai déjà dit, j'aime travailler dehors et je le ferais encore si je n'avais pas chopé ce cancer infantile.

— Il peut se développer jusqu'à la trentaine. J'ai même connu un homme de plus de soixante ans qui en avait un.

— Il a survécu ?

— En toute honnêteté, je n'en sais rien. C'était à la fin de mon stage dans le service d'oncologie.

— Pendant combien de temps dois-tu encore apprendre avant de voler de tes propres ailes ?

— Quatre ans d'internat, deux en psychiatrie et deux en pédopsychiatrie. Puis deux ans de formation pratique postuniversitaire. Ça peut sembler long, mais je sais ce que je veux faire et je suis en chemin pour y arriver.

— J'avais l'intention de lire l'article de toi sur lequel nous sommes tombés dans cette revue de psychiatrie – j'ai oublié le titre, il y avait le mot "surnaturel" dedans, mais il fallait d'abord que je m'inscrive à je ne sais plus quoi et le temps m'a manqué.

— Il s'appelait "Psyché et soma chez l'enfant : l'épisode surnaturel". En fait je l'ai cosigné avec mon directeur d'études, autrement il n'aurait probablement pas été accepté. Je t'en enverrai un tirage dès que j'ouvrirai mes cartons.

— Tu as toujours été brillant, Marcus.

— Et toi tu as été le meilleur ami que j'aie jamais eu. J'ai passé une partie du CP à t'observer pour apprendre comment te plaire. Et je n'ai jamais arrêté de rêver de toi. Même aujourd'hui. Tu es un membre permanent de mon théâtre onirique – dont la troupe compte environ dix personnes.

— Il y a quelque chose que je voudrais te demander, mais je ne sais pas si je peux.

— Vas-y.

— Tu vas peut-être le regretter.

— Non, je t'en prie, vas-y. »

Siffleur s'est redressé avec, sous l'effort, une grimace de douleur et il a pris une respiration profonde, impressionnante. « Bon, voilà. Qu'est-ce que j'ai fait, ou dit, le jour où je suis venu déjeuner chez toi, qui t'ait donné envie de me tuer le lendemain ?

— C'est quelque chose que tu as dit à l'école.

— Quoi ? Je sais que c'était de ma faute et pourtant je ne m'en souviens pas.

— Tu as parlé de ma mère. Du fait que nous dormions dans le même lit. Tu as dit à tes autres amis : "Marcus est le petit mari de sa mère."

— J'ai dit ça ? À l'école, le lendemain ?

— Oui.

— C'est marrant, j'ai toujours été certain que ce que j'avais fait avait eu lieu dans votre appartement. Je ne suis pas venu déjeuner ?

— Si mais tu n'es pas resté. Tu es parti fâché avant que Maman revienne avec la pizza.

— Je ne me rappelle rien de tout ça ! Pourquoi est-ce que je suis parti fâché ?

— Je t'avais montré la photo d'un homme que Maman gardait dans son tiroir et raconté que c'était mon père et qu'elle m'apprendrait comment il s'appelait quand je serais assez grand pour être responsable.

— Pourquoi est-ce que ma mémoire l'a effacé ?

— Nous avons tous ce genre de blancs. Soit parce que nous avons refoulé ce qui s'est passé, soit parce qu'un autre souvenir a supplanté l'événement. Tu as pris la photo et tu l'as secouée en t'exclamant : "C'est une image découpée dans un livre ! Ta mère et toi vous êtes tous les deux fous. Il faut que je sorte d'ici."

— Je ne suis pas resté manger ?

— Non, quand Maman est revenue avec notre déjeuner, je lui ai dit que tu avais senti une crise d'asthme arriver et que tu t'étais dépêché de rentrer chez toi prendre ton médicament.

— Ce qu'il y a de marrant, c'est qu'ensuite je n'ai plus jamais eu de crise. Tu es probablement la dernière personne au monde à m'appeler Siffleur. Et est-ce qu'elle t'a appris ensuite qui était ton père ?

— Non. Comme je te l'ai dit, elle est morte dans un accident quand j'avais onze ans, aussi ne l'ai-je jamais su. Mais ne pas savoir ne me torture plus autant qu'avant. J'ai eu la chance de me lier d'amitié avec un homme, quand je suis allé vivre chez ma grand-tante, et il est devenu pour moi une sorte de figure paternelle. Il est mort, maintenant, mais il est resté là suffisamment longtemps pour me donner une idée de ce qu'avoir un père pouvait être.

— Eh bien moi je ne l'ai jamais su, jamais vécu. Je ne sais pas si Drew t'en a parlé, mais pendant toutes ces années où mon père voyageait pour les Meubles Forster, il avait une seconde famille à Roanoke, en Virginie. Une épouse, des enfants et tout, et ça avant que Maman ne demande le divorce, il a donc été totalement bigame pendant longtemps. Je ne l'ai appris qu'adolescent. Je m'imaginais prendre la voiture jusque là-bas et me présenter à mes demi-frères et demi-sœurs, mais je ne me suis jamais décidé à le faire. À quoi bon ? Je n'ai même pas averti ma mère de ma maladie. Elle se sentirait obligée d'arriver immédiatement de Floride, resterait quelques instants à mon chevet et Drew et Bryson devraient dîner avec elle et elle les blesserait volontairement par ses paroles. Mais écoute, tu es né à Forsterville, ta mère a travaillé pour les Meubles Forster. Vois-tu nous avons toujours pensé que ton père était Mr. Harshaw parce que c'était ce que ta mère disait, mais c'était forcément quelqu'un d'ici.

— En tout cas, il est mort avant ma naissance, elle m'a au moins expliqué ça.

— Tu as toujours cette photo ?

— Elle est en haut, dans mon portefeuille.

— Non, n'y va pas maintenant. Nous devons profiter au maximum de ces moments où je ne dors pas. Mais peut-être que Drew, qui est bien plus vieux que nous, reconnaîtrait ce visage. Merde, j'ai la bouche pâteuse et j'ai encore tant de choses à te demander ! Tu veux bien aller chercher Tobias – il est probablement en train de s'occuper du linge –, un petit coup de bâtonnet hydratant serait le bienvenu.

— Je peux m'en occuper. Où sont les bâtonnets ?

— Non, Marcus, l'intérieur de ma bouche n'est pas beau à regarder. Je ne veux pas que tu voies ça.

— Je suis sûr d'avoir vu pire. Et j'aimerais le faire. Je te promets que ce sera impeccable.

— Ils sont dans le tiroir du haut de cette commode. En paquets individuels. Et tu me promets aussi d'être là quand je me réveillerai, au cas où je m'endormirais ? »

Andrew et Bryson partaient au musée et m'ont proposé de les accompagner.

« Il dort en général plusieurs heures d'affilée, a dit Andrew.

— Mais j'ai promis d'être là à son réveil.

— D'accord. »

« Je voulais te parler de Cricket, Marcus – entre nous, c'était un truc incroyable, et on le savait tous les deux. Mais comme elle n'avait que seize ans... au fond je n'en avais que six de plus. Ce n'est pas beaucoup. As-tu jamais aimé quelqu'un comme ça ?

— Quand j'avais quatorze ans, je suis tombé amoureux de ma psy. Elle en avait cinquante et un.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je me suis morfondu, angoissé, j'ai construit des scénarios où je la sauvais d'un danger, d'autres où son mari était mort ou bien l'avait quittée. Finalement j'ai craqué et je le lui ai avoué. Elle m'a expliqué que cela portait un nom, c'était un *transfert*, un truc qui arrive souvent en thérapie, et si on

l'affronte correctement, cela permet parfois d'avancer. "Nous pouvons faire deux choses, Marcus, m'a-t-elle dit. Soit je t'envoie chez un confrère, soit nous nous en occupons nous-mêmes – dans les limites de la thérapie." Et c'est ce qu'on a choisi. J'ai continué à l'aimer et si je la retrouvais aujourd'hui, je crois que je l'aimerais encore.

— C'est tout ? Ta psy quand tu avais quatorze ans ? Il y a eu quelqu'un d'autre après ça ?

— J'ai partagé un appartement avec une étudiante en médecine pendant un semestre. Ça a commencé... dans une *collision* passionnée... je ne trouve pas mieux pour le décrire. Alors je lui ai proposé de s'installer avec moi et quand la passion s'est épuisée il n'y a plus eu que deux colocataires qui partageaient le loyer mais ne s'appréciaient pas tant que ça.

— Tu n'as donc jamais connu le grand amour ?

— J'ai le temps. La tortue caouanne n'atteint sa maturité sexuelle qu'une fois trente ans passés. »

Dernier jour à Forsterville.

« Je suis en forme pour toute la journée, Marcus. Tobias m'a fait une injection.

— De stéroïde ? Tu le paieras probablement.

— Je m'en fiche. Tu as dit hier soir avoir gardé pour moi une histoire vraie que tu n'as jamais racontée à personne.

— Je ne pouvais pas. Ils auraient pensé que j'étais mentalement déséquilibré et m'auraient envoyé me faire soigner, ou ils auraient cru que je l'inventais pour avoir l'air d'être quelqu'un d'extraordinaire, un médium. C'est à propos de ce garçon... enfin, de ce squelette sur lequel je suis tombé. Celui des articles de journaux qui t'ont conduit jusqu'à moi.

— Tu étais dégoûté, ou paniqué quand tu l'as senti sous toi ?

— Je m'étais évanoui. Je n'ai appris qu'il était là qu'à l'hôpital. Mais il faut remonter au début de cet été-là. J'avais onze ans, ma mère était morte, et on m'a envoyé vivre avec ma grand-tante sur une petite île de Caroline du Sud... »

J'étais surpris, et honnêtement déçu, de m'apercevoir que moins de vingt minutes avaient suffi pour raconter toute l'histoire de la Villa Chagrin. Comment était-ce possible ? J'avais évoqué par ordre chronologique les semaines de cet été d'il y avait quatorze ans, insérant les événements secondaires nécessaires, la famille perdue dans l'ouragan, le souvenir qu'avait Coral Upchurch d'avoir vu cinquante ans plus tôt Johnny Dace sur la plage. J'avais pris soin de ne pas exagérer la façon dont le garçon-fantôme s'était manifesté : la première fois sur la véranda quand j'avais eu l'impression d'être observé par-derrière ; puis les deux apparitions sur le seuil de la porte ; et enfin le jour où j'avais pris les cachets de Percocet et senti sa grande main dans mon dos, me guidant dans l'escalier de la villa.

« Attends, on va tout reprendre, a dit Siffleur. La première fois, quand tu t'es endormi sur la véranda et que tu as eu l'impression d'une présence derrière toi qui t'observait, était-ce avant ou après que ta tante t'ait parlé de la famille disparue ?

— Après.

— Bon. Maintenant je vais jouer l'avocat du diable. La première fois que tu l'as vu, c'était, as-tu dit, dans le soleil éblouissant d'une fin d'après-midi. Tu es sûr que cette lumière ne t'a pas joué un tour ?

— Non, il avait tout d'une personne réelle debout sur le seuil. Éclairé par-derrière, et donc le visage dans l'ombre, il me regardait et portait une chemise rouge.

— D'accord. Passons à la grande apparition. Au matin où tu es arrivé là-bas à l'aurore, quand tout était crépusculaire et étrange, et où il s'appuyait au chambranle prêt à bondir vers toi. Tu as de nouveau vu sa chemise rouge, déboutonnée cette fois, son nez cassé, la forme de sa bouche, ses jambes arquées sous le jean, ses boots. Exact ? Puis Mrs. Upchurch t'a dit qu'il ne se déshabillait jamais à la plage et portait des chaussures qui auraient pu être des boots. Jusque-là, je suis sur le droit chemin ?

— Un avocat du diable sur le droit chemin.

— Mais ensuite ! Ensuite, tout change. Tu vas aux pompes funèbres et tu vois les os arqués des jambes. Le nez et les vêtements ont disparu, mais il

s'avère que ce sont les ossements de Johnny Dace, le garçon disparu dans l'ouragan, les tests ADN le prouvent. Il me semble, Marcus, que tu es bien entré en contact avec son esprit. C'est comme s'il avait eu besoin de toi et toi de lui, et que le temps s'était contracté, ce qui vous a permis de vous sauver l'un l'autre. Il est sorti de cet étroit réduit et repose en paix, et tu es encore là, toi on ne t'a pas encore enterré. Cela a à voir avec la façon dont le temps interagit avec l'esprit, mais c'est toi qui vas devoir nous l'expliquer. Je crois que tu as de singuliers pouvoirs, Marcus. Et je t'autorise à les exercer sur moi.

— Que veux-tu dire ?

— Écoute, si tu as pu entrer en contact avec un garçon que tu n'avais jamais rencontré, et qui était mort depuis un demi-siècle, alors, vu comme nous avons été proches l'un de l'autre, me joindre sera du gâteau. »

Tobias est entré avec un smoothie protéiné et un verre de granité. Il a suggéré que son patient se repose pour être en forme lors de notre dîner d'adieu. Siffleur l'avait organisé et prévoyait de quitter son lit, de s'habiller pour le soir et d'y assister. Tout en se préparant à aider Siffleur à aller aux toilettes, Tobias m'a conseillé une promenade au soleil, « et une petite sieste ne vous ferait peut-être pas de mal, à vous non plus ».

Je n'étais pas sorti de la maison depuis que j'étais reparti garer correctement ma voiture et chercher mon sac le soir de mon arrivée. Quand je me suis mis à marcher, obéissant, j'ai pris conscience de ma fatigue. Comme après une garde de vingt-quatre heures à l'hôpital. Quand vous passiez voir les malades, que vous vous concentriez sur eux, que vous mettiez votre moi de côté pour mieux le retrouver ensuite et le bercer tel un petit animal souffrant. Ça y est. Et moi, alors ?

Tandis que je faisais le tour du jardin de derrière, une, deux et trois fois, j'ai essayé de me rappeler à quoi ce morceau de terre ressemblait lorsque je venais ici, enfant. Je suis passé le long des buis où Siffleur avait vu une peau de serpent accrochée à une branche. (« Regarde, Marcus, on peut même voir où étaient ses mâchoires ! s'était-il écrié. Il s'est probablement frotté contre ces branches pour entamer sa mue et a fini par ramper hors de sa propre bouche ! ») Mais étaient-ce vraiment les mêmes buis ? N'auraient-ils pas dû

être plus grands maintenant ? Dans une semi-conscience perçante, j'ai accompli ce rituel mémoriel dans le jardin de Siffleur : là je regarde les buis où pendait une peau de serpent, ou ceux qui les ont remplacés ; là je me souviens de la grand-mère de Siffleur debout sous cet arbre, dos à la maison, tirant sur sa cigarette ; là je m'approche du chemin où Siffleur m'a appris à faire du vélo sur la vieille bicyclette de Drew. (« Arrête de penser et roule, Marcus ! »)

Jusqu'à ce que je me rende compte que je n'étais pas obligé de poursuivre cette marche forcée sur le sentier du souvenir. Comme Tante Charlotte qui ne se sentait ni ici ni là-bas avant un départ, je me retrouvais dans cette espèce d'antichambre entre ce qui prenait fin et ce qui n'avait pas encore commencé. Je me suis écroulé dans un fauteuil de jardin qui sentait vaguement le moisi et laissé aller à un demi-sommeil dans lequel je flottais au-dessus d'une vue aérienne MapQuest de tous les kilomètres que j'avais à parcourir le lendemain entre Forsterville et Nashville.

Nous avons tenu jusqu'au bout de ce dîner d'adieu, tous – enfin presque. Drew, Bryson, Tobias, Shelby et Marcus. Siffleur, habillé, est arrivé en ne marchant qu'avec l'aide d'une canne, Tobias tout près de lui. Il était tête nue, exposant son duvet de lapin. Drew a fait griller du saumon et des légumes dehors sur le barbecue. Il y avait du vin pour ceux qui en voulaient, du thé glacé pour les autres. Et un saladier en argent plein de fruits fraîchement cueillis pour le dessert. À côté de mon assiette était posé un paquet de la taille d'un livre entouré d'un ruban blanc et doré.

« Ouvre-le maintenant », a ordonné Siffleur. Son visage était devenu blême, il s'affaissait dans sa chaise.

C'était un magnifique carnet en cuir aux pages de garde en papier marbré, de ceux dont on se dit qu'on les utilisera plus tard, ou que l'on n'utilise jamais, parce qu'on ne veut pas les abîmer. « C'est de notre part à tous, a précisé Siffleur. Nous avons tous signé la carte, mais je me suis permis d'en rédiger la première entrée. »

Alors que j'écris ces lignes, annonçait son écriture enfantine que je connaissais bien, nous sommes encore tous sous le même toit, sur la même planète, dans le même temps. Quant à plus tard, n'oublie pas !

Et ce ne fut pas tout.

Pendant que nous nous servions de fruits, Siffleur s'est effondré. « Je crois qu'il faut que je m'allonge, Tobias. » Ce dernier l'a quasiment porté jusqu'à sa chambre.

« Marcus, a-t-il dit quand nous nous sommes réunis à son chevet, montre à Drew la photo dont tu me parlais. Il était là bien avant nous, il reconnaîtra peut-être ce visage. »

Je suis monté puis redescendu avec mon portefeuille, et j'ai tendu la photo à Drew, qui après un rapide coup d'œil a relevé les sourcils.

« Je crois connaître cet homme, mais je veux vérifier. Je peux t'emprunter ça un instant, Marcus ? »

Nous l'avons entendu farfouiller dans le salon d'apparat où personne n'allait jamais. Quelque chose est tombé. Drew a juré et éternué trois fois de suite.

« Il faudrait qu'on époussette ces étagères au moins tous les trente-six du mois, a-t-il dit en revenant un livre sous le bras. Bon, j'ai vérifié. C'est la photo de promotion d'Oncle Henry dans l'album 1976 d'Harvard. Il était alors en deuxième année de licence, celle où il a abandonné. Quelqu'un l'a découpée. » Il a ouvert l'album. Sous l'espace vide était imprimé le nom *Henry Arthur Forster, Jr.*

« Regardez, la photo de Marcus correspond exactement à l'emplacement. Bon, est-ce que vous pourriez maintenant me dire de quoi il s'agit ?

— Marcus t'expliquera, a répondu Siffleur dans un quasi-murmure, le regard exalté, fiévreux. Et tu ne seras pas déçu du voyage. Écoutez, les mecs, il faut que je pique un petit somme et quand je me réveillerai, je serai comme neuf. Alors il faudra me raconter tout ce que chacun a dit, vraiment *tout*. »

Remerciements

Villa Chagrin a été notablement amendé par les lectures et relectures attentives de mon éditrice Nancy Miller, qui a maintenant publié six de mes livres, et de mon agent Moses Cardona, qui est tout ce qu'un agent littéraire doit être – et plus. Nancy est une experte qui sait voir ce qui n'est pas encore là. Moses, au-delà du fait qu'il défend mes intérêts, possède le don exceptionnel de capter le cœur d'une histoire et de m'aider à moi aussi le voir.

Merci à Katya Mezhibovskaya qui a créé une illustration de couverture en accord parfait avec l'atmosphère et l'intrigue de *Villa Chagrin*.

Merci à Evie Preston de ses conseils et de ses encouragements.

Merci à Robb Forman Dew, lectrice subtile et « impitoyable » depuis de longues années, et à son fils Jack Dew, qui a fait une suggestion inestimable à propos du fantôme.

Merci à Lynn Goldberg, qui a posé la bonne question au bon moment.

Merci à Ehren Foley du Département d'archives et d'histoire de Caroline du Sud qui m'a, enthousiaste et cordial, fourni des renseignements sur les maisons de plage construites il y a deux cents ans et sur leur plan architectural.

Merci à Lee Brockington de Hobcaw Barony qui m'a donné accès aux sources adéquates. J'ai constamment gardé près de moi quand j'écrivais *Villa Chagrin* le somptueux ouvrage *Pawleys Island, a Century of History and Photographs* qu'elle a publié avec Linwood Altman.

Le guide passionné du professeur James R. Spotila, *Saving Sea Turtles*, nous a fait découvrir, à Marcus et à moi, le voyage fascinant des caouannes.

Et merci à ma sœur, Franchelle Millender, qui m'a invitée à partager sa maison de l'Isle of Palms en Caroline du Sud, où *Villa Chagrin* a été conçu.

L'île de Tante Charlotte s'inspire à la fois de Pawleys Island et d'Isle of Palms.

OceanofPDF.com

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

5, rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07

joellelofeld@yahoo.fr

Titre original : *Grief Cottage*

© Gail Godwin, 2017, en accord avec John Hawkins & Associates, Inc.,
New York.
© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Zeb Andrews / Getty Images (détail).

OceanofPDF.com

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Hélène
Dumas
ROMAN

Marcus a onze ans quand sa mère meurt dans un accident de voiture. Il emménage alors chez sa grand-tante Charlotte, une originale qui, après trois mariages, s'est installée dans une maison en bord de mer sur une petite île de Caroline du Sud, pour se consacrer à sa passion : la peinture.

Une maison au nord de l'île fascine Marcus : surnommée la Villa Chagrin, on rapporte que la famille qui l'habitait aurait disparu soudainement lors d'une tempête, cinquante ans auparavant. Le jeune garçon va s'y rendre chaque jour, car il a aperçu le fils de la famille dans un reflet du soleil...

GAIL GODWIN a été trois fois finaliste du National Book Award et primée par l'Académie américaine des arts et des lettres. Son roman *Flora* (publié en français aux Éditions Joëlle Losfeld) a été salué par la critique. À propos de *Flora*, André Rollin écrivait dans *Le Canard enchaîné* : « Un roman envoûtant, chargé de mille secrets qui forment une tapisserie que l'on voit se tisser au fil des pages. Belle prouesse. »

OceanofPDF.com

Du même auteur chez le même éditeur :

Flora, 2014.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Villa Chagrin de Gail Godwin
a été réalisée le 10 mars 2020
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072801372 – Numéro d'édition : 337887).

Code Sodis : N98463 – ISBN : 9782072801396 – Numéro d'édition : 337889.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com